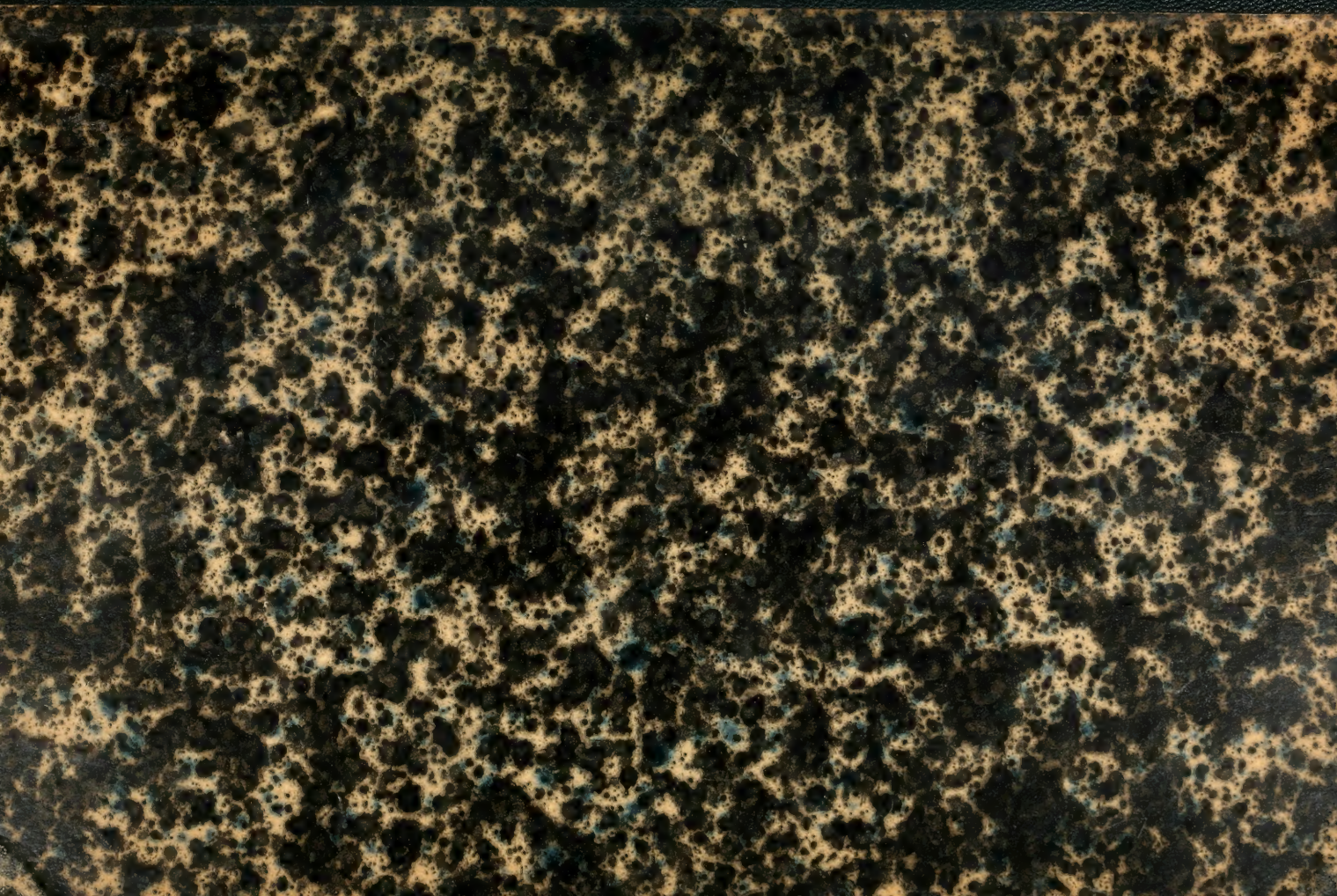
3 1761 07882260 8



MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879 - 1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

IV

VOYAGES AU CENTRE DE L'ANNAM ET DU LAOS

ET

DANS LES RÉGIONS SAUVAGES DE L'EST DE L'INDO-CHINE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

IV

VOYAGES AU CENTRE DE L'ANNAM ET DU LAOS

ET DANS LES RÉGIONS SAUVAGES DE L'EST DE L'INDO-CHINE

PAR

LE CAPITAINE DE MALGLAIVE ET PAR LE CAPITAINE RIVIÈRE

INTRODUCTIONS PAR AUGUSTE PAVIE

AVEC TREIZE CARTES ET SOIXANTE-QUINZE ILLUSTRATIONS

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, DU MINISTÈRE DES COLONIES ET DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

60880
25/9/03

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE

—

1902

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionpavieindo04pavi

ONT ÉTÉ SUCCESSIVEMENT ATTACHÉS A LA MISSION :

MM.

* Biot, surveillant des télégraphes, 1882-1883.
* Launey, commis principal des télégraphes, 1884.
* Combaluzier, commis principal des télégraphes, 1884.
Ngin, secrétaire cambodgien, 1885 à 1895.
Gauthier, 1887-1888[1].
Cupet, capitaine au 3e zouaves, 1887 à 1892[2].
* Nicolon, capitaine à la légion étrangère, 1887 à 1889.
* Massie, pharmacien-major, 1882 à 1892.
Pennequin, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, adjoint au chef de la Mission, 1889-1890[3].
Messier de Saint-James, capitaine d'infanterie de marine, 1888[4].

MM.

Vagle, 1888 à 1891[5].
* Garanger, 1888, 1889 et 1894.
* Lerède, capitaine d'armement des messageries fluviales du Tonkin, 1888.
* Nicole, publiciste, 1888.
Lefèvre-Pontalis, attaché d'ambassade, 1889 à 1891; secrétaire d'ambassade, commissaire adjoint au chef de la Mission, 1894-1895.
Lugan, commis de résidence au Tonkin, 1889 à 1895[6].
* Dugast, lieutenant d'infanterie de marine, 1889 à 1891.
Macey, 1889 à 1891 et 1895[7].
Cournillon, professeur, 1889 à 1892.
Molleur, commis de comptabilité, 1889 à 1890[8].

* Les noms des membres de la Mission décédés sont précédés d'un astérisque.

1. Consul de France.
2. Chef de bataillon au 56e de ligne.
3. Général de brigade d'infanterie coloniale. Gouverneur général par intérim de Madagascar.
4. Chef de bataillon d'infanterie coloniale.
5. Administrateur en Indo-Chine.
6. Vice-Consul de France.
7. Administrateur en Indo-Chine.
8. Administrateur au Sénégal.

MM.

Le Dantec, docteur ès sciences, 1889 à 1890[1].

De Malglaive, capitaine d'infanterie de marine, 1889 à 1892[2].

*Rivière, capitaine au 22e d'artillerie, 1889 à 1891, 1894 et 1895.

Cogniard, capitaine à la légion étrangère, 1889 à 1891[3].

Friquegnon, capitaine d'infanterie de marine, 1890 à 1892 et 1895[4].

Donnat, capitaine d'infanterie de marine, 1890[5].

De Coulgeans, commis principal des télégraphes, 1890 à 1895[6].

*Guissez, lieutenant de vaisseau, 1890-1892.

Tostivint, garde principal de milice, 1890 à 1892.

Le Myre de Vilers, lieutenant de cuirassiers, 1893.

MM.

Caillat, chancelier de résidence, secrétaire particulier du chef de la Mission, 1894-1895[7].

Oum, lieutenant à la légion étrangère, 1894-1895.

Tournier, chef de bataillon à la légion étrangère, 1894-1895[8].

Seauve, capitaine d'artillerie de marine, 1894-1895.

Thomassin, lieutenant à la légion étrangère, 1894-1895[9].

*Mailluchet, capitaine d'infanterie de marine, 1894-1895.

Sainson, interprète, 1894-1895[10].

Sandré, capitaine d'artillerie de marine, 1894-1895[11].

Lefèvre, médecin de 2e classe des colonies, 1894-1895[12].

Jacob, lieutenant d'infanterie de marine, 1895[13].

1. Chargé du cours d'Embryologie générale à la Sorbonne.
2. Chef de bataillon au 94e de ligne.
3. Chef de bataillon à la légion étrangère.
4. Chef de bataillon d'infanterie coloniale.
5. Chef de bataillon d'infanterie coloniale.
6. Consul de France.
7. Administrateur en Indo-Chine.
8. Résident supérieur en Indo-Chine.
9. Capitaine à la légion étrangère.
10. Vice-Consul de France.
11. Administrateur en Indo-Chine.
12. Médecin de 1re classe des colonies.
13. Capitaine au 32e d'infanterie.

ERRATA

P.	15,	2e ligne,	*au lieu de :*	du Vinh,	*lire :*	de Vinh
P.	16,	2e ligne,	—	récifs qui,	—	récifs que
P.	58,	4e ligne,	—	de N. Sik,	—	du N. Lik
P.	72,	4e ligne,	—	gouverneur,	—	gouvernement
P.	85,	22e ligne,	—	rive,	—	ride
P.	100,	dernière ligne,	—	général,	—	colonel
P.	127,	12e ligne,		enfoncées,	—	enfouies
P.	174,	15e ligne,	—	Khaluong,	—	Khaluong Yôti Bori Rak
P.	187,	28e ligne,	—	salle,	—	sala
P.	195,	9e ligne,	—	des petits,	—	de petits
P.	203,	27e ligne,	—	éventril,	—	éventail
P.	207,	4e et 19e ligne,	—	oppohat,	—	oppahat
P.	207,	29e ligne,	—	M. Kas,	—	M. Kao
P.	228,	28e ligne,	—	650,	—	1000

INTRODUCTION

Mon compagnon de mission, Joseph de Malglaive, dont je présente ci-après le compte-rendu des explorations au Laos et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indo-Chine, presque toutes accomplies isolément, est l'un des plus sympathiques officiers qu'il m'a été donné de connaître. Avant tout, tempérament de soldat, d'un caractère droit, juste et bon et d'une simplicité grande, fervemment épris du métier militaire, topographe de premier ordre, il a eu dans la mission un des rôles les plus considérables au point de vue de l'exploration géographique. Ses marches comportent un développement de plus de trois mille sept cents[1] kilomètres d'itinéraires nouveaux à travers les territoires les plus

1. 5500 ; en additionnant à ceux levés au service de la Mission, les 1800^{km} de routes et sentiers inconnus, levés antérieurement par lui dans les trois provinces annamites de Hué, Quang-Tri et Quang-Nam.

sauvages et où se rencontrent les populations les moins accueillantes de l'Indo-Chine.

Il s'est acquis pendant le temps qu'il a passé dans la mission, par ses qualités de caractère, par son entrain et son endurance, l'amitié et l'admiration de ses camarades, la considération et le respect des indigènes placés sous ses ordres ou avec lesquels il fut en contact. Séparé de lui depuis qu'il a quitté la mission, j'en ai gardé un souvenir particulier où l'estime et l'affection s'unissent pour me le représenter toujours comme l'homme préoccupé par dessus tout du parfait accomplissement de la tâche qu'il a acceptée. Ma gratitude pour lui, en raison de la part qu'il a eue dans le succès de nos travaux, s'augmente encore aujourd'hui à la constatation, renouvelée par la lecture du compte-rendu de ses voyages, de l'habileté, du courage et du dévouement qu'il déploya pour s'acquitter pacifiquement et sans soulever de difficultés, des études qui lui avaient été attribuées. Aussi, en publiant son travail, j'éprouve un contentement mêlé de fierté à essayer de le présenter sous le jour qui convient.

Son père, issu d'une famille lorraine entièrement militaire, avait lui-même acquis dans l'armée les titres les plus honorables. Lieutenant-colonel du Génie, il avait, en Algérie, créé le centre de Marengo, et pris la part la plus active aux premiers efforts de la colonisation après 1848. En 1870, déjà en retraite, il avait repris du service et s'était chargé de la direction du Génie dans la place de Langres qui résista jusqu'à la fin de la guerre, au siège des Allemands.

Continuant la tradition de sa famille, de Malglaive entra à Saint-Cyr à dix-neuf ans, et en sortit en 1883 sergent et avec le n° 43. Nommé sous-lieutenant au 69e d'infanterie à Nancy, son pays d'origine, il répond à l'appel adressé en juillet 1884 par le Ministre de la Marine aux officiers de l'armée de terre en raison des besoins créés par la campagne du Tonkin, et part pour l'Indo-Chine.

En juillet 1885, il se trouve à Hué, provisoirement détaché auprès du général de Courcy, commandant en chef, au moment du guet-apens devenu fameux. Il a dans cette circonstance, l'occasion de se signaler

d'une manière qui lui vaut d'être inscrit d'office au tableau d'avancement pour le grade de lieutenant [1].

A peine le premier coup de canon, signal de l'attaque pour les assaillants avait-il été tiré, que de Malglaive courait prévenir la légation que l'effort de ceux-ci déjà commencé sur la rive opposée du fleuve, au Mang-Ca, allait certainement se porter aussi sur elle ; rejoignant alors ses hommes, il les conduit aux murs et aux issues, et arrive juste à temps pour recevoir à bout portant une colonne annamite et l'arrêter net. Combattant à à ce poste toute la nuit, il obtient au jour, du colonel Crétin, l'autorisation de faire une sortie, non pour dégager le camp déjà entièrement brûlé, mais pour protéger la légation sur laquelle commençaient à tomber les projectiles qui jusque-là avaient passé par dessus. Laissant derrière lui la section de son camarade le lieutenant Bouché, il se jette avec douze hommes dont le caporal Richard de la 27e Cie du 1er régiment d'infanterie de marine, à l'arme blanche sur les pièces d'artillerie les plus proches, trois canons de marine de 0,24 braqués à 300 mètres sur le bord de la rivière ; s'en empare, y laisse comme garde le caporal et un homme, et poursuivant les fuyards prend d'enfilade les haies derrière lesquelles une douzaine de couleuvrines, dont il se rend maître, crachaient de la grenaille. Alors pour se dégager, car il a trop peu de monde pour faire face à la masse de fuyards qui tente de se rallier et de s'abriter dans les casernements de la marine annamite, il parvient jusqu'à ces bâtiments et y fait mettre le feu.

L'action, pour le jeune sous-lieutenant était alors finie, car à ce moment, la débandade des Annamites s'accentuait de l'autre côté de l'eau entraînant ses adversaires immédiats qu'il était impossible de poursuivre

1. On sait que dans la nuit du 4 au 5 juillet 1885, l'armée régulière Annamite, cerna et attaqua subitement la concession française et notre légation où le Général en Chef, venu pour présenter ses lettres de créance au Roi d'Annam se trouvait installé. Le colonel Pernot, commandant de la Place se porta rapidement au secours du Général qui n'avait que très peu d'hommes sous la main et résistait héroïquement et au jour, les assaillants étaient en pleine déroute, laissant sur le terrain plus de 1 300 morts et 1 000 canons.

à travers les bambous couvrant les abords des cases en feu. Trop modeste sans doute pour relater les actes qu'il a accomplis dans la nuit et la matinée, il se contente de répondre au colonel Pernot qui lui demande ce qu'il a fait pendant le combat : « mon devoir comme tout le monde. » De Malglaive continua à servir à Hué ; détaché au dépôt des cholériques de Van Duong, il y vit mourir, pour ainsi dire entre ses mains, la moitié de l'effectif de sa compagnie.

Il quitta ce triste poste au mois d'octobre suivant pour aller faire la reconnaissance et le levé du pays entre Hué et Quang-Nam avec une faible escorte. Il parcourut ainsi cette région encore très hostile, surprenant un jour, à Quang-Nam, un conciliabule de chefs rebelles, leur enlevant la sentinelle placée devant leur salle de réunion et les forçant à fuir au travers de la cloison en paillottes de la maison. Un autre jour, franchissant la montagne de Cao-Haï, il tombe par derrière sur un campement de pirates qui, désorientés par cette attaque subite, s'enfuient en abandonnant leurs armes et trois morts.

En 1887, à Nam-O, il évente le dessein d'une bande qui comptait le brûler avec sa troupe en incendiant le marché où il était installé et qu'il abandonna en s'apercevant qu'on faisait le vide autour de lui. Retiré au clair, dans une rizière, il tint à distance de la portée de ses fusils, la bande qui n'osa pas l'attaquer, mais qui, la nuit suivante, à 10 kilomètres de là, au pied du col des Nuages, égorgea, décapita et brûla le capitaine du génie Besson et toute son escorte dont il eut le triste devoir de recueillir les restes.

En 1887, il prit part à la colonne de Trong-Loc au Quang-Nam, et le colonel Boilève le proposa pour capitaine en raison de « sa grande vigueur montrée au feu. »

A son retour, de Malglaive était appelé à Hanoï auprès du général Munier, commandant en chef, pour esquisser la première ébauche de la carte d'ensemble de l'Annam.

Cette tâche terminée, il demande à reprendre son travail de levés topographiques, et commence entre Hué et Quang-Tri, puis dans la montagne de Hué, les pointes de pénétration au bout desquelles il entre

en contact complet avec les peuplades moïs et presque avec les dernières barrières séparant les eaux d'Annam du bassin du Mé Khong. Abandonné de ses porteurs annamites qui rapportent à Hué la nouvelle de sa mort, il ressort du massif montagneux à Phu-Trach au Quang-Nam, le lendemain du jour où la compagnie du capitaine Bernier avait détruit ce nid de brigands. Avec trois soldats d'infanterie de marine et trois miliciens annamites, il avait passé à travers les villages moïs fanatisés par les gens du fameux Hoët, l'âme de la résistance contre nous au Quang-Nam.

Après ces marches pénibles, de Malglaive commençait à être à bout de forces ; par ordre du général Munier, il dut, malgré ses supplications pour qu'on le laissât continuer et achever ses études, s'embarquer pour aller refaire sa santé en France en octobre 1887, confiant sa succession topographique aux mains de son sous-lieutenant et ami M. Vigy.

Ses travaux lui avaient valu trois lettres de félicitations et l'avaient mis en relations avec le capitaine Cupet alors officier d'ordonnance du général Callet. Rentré en France, il en recueillit le fruit par son inscription au tableau d'avancement de 1889 pour le grade de capitaine.

Reparti pour l'Indo-Chine en avril de la même année et destiné au poste de Laokay, il y fut désigné par le commandant Vinart pour l'emploi d'officier de renseignements. Il en remplit les fonctions en parcourant toute la rive gauche du Fleuve Rouge jusqu'à Phé-Long, et en pourchassant, sur la rive droite, les pirates chinois qui attaquaient nos convois. Frappé d'insolation au cours de cette expédition, il en était à peine guéri qu'il fut avisé par Cupet, que sur sa proposition, je l'avais demandé au Gouverneur général, et au Commandant en chef pour participer à nos travaux d'exploration.

Ses études antérieures aux alentours de Hué l'avaient exceptionnellement préparé à celles que nous avions à accomplir, et lorsque Cupet me l'avait fait connaître j'avais considéré comme une bonne fortune de l'avoir parmi mes collaborateurs. Pour lui, faire partie de la mission, c'était l'espoir de réaliser son rêve le plus cher, l'exploration du Laos central. Aussi, quoiqu'à peine rétabli, il ne songea qu'à me joindre au plus tôt.

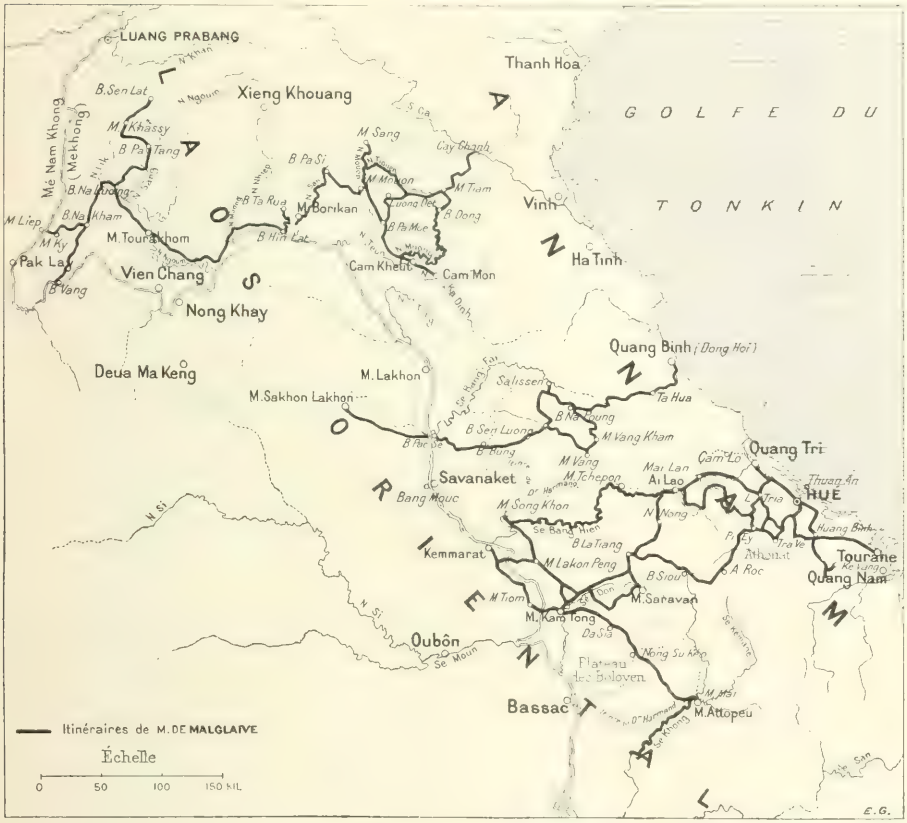
Dès lors, jusqu'en août 1891, s'écoula la partie de sa vie qu'il aime à qualifier de la meilleure, de la plus heureuse et de la plus fructueuse ! Cette période fut cependant marquée par des pérégrinations dures et pénibles au cours desquelles il eut à surmonter, non seulement des obstacles créés par la nature du sol et les éléments, mais aussi des difficultés de tout genre suscitées par les agents Siamois inquiets de sa marche, et soucieux de l'empêcher d'accomplir son programme.

Aussitôt que de Malglaive était arrivé près de moi, je l'avais attaché au groupe du capitaine Cupet pour prendre part à l'achèvement de l'étude des territoires du Kam Mon et du Tranninh.

Le 21 février 1890, le jour même où il se réunit à Kam Mon à ses nouveaux compagnons, il en part pour le Tranninh, ayant pour objectif de lever d'abord le terrain en se rendant au poste annamite de Cay-Canh sur le Song-Ca, précédemment visité par le capitaine Cupet, puis le cours du Nam Niouong et ceux de ses affluents, et de se rendre par le Nam San à Borikan où tout le groupe devait se trouver le 15 avril. Ce voyage s'accomplit non sans de nombreuses difficultés dont il se joue et triomphe avec un entrain et une bonne humeur dont l'expression, dans son récit, fait qu'on le suit avec un intérêt constant. Trouvant la navigation trop lente sur le Nam Niouong, il l'abandonne pour suivre la voie de terre jusqu'à la source : il en relèvera le cours plus tard en le descendant. Il parvient ainsi à Cay-Canh par les ravins des affluents du Nam Nouon, marchant à une altitude de 350 à 700 mètres qui, à partir du village de Muong Det, s'élève jusqu'à 1 200 mètres. Ensuite, par une série d'itinéraires par terre et par eau, il atteint Borikan à la date voulue, ayant parcouru 850 kilomètres dans un pays habité par des variétés de la race thaïe, et généralement désert depuis sa dévastation par les bandes chinoises.

Après quelques jours, de Malglaive reprend son étude, cette fois il a pour but de gagner le Mé-Khong par Tourakom, d'aller prendre à Ban-Vang, sur la rive gauche, un chemin qui en le menant à Patang, lieu de rendez-vous convenu avec Cupet lui permettra d'achever le levé de la partie ouest du terrain que le groupe avait mission de reconnaître.

Il descend le Nam Xhiep, longe à distance le Mékhong jusqu'au Nam Ngoum qu'il suit également jusqu'à Tourakom. Il passe ainsi par de



Carte des Itinéraires de M. de Malglaive

nombreux villages garnissant la base du massif montagneux qui se termine sans atteindre les rives des deux cours d'eau, et d'où sortent le Nam Mang, le Nam Ngoum et une foule de torrents et ruisseaux leurs tributaires. Au delà de Tourakom il marche vers le Nord : mais la saison des pluies débute à ce moment par des averses torrentielles rendant impraticables les voies déjà peu faciles en temps ordinaire, et le force à se rabattre vers le Sud. Il parcourt par un temps affreux les ravins et les crêtes d'où sortent le Nam Tong et le Nam Sang, arrive le 13 mai au Mé-Khong, et gagne par le fleuve, Ban-Vang où il prend enfin le chemin de Patang. Repassant alors par les ravins qu'il a déjà visités, il atteint le bassin du Nam Koang, pays d'élevage très peuplé, où la nouvelle lui est apportée que le capitaine Cupet est gravement malade dans le voisinage de Patang. Hâtant sa marche, il le rejoint.

Dans sa relation, M. de Malglaive parle en termes émus de cette rencontre où il trouve son chef de groupe dans un état tel, que sans sa présence il courait le plus grand risque de succomber à l'accès pernicieux qui l'avait terrassé. Très fatigué lui-même, les pieds couverts de plaies, il dut, ainsi que Rivière, arrivé malade après eux, se résigner à suivre en palanquin Cupet, qu'on transportait avec précautions. Ils gagnèrent, assistés par Lugan seul valide, le Nam Kane, dont les eaux rapides les amenèrent le 13 juin à Luang-Prabang où venu par le Nord, je les avais précédés avec nos autres compagnons et où nous commencions à les attendre avec inquiétude.

L'ensemble des itinéraires nouveaux levés par de Malglaive dans cette exploration atteignait un développement de 1 630 kilomètres.

Après un peu de repos dans la capitale laotienne, nous nous embarquâmes le 5 juillet pour descendre le Mé-Khong : je laissai de Malglaive à Lakhône, où en attendant la fin de l'hivernage, en compagnie de MM. Cogniard et Dugast, il devait mettre ses travaux au net et se préparer à l'exploration de la rive gauche du fleuve, qui allait être l'accomplissement de son désir le plus caressé : la réunion des bords du Mé-Khong à l'Annam central par un réseau d'itinéraires entre les territoires, déjà étudiés par la mission, du Kammon et du Pouhoua et ceux au Sud-Est

de Bassac dont MM. Cupet, Cogniard, Dugast et Lugan allaient dans le même temps entreprendre l'exploration.

Je connaissais déjà suffisamment de Malglaive pour avoir la confiance que, quoique seul, il mènerait à bonne fin l'œuvre géographique ébauchée sur ce terrain par la mission de Lagrée dont un itinéraire autour du plateau des Bolovens, ouvert et fermé à Bassac, avait eu pour principales étapes, Attopeu, Saravane et Kamtong-laï, et continuée par M. Harmand dont il était l'admirateur enthousiaste. Il allait en effet avoir à recouper ces diverses marches, surtout celles du dernier de ces explorateurs, qu'avant de parler des études de mon compagnon, je vais résumer en quelques lignes pour l'intelligence de la relation en même temps que comme un hommage à notre distingué devancier.

En février 1877, M. Harmand, après une exploration dans les provinces du Nord du Grand-Lac et de la rive droite du Nam Moun, et un séjour à Bassac employé aux recherches zoologiques et botaniques, à la visite des ruines dans les montagnes voisines et à l'estampage des inscriptions (qui des premières déchiffrées (1880) par le Dr Kern, servirent à faire faire un grand pas à l'archéologie du Cambodge d'autrefois), résolut de tenter un passage en Annam en visitant les tribus Khas, et de jeter un coup d'œil sur le grand massif signalé par la mission de Lagrée et où personne n'avait pénétré.

Un explorateur isolé ne réussit pas toujours à exécuter de point en point les plans qu'il bâtit sur des indications souvent vagues : des obstacles imprévus viennent presque toujours en contrecarrer l'exécution. Une épidémie terrible de choléra, et la famine, vinrent lui interdire de pousser sa percée sur l'Annam, et le ramenèrent à Attopeu d'où il dut se rabattre sur Bassac, mais en traversant le massif montagneux dont je viens de parler. Il y trouva le plateau immense auquel il attribua la dénomination, qui lui a été conservée, de « plateau des Bolovens », et dont les conditions physiques et climatériques, les productions et l'aspect enchanteur lui causèrent un véritable enthousiasme. L'ayant lentement parcouru, il ne l'abandonna qu'à regret, ses provisions de bouche étant épuisées, quoiqu'il eût mis à profit ses connaissances botaniques et ses

efforts de chasseur pour y suppléer et prolonger ses recherches. Ses découvertes les plus intéressantes en botanique, décrites ultérieurement par L. Pierre, viennent de ce pays.

Repoussé dans la région centrale, M. Harmand voulut tenter, plus au Nord, le passage du Laos dans l'Annam en choisissant l'espèce d'isthme à la hauteur duquel le rivage de la mer de Chine se rapproche le plus du cours du Mé-Khong. Terrassé par une maladie fort grave, qui le retint quelque temps à Bassac, il remonte le Fleuve jusqu'à Lakhône et après diverses explorations partielles sur la rive gauche, s'efforce de passer au Nghé-An. Un de ses émissaires, expédié aux missionnaires de cette province, a la tête tranchée par les Pou-Thaïs. Il se mit alors en route sur l'Est. Repoussé de plus en plus vers le Sud par des difficultés de toutes sortes tenant à la nature, à la configuration du sol, à la défiance des populations, il tomba sur le cours du Sé Bang-Hien dont la vallée lui parut offrir des conditions très favorables à l'expansion future des Annamites qui l'ont occupée il y a moins d'un siècle. M. Harmand était toujours, en effet, intimement convaincu de la nécessité où nous nous trouverions un jour, d'imposer à la race annamite la domination française, et regardait sa mission comme ayant un caractère d'utilité politique au moins autant que scientifique. Remontant le Sé Bang-Hien, puis son affluent de gauche le Tchépone, il finit par arriver à Aï-Lao; franchissant la chaîne par une dépression extrêmement intéressante au point de vue des communications futures entre les deux bassins qui le conduisit à Camlo, en plein pays annamite: il termina son voyage quelques jours plus tard (août 1877) à Hué même.

Après ces antécédents, de Malglaive dans sa seconde exploration a eu pour but principal de rechercher les autres passages fréquentés ou accessibles dans la chaîne annamite entre les latitudes de Dong-Hoï et de Tourane, en même temps que d'achever l'examen des bassins des: Sé Bang-Faï, Sé Bang-Hien, Sé Don, Sé Kong, et des tributaires de la mer de Chine dans la même région.

Commencée le 10 octobre par une marche sur la rive droite du Mé-Khong dans laquelle il accompagne MM. Cogniard et Dugast à

Sakhône, et qu'il continue seul jusqu'à Panom, il traverse le fleuve à ce centre religieux bien connu, pour entreprendre l'étude importante qui durera plus de six mois et fournira un développement de 1 700 kilomètres de levés nouveaux.

Prenant sa route à l'embouchure du Sé Bang-Faï, il coupe une première fois à Ban-Bung, l'itinéraire de M. Harmand, va se relier à Na-Noï à ceux de M. Cupet et s'établit à Vang-Kam petit centre à mi-chemin du Mé-Khong et de notre poste annamite de Dong-Hoï sur la mer de Chine. Par une marche au Nord, il joint de nouveau le réseau de M. Cupet à Salissen, revient à Vang-Kam prendre la route de Dong-Hoï, mais bientôt reconnaît une opposition telle à la continuation de son voyage de la part du commissaire siamois de Vang-Kam, occupé à annexer les territoires qu'il veut visiter, qu'il n'a d'autre moyen de gagner la côte que d'abandonner son bagage et de devancer à marches forcées les ordres pouvant mettre obstacle à son but. Il s'y résigne, parvient à la ligne de partage, la franchit au Pou Damaï par une altitude de 780 mètres, atteint successivement Dong-Hoï puis Hué et prépare son retour au Mé-Khong par une voie différente.

Dans le séjour antérieur à Hué dont il a été parlé, M. de Malglaive avait fait beaucoup de reconnaissances, notamment dans la zone montagneuse environnante, dont l'ensemble se chiffrait par 1 800 kilomètres de levés nouveaux. Depuis, les circonstances n'avaient pas permis à notre administration de faire étudier ce terrain resté géographiquement inconnu. Cette région, limitée au Nord par le bassin de la rivière de Quang-Tri, contenait les plus septentrionales des peuplades considérées comme dangereuses, et qui sont répandues vers le Sud. Les nombreuses variétés de Khas disséminées depuis ces montagnes jusqu'à la Chine, sont de mœurs douces et paisibles, mais celles, au contraire, dont il est ici question, avaient été rendues défiantes et agressives par l'état de guerre entre les petites tribus que la chasse à l'homme qui y était pratiquée, y entretenait. Il allait être d'autant plus difficile d'y pénétrer que ces populations avaient, dans les derniers temps, été mises en garde contre nous par les émissaires des avants-postes siamois qui nous

représentaient comme des destructeurs de leurs races, résolus à les chasser du sol qu'ils occupaient. Au courant de cette situation, M. de Malglaive voulut néanmoins tenter de visiter ces peuplades, et de gagner par leurs montagnes la vallée du Mé-Khong.

Il part le 26 novembre, s'achemine par le Nord du gros sommet d'Atouat dont il estime l'altitude 2500 mètres, parvient à franchir la ligne de partage par 1 700 mètres, non sans de grandes difficultés et est définitivement arrêté aux sources du Sé Kong par l'attitude de tribus Ta Hoïs. Laissant là son bagage, il revient à Hué, me demande par le télégraphe une escorte dont la présence, il en est convaincu, suffira pour le le faire réussir pacifiquement, et avec vingt miliciens commandés par M. Odend'Hal il revient sur ses pas. En marche le 20 décembre, les voyageurs passent le 27, du plateau laotien dans la vallée du fleuve de Quang-Tri, puis reviennent dans le bassin du Mé-Khong par Lang-Ho dans la vallée de son affluent le Tchépone, avec cette particularité unique que le col de séparation des eaux n'est qu'à une altitude de 310 mètres et qu'il est très facilement accessible. Les peuplades qui l'avaient mal accueilli, voyant qu'il ne leur fait aucun mal, se montrent maintenant empressées. Longeant le Tchépone, de Malglaive relie, à dix kilomètres d'Aï-Lao, son itinéraire à celui plus direct, mais par contre plus difficile, de M. Harmand. D'Aï-Lao, les voyageurs se dirigent sur Saravane par un col de 450 mètres et atteignent à une altitude de 1 150 mètres, un chaînon d'où ils dominent la brèche par laquelle le Sé Kong sort du massif central ; ils voient à leurs pieds la route levée par de Lagrée, et au faîte du plateau celle d'Harmand. Ils reprennent alors la route de l'Annam au petit village de Ban-Siou, dépendant de Saravane. Ils suivent la route très battue qui passant par Aroc, à la bifurcation des chemins de Saravane à Hué et du Tchépone au Quang-Nam, conduit au pied du massif de l'Atouat, et rentrent sur le territoire des Ta Hoïs. Ceux-ci avec qui de Malglaive a fait connaissance au début de sa marche, au lieu de lui faire suivre la véritable voie, le conduisent dans une impasse dont il sort en escaladant un contrefort abrupt de 1 700 mètres, au prix des plus grands efforts. Il peut ensuite regagner la bonne voie, puis, par Travé et Beu-

Vong, atteint de nouveau Huć, le 21 janvier 1891, ramenant M. Odend' Hal à bout de forces dont il avait reçu le concours le plus précieux, et la petite escorte annamite qui avait donné des preuves remarquables de patience et de dévouement.

Le 15 février suivant, ayant achevé les préparatifs d'une dernière marche vers le Mé-Khong, M. de Malglaive prend à Quang-Tri la route d'Aï-Lao. Il se propose au cours de cette exploration de relever la partie inconnue du Sé Bang-Hien, de reconnaître le pays en aval de Kemmarat en vue de l'établissement possible d'une route parallèle au Mé-Khong, de relier ses itinéraires à ceux de ses compagnons voyageant dans le Sud et enfin de rentrer par le Cambodge après avoir visité le plateau de Bolovens.

Suivant d'abord, en sens inverse, l'itinéraire de M. Harmand, il passe la ligne de partage par un col de 410 mètres d'altitude, gagne le Tchépone, lève le Sé Bang-Hien jusqu'à Song-Kone, constatant que les rapides qu'il franchit, à ce moment des très basses eaux, disparaîtront dès que le niveau de la rivière se sera élevé de deux mètres. Là il prend la voie de terre vers Saravane et Kamtong, puis se dirige sur le Sé dôn, passe par Lakhone-Peng, et joint le 8 mars la grande route de Kemmarat à Saravane. Le lendemain il prend à Wapi, le Sé Don autrefois relevé par la mission de Lagrée, atteint Saravane le 13, et va fermer, à La-Tiang, son itinéraire de Huć au Mé-Khong : puis à Kamtong il prépare son voyage vers Attopeu à travers le plateau des Bolovens. Pendant que son convoi s'organise il fait, sur les deux rives du Mé-Khong, le levé des chemins parallèles à son cours entre Kamtong et Kemmarat. Revenu le 1er avril il se met en marche le lendemain.

Ce plateau avait enthousiasmé M. Harmand, au point que plus tard, après avoir étudié sur place le parti que les anglais tirent dans l'Inde de l'habitat des altitudes supérieures à un millier de mètres, il proposa, dans plusieurs rapports, de le choisir comme station de montagne ou sanatorium. En dépit de l'éloignement du littoral, le plateau présentait à son avis des avantages tels, même au point de vue stratégique, qu'il aurait mérité de devenir la capitale administrative de nos possessions. Il

faut dire qu'à cette époque on ne savait pas que toute la chaîne annamite présente des plateaux analogues depuis le Sud jusqu'aux frontières de Chine. S'il lui paraît aujourd'hui que c'est sur l'un des plateaux des hautes altitudes du Tranninh que dans un avenir plus ou moins rapproché on trouvera l'emplacement le plus favorable à ce rôle, il reste convaincu que, pour la région méridionale de nos possessions, le plateau des Bolovens restera l'un des espoirs de la colonisation française.

J'ai le grand regret de n'avoir pu y porter mes pas dans mes voyages et de ne pouvoir par suite donner une appréciation personnelle sur cette partie du Laos qui a en effet tant d'équivalents surtout dans le Nord, aussi j'ai tenu à citer l'opinion de l'explorateur qui l'a visitée le premier et qui est si bien en accord avec M. de Malglaive, comme on le verra dans le récit de mon compagnon.

Ainsi que M. Harmand, il parcourut le plateau, restant constamment sous le charme, enthousiasmé par la nature et le climat. Le troisième jour il atteint Nong-Su-Kéo, le point culminant à 1 370 mètres d'altitude. A l'encontre de l'itinéraire d'Harmand dont le chemin conduit vers Attopeu par une pente douce, celui que de Malglaive relève est direct, mais coupé brusquement par une falaise difficilement praticable ; il est cependant très fréquenté. Il montre la région pauvre du plateau ; ce ne sont plus des Bolovens demi-civilisés qui l'habitent, mais des Khas misérables. C'est le 7 avril qu'il aboutit au bord Sud du plateau ; où l'abîme se creuse en muraille verticale de 900 mètres, laissant voir le Sé Kong et la basse plaine indo-chinoise. Les éléphants, comme les piétons, descendent sans trop de peine cette pente, et le lendemain Attopeu est atteint.

Sous le prétexte de sécurité, les autorités siamoises établies dans ce poste s'opposèrent à ce que de Malglaive joignît les itinéraires de ses compagnons, et il dut se résoudre à descendre vers le Cambodge ; le 16 il atteignit Stung-Treng, c'était la fin de son exploration.

Il avait franchi cinq fois la ligne de partage et reconnu que la trouée d'Ai Lao est l'un des meilleurs passages entre le Mé-Khong et la côte à Tourane ; il avait quatre fois relié le grand fleuve à la mer.

Au cours de cette exploration, importante en ce qu'elle montrait

surtout les voies d'accès de la chaîne annamite et permettait de se faire une idée sûre du plus ou moins de difficultés et d'avantages qu'elles présentaient pour l'établissement de communications régulières, M. de Malglaive avait été, de même que dans celle du Tranninh fréquemment contrarié dans sa marche : mais il s'était, pour ainsi dire, habitué à compter avec la rencontre des obstacles quels qu'ils fussent et il en tenait compte dans l'emploi de son temps, ce qui lui permit d'arriver à la date prévue à l'achèvement de sa mission.

Les principaux résultats de celle-ci peuvent se résumer ainsi :

Dans la première partie de ses explorations M. de Malglaive avait constaté qu'au Kam Mon et dans la chaîne centrale indo-chinoise, comprise entre le bas Tonkin et le moyen Laos, il n'existait aucune voie d'accès pratiquement utilisable entre la mer et le Mé-Khong ; que les rivières même de cette région n'offraient que peu de facilités à la circulation et aboutissaient à des impasses montagneuses.

Il avait établi qu'au contraire, les terrains intermédiaires du plateau calcaire étendu entre la chaîne de partage et la vallée du grand fleuve, bien que hérissés de stries rocheuses, toutes parallèles, orientées du N.-O. au S.-E., offraient des facilités grandes pour tracer, dans ce sens, toutes les routes d'accès désirables vers le plateau du Tranninh et le haut Tonkin. Qu'une des mieux marquées se trouvait jalonnée par les points de Kham Mon, Kham Keut, Na-Suong, Mon tao, le Nam Mouon, Vang-Hou et Pa-Si ; qu'elle pouvait être prolongée, d'une part, au Nord sur Xieng-Khouang et d'autre part par le Tranninh sur Luang-Prabang et le raccord à établir entre le haut Laos et le Tonkin. Au Sud, cette ligne pouvait filer sans obstacles sur Pou-Houa et les débouchés à trouver sur la côte annamite ailleurs que par le col de Tram Mua ou de Vinh.

A son avis, l'importance de cette ligne était de pouvoir mettre en liaison les deux moitiés jusqu'alors bien peu solidaires de nos possessions du Nord et du centre indo-chinois. Elle devait nous mettre en situation de drainer, soit au Nord, soit vers Tourane, le commerce de toute cette région jusqu'alors centralisé à Nongkhay.

L'envisageant au point de vue stratégique, il la voyait permettant de

manœuvrer soit au Nord, soit au Sud, en utilisant une ligne intérieure bien couverte, hors des atteintes, menaçantes pour un tracé côtier faisant double emploi à la navigation en temps de paix, et compromis au cas de danger venu du dehors, c'est-à-dire de la mer. Inversement, il considérait que ce tracé intérieur nous eût permis de porter, pour ainsi dire à pied d'œuvre, nos éléments d'action pris à la côte, dans le cas où il fût devenu nécessaire d'opérer militairement soit au Laos central par Nong-khay soit même dans la Chine du Sud.

Une dérivation greffée sur le tronçon principal, et empruntant, de façon générale, le tracé du Nam Ngoum, devait dans son esprit aboutir aux riches plaines de Tourakom et de l'ancienne capitale Vieng-Chang détruite par le Siam. Les opérations de M. de Malglaive démontraient avec quelle facilité il était possible de diverger, du Nam Ngoum, soit sur Paclay et le Ménam, soit sur Xieng-Khan ou Nongkay et de là sur Korat, point de rayonnement de l'occupation siamoise au Laos central.

Au point de vue ethnique il avait reconnu que les rameaux et sous-rameaux de la race thaïe juxtaposés dans toute la région de la boucle du Mé-Khong étaient proches parents entre eux, pacifiques tout autant que les quelques Khas en contact et en relations amicales avec eux, assimilables au possible, et avant tout désireux de la paix et de la stabilité.

Dans la deuxième partie, M. de Malglaive s'est attaché à reconnaître, pour la ligne intérieure précédemment jalonnée vers le Nord, une issue sur la mer. Il affirme, avec une conviction absolue, l'avoir trouvée, du reste suivant les prédictions du Dr Harmand, quelques kilomètres au Sud du premier passage découvert par le premier Français qui ait réussi à passer du Mé-Khong à la mer d'Annam. Lui-même, M. de Malglaive a franchi la chaîne deux fois au Nord de Lang-Ho, quatre fois au Sud. Nulle part, rien de comparable à l'affaissement de Lang-Ho à Ta Riep, cette trouée où la nature n'a pas réservé plus d'obstacles au passage d'une voie ferrée qu'entre Commercy et Bar-le-Duc.

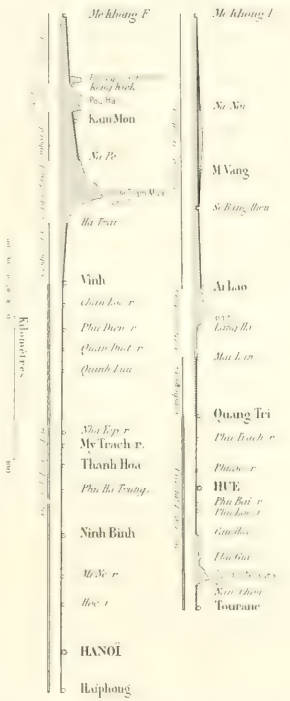
C'est la percée rêvée, la brèche idéale qui mène au cœur de l'Indo-Chine par Ai Lao.

Au Nord, elle se relie, à plat, au tracé précédemment jalonné, par Muong Vang, B. Na Noi et Pou Houa.

Droit au Mé-Khong, elle aboutit aux plaines du Tchépôn, du Sé Bang-Hien et, indifféremment, à Kemmarat ou à Ban-Mouc.

Au Sud, en tournant les difficultés des hautes terres des Ta-Hoïs et du Sé-Kong, le passage d'Aï-Lao donne accès aux régions habitées par les Khas indépendants.

Aï-Lao, c'est pour M. de Malglaive l'isthme entre le haut et le bas Laos, entre les calcaires du Nord et les grès du Sud, entre les races indo-chinoises et le point de jonction des trois principales : Laos, Khas et Annamites. C'est la clef économique et politique de l'Indo-Chine, pouvant être mise, sans difficulté, en liaison avec Tourane, le meilleur port de la côte d'Annam, presque au saillant de la courbe à laquelle vient toucher la grande artère du transit en Extrême-Orient : la ligne de Singapour à Hong-kong.



Profils des deux voies de pénétration les plus courtes de la mer d'Annam au Laos central, par Aï-Lao et par Vinh

Exposer les termes du problème, c'est en donner la solution, pour qui sait et sent quels avantages il y aurait pour la sécurité, voire l'expansion de nos possessions indo-chinoises, à relier par une ligne intérieure, plus courte, inaccessible aux entreprises du dehors, les trois sommets de notre triangle d'appui : Conchinchine, Hué, Tonkin.

C'est avec la hantise de cette idée que M. de Malglaive s'est arrêté à

étudier, entre Kemmarat et Kham-Tong, les deux tracés, aussi favorables l'un que l'autre, et surtout celui du Sé Bang-Hien à Kham-Tong, par où une voie ferrée pourrait tourner le bief, difficile et alors réputé infranchissable, des rapides de Kemmarat.

En outre, ses explorations ont trouvé, à Ban Datian, le point de convergence de trois rampes d'accès, des plus faciles, menant au faîte du plateau Boloven, proposé alors comme station sanitaire et qui le deviendra facilement plus tard pour la partie Sud du Laos français.

Enfin, ses itinéraires à travers les terres des Khas indépendants et les massifs montagneux de l'Annam central éclairaient, plus nettement qu'il n'avait été fait jusqu'alors, le pays et les gens les moins hospitaliers de la péninsule indo-chinoise. Ils mettaient en lumière un fait important : l'obstacle presque infranchissable à la pénétration de la civilisation et de l'influence protectrice qu'allaient offrir les défauts endémiques des tribus Khas, c'est-à-dire leur état d'anarchie, d'émiettement, d'indépendance jalouse et abusive, leur juxtaposition sans contact, et la difficulté de trouver un levier pour agir sur elles en vue d'y rétablir l'ordre et la sécurité.

Pourtant, les premières explorations chez les sauvages posaient les bases de l'action à tenter sur les Khas, réduite, au début, pour eux, à l'acceptation de chefs responsables et obéis, pour nous, à l'établissement de postes-marchés où pourraient se faire, en sécurité, les transactions nécessaires au but à poursuivre. Ce but, c'était d'ouvrir aux Khas des débouchés pour leurs produits autres que l'esclave et aussi leur créer, en les satisfaisant, les premiers besoins légitimes, encore étrangers à ces races primitives.

L'expérience acquise par les premiers essais de pénétration montrait surtout combien il importait de ne pas inquiéter plus que de raison ni se rendre hostiles ces populations que l'enserrement progressif et les empiètements mêmes du Siam ne réussissaient pas à grouper pour la résistance, mais qui, surexcités, eussent pu arrêter nos efforts.

Enfin il avait contribué à montrer que notre domination était menacée de se trouver arrêtée aux portes mêmes de Hué, au double pic, à quelques heures de la mer, comme une semblable tentative en avait pré-

cédemment été faite aux portes de Vinh, par les envahissements siamois alors poussés sans relâche en pays Kha comme en terre laotienne. Nos possessions d'Indo-Chine pouvaient ainsi se trouver coupées en deux par la ligne de pénétration Korat, Oubon-Kemmarat, Aï-Lao qui parallèlement à celle de Korat, Nongkay, Kammon devait parachever la succion vers Bangkok des éléments vitaux du bassin moyen du Mé-Khong.

En lisant la relation dans laquelle le voyageur raconte avec brio, entrain et une inaltérable bonne humeur ses déboires comme ses succès, on ressentira pour lui la vive sympathie qu'éprouvent tous ceux qui le connaissent. Ses vues sages sur l'organisation militaire et civile des régions visitées méritent qu'on en tienne le plus grand compte, enfin on ne saurait trop souhaiter de voir ceux à qui seront confiées ces populations si diverses les conduire avec la bonté et la modération qu'il conseille.

De retour à Paris, de Malglaive fut sur ma demande, attaché au Ministère des Affaires Étrangères jusqu'en 1892 pour la rédaction de la carte résumant les études géographiques de la mission en Indo-Chine.

Après ces travaux le cours de son existence se trouva complètement changé. La perte de son père survenue pendant la mission, et des raisons supérieures de famille, le contraignirent à reprendre la vie de garnison tranquille et obscure, et à renoncer à ses aspirations, à ses goûts et à utiliser les aptitudes spéciales qui, pendant neuf ans, avaient fait de lui un travailleur passionné et acharné, un artisan utile de l'œuvre indochinoise.

Réintégré dans l'armée métropolitaine en 1893, après avoir été nommé capitaine au choix en octobre 1890 il a servi au 153e d'infanterie jusqu'en janvier 1902, date de sa nomination comme chef de bataillon au 160e.

Auguste PAVIE.

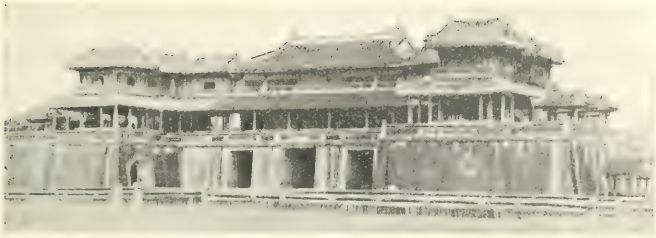


Fig. 1. — Une Porte du Palais, dite Ngo Mon.

PREMIÈRE PARTIE

DE VINH A LUANG PRABANG

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRES

Le 31 octobre 1889, je recevais une lettre du capitaine Cupet, me proposant de prendre part aux travaux de la mission Pavie. J'étais alors en train de remonter péniblement le Fleuve Rouge, en pleine saison des pluies. Une violente attaque de fièvre avait interrompu mon service comme officier de renseignement auprès du commandant Vimart, à Lao Kaï et j'avais dû aller chercher quinze jours de repos à l'hôpital d'Hanoï.

J'hésitai un moment, doutant de trouver encore en moi la vigueur et la résistance, auxquelles faisait appel mon camarade et ami, pour l'aider à élargir les limites de la Patrie aux confins de son domaine d'Extrême-Orient. Trois ans auparavant, après la prise d'Hué où j'avais eu le bonheur de recevoir le baptême du feu, Cupet m'avait trouvé en

train d'explorer la province du Quang-Duc. Il savait qu'alors la montagne et les faibles escortes, le régime du riz et de la belle étoile n'étaient pas pour m'effrayer. Il venait aujourd'hui me proposer, avec l'assentiment du chef de la mission, de travailler à l'achèvement de l'œuvre dont ses itinéraires au Tran-Ninh et dans les Chau-Thaï étaient un des brillants chapitres : Reconnaissance des territoires contestés entre Annam et Siam dans la vallée du Mékhong.

C'était là pour moi un rêve caressé depuis 1887. A cette époque, le colonel Callet commandant la brigade d'Annam m'avait imposé le levé de la province d'Hué, avant d'autoriser les pointes que j'avais osé proposer sur le Grand Fleuve. L'épuisement était venu avant le succès et j'avais dû laisser en 1888 une partie de la tâche, inachevée, aux mains de mon sous-lieutenant et ami Vigy, mort depuis au Soudan.

Mais les itinéraires vers l'intérieur étaient amorcés, le contact était pris avec la population Moï, l'expérience de la montagne annamite était acquise, et sans elle il est plus dangereux qu'utile d'aborder ces inconnus.

J'hésitais en raison de cette expérience même, mais la tentation était trop forte. Ce n'était pas trop payer de la santé et de plus encore, s'il fallait, l'honneur de servir le pays selon ses moyens, dans les circonstances critiques traversées alors par l'expansion française.

Les menées siamoises risquaient de couper, jusqu'aux portes mêmes d'Annam, l'avenir que tant de sacrifices répétés devaient réserver légitimement à la France en Indo-Chine.

Nous, les fanatiques, nous symbolisions cet avenir par « l'empire Indo-Chinois », que nous voulions pour la Patrie.

Y travailler à la suite des Mouhot, des Lagrée, des Garnier, des Harmand, des Pavie, quel rêve ! auprès duquel on oublie vite les réalités de l'heure présente.

Aussi advienne que pourra ! Je mets ma planchette et ce qui me reste de forces au service de la mission Pavie. A la fin de janvier 1890, appelé à Hanoï, je descendais de Lao-Kaï, à force de rames, en trois jours, quand la montée m'en avait par deux fois demandé plus de vingt.

Je me présentai au chef de la mission :

Ses collaborateurs civils étaient MM. Lefèvre-Pontalis, Vacle, Counillon, Lugan et Macey. Comme camarades topographes, je trouvais auprès de lui, d'une part MM. le lieutenant Cogniard et le sous-lieutenant Dugast, qui allaient le suivre sur la rivière Noire. D'autre part, le

Fig. 1. — Lao-Kay. Le Poste français en 1897.

lieutenant Rivière et moi devions rejoindre à Kam Môn notre chef de groupe, le capitaine Cupet et M. Lugan.

Trois jours après, le 2 février, date qui devait orienter ma vie, nous nous mettions en route pour Vinh. Nous voulions, de là, prendre la voie du col de Tram-Mua. Cette voie avait été levée pour la première fois par M. Pavie. Au moment de notre passage, elle était tenue par le poste de Na-Pé, commandé par le capitaine De Grasse. Mais, sur le versant anna-

mite, la rébellion, incomplètement éteinte par la prise du roi Ham-Nhi, couvait encore.

Nous trouvâmes au pied du col le poste de relai, Ha-Traï, incendié par les rebelles, qui, peu de jours avant, avaient surpris et détruit le convoi destiné à Vinh. Là aussi, les mêmes rebelles devaient enlever plus tard le courrier portant à Hanoï les fruits de notre deuxième étape sur Luang-Prabang.

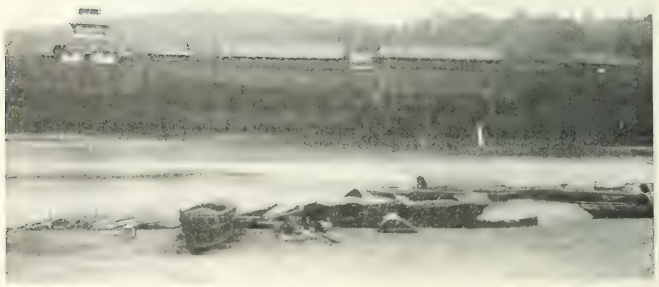


Fig. 3. — Lao Kai. Casernement des Tonkinois en 1891.

Tel était en effet l'objectif de la première partie de la mission.

Le capitaine Cupet avait obtenu de s'y rendre en battant l'estrade entre le Mé-Khong et la chaîne annamite, de manière à combler les lacunes entre les anciens itinéraires du Dr Harmand et ceux, tout récents, dont lui-même avait couvert le Tran-Ninh et les Sip Song Chao-Thaï, au Sud de la Rivière Noire.

Il nous développa son plan dès notre arrivée à Kam Môn. Nous y

trouvâmes même, organisés par ses soins, les convois légers qui allaient nous permettre de sillonner la région et l'explorer.

Nous devions faire trois étapes. La première nous rendrait à Borikam sur le Nam-San, où nous avions rendez-vous le 15 avril 1890.

La deuxième aurait son terme à Pa-Tang sur le Nam Song.

La troisième était subordonnée, quant au travail, à la saison des pluies. Elle devait, à Luang-Prabang, nous réunir à l'autre groupe, venu par la Haute Rivière Noire sous la direction de M. Pavie.

En règle générale, dans le récit, d'ailleurs bien maigre, des événements de cette exploration, je m'abstiendrai de toute inutile narration, ayant trait aux terrains et aux itinéraires déjà connus.

Je m'abstiendrai aussi de les compter dans l'évaluation du chemin parcouru, car je tiens à laisser l'honneur de son travail à qui de droit.

Mais comme toute règle a son exception, je commence en disant l'impression que me fit le col de Tram-Mua. Alors, plus tard, et même tout récemment, la route qui le franchit fut préconisée comme la plus favorable à la pénétration au Laos. Mais personnellement, j'ai tenu à mesurer l'altitude du passage. Elle est de 1 820 mètres. Il nous fallut une journée entière de marche entre Ha-Traï et le faîte, dont les dernières pentes granitiques sont loin d'être faciles. La longée du Nam Phao, sur le versant laotien, se fit le lendemain dans une gorge étroite où le sentier trouve péniblement la place nécessaire, sinon suffisante. Quand, d'autre part, je pensais au faible tonnage du bateau plat qui nous avait amenés à Vinh, et qui dut stopper pour attendre la marée, quand, à Na-Pé, je sus que les pirogues ne pouvaient gagner directement le Mé-Khong, car il faut deux jours par terre et par des chemins peu aisés, pour l'atteindre, ma conviction fut faite. Il fallait chercher ailleurs un point plus pratique de liaison entre la mer annamite et nos futures possessions du Laos central. Je me suis donné ce but avant tout autre. Il dominera tous mes efforts, et plus spécialement dans la deuxième série d'explorations qui auront pour base Hué, et Aï Lao pour foyer.

Revenons à nos premiers itinéraires et à Kam Môn où, le 24 février, nous réunissait à sa table le Kha-Luong. Ce personnage allait devenir,

trois ans plus tard, célèbre par le meurtre du garde civil M. Grosgurin, commis avec une sauvagerie traîtresse typique.

Pour le moment, faute d'ordres de son gouvernement, il se résignait à nous faire étalage de ses prétentions à la civilisation et il s'ingéniait dans sa tenue, dans celle de sa table, de son poste, à nous étonner par un

Fig. 4. — Lao Kai. Confluent du Nam-Ti. Pointe chinoise de Song-Phong.

mince acquit des usages d'Europe. Au reste, son intrusion, son administration accapareuse, et ses exactions en territoire notoirement annamite cadraient avec ses qualités naturelles. La main mise en pleine paix sur le bien du voisin passait chez lui de la théorie à l'application le plus naturellement du monde. Il en poussait la pratique jusque et y compris la confiscation de la femme de ses administrés, après celle de leurs biens. Au Kam Môn, la chose avait d'abord paru forte. Un mari

lésé dans son honneur et ses biens réussit un jour à tromper la surveillance du poste et put fusiller à bout portant le David de céans.

Mais les « Pi », diables ou génies de la forêt laotienne, accordent quelquefois leur protection à d'indignes gredins. Frappé au front, le Kha-Luong s'en tira en procurant à la balle vengeresse une simple promenade d'agrément entre cuir et crâne. Quant au mari, il fut assommé séance tenante, et, avec lui, toute velléité de résistance chez ses compatriotes.

Fig. 1. — Le Quan Phong du Lao Kay.

Aussi le Kha-Luong se croyait-il maître de la situation. C'est grâce seulement à l'absence d'instructions précises que le capitaine Cupet put obtenir les ordres nécessaires pour nous fournir guides et porteurs. Si nous avons extorqué à sa réelle malveillance une aide, nous l'avons due aussi à cette pensée de derrière la tête : qu'il valait certainement mieux pour ses gens paraître avec nous sur les points où, jusqu'alors, ils n'avaient osé se risquer seuls, conscients de l'hostilité sourde et unanime éveillée par les envahissements siamois.

Bref, les ordres du Kha-Luong nous ouvraient aujourd'hui toutes les voies où ses « tahan » devaient nous suivre pas à pas et s'installer sur nos talons. Son appui nous était du reste ici bien superflu. La sympathie et la confiance des populations si éprouvées du Moyen et du Haut Laos nous attendaient à chaque étape. Elles se traduisaient par l'empressement que toutes mettaient à nous faciliter, par leurs guides et leurs porteurs, l'accès de leur pays, plutôt malaisé en général.

Pour en aborder les difficultés, j'étais personnellement assez mal outillé. Le chef de mission n'avait pu me procurer d'interprète. J'étais réduit, pour entrer en communication avec les gens, aux quelques rudiments d'annamite, plus ou moins écorché, acquis pendant mes 3 ans de

séjour et de randonnées autour de Hué. Je n'avais pour truchement que mon boy (Sao), annamite de Saïgon, intelligent, dévoué, débrouillard et fidèle, qualité rare chez ceux de sa race ; mais possédé comme eux, au plus haut degré, par l'amour du jeu. Malheureusement, Sao ne connaissait pas plus de « Taï » que moi d'annamite, ce qui était peu. Mon n° 2.

Fig. 6. — Route de Bing-Thuy à Vinh

Mouï, Tonkinois épais, s'arrogeait le titre de cuisinier. Quel cuisinier ! Son extérieur évoquait la vague image d'une matrone peu respectable. A ce physique peu engageant, Mouï joignait la paresse à la saleté, la couardise à la suffisance. Inconscient, au début, des tribulations auxquelles son engagement l'entraînait à ma suite, il emploiera le plus clair de son temps en lamentations sur ses malheurs. Il se vengera sur nos maigres

provisions et me privera, aux moments les plus critiques, du secours le plus précieux, de café. Ceux-là seuls jugeront son crime qui ont eu affaire au dénuement de la vie en pleine montagne indo-chinoise.

Un troisième indigène, pris à Vinh comme porte-sac, devait me causer l'émotion la plus désagréable de ma vie d'explorateur. On en jugera plus loin. Dix porteurs, relayés théoriquement de Muong à Muong, c'est-à-dire de territoire en territoire, devaient suffire à transporter tout mon bagage, par colis de 20 kilogrammes. Mais l'indigène est ingénieux à se décharger, sur son voisin, du peu qu'on lui met sur les reins. Jamais, même vides, mes ballots ne purent trouver place sur dix échines laotiennes.

CHAPITRE II

DE KAM MON A M.[1] BORIKAM

C'est dans cet équipage que je fis le 23 février 1890 ma première étape laotienne en route libre. A 6 heures et demie, nous quittions Kam Môn chacun dans une direction : Rivière au Sud, le capitaine Cupet et Lugan sur Lakon, moi au Nord.

Je devais gagner le point de Kaï-Chanh, sur le Song-Ka, lever le cours du Nam-Xiouong ou « rivière des paons », puis ceux du Nam-Mouon ou « rivière jolie », y compris ses affluents, et enfin atteindre, par le haut Nam San, M. Borikam. Là, nous avions tous rendez-vous pour le 15 mars. Inutile de narrer par le menu la route suivie : il serait fastidieux et sans portée d'en noter tous les cailloux. Il suffira de décrire l'ensemble du pays traversé et d'en signaler les ressources ; ce sera vite fait, vu les moyens négatifs d'information mis à mon service.

De Kam Môn à Kam-Keut, la route était connue. C'est une des étapes parcourues par M. Pavie entre Lakôn sur le Mé-Khong, et Vinh en Annam. Le chemin est bien battu et court en plaine, sauf un léger dos de pays entre le bassin du Nam Phao et celui du Nam Kiou ou rivière de Kam Keut.

L'origine de la montée est jalonnée du côté de Kam Môn par une roche calcaire élevée, à pic, surplombant le chemin d'une paroi à stalactites. Tout le trajet se fait en forêt, jusqu'au village de B. Kout Tièou.

1 M... abréviation du mot « Muong », qui signifie : circonscription ou chef-lieu de circonscription.

La forêt est telle qu'on la trouve partout au Kam Môn. Les essences à feuilles caduques dominent et le voyageur arrivant d'Annam, en février, est tout surpris de trouver aux bois du Moyen Laos l'aspect de nos forêts à l'automne. Les grands troncs nus alternent avec les taillis presque entièrement dépouillés. De temps à autre des groupes de pins augmentent encore la ressemblance. Mais les lianes et les rotins, les bambous variés à l'infini, les bananiers, dans les fonds, viennent vite rappeler qu'on est bien loin de France. A droite et au Nord de la route, apparaissent à tout moment, dans les éclaircies, les sommets déchirés d'une falaise calcaire, le P'ha-Lao, qui forme l'accident géologique typique du Laos Moyen sur la rive droite du Mé-Khong. Ces stries, toutes orientées du Sud-Est au Nord-Ouest, sillonnent le plateau laotien, le dominant de 200 mètres en moyenne. Tantôt elles se réunissent en terrasses aux parois verticales ; tantôt, elles laissent entre leurs chaînons de vastes plaines généralement peu arrosées, au Kam Môn. Tantôt même, elles se réduisent à des blocs de toute dimension, mais tous également ardus, qui jalonnent comme de simples témoins la ligne de récifs que la mer préhistorique a trouée et rompue.

Aujourd'hui encore, les flots de la baie d'A-Long rongent et dévorent de même les îles innombrables et les rochers dont la photographie a vulgarisé l'aspect typique. Le Laos central n'est qu'une ancienne baie d'A-Long, d'où la mer, en se retirant, a laissé à nu les grès, les sables, les vases desséchés au pied des bancs de coraux de l'époque carbonifère. C'est à cet étage géologique qu'appartiennent tous ces calcaires et on se demande pourquoi la recherche du combustible ne serait pas aussi fructueuse sur le versant Ouest de la dorsale annamite, qu'au pied de l'autre et au bord de la mer actuelle.

A gauche et au Sud de la route, des hauteurs peu marquées, aux ondulations arrondies, bordent le Nam Teun ou Nam Kadinh, profondément encaissé dans l'épaisseur du plateau. Ces hauteurs limitent les cuvettes de Kam Môn et de Kam Keut. Cette dernière s'épanouit à hauteur de Ban Cout Tièou en une plaine découverte, large de 2 à 3 kilomètres, longue de 15 à 16. Des pâturages secs, des bouquets de pins ou de « Maï

Hang », l'arbre caractéristique de la forêt clairière laotienne, en occupent la majeure partie. Le Maï Hang est un résineux à l'écorce dure, crevassée, craquelée, au port irrégulier. D'apparence peu vigoureuse, il résiste pourtant à toutes les températures et peuple seul les zones de grès ou de sables assoiffés dans la plaine ou sur les bas plateaux. Son feuillage est peu abondant, aux feuilles larges et dures semblables à celles du

Fig. 7. — La campagne dans le Kam Mon

marronnier d'Inde, mais implantées de ci de là à un exemplaire seulement. Les longs intervalles entre les arbres font des forêts de Maï Hang le plus illusoire des abris contre le soleil ou la pluie et le plus monotone des décors. Exceptionnellement, dans les terres à Maï Hang, le sol est resté assez frais pour permettre l'établissement de « Na » ou rizières permanentes. Dans les cuvettes où l'eau s'est amassée pendant la saison des pluies, les Na nourrissent ici cinq ou six villages dispersés autour du Kam Keut. Un seul, Lang Phoua, est peuplé d'Annamites ; il est situé

DE M. KHAM MUON, À
CAI-CHANH ET M. MOUON.
par le Capitaine DE MALGLAIVE
Échelle 1/500.000
5 0 5 10 15 K.
102°
102° 30
19°
Song Ca
Cai-Chanh
DONG TUNG BO
POU LOUONG
POU VO NIAT TAO
P. SAM LIEM
P. TAM THONG
M. Sang
P. HIN HIP
M. Houen
P. KOUT
P. NA DAI
PA TANG
PA TAC KAI
POU LOUM
P. NA LEN
P. KHA SI
DONG THEN
M. Tian
P. TOUM
P. SANG
PA BO
PA KOK
M. Mouon
P. TINH NIÊO
PA NIA
N. Mouon
P. NAM TAO

E GIFFAULT. DEL.

à 1 kilomètre au Sud du Muong. Le reste de la population est composé en majeure partie de Thaïs venus du Sam-Taï ou du Sam-Neua. Leur berceau d'origine est situé sur le Haut Song-Chu ou rivière de Thanh Hoa, à quelque 200 kilomètres au Nord. Première preuve des perturbations survenues dans la partie montagneuse du Laos tonkinois, à la suite des bouleversements du siècle : incursions annamites, siamoises, domination des Hô, intervention française en Annam, et rébellion prolongée dans les forêts de l'intérieur par les partisans du roi déchu.

Les habitants du Kam Mon[1] sont, pour la plupart, des Thaï. Tous ces Thaï parlent la même langue, aussi bien dans tout le Tonkin montagneux où les Annamites les ont surnommés Muong, qu'en Chine. On y suit partout leur trace, à l'aide de leurs principautés appelées Tiao ou Tsiao, qui constellent la carte jusqu'au delà du 25e parallèle. On parle encore le Thaï, dans tout le Laos jusqu'à Stung Treng et au Siam jusqu'à Bangkok. Au Siam même, la langue n'est autre que la langue Thaï. On y retrouve la souche primitive affinée, ou mieux, corrompue par les alliages de tant de races greffées : Khmer, Tiam, Kha, Chinois. En tête de toutes, le Malais a primé et imprimé au mélange ses caractères distinctifs : la duplicité et la férocité.

Les Thaïs de Kam Keut sont fort misérables. Ils se plaignent des corvées imposées par le Kha Luong. Elles les empêchent de cultiver leurs maigres rizières. Ces gens ont le type thaï très accusé : figure carrée, front droit, yeux nullement bridés. Ils portent le classique sampot et le veston de calicot blanc, non moins classique.

De Kam Keut, le 24 février, nous gagnons le Nam Teun en face de

1. Pour l'orthographe des noms indigènes, l'auteur a cru devoir suivre les règles suivantes : les consonnes se prononcent comme en français. Les voyelles gardent, même juxtaposées, le son que leur attribue l'alphabet. Lorsqu'elles se suivent dans un mot, chacune garde sa prononciation propre, en liant légèrement. Ainsi « Thaï » se prononce comme « taille ». Les diphtongues « ou » et « eu » sont seules conservées, comme en français. L'n et l'n, après une voyelle ne sont pas aussi liées qu'en français à cette voyelle et n'en modifient pas la prononciation. Les pseudo-diphtongues ainsi formées se prononcent comme en allemand « lang sam ».

B.[1] Sun Kuong et faisons connaissance avec les pirogues usitées au Kham Mòn. Un simple tronc d'arbre, et non des plus gros, long de 5 à 10 mètres, est sommairement creusé, mais nullement équarri, et à peine effilé aux deux bouts. Il est totalement impossible d'y prendre place autrement qu'assis à même le fond. En guise de siège, quelques bambous écrasés sont la seule concession faite par mes piroguiers aux exigences d'une civilisation trop raffinée pour eux. Ma civilisation et moi sommes bien tentés, dès l'abord, d'esquiver un bain de siège permanent. Peine perdue, car telle est l'exiguïté de la pirogue et sa forme à l'avant, qu'elle embarque au moindre rapide, quelle que soit d'ailleurs l'habileté des matelots indigènes. C'est merveille de les voir accroupis, qui à l'avant, qui à l'arrière, manœuvrer leur légère mais instable nacelle. Une simple ramette, en forme de batte d'arlequin, leur suffit pour diriger eux, moi et ma fortune à travers les Keng et les Hat. C'est ainsi qu'on nomme, au Laos, les rapides sur roches ou sur sable que nous allons rencontrer, aussitôt que nous remonterons le Nam Nhiouong, affluent du Nam Teun. Cette rivière va bientôt, paraît-il, s'engager dans les gorges infranchissables du Pou-Hak. Nous la quitterons donc pour remonter son affluent droit. Leurs berges à tous deux sont très élevées, couvertes de forêts splendides, de bambous énormes. La présence de l'homme ne s'y traduit qu'à hauteur de B. Ké-Moun, par des abattis étendus. Les habitants sont en train, suivant la méthode sauvage, de confectionner ce qu'en Indo-Chine on appelle un « Raï ». La chose a été décrite mille fois, je n'y reviendrai pas.

La nuit nous surprend à la hauteur de Keng Fou Ta, dans l'étranglement que subit le Nam Nhiouong, entre les deux mâchoires du P'ha Lao. Deux hautes murailles de calcaire enserrent le fleuve et le dominent à pic sur ses deux rives.

1. « B. » abréviation du mot « Ban », village, en Thai.
« Keng » abréviation « K. », rapide sur roches.
« Hat » abréviation « H. », rapide sablonneux.
Le pluriel n'existant pas dans les langues indo-chinoises il ne sera pas ajouté d's finaux aux termes locaux.

Les habitants du village sont ici des Phou Tuong, gens originaires du Song-Ca, ou rivière du Vinh. Ils sont venus de là-bas, il y a 20 ans, chassés par la piraterie. Ils gardent de leur origine annamite la moitié du costume, pantalon chinois et turban. La veste est laotienne, c'est-à-dire courte, et tout le vêtement est d'étoffe de coton indigène, teinte à l'indigo du cru. Leurs cases sont petites, misérables : cela surprend, avec une forêt superbe à leurs portes. On comprend pourquoi, quand on constate que les quelques planches indispensables ont été obtenues par eux à coups de hache ; la scie leur manque. Tout le reste est en bambou fendu, refendu, accommodé aux besoins de la charpente et des cloisons. Cette observation est générale au Laos. Chez les Thaï comme chez les sauvages, la case est invariablement élevée sur pilotis, tantôt plus, tantôt moins ; mais toujours assez pour abriter l'étable et le bûcher d'une part, et soustraire de l'autre les habitants à l'humidité de l'hivernage comme aux assauts des reptiles et des insectes. En Annam, au contraire, toutes les cases reposent sur le sol. Les Phou Tuong ont adopté la coutume laotienne, en dépit du sang annamite coulant pour une faible partie dans leurs veines. De plus, ils vivent exclusivement de leurs raï, en vrais fils Kha. Le sang Kha est très apparent chez eux. Leurs traits sont plutôt arrondis et leurs cheveux crêpelés ou ondulés, à l'encontre des crins rigides du Laotien et de l'Annamite. Leur langue est un mélange des deux idiomes et à peu près tous les parlent indifféremment l'un ou l'autre.

25 février. La remontée du Nam Nhiouong continue, suivant des méandres très accentués. Les deux parois de la brèche ouverte par la rivière dans l'épaisseur du P'ha Lao se renvoient alternativement son cours, encombré de petits rapides. Les berges portent trace de nombreux raï de date ancienne ou récente. Les villages se succèdent très rapprochés, au milieu de cultures dans lesquelles l'indigène se contente d'effleurer le sol argilo-calcaire, archi-riche. Bientôt, la rive droite se découvre et l'on n'aperçoit plus au loin, au-dessus des cimes de la forêt, que l'éperon Sud du P'ha Kong. La haute terrasse calcaire de ce sommet domine, à pic, tout l'ancien golfe dont le Nam Nhiouong longe la limite

Sud. La rivière court de l'Est à l'Ouest, au pied et à l'intérieur du banc de récifs qui formaient jadis les escarpements du P'ha Lao.

Le système consistant à remonter en pirogue une rivière, fût-elle aussi facile que le Nam Nhiouong, est vraiment intolérable. Pour les bateliers lao, le temps n'existe pas : c'est perdre bénévolement le sien que de vouloir les forcer à prendre une certaine allure à l'encontre de leur naturel et du courant, si faible soit-il. Jamais nous n'en finirons ainsi !

Fig. 8. — Immigrés du Phu-Thuong au Kam Môn

J'ai hâte de mettre pied à terre et d'aller reprendre à sa source le cours d'eau : nous le descendrons ensuite dix fois plus vite. Nous couchons à Keng Sot.

Le 26 février, nous redescendons en une heure à Ta Sala, gué de la route de Kam Keut. Nous débarquons et allons regagner, par un bon sentier sous bois, notre point de départ du 24 : Kam Keut.

Le 27 le départ est retardé par les lenteurs des coolies. Le Laotien est matinal seulement s'il n'a pas toutes ses aises, c'est-à-dire quand il a

passé la nuit sous un abri aussi primitif que celui de nos bivouacs habituels. Aussi le voyageur a-t-il intérêt à ne pas prodiguer à son monde les douceurs du cantonnement : quitte, pour lui-même, à cultiver l'hospitalité de la belle étoile.

Tant que la fièvre ne s'en mêle pas, c'est certainement là un des points les plus nécessaires à la marche rapide en exploration. Une simple tente-abri m'a toujours suffi pour attribuer à mon installation le minimum de poids, d'espace et de temps : avantages bien supérieurs à l'inconvénient d'un confort après tout fort restreint.

Si les porteurs lao sont peu matineux, ils aiment à se coucher tôt et, à 4 heures, les miens veulent me faire camper, prétendant qu'il n'y a plus d'eau plus loin. Autre expédient dont il faut se méfier. Le mieux est de faire prendre séance tenante l'eau nécessaire à la soupe, ou plutôt, au riz du soir. Si l'indigène n'a pas menti, il remplira en maugréant, mais remplira sa gourde ou son bambou. Sinon, le plus volé des deux ne sera pas celui qu'il aura pensé. Aujourd'hui même, les volés sont mes gens, car nous coucherons à la nuit, 4 kilomètres plus loin, au bord d'un ruisselet, l'Houé Leuk. Le seul incident de la route a été le passage en pirogue du gué de Ta Sala. La profondeur et la violence du courant le rendent impraticable aux porteurs chargés. Sur la rive droite du Nam Nhiouong, le chemin continue sous bois. Il court en plaine accidentée, sur un sol de grès schisteux rouge, longeant le pied de l'éternel P'ha Lao. Nous avons campé sous l'orage. Il a fallu la lassitude de la marche, après l'énervement et les désagréments d'hier, pour me faire fermer l'œil, sous la tourmente qui bouleverse la forêt et roule, en mugissant, d'une voix grossie à tous les échos de la paroi calcaire voisine. Hélas l'œil a été trop fermé. Au petit jour, je trouve ma troupe toute fraîche de l'averse et prête à lever le pied : mais il en est un bien plus alerte encore, qui a décampé déjà. Mon porte-sac a disparu et avec lui la moitié du magot ! De peur de vol et ne voulant pas à tous moments ouvrir ma caisse, j'en avais extrait une bonne part, et l'avais gîtée près de mon revolver en un sac placé sous ma tête. Mon gredin d'Annamite a su la dénicher et a pris, avec elle, le chemin du retour au pays natal.

Il me plaindra, celui qui s'est jamais trouvé à quelque 200 kilomètres de tout point habité, dépourvu de monnaie, privé du ressort aussi nécessaire à l'exploration qu'à la guerre. Mais rien ne sert de courir, il faut arriver à temps ; mon voleur ne peut être loin. Il n'a pas choisi l'heure du tigre pour se promener par la forêt ; ses brisées montrent qu'il a dû attendre la fin de la nuit. A quoi bon hésiter ? Il faut jouer quitte ou double. J'arme Sao de mon revolver, je lui promets une bonne récompense, une place élevée dans mon estime, et lui donne deux acolytes lao. Je vais le lancer, avec le tout, sur la trace de son congénère. Selon toute vraisemblance, l'oiseau n'a pas osé se présenter seul à Kam Keut. Il y a chance de le trouver perché, en attendant un joint, à Xeng Phou Ta. Je lâche Sao comme la colombe de l'arche, porteur de mes armes, de ma fortune et de mes espérances. Puisse ma bonne étoile me les ramener tous les quatre !

Sur ce, en avant vers l'inconnu, dussions-nous nous serrer la courroie. L'argent n'est pas tout et je veux être pendu si la malchance nous fait lâcher pied, si je donne au Khaluong l'occasion de rire à son aise de nos mésaventures. Nous poursuivrons, à sa barbe et sans rien lui demander, le cours de nos pérégrinations.

Le 28 février l'étape sur Na Suong n'est marquée que par le passage d'un petit col de 430 mètres entre deux affluents du Nam Teun. On passe des bassins des uns dans ceux des autres, sans presque s'en douter : tant est horizontal le couloir longeant le pied du P'ha Lao.

Horizontal aussi, s'allonge à 200 mètres au-dessus de nous, à notre droite, le rebord de la terrasse qui domine la plaine, au Nord-Est. Point à noter : à la hauteur du confluent des deux ruisseaux Hin Moun et Nam Suong, les roches calcaires reparaissent sur l'autre versant de ce dernier. Elles prolongent au Nord-Ouest la direction du P'ha Lao vers le Nam Mouon. Cette rivière, dans son passage à travers l'assise calcaire, sera moins heureuse que sa voisine le Nam Nhiouong : elle devra y briser son cours et la navigation cesser en aval du Keng Bong. Nous le reconnaîtrons plus tard.

Nous arrivons de bonne heure à Na Suong où une sala nous est pré-

parée. La sala est l'équivalent du « tram » annamite : lieu de repos, sinon de délices, préparé pour les étrangers et les courriers. Mais, plus méfiant et moins industrieux que l'Annamite, le Lao se contente d'élever une paillotte vaguement couverte et plus vaguement encore parquetée en bambous écrasés. Il l'écarte autant que possible de son « home » personnel. En quoi, je l'approuve : étant donné le peu d'estime que méritent en général les traîneurs de route du pays, ceux de l'époque siamoise en particulier, à commencer par les émissaires lancés à cette époque sur tous les chemins menant à la ligne de partage des eaux entre Mé-Khong et Annam ; ligne à laquelle on prétendait devoir arrêter nos possessions indochinoises. Tous ces gens espionnaient, visitaient et vidaient le pays de ses biens, puis de ses habitants, en vertu du Ratchakam ou service du roi. Le Ratchakam, sorte de « sésame ouvre-toi », en pays laotien, comporte toutes les corvées et toutes les fournitures qu'il plaît au pouvoir ou à ses délégués d'imposer aux populations. La peine de mort, en principe, doit punir la moindre infraction. Mais, en fait, cette peine se rachète par des amendes, argent ou nature, après tout presque équivalentes pour de pauvres gens rançonnés depuis des siècles. On comprend donc le peu de goût de ceux-ci pour le voisinage des sala où logent les Khaluongs. De là aussi, la répugnance du Lao pour les corvées qui l'éloignent de son village. Il n'était jamais sûr, à cette époque, d'y pouvoir rentrer. Toujours, la menace de la déportation sur la rive droite du Grand Fleuve se trouvait au bout des tournées que les proconsuls siamois imposaient aux populations, à tout propos et hors de propos. Aussi, les porteurs requis pour notre service, à peine nos personnes et nos bagages livrés au village suivant, avaient-ils hâte de nous quitter, plus encore que de toucher le modeste salaire dû à leurs services : 0 fr. 50 par jour. De là, aussi, la difficulté de trouver des renseignements sur les routes et les pays, même les plus voisins. Chacun craignait, en étalant son savoir, de se faire prendre pour guide, et peut-être prendre tout à fait, une fois loin.

Ces difficultés, jointes à l'absence d'interprète, expliqueront, je pense,

le mince bagage de renseignements rapporté, même avec des haltes d'une journée, sacrifiées, comme celle du 1er mars, à recueillir des indications sur le pays. Pour y voir un peu clair, nous n'avions qu'un moyen : tendre sur la région le réseau de nos itinéraires. Aussi avais-je grande hâte de repartir.

Mais, le 1er mars, à Na-Suong, fut une journée plus longue que toute autre, car je fus ce jour-là sur le point de perdre l'espérance. Point de nouvelles du corbeau ni de la colombe. Un moment je crus mes deux Annamites décidément envolés, l'un avec mon argent, l'autre avec les armes que je lui avais moi-même mises en main. J'avais tort d'accuser mon fidèle Sao. Il apparaissait à 6 heures du soir, tenant en laisse mon voleur et mes piastres, retrouvés et arrêtés à coups de revolver au moment où ils levaient le camp à Xeng Phou Ta. Avec quelles délices je rentrai en possession de mes moyens d'exploration, on le concevra facilement. Quant à Sao, il reçut l'expression de ma très haute estime sous la forme monnayée (la plus appréciée, je pense) d'une bonne gratification. Pour mon voleur, je l'expédiai au Siamois au service duquel, sans doute, il doit tourner encore la meule à riz des condamnés.

Le 2 mars, nous prenions définitivement la route du Nord. Elle court en plaine, sous bois, en passant par Ban Nam-Khan, village de Thaï P'hong. C'est une troisième variété de la race Thaï, fortement mélangée de Kha ou Khoï, nom par lequel on désigne les Kha ou sauvages, dans la région. Les Thaï P'hong portent, comme les Phou Tuong, la culotte ample et le veston bleu foncé et vivent de raï. A 2 kilomètres de là, le chemin bifurque : à gauche c'est la route du Tran-Ninh, par Pac-Ta et M. Mo. A droite, c'est celle du Haut Nam Nhiouong ; c'est la nôtre. Le chemin commence à s'élever en coupant des ruisselets que le sous-sol calcaire a totalement bus en cette saison. Puis, il monte à l'assaut du plateau, qu'il atteint à 570 mètres d'altitude. La route y court un moment, entre les manguiers et les mandariniers sauvages, et retombe à pic dans un cirque qui semble clos de toute part. Au fond, le chemin zigzague affolé au milieu de bambous nains épineux, malheur du topographe. Les crochets se succèdent autour des touffes, multipliant les

visées jusqu'à exaspération de la boussole sans permettre un seul coup d'œil à droite ou à gauche, dans les masses hérissées de leur verdure. Au fond de la cuvette, de grands déboisements signalent un gros village ; c'est Nam Yang, fort d'une vingtaine de cases. Parmi elles, 3 ou 4 grandes me rappellent certaines constructions des Kha de Hué, et des Xà de Lao-Kaï. La forme arrondie de leurs pignons décèle l'origine des habitants, qui sont encore des Thaï Phong, c'est-à-dire des métis à peine teintés de Thaï : le fond et la forme restent des plus Khôi.

Fig. 6. — Annamites condamnés pour vol

Le 3 mars, route sur Luong-Dèt. Pour sortir du cirque de Nam Yang, le chemin franchit un col de 450 mètres, facile d'accès : puis il pénètre dans le bassin supérieur du Haut Nam Ngom. Le terrain s'accidente, les grès alternent avec le calcaire et deux blocs de roche rose jalonnent le pied du col sur le versant Nord. Un petit ruisseau y servira de guide à la route. La vallée est étroite, couverte de bambous royaux, c'est-à-dire à tige unique, droite, peu volumineuse et très résistante ; on en fait la hampe des lances. Sous leur couvert, nous atteignons la vallée du Nam Ngom, dépassons Pha Dèn et aboutissons à Luong-Dèt. C'est un gros village de 35 cases, ayant pour habitants des Taï P'hong, grands éleveurs de bœufs et de chèvres. Leur chef Pra-Maha Tilat, arbore le costume annamite et se vante de n'obéir qu'à Hué. Le village, situé sur le bord du Nam Ngom, est dominé de tous côtés par des rochers profon-

dément fissurés. Nous sommes au cœur de l'assise des calcaires, constituant les plateaux du Kam Môn et du Tran-Ninh.

Le 4 mars, nous nous élevons, par gradins, de 500 à 580 mètres, puis de 700 à 910 mètres. Là nous atteignons le faîte d'un col entre Pou-Mang, au Sud et Phou Loum, au Nord. Le chemin a le plus souvent suivi le bord des crevasses où les ruisseaux tributaires du Nam Lo coulent profondément encaissés dans les fissures du plateau. Pour tomber dans le bassin du Nam Tan, nous descendons à pic de 200 mètres et nous nous mettons à circuler les trois quarts du temps dans le lit même du ruisseau. La voirie est ainsi des plus simplifiées, mais la fatigue compliquée par le sable et la vase qui s'amassent précieusement dans les chaussures. Cela me rappelle mes excursions d'autrefois chez les Moï de Hué ; moins les sangsues pourtant, qui là-bas brochent sur le tout. Nous couchons à Na Tan, village thaï de 25 cases. La bonzerie, perchée sur un promontoire barrant la vallée, se donne un faux air de fortin.

5 mars. De vallée, à proprement parler, il n'y en a pas, pas plus que de chemin. On ne sort de la rivière que pour y rentrer et y naviguer sans autre bateau que ses jambes. Une profonde crevasse dans l'épaisseur du calcaire s'est arrêtée à l'assise de gneiss et de granit qui forme le lit du cours d'eau. Lit fantaisiste et tourmenté, hérissé de difficultés telles que, en amont du confluent ou « sop » du Niala, on franchit deux lames de roche dure, à peine larges de 40 mètres et hautes de 30 mètres environ.

Le 6, mêmes difficultés en descendant le Nam Tan, puis le Nam Houng, grosse rivière venue du Nord, qui reçoit le Nam Tan. A la cote 490, le chemin quitte ce cours d'eau et gagne son affluent de gauche le Nam Tiam. Ici bifurcation : la route du Sud mène, par B. Houng, vers le Nam Nhiouong, nom que prendra le cours d'eau à partir de son confluent avec le Nam Tiat. Le chemin du Nord-Est remonte le Nam Tiam, rivière torrentueuse, aux méandres aussi accusés que les deux autres, mais à vallée plus élargie. Le chemin sort ainsi plus souvent de la rivière, sans que le piéton y gagne. Les bords sont constitués soit en galets énormes, gros comme la tête, dénotant un caractère de rivière peu

commode, soit en roches lisses, polies par le courant, où, parfois, quatre points d'appui au lieu de deux sont nécessaires. A la limite de son territoire, le Caï-Tong, escorté de son lettré Coun-Ficet, vient nous recevoir. Ce ne sont que plongeons et flexions sur les extrémités inférieures, les mains en coupe au-dessus de la tête. Ces pauvres hères ont peine à croire que nous leur voulions autre chose que la bourse ou la vie. Ils doivent, jusqu'ici, l'une et l'autre à la difficulté d'accès de leur repaire. M. Tiam forme un groupe de 4 à 5 hameaux dispersés dans un cirque de 500 mètres de diamètre ; de tous côtés s'élèvent, à plus de 3000 mètres, de lourdes masses de montagnes. Elles l'ont bien défendu jusqu'ici et le Tiao possède encore les pouvoirs écrits délivrés par Ham Nhi le roi rebelle : mais par ordre du Khaluong de Kam Môn il a déjà dû faire construire un poste qui n'a pas été occupé. L'obéissance de ces pauvres gens est acquise au dernier surenchérisseur en fait de commandement. Le village du Caï Tong[1] est au centre d'une boucle du Nam Tiam, au milieu de rizières inondables et ne compte que 4 cases. L'une, pour la pagode, est ornée d'un belvédère pouvant servir de réduit en cas d'alerte. M. Tiam est un nœud de communications (mauvaises il est vrai, mais praticables aux éléphants) sur Lang Toum, Na Huong et Ha-Traï d'une part ; sur Cho-Ro par Lang Houng et Lang Veô d'autre part ; enfin sur Caï Chanh par Baï-Gao ou P'ha Laï. Nous suivrons cette dernière le 7. Elle est la moins fréquentée de celles qui franchissent le Pou-Louong : nom générique donné par les Thaï à la muraille de granits, de schistes et de grès schisteux qui les sépare de l'Annam. Le Caï-Tong préfère suivre les deux autres pour aller chercher aux marchés annamites le principal article de son négoce : le sel. Ce commerce lui rapporte, dit-il, tout bonnement 800 pour 100. A ce compte, il est possible de mettre un certain prix aux moyens de transport, aussi le Tiao possède-t-il trois éléphants. Le dernier lui a coûté 200 piastres, ce qui est une somme pour un demi-sauvage. Encore n'est-ce qu'une femelle de taille médiocre.

7 mars. Le sentier n'est battu que jusqu'au point où nous allons

1. Titre annamite signifiant : « chef de canton ».

quitter la route de Lang Houng et les bords du Nam Tiam. Ils nous ont réservé ici un peu moins d'épreuves que son cours inférieur, quoiqu'il y ait encore de mauvais paysages sur roches. A la cote 720, nous sortons du torrent pour escalader droit au Nord la chaîne de partage. Nous trouvons, au pied de la grimpée, une famille de Phou Tuong, pauvres gens chassés de leur pays d'origine par l'invasion des Ho. Ils s'étaient établis sur les bords du Nam Nhuong ; mais voici maintenant que les Siamois menacent cette région. Aujourd'hui, ils ont rechargé leur fortune sur leur dos et les voilà reprenant, en sens inverse, la route de l'exil.

C'est pitié de voir le campement de ces misérables : les femmes allaitent leurs nouveau-nés sous l'abri de quelques feuilles de bananier ou font cuire des pousses de bambou, dans un tronçon du roseau même qui les a fournies.

Les hommes rapportent des racines de « Khoi » ou igname sauvage aux formes tourmentées, ou bien de vagues nourritures arrachées à la forêt. Porcs et chiens faméliques errent autour du campement, à la recherche de proies problématiques.

Les buffles, ceintés du métier de porteurs qu'on leur impose, ruminent d'un air navré le souvenir des repas d'autrefois, avec les plantes grasses ou les brins de taillis auxquels se réduit ici leur ordinaire.

Nous, moins encombrés, nous allons coucher presque au sommet du col.

Je retrouve ici mes impressions lointaines de la grande montagne annamite. Nous nous hâtons vers la couchée aux dernières lueurs du crépuscule, au milieu du tumulte dont les hôtes ailés ou terrestres de la forêt saluent le déclin du jour. C'est à qui peut faire à l'astre disparaissant les plus bruyants adieux. Dans les halliers, chacun s'appelle, s'exclame et s'invite à regagner la retraite accoutumée au plus vite, avant la nuit. Celle-ci tombe rapidement et nous-mêmes n'avons que le temps d'installer notre campement au bord d'un ruisseau clair. Bientôt, son murmure va seul troubler le silence qui, avec les ténèbres, a brusquement succédé aux clameurs du crépuscule.

Silence profond, silence solennel, où l'on se sent perdu si loin des

siens, si haut au-dessus des régions habitées, si petit dans l'immense univers, au fond de la forêt éternelle. Au-dessus de notre tête, et pour abri, la voûte étincelante d'étoiles, dentelée finement par le sombre feuillage de la forêt aussi vieille que le monde. Sur toute la nature et sur l'imagination, pèse un silence profond. Silence magique, oppressant, peuplé de génies par l'imagination orientale. « Ma » annamites et « Pi » laotiens vaguent dans la nuit, et empruntent pour révéler leur présence aux humains, soit le battement des tempes, à l'oreille tendue, soit le soupir de la brise dans les ramures, soit le tintement lointain et discret de l'oiseau-cloche. Pour nous, blancs d'un autre monde, ce tintement régulier évoque celui du clocher paternel, et la patrie lointaine. Il berce notre cœur des souvenirs du pays en attendant le repos du corps.

Mais, au réveil, il faut retomber brusquement en pleine sauvagerie : secouer la torpeur des membres raidis par la fatigue de la veille et la fraîcheur de la nuit. Il faut rouler sa tente, reprendre, en hâte, vêtements mouillés du dernier gué d'hier, planchette et revolver. Il faut pousser tout son monde et soi-même sur la route à frayer vers l'inconnu à travers rotins et lianes, torrents et rochers, sous la lumière grandissante du soleil qui vient éveiller tous les êtres de la forêt. Plus encore que la veille, c'est un concert indescriptible. Les oiseaux aux espèces innombrables font le chant, dominé dans les gammes les plus hautes par les gémissements stridents des hurleurs, accompagné des coups de tam-tam assourdis des gibbons, des éclats de rire des moqueurs. Le bramement du con-mân et le coup de cornet du con-naï[1], rompent à chaque instant la mesure, scandée parfois du bref ronflement du tigre ou agrémentée des variations pour arrosoir exécutées au loin par l'éléphant. Les hôtes de la forêt sont légion et le proclament à tous les échos. Mais il est un fait à remarquer : si abondante soit la faune, si nombreuses soient ses traces, elle apparaît bien rarement à qui ne la poursuit pas spécialement.

J'avoue, à ma honte, n'avoir jamais vu l'éléphant, dont je relevais journellement les empreintes et foulais les fumées encore chaudes.

1. « Con-mân » chevreuil ; « Con-naï » cerf, en annamite.

Jamais je n'eus l'honneur de me rencontrer avec le seigneur tigre, dont les trèfles tout frais étoilaient pourtant mon chemin, ou même, investissaient mon camp. Ses ronflements inquiétants n'ont jamais pu troubler mon sommeil, sauvegardé, il est vrai, par les feux qu'entretiennent toujours les indigènes bivouaquant en forêt.

Le 9 mars nous franchissons le Pou Louong par 1 200 mètres d'altitude seulement. A la descente sur le versant annamite, le sentier emprunte

Fig. 11. — Pagode dans le Kam Môn

une arête schisteuse, si étroite, que j'ai parfois le sentiment très vif de mes torts anciens envers les mouches de mon pays, lorsque, gamin, leur enlevant les ailes, je les faisais courir en équilibre sur le bord du papier que j'aurais dû noircir.

Pauvres mouches, et pauvres nous ! Nous sommes tombés en plein paradis des sangsues de terre, mes vieilles ennemies d'Annam. La sangsue rouge, filiforme et agile, raidie sur sa ventouse caudale, se tend, se penche et vous happe au passage. C'est la plaie de la montagne et la

damnation de l'explorateur. Surexcitées par l'humidité qu'entretient ici la mousson du Nord-Est, les maudites bestioles pullulent, et montent à l'assaut de nos lamentables personnes. Déçues par le vêtement, elles grimpent, gagnant le premier joint et s'associent pour exploiter en commun la surface de peau la plus fine, la plus chaude qu'elles puissent trouver. Gorgées de sang, passées à l'état d'outres allongées et démesurément distendues, elles se laissent choir, abandonnant la place aux suivantes. La blessure saignante, envenimée sous l'action du sable et de la vase du prochain gué, est toute prête à tourner en plaie ulcéreuse. Voilà de quoi empoisonner la vie du chasseur ou du pionnier et gâter le charme des forêts ! L'expérience m'a enseigné l'art de se préserver du fléau en fermant toutes les issues ; mais, aujourd'hui même, l'une des bestioles damnées m'a escaladé jusqu'à la bouche, elle y a pénétré au moment où j'allais la saisir. Sao a eu toutes les peines du monde à l'arracher du palais. Oh ! les maudites bêtes, auxquelles tous les microbes de la bactériologie moderne devraient être appliqués.

Au pied du col, à 1 000 mètres plus bas, nous retombons dans un ruisseau. Moins encore que sur le versant laotien nous pourrons en sortir. A cela, deux raisons : d'abord à la suite des migrations des Phou-Thuong, les bords de la rivière ont été abandonnés.

La brousse a envahi tout ce qui n'est pas roche stérile.

Ensuite, sur le versant annamite, la saison des pluies finit à peine et la rivière coule à pleins bords. Les gués sont profonds, au point que la tête seule émerge souvent.

Les berges rocheuses sont à demi recouvertes, et il faut parfois cheminer de saillie en saillie entre les palétuviers et les lauriers-roses surplombant le torrent et ses profondeurs peu rassurantes. Tout en prenant mes bains successifs et forcés, j'admire mes coolies laotiens. Sur les parois, où mes mains et mon ancienne souplesse gymnastique me servent plus que mes jambes, ils circulent chargés, les bras croisés sur leurs bretelles avec une aisance à faire croire qu'ils ont des ventouses aux pieds. Les difficultés sont telles que notre étape reste de 9 kilomètres et nous avons peiné pour 30.

Le 10 mars encore moins de chemin, 8 kilomètres, et autant de fatigues. Les rives ont pourtant été habitées.

On trouve des rizières abandonnées et, au confluent de la Khê-Mang, nous rencontrons cinq radeaux appartenant à des Annamites. Ils viennent chercher dans la forêt des noix de « cua-nao », produit tannique servant en Annam et en Chine à teindre les étoffes communes.

A la couchée, empreintes de cerfs innombrables, mélangées des ponctuations en forme de paume, cerclée de quatre coussinets, qu'a laissées le maître de céans. Mouï prend peur, il exhale ses lamentations en sourdine et en fumée de papier qu'il brûle au nez des esprits écarteurs de tigres. Mouï sait s'y prendre, paraît-il, et nous dormons tranquilles.

Le 11, 7 kilomètres ! Plus que jamais, mes coolies et moi nous faisons rétablissements sur plongeons et réciproquement. Par surcroît, la pluie se met de la partie et nous arrivons rendus à Pha-Laï ou Baï-Gao, hameau de Phou Thuong, au pied d'un bloc de calcaire à pic.

Le 12 mars, route sur Caï Chanh. Le sentier, très bon, court au milieu d'une plaine bien arrosée, couverte de roseaux et de hautes herbes que défrichent des gens revenus de Kam Môn depuis seulement un an.

Le sol est très riche, composé de sable et d'argile, où le calcaire ne doit pas faire défaut, vu la silhouette caractéristique des rochers émergeant de tous côtés.

Les villages sont peuplés de Phou Thuong, aux jambes tatouées en bleu, à la mode Thaï. Les Annamites, leurs voisins, les dénomment Man Cù. A Lang Xiem, les maisons sont encore sur pilotis, mais les cultures sont annamites : rizières et jardins où s'entremêlent l'aréquier, le jacquier, le mandarinier et l'arbre à thé. Le chemin devient excellent. Nous débouchons d'un cirque calcaire dans les plaines du Song Ca, couvertes de cultures de maïs.

A Cho' Phou je retrouve le marché classique annamite, alignant le long de la route ses auberges basses à auvents mobiles et leurs tasses à thé. Mon but est atteint et Kam Môn relié avec un point du Song Ca. Mais la faim chasse le loup du bois.

Nous étions à sec de riz ; il fallait assurer la nourriture de mes por-

teurs pour le retour. Impossible d'en trouver ici. Force m'est donc de descendre à Caï Chanh, poste où la milice venait de relever les troupes régulières. Je n'y trouve que le Phu ; le garde civil était absent. Je peux néanmoins reconstituer mon convoi et repartir le lendemain.

Jeudi 13 mars. Retraite sur Pha Laï. Elle eût dû finir aux flambeaux. Grâce aux retards des bateliers et des porteurs, à Cho' Phu, nous sommes pris par la nuit, 6 kilomètres avant le gîte.

La pluie s'en mêle comme elle sait le faire en ce pays, et, sans un brin d'amadou sec, impossible d'allumer de torches. Le guide se perd, nous arrivons au gîte après 9 heures.

14 mars. La journée se passe à grelotter la fièvre et à affréter une nacelle fantôme. Son âge lui donnerait droit au repos éternel, et si elle a encore forme de bateau, le fond lui manque presque totalement.

Tandis que les piroguiers poussent à la gaffe, un boy aveugle les voies d'eau, l'autre écope avec son chapeau. La pluie ne cesse ni ne décesse et harcèle notre retraite. Il nous faut 2 jours pour atteindre le pied du col.

Le 16, nous y couchons après avoir fait la rencontre d'un gros ours à collier, en train de dénicher des abeilles. Il dégringole de son arbre et détale avant que Sao pétrifié ait eu le temps de me tendre mon fusil. Au bas de la montée, nous retrouvons nos Phou Thuong, achevant seulement de descendre. Les pères portent la marmaille dans la hotte, l'un devant, l'autre derrière, le plus grand à califourchon sur le cou. Les femmes suivent, écrasées sous le poids des ustensiles. Quant aux victuailles elles ne pèsent guère, à voir les mines hâves de tous. C'est pitié.

17 mars. Nous montons ; nous rencontrons une, puis deux bandes semblables. Elles comptent bien 150 adultes et il y en a ainsi d'égrenées sur tout le parcours jusqu'à Mg Tiam, où nous rentrons à la nuit.

18 mars. Repos forcé. Mes piqûres de sangsues se sont envenimées et m'interdisent l'emploi des chaussures. Repos bien gagné aussi par mes porteurs de Mg Tiam.

Le seigneur Coun Ficet vaut décidément mieux que sa mine peu

engageante. Sa personne velue est surmontée d'une tête difforme. Ridée, gercée, noircie comme une vieille boule de cua-nao, elle est fissurée par deux lèvres épaisses, ensanglantées de bétel. Le tout, souligné par une barbe longue et rare comme en plantent les artistes chinois aux mentons des guerriers mythologiques. Tel est Coun Ficet, au demeurant le meilleur et le plus infatigable des guides. Il va demain nous conduire au Sud avec une nouvelle bande.

Les Siamois m'ont suivi, ils m'attendent de l'autre côté de Pou Sang, ou montagne de l'Éléphant, qu'il s'agit de franchir. L'obstacle est de 1 730 mètres d'altitude. Mais, s'il est raide, le chemin est bien frayé. Au point où il coupe le Nac Sac, il bifurque au Sud, d'une part sur Na Huong et Ha-Traï; de l'autre, sur Cho' Ro par le haut Nam Tiat, ou branche gauche du Nam Nhouong. Tout le sol composant le versant Sud du Pou Sang est granitique et fort maigre. Au confluent du N. Sac et du N. Niala nous trouvons un fortin composé d'une palissade et de 2 sala. Comme l'habitude en est prise, les gens du village voisin, Lang Toum, ont élevé ce poste par ordre du Khaluong de Kam Môn. Ses émissaires viennent d'en prendre possession, soi-disant pour assurer ma sécurité et mes moyens de transport. Je me chargerais bien de les trouver sans eux grâce à Coun Ficet. Le pauvre homme va bien sûr être suivi dans son repaire de Mg-Tiam par nos trop obligeants amis, et je n'ose, en me séparant de lui, lui témoigner toute ma reconnaissance, de peur de le compromettre.

Les relations avec les gens de langue Thaï me sont devenues moins difficiles par l'acquisition d'un Annamite du Phou Thuong. Le jeune Ouck, gamin à peine formé, n'a pas hésité, pour 10 piastres par mois, à traîner à ma suite sa longue et maigre personne, agrémentée d'une tête minuscule, avec deux yeux louches, dont un vairon. En dépit des apparences, il résistera de longs mois et prendra un tel goût à la vie du Laos qu'il me faudra un jour m'en séparer violemment, sous peine de voir tout mon personnel entraîné par lui à la désertion.

20 mars. Nous longeons droit au Sud, par un très bon chemin, le Nam Niala, jusqu'à son confluent avec le Nam Houng, puis celui-ci jus-

qu'au village de Keng Loi, habité par des Thaï du Kam Môn. Ici finit, ou commence, la navigation sur la rivière. Son cours est fortement accidenté de rapides rocheux ou « Keng » jusqu'au confluent du Nam Tiat. Elle coule entre des hauteurs moyennes couvertes d'éternelles forêts vierges, jusqu'à Sop Koi, où nous couchons.

Le 21 mars, la descente continue monotone entre des hauteurs toujours semblables. A partir du Pac Tiat, cependant, le Nam Nhiouong (réunion des deux rivières), doit lutter avec les escarpements du Pou Tiat, haute montagne dont les éperons le contraignent à des méandres très accentués jusqu'à B. Pha Sen.

Le Nhiouong offre, dans cette partie de son cours, de beaux bassins aux eaux calmes, profondément encaissées entre les roches de l'assise qu'il a rompue. En aval, les hauteurs diminuent sur la rive droite, puis disparaissent, tandis que sur la rive gauche réapparaissent les falaises calcaires du Kam Môn. Profondément échancrées, elles laissent entre elles passage à plusieurs routes menant à notre poste de Na Pé. Chacune a pour tête de ligne, sur le Nam Nhiouong, de gros villages habités parfois par les Phou Thuong, parfois par l'ancienne population Taï du Kham Keut. C'est le cas de Ngam-Phan, où nous couchons et trouvons 40 cases, vastes et bien bâties.

22 mars. Comme à la fin de la journée d'hier, les deux rives du cours d'eau vont aller se déboisant, faisant alterner des pans de forêt encore intacts, avec des rais anciens et nouveaux, le tout d'une richesse de végétation admirable.

Des villages de plus en plus nombreux dominent les berges.

La direction a tourné au S.-E., puis à l'Est, avec des « hat » ou gués sablonneux et des méandres sans fin dus au peu de pente du terrain. Les points de vue varient à l'infini sur les hautes falaises calcaires servant de cadre à la plus belle nature tropicale qu'il soit possible de voir. Les pirogues pullulent au pied des rampes d'accès des villages. Mais en fait de pirogues, comme en fait d'autres biens, l'excès est un défaut. Il faut en changer tous les kilomètres pour complaire aux bateliers, voire même aux batelières. Car, en l'absence des maris occupés aux champs, nous

avons eu souvent pour piroguiers de gentilles « Pou-Sao[1] ». Leur chignon élevé, ceinturé d'un ruban clair, leur taille serrée dans une robe multicolore, aux couleurs voyantes mais artistement nuancées, leurs épaules voilées, plus pudiquement que celles de leurs congénères du Laos, par un veston peu ajusté, d'étoffe légère, tout chez elles dénote un goût réel. La femme Thaï est artiste en tout et se pare d'un rien. Rien n'est plus gracieux ni plus gracieusement porté que son costume. Rien n'est

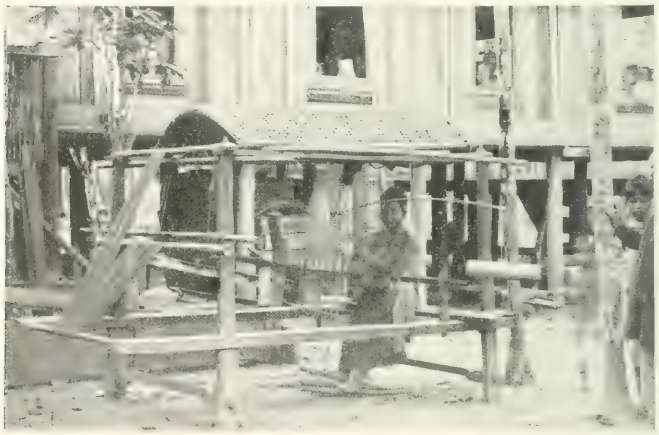


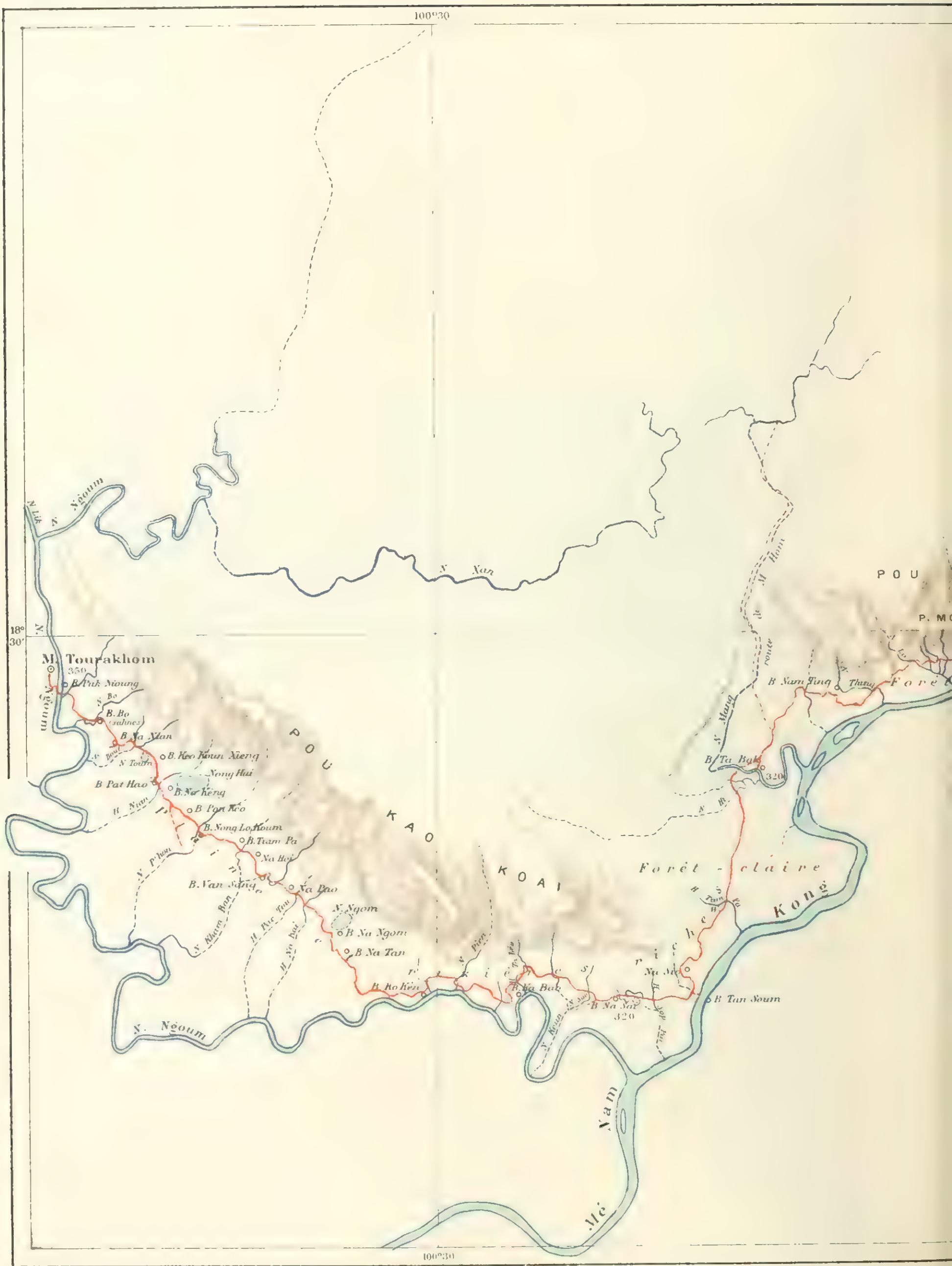
Fig. 11. — Métier tonkinois à tisser.

simplement coquet autant que sa parure. Le plus souvent, ce sera une simple fleur piquée derrière l'oreille ou à la place de la boucle que sa pauvreté lui interdit. Mais si la Laotienne est coquette, elle est aussi industrieuse.

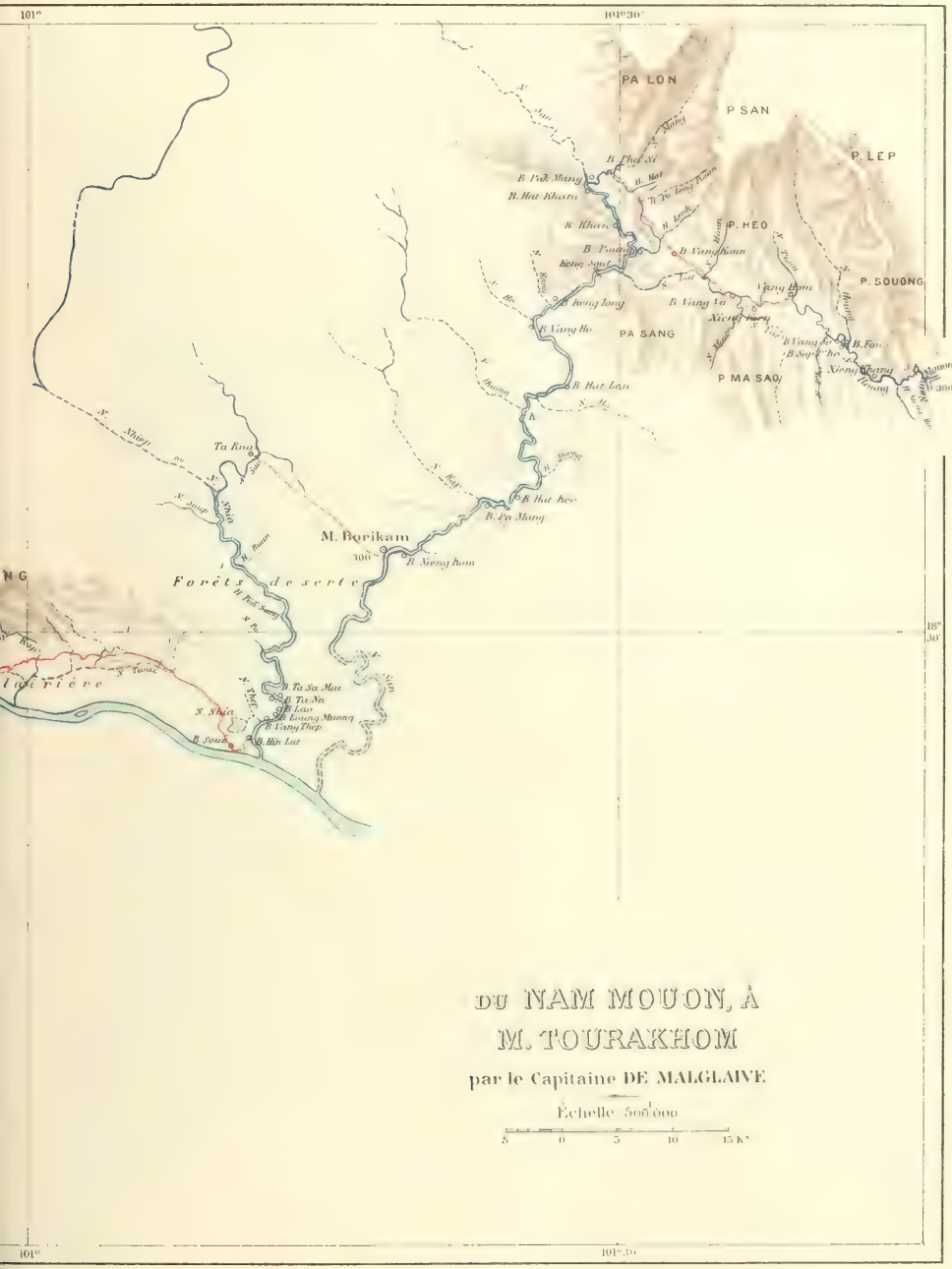
Le gémissement de son métier, alternant avec le choc du pilon à riz, berce invariablement le voyageur longtemps après que le signal du

1. « Jeune fille » en langue lao.

MISSION PAVIE



E GIFFAULT, DEL



DU NAM MOUON, À M. TOURAKHOM

par le Capitaine DE MALGLAIVE

Échelle 500/1000

5 0 5 10 15 Kil.

repos lui a été donné par les psalmodies des bonzillons de la pagode voisine. Nasillées en chœur et scandées à coups de gong et de tambourin, elles ont, au déclin du jour, convié le couvent à la prière et au sommeil. Couchée à B. Keng Sot.

Le 23 mars, retour à Na Suong en une seule étape. Mais l'effort a été trop grand pour ma jambe avariée par trop de piqûres et de bains malsains. Je vais rester de longs mois incapable de mettre pied à terre, triste condition pour une exploration en pays difficile. Il faut s'ingénier. On ficèle sur deux bambous le hamac qui me sert de couchette et 4 porteurs en tandem vont me promener par monts et par vaux comme en filanzane, ni plus ni moins que MM. les touristes de Madagascar.

Les 24, 25 et 26, impossible de partir. Mon camarade Rivière est passé le 22 à Na Suong : il a emmené tous les porteurs. La population mâle est réduite au maire, doublé d'un infirme. Infirme moi-même, il me faut attendre le retour des habitants.

Le 27, marche sur le Nam Mouon. Le chemin, excellent, court au N.-O. dans la vallée boisée, très large, du Nam Ngom. Couchée au gué de cette rivière.

Le 28, la route remonte un affluent gauche, rétrécie entre un massif calcaire tourmenté au S. O., et, à gauche, au N.-E. des hauteurs moins âpres, que l'on soupçonne seulement à travers la forêt. Le point de jonction de ces mouvements de terrain est franchi par un col bas. De l'autre côté, nous trouvons une cuvette à rizières mal cultivées. Puis, nous débouchons à Pac Ta, sur le Nam Mouon, au pied d'un massif calcaire isolé.

Pac Ta, misérable sala, est le point de passage de la route de Muong-Mo. Pas de village ici. Mes porteurs ont décampé après avoir fait prévenir le Tiao de Muong Mouon qu'il ait à se charger de me véhiculer.

Le 29, je me morfonds à attendre les pirogues de cet homme peu pressé.

Le 30, nous embarquons pour le haut Nam Mouon, jusqu'au point où cette rivière naît du confluent du Nam Tiouen à l'Est, et du Nam Sang au Nord.

Le Nam Mouon n'arrose que deux villages. L'un, Vang Mou, tout près de Pac Ta, se trouve au pied de la chaîne calcaire du Pou Lep. Cette montagne limite ici la cuvette du bassin supérieur du Nam Mouon, comme nous avons vu le Pa Lao barrer celle du Nam Nhiouong. Bientôt des collines boisées enserrent notre rivière et croissent en altitude à mesure que nous remontons son cours. Plus de cultures comme sur le Nam Nhiouong, plus de villages : des noms seulement et de vieux abattis envahis par la brousse. C'est tout ce qu'ont laissé les ravages des Ho. La solitude de ces rives est saisissante : d'autant plus poignante qu'à chaque pas des clairières, des groupes de manguiers, des restes de charpentes calcinées marquent les anciens emplacements de villages nombreux. Dieu seul sait de quels désastres, de quelles cruautés ont été témoin ces rives aujourd'hui muettes. Le seul indice décelant la présence de l'homme, sont des pêcheries installées à chaque gué de la rivière. Un alignement de trépieds en bambous, surchargés de galets, forme un barrage en V au sommet duquel une cahute abrite et masque le guetteur, armé d'un trident ou d'un harpon.

Le Nam Tiouen, descendu de l'Est, coule rapide et encaissé. Un mauvais « Kèng » le barre à 1 kilomètre aval de Vang Houng, un misérable hameau mi-partie Taï et Thaï P'hong. C'est là notre gîte.

Le 31 au bout de 9 heures, le cours du N. Tiouen s'infléchit à angle droit vers le S.-E., entre deux hautes digues de montagne parallèles. Il arrose quelques hameaux dont le chef-lieu est Mg Tiouen, gros village au centre d'une cuvette un peu élargie. Les gens d'ici cultivent en grand le mûrier nain destiné au ver à soie. En amont de Na Lao, la solitude et la haute forêt reprennent, sans trace d'habitants.

Le 1er avril notre exploration par eau cesse, faute de rivière. La vallée du Tiouen fait un coude sur elle-même et remonte au Nord : mais le cours d'eau cesse d'être navigable. Une route de terre l'utilise pour gagner Keng Trap sur le Song Ca. Je suis hors d'état de faire les 6 jours de marche qu'elle exigerait, en pays inhabité.

Les hasards de l'exploration m'ont au contraire rapproché de Na Tan. Tout topographe de tempérament comprendra la tentation. Je ne peux

résister à l'envie de fermer mon polygone. Donc, le 2 avril, laissant ici, à Suli-Na-Mat, nos impédimenta, j'affrète une équipe. Le chemin, par la tranche d'un éperon, escalade le plateau calcaire. Au sommet, il circule à plat, au milieu de clairières herbeuses et de hautes futaies de pins magnifiques. Ensuite, par deux gradins, il descend sur le Nam Tan, dont le cours disparaît et reparaît tour à tour dans les crevasses du calcaire. D'anciennes cultures marquent la place occupée jadis par le village de Na Tan. Nous y retrouvons notre petite sala et l'accueil empressé de nos anciens convoyeurs et amis. Ces braves gens sont venus à notre rencontre mais par un autre chemin. Ils voudront nous le faire prendre le lendemain, rien que pour nous montrer comme ils l'ont bien débroussaillé.

Le 3, faisons-leur ce plaisir. Combien leur bon vouloir me touche, combien il ajoute à ma sympathie pour ces bons et honnêtes Laotiens. Habitué à la rouerie, aux instincts de rapine de l'Annamite, je n'ai jamais pu me défendre d'un peu de surprise et de beaucoup d'estime pour la droiture du Laotien montagnard. Jamais dans mes paniers et mes hottes, exposés à leur admiration, peut-être à leur convoitise, il n'a manqué un ustensile ou une mesure de riz. Jamais je n'ai trouvé chez eux ni fourberie ni dissimulation.

Le 4, retour à Vang Houng en une journée.

Le 5, remontée du Nam Sang. Cette rivière n'a que très peu d'eau : elle court presque sans rapides, au milieu d'une vallée beaucoup plus large, encadrée de collines plus douces que celles du Nam Tiouen. Mais les ravages des Ho ont tout dépeuplé ; la solitude est absolue.

Le 6, à force de leur rouler le ventre sur les galets, nos piroguiers poussent nos batelets jusqu'à Mg Sang. Avec ses 4 cases, le hameau n'a d'un Muong que le titre. Sa vallée herbeuse, découverte, est très étendue. On est arrivé sans secousse au faîte de la dernière terrasse avoisinant le Pou Louong.

Au Nord, une brèche profonde entre deux dents, l'une aiguë le Sam Liem, l'autre écrasée le Tham Thong, marque le passage menant à Sop Kien sur le Nam Mo. La distance du col n'est pas supérieure à 10 kilomètres. Au delà, pas de sommets dépassant l'horizon.

On doit tomber immédiatement sur le versant annamite : l'affaissement de la dorsale indo-chinoise doit être ici des plus marqués et le passage des plus faciles.

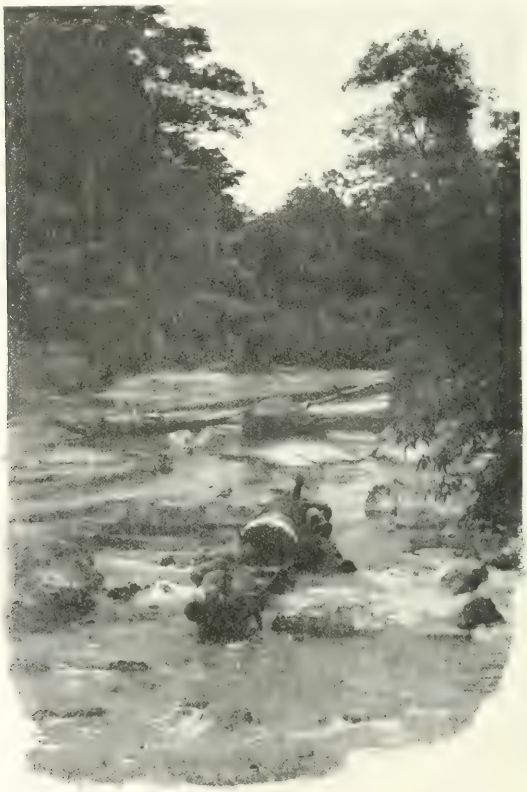


Fig. 11. — A force de leur rouler le ventre sur les galets.

Au reste, l'état dans lequel les bandes chinoises ont mis la région en est la preuve : elle est presque déserte, en raison même des facilités que les pirates ont eues à la sillonner en tous sens.

A M. Sang et dans les environs, impossible de trouver les porteurs nécessaires pour fermer par terre mon itinéraire sur le haut Phou Thuong. Inutile de songer à marcher, le pied droit ne peut plus poser.

Bon gré, malgré il faut redescendre le 7 à Pack Ta.

Le 8, encore impossible de trouver ni coolies, ni pirogues et les gens de M. Sang ne veulent pas aller plus loin.

Le 9, descente du Nam Mouon. La rivière passe par une brèche assez large au Sud du Pou Lep, dernier bastion de la haute terrasse constituant le plateau du Tran Ninh. Le N. Mouon sépare cette province du Kham Môn et laisse sur sa rive droite M. Mouon, gros village de Thaï anciennement fixés. Il pénètre ensuite dans un large bassin dont la pente est au S.-E., suivant la direction générale des soulèvements calcaires qui l'encadrent. La plaine a pour plus grande largeur 5 à 6 kilomètres. Elle était partout cultivée avant les malheurs qui ont vidé la région. Les grands arbres vestiges de la forêt, jadis exploitée, ne subsistent plus que par bouquets. La brousse et les bambous forment la dominante. Leur peu d'élévation dégage et accentue l'âpreté des roches calcaires qui, seules ou groupées, forment le fond du tableau. Quelques rares villages lui donnent un peu d'animation. Les habitants sont des Phou Thuong, leur origine se trahit dans la construction des pirogues. Elles sont composées de trois parties, assemblées avec des coutures en rotin, comme les sampans annamites. Le rameur d'arrière, lui aussi, manœuvre souvent, à l'annamite, une godille fixée à un support latéral, aux lieu et place de la ramette laotienne. Ces gens sont ici depuis deux ans et ont remplacé l'ancienne population, détruite ou emmenée par les Ho. Leur installation sent le campement, leurs cultures, réduites au minimum, décèlent l'incertitude du présent.

Couchée à Mon Tao au pied d'escarpements qui semblent barrer la rivière.

Le 10, celle-ci, qui depuis Pac Ta, avait un cours régulier, se resserre,

s'encastre entre deux éboulis de grosses roches, formées de conglomérats caillouteux comme vitrifiés. A hauteur de Vang Pac-P'hao, elle tombe verticalement par une chute de deux mètres dans un autre bassin aussi étroit et aussi tourmenté. Elle va rouler ainsi de chutes en chutes pendant 10 kilomètres, dit-on, avant de trouver, à Vang P'ha-P'ha, un lit assez régulier pour que la navigation puisse reprendre : du moins jusqu'au confluent du Nam Teun. Là encore, et presque jusqu'à son débouché sur le Mé-Khong, celui-ci sera impraticable. Donc, il faut remonter.

Le 11 au réveil nous essuyons un magnifique orage. Jamais féerie n'eut décor pareil. Les nuées s'entassent aux pointes aiguës du P'ha La Phan à droite, du Pou Lep à gauche. Elles s'y amoncellent, massives, écrasées. Il semble que la montagne abrupte ait peine à en supporter le poids. La lumière de l'aube tourne au jaune soufre, baisse, fait place à des lueurs verdâtres, bientôt sillonnés d'éclairs livides portant à jet continu comme de fulgurants défis lancés d'une masse à l'autre. La futaie des berges prend des tons d'une richesse inouïe, passant du vert intense à l'or rouge par tous les tons d'une palette magique.

Les squelettes blafards, des arbres morts, les dentelles légères des autres géants de la forêt s'enlèvent très nets, découpés sur le fond du ciel embrasé. L'eau assombrie, immobilisée, comme alourdie sous l'approche de la tempête, reflète la scène entière. Les rochers se renvoient, grossi démesurément par tous leurs échos, le roulement des menaces que les deux orages s'adressent d'une pointe à l'autre ; comme si les deux « Pi » de la tempête, retranchés dans leurs épaisseurs, voulaient à force d'injures enfler leur courage avant de s'aborder.

Brusquement, le choc a lieu dans un vacarme étourdissant, sous un souffle déchaîné qui ploie et brise comme fétus les ancêtres de la forêt. La rafale bouleverse les eaux bondissantes. Nos frêles nacelles risquent à chaque instant d'être englouties. La déroute des éléments entraîne la mêlée. Nous nous terrons au premier hameau venu en attendant une accalmie. L'ouragan dure toute la journée ; il est suivi d'un déluge à nappe continue, précurseur de la saison des pluies.

Le 12, nous passons dans un affluent de droite, le N. Houng, cours

d'eau venu du Tran Ninh et du Pou Lep. A 1 kilomètre amont de son embouchure, la rivière est barrée par un rapide violent formant chute d'un mètre environ. On décharge les pirogues qu'on hisse à la cordelle et vide dans le bief d'amont : elles y sont parvenues entre deux eaux. Les berges, d'abord rapprochées, s'écartent, laissant entrevoir sur la rive droite de vastes cuvettes jadis cultivées et des collines aux pentes desquelles la brousse a remplacé la forêt séculaire disparue. Sur la rive gauche, montent les premiers gradins très escarpés du plateau du Pou Eun. Nous dépassons Xieng Kouang et allons coucher dans le lit du Nam Tioai, petit affluent gauche du N. Houng.

Le 13, le Nam Tioai n'est plus qu'un ruisselet au cours calme, profond, presque enfoui sous la verdure exubérante de ses rives. Nous le quittons à Vang Hom pour mettre pied à terre. Nous n'avons pas plus de 40 mètres à franchir pour tomber de là dans le bassin du Nam Kem, sous-affluent du Nam-Sam, tant les vallées des affluents gauches du moyen Mé-Khong, offrent entre elles de faciles communications latérales. La direction N.-O., S.-E. des assises et des stries qui les séparent permet de passer presque partout, de plain-pied, d'un bassin dans un autre. L'exemple le plus typique est celui de la route allant directement de Quang Tri par Aï Lao à Lâkon, nous le verrons plus tard. Aujourd'hui, dès le débouché du col à seuil bas que nous venons de franchir, nous trouvons des déboisements récents, puis des alternances de taillis, de rizières, d'anciennes cultures et de Na, aux approches de gros villages tels que Vang-Va, Vang Coun.

Les habitants sont moitié Phou Thuong réfugiés, moitié Taï du Pou Eun. Au dernier village, les pauvres gens se plaignent des « Pi » ou diables de la forêt, qui ont pris possession d'un des leurs ; ils lui font commettre les pires excentricités. On me demande un exorcisme couché par écrit, comme en vendent les Birmans.

Mais j'ai toujours eu scrupule d'abuser de la crédulité des gens. Je pourrais bien leur donner, sur mon papier, un peu de confiance ; mais il est coupable de tromper la bonne foi des simples. De plus, c'est le plus souvent dangereux, sinon pour soi, du moins pour ceux qui suivront.

Notre métier n'étant pas d'abuser des gens, laissons-le leur et leurs exorcismes aux Birmans.

Avec des amulettes, ces étrangers colportent ici tous les articles du petit commerce et aussi la pratique du tatouage. Tout Thaï et même tout Phou Thuong qui se respecte se livrera à leurs mains. Pour donner la preuve de son courage et se garer des maléfices, il se fera coudre à même la peau un caleçon ou une culotte entière d'arabesques bleues. Ensuite, il achètera, toujours au Birman, son sampot de cérémonie, sa boîte à bétel, l'écharpe et les bijoux de sa femme. Depuis le Nam Mouon, celles-ci ont adopté la coutume du Laos central.

Elles se contentent de se voiler le sein, d'une étoffe légère faisant deux fois, en travers, le tour du buste. C'est très joli, peu gênant, et encore simplifié pendant les travaux des champs. Malheureusement, beaucoup ont adopté la hideuse mode siamoise des cheveux coupés à la Bressan et sacrifié leur joli chignon haut perché.

30^{km},500. — Le 14 le terrain, la direction et l'aspect du pays sont les mêmes. Puis, la vallée s'élargit et se découvre.

Une vaste étendue d'horizon apparaît au N.-O. Elle est bornée à droite par toute la terrasse du Xieng Khouang. Nous la contemplons d'ici dans son ensemble.

A gauche, des hauteurs rocheuses forment la limite Sud d'un bassin où nous allons trouver le Nam San.

Pour y arriver, nous passons à B. Pha Si, un hameau abrité sous des cocotiers. Pour la première fois depuis le Nam P'hao, ces arbres donnent au paysage l'aspect vraiment laotien. P'ha Si, ravagé trois fois par les Ho, se relève seulement de ses ruines. Deux ou trois vieux, contemporains de ces malheurs, restent seuls témoins de ces époques troublées. Le reste des habitants sont des gens du Phou Thuong. Ils commencent à mettre à profit la richesse de la vallée, autrefois entièrement cultivée. Leurs défrichements s'étendent au loin. Ils utilisent aussi le Sé San, leur voisin. On est tout surpris de trouver, amarrées dans le ruisselet leur servant de port, de très grosses pirogues bien établies, habilement taillées et allégées comme celles du Mé-Khong.

Nous allons en user pour rejoindre le capitaine Cupet. Au Sé San, nous sommes sur les terres du Dr Neiss. Le premier, il a levé cette rivière. Je n'en dirai donc rien.

Le 15 avril, fidèle au rendez-vous, je terminais ma première étape d'exploration à M. Borikam, au milieu de mes camarades; j'allais dire dans leurs bras.

Un tel point d'appui n'était pas de trop pour me faire atteindre la sala où m'attendait le réconfort de leur sympathie, de leur énergie, la communication salutaire de leurs renseignements et de leurs idées. Somme toute, à cette époque, j'étais le plus avarié des quatre. Rivière valait un peu mieux, mais l'ébranlement de ses nerfs était la première attaque de la maladie qui devait l'emporter. Le capitaine Cupet était debout quoique fatigué. Grâce à ses doubles muscles, qui, plus réellement que chez Tartarin, augmentaient encore sa force de résistance, M. Lugan seul était encore capable de fournir une longue série de marches sans repos.

Le résultat de cette première étape se chiffrait par 850 kilomètres levés.

CHAPITRE III

DE MUONG BORIKAM A PA-TANG

29km.200. — Le 24 avril, nous divergions une seconde fois tous les quatre. Personnellement, je me faisais porter à Ta Rua, suivant une route excellente, parcourue par le capitaine Cupet. De Ta Rua, deux pirogues nous font descendre une petite rivière, le Nam P'hao, profondément encaissée dans des épaisseurs d'argile et de sables, recouvrant les grès rouges du sous-sol. Bientôt nous débouchons dans le Nam Thiep, rivière large, peu profonde le plus souvent et bordée de hautes forêts silencieuses. Le principal habitant semble être l'éléphant, à en juger par les éboulis que son passage a pratiqués sur les berges peu escarpées.

A notre bivouac, les piroguiers jugent utile de tripler les feux pour écarter ces voisins peu commodes. Leurs ébats nocturnes n'auront d'autre inconvénient que de troubler notre sommeil.

33km.500. — Le 25, la forêt disparaît sur les berges, à l'approche du confluent du Mé-Khong et plusieurs villages se groupent en amont de B. Hin-Lat, où nous prenons terre. Les habitants sont des Thaï Lao purs et leurs maisons affectent la forme classique des cases du Mé-Khong : toît à deux pans aigus, formant auvent d'un côté. Elles sont fermées, en bout, par deux petits pans coupés surmontés d'une paillotte triangulaire en bambous. Les cases sont souvent accolées deux à deux et réunies par une plate-forme commune.

De B. Hin Lat, la route va passer sur le bord du Mé-Khong.

Le fleuve, large de plus d'un kilomètre, roule des eaux limoneuses, d'où émergent de grosses roches rouges et des bancs de sable

peu à peu envahis par la crue commençante. De hautes berges dominent à pic son cours, de plus de 15 mètres. Elles sont couvertes de forêts, dérobant à l'œil l'emplacement des villages. Le faite des cocotiers et les taches plus sombres des manguiers groupés autour des habitations, décèlent, seuls, de loin, la présence de l'homme. Des pirogues, groupées le long des plages, précisent la place des escaliers pratiqués par les riverains dans les parois argileuses des berges. Malgré leur taille respectable, puisqu'elles atteignent jusqu'à 20 mètres de long, ces pirogues semblent au loin des fétus de paille échoués le long du bord, tant la vue peut s'étendre. Lorsqu'on vient de courir plus de deux mois en forêt ininterrompue, de cheminer au fond de ruisseaux torrentueux, de franchir à la force du jarret les pentes ardues, mais toujours boisées et sans vues, du Pou Louong, quel plaisir appréciable que de pouvoir détendre son regard saturé de verdure, rétréci aux limites du chemin éternellement tortueux et couvert. Aujourd'hui, c'est un vrai délassement des yeux, qui suivent au loin les méandres du fleuve et les détours de la route qui en longe les bords.

La forêt ne garnit que les berges ; dès qu'on les quitte, on chemine en plaine ordinairement découverte, limitée au Nord par les escarpements réguliers d'une falaise de grès rouge, appelée Pou Hong. Le grès forme aussi le sous-sol et affleure fréquemment, ne donnant prise, en fait de végétation, qu'au monotone et triste maï hang, ou bien à un gazon court et dur, auquel les pluies viennent de rendre une vigueur éphémère. Au contraire, dans les nombreuses cuvettes où la crue annuelle a amassé ses limons, où elle a laissé, sous forme de « nong » ou lagons, assez d'eau pour l'alimenter, la végétation est des plus vigoureuse. Les indigènes en ont profité pour y établir des « Na » qu'ils viendront surveiller au moment de la culture et de la récolte en s'installant dans les cases bâties à proximité. Aujourd'hui, la plaine entière, pâturages et rizières, appartient aux buffles, qui s'y prélassent en troupeaux innombrables. Des échassiers les suivent pas à pas, profitant des ravages que produisent leurs ébats dans les bas-fonds bourbeux, habitacles des reptiles, des vermisseaux et des insectes de toutes les espèces aquatiques.

Nous couchons au bord du Nam Kap, un des ruisseaux descendus de la terrasse des grès du Pou Hong. La saison des pluies l'a grossi et il ne peut plus être traversé qu'en pirogue.

25km. — Le lendemain 26, nous retrouvons la forêt au pied des escarpements du Pou Hong, puis la plaine découverte avec ses pâturages et rizières aux abords du Tha Bok, gros village étendu en long sur les hautes berges ocreuses du Nam Mang. Cette rivière est le plus fort des affluents gauches du Mé Khong entre le Nam Nhiep et le Nam Ngoum.

5km. — Le 27, un orage éclate pendant la nuit; il fait rage durant la moitié de la journée. Faute de mieux, levée du bas Nam Mang, jusqu'au Mé Khong. Des caïmans se prélassent dans les roseaux, plongent bruyamment à notre approche. Ce sont les premiers que j'aie vus, quoiqu'on m'en ait signalé dans le Nam Nhiep.

Le 28, le soleil reparaît. La route est bonne ; heureusement pour les seuls porteurs que j'aie pu trouver à Tha Bock, moitié femmes ou jeunes filles.

La fleur à l'oreille, le chignon haut perché sous d'immenses chapeaux plats, à la chinoise, tout ce petit monde trotte à la file indienne, caquetant, riant, s'amusant de la corvée, légère d'ailleurs, avec mon léger bagage. Tout va bien dans la plaine découverte, à travers champs et prairies. Mais voilà qu'au Nam Hi, il faut passer le ruisseau gonflé par l'orage. De gué, il n'y a plus que les deux entrées, séparées par un courant violent. Les hommes se concertent, puis, s'attelant par 3 à une charge, l'élèvent à bout de bras et traversent arc-boutés l'un sur l'autre, leurs trois mains libres servant de balancier, de régulateur et de rames à l'ensemble du groupe. Seules les trois têtes émergent à peine. Pour les femmes c'est autre chose. Je crois bien qu'en toute autre circonstance la gêne ne troublerait guère pour elles le plaisir de la baignade. Mais la présence d'étrangers complique le mouvement. Ingénieuses, elles entrent une à une, le jupon remontant à mesure que leur petit individu disparaît ; puis, prestement, au moment critique, l'un plonge entièrement tandis que l'autre passe de son poste habituel au chignon, où il se tord en volumineux turban. Alors, donnant la patte au camarade le plus

digne de confiance, chacune se laisse prendre d'une main au poignet, de l'autre sous l'aisselle et voilà l'objet aimé parti pour l'autre rive, à grands coups de talons et non moins grands éclats de rire. Là, manœuvre en sens inverse du jupon-turban, à la vive satisfaction de la fillette, ravie d'avoir sauvé des eaux sa petite personne, son vêtement et la décence.

A 12 kilomètres du Nam-Hi, se trouvent les ruines d'un « wat » ou pagode, ayant abrité une des innombrables empreintes laissées au Laos par le pied du « Keò » ou Bouddha. Les bonzes ont artistement sculpté, dans une dalle de grès rouge, une cuvette

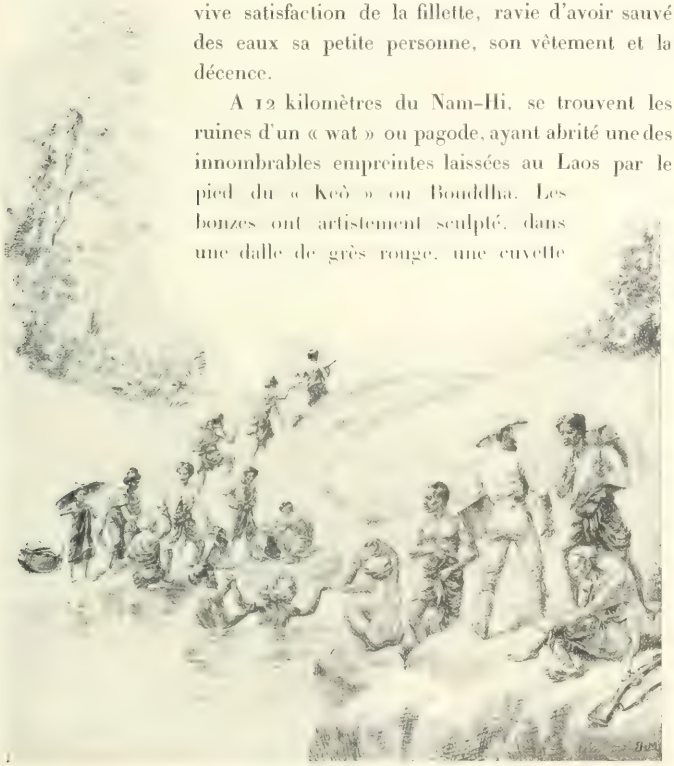


Fig. 13. — Passage du gué du Nam Hi (dessin de l'auteur)

ovale de un mètre de long, aux cinq doigts égaux. C'est là un signe

indiscutable de la divinité de l'empreinte. L'argument suffit à la foi laotienne, qui vient ici déposer son tribut, sous forme d'oripeaux jonchant le sol, autour des ruines faites par les Ho. Heureux encore les bonzes si les musulmans, qui formaient le noyau de ces bandes dévastatrices, ne les ont pas égorgés sur leur propre autel et si leur sang n'a pas été remplir le bassin creusé par leurs devanciers.

A Na Sio, le chemin touche au Mé Khong, au milieu de rizières profondes. Puis, il tourne à l'Ouest pour remonter la vallée du Nam Ngoum, très gros affluent du fleuve et collecteur de la plupart des eaux arrosant le plateau du Tran-Ninh. La vallée, fort étendue sur la rive droite, est limitée, rive gauche, par une ligne de hauteurs continues analogues au Pou Hong et, comme lui, croissant en altitude de l'Est à l'Ouest. Elles portent le nom de Kao Koaï.

La rivière s'en tient à une distance variable, de 2 à 6 ou 8 kilomètres, avec des méandres à grands rayons. La plaine est très fertile, à peine boisée, couverte en majeure partie de rizières et de pâturages, où l'élevage du buffle se fait en grand. Nous couchons à Na Saï.

16^{km}. — Le 29, la marche est arrêtée par le retard des indigènes à débroussailler la route. Il faut coucher à Ka Bao. J'ai le plaisir d'y être rejoint par mon brave Sao, que j'avais laissé malade à M. Borikam. Il accompagnait M. Counillon, alors en train de naviguer sur le Nam Ngoum. Apprenant ma présence, Sao a rejoint à vue de nez et j'en suis doublement satisfait. Il est rétabli, et moi-même délivré de la lutte à soutenir chaque jour avec la stupidité de mon soi-disant interprète, le borgne Ouck.

16^{km},300. — Le 30, mêmes retards. Or le temps est plus que jamais précieux en cette saison. Les pluies vont commencer et accumuler sur la route les difficultés, multipliées pour moi par l'impossibilité de mettre pied à terre; surtout avec l'eau stagnant maintenant partout dans les rizières et les faisant tourner au bourbier.

37^{km},500. — Le 1er mai, bonne journée en remontant la vallée de plus en plus belle. Les Na se succèdent, les villages se rapprochent, solidement bâtis comme il convient à des gens qui sont chez eux depuis

longtemps. Ceux de toute la région, depuis M. Borikam, sont des Laos Vien, c'est-à-dire des Laotiens du Vien Tian, l'ancien royaume détruit et asservi par le Siam.

Malgré les ravages, malgré les efforts de leurs conquérants pour les entraîner sur la rive droite du Mé-Khong, les indigènes tiennent bon. La force seule pourra les arracher au sol prodigue, dont ils tirent, sans grand travail, leur nourriture, leur vêtement et leur richesse.

Couchée à P'hon Kéô.

28km. — Le 2 mai, même terrain. A B. Bo, peu avant Tourakom, une vingtaine de familles exploitent le sel, qu'elles tirent de deux puisards.

Le 3 mai, séjour à Tourakon sur le Nam Ngoum. Cette circonscription a été créée récemment par les Siamois, désireux de décentraliser, en la remaniant, l'ancienne administration du Vien Tian. La question profits n'a probablement pas été étrangère, non plus, à la multiplication des titres de Tiao, et autres, conférés en masse à cette époque, par le gouverneur siamois, aux ambitieux Lao.

Comme la dignité s'adjugeait au plus offrant, le pouvoir suzerain et ses représentants y trouvaient leur compte, au rebours des populations. Pour elles, il fallait payer les frais d'acquisition des charges, puis les honneurs de leurs maîtres, anciens, nouveaux, et toujours plus nombreux. A en juger par ses intrigues pour obtenir, à titre de dons, tout ce que je possède, celui d'ici doit être peu commode à satisfaire et je plains ses administrés.

27km,500. — Le 4 mai, route au N.-O. dans une plaine très riche. Bœufs et buffles, par bandes de plus de 100 têtes, font la principale fortune des gros villages longeant la base du Kao Pha-Nang, ligne de hauteurs abruptes. Séparées par de profondes coupures, elles sont orientées du Nord au Sud contrairement à la direction générale de tous les plissements que nous avions longés jusqu'ici. Au Nord, des sommets isolés servent de sentinelles avancées au plateau du Pou Eun et limitent la basse vallée du Nam Ngoum, au point où il reçoit son affluent droit le Nam Song, grossi du Nam Lik. Les habitants sont des Lao purs, très braves gens, mais réellement un peu trop distingués parfois, pour le ser-

vice qu'on leur impose. J'ai eu aujourd'hui pour porteur un Kromakan ou notable du cru. Il avait imaginé pour la circonstance, de s'armer d'un sabre et de se munir de deux parapluies. Attirail imposant, mais gênant pour mettre le bambou à l'épaule. Je tremblais à chaque instant de le voir, dans l'empêtrement de sa dignité et de ses ustensiles, me précipiter à terre sur ma jambe malade.

Je fus aussi heureux que lui-même de le voir, passant la main à plus jeune et moins huppé, reprendre possession de son équilibre, de ses insignes et de sa majesté.

Fig. 14. — Un Prince de Luang-Prabang et sa femme

24km. — Le 5 mai, nous quittons la plaine pour franchir, par un col peu élevé, mais à flancs ardus, une brèche du Kao Pha-Nang. Sur l'autre versant, le chemin circule entre les mouvements peu accentués des dernières pentes de la montagne, désertes et boisées, jusqu'au passage du Nam Lik. Sur la rive gauche, le terrain est le même. Mais on y trouve de nombreux déboisements, et, au milieu, plusieurs villages peuplés d'émigrants venus du Nord, de M. Xa Hou, du Sam Thaï et même du Phou Thuong.

10km,500. — Le 6, journée épouvantable, pluie torrentielle continue. Il faut un chemin aussi excellent qu'est le nôtre pour permettre aux porteurs de tenir leur équilibre dans le torrent qui l'a rempli. Nous quittons le bassin du N. Lik pour celui de N. Song, par un passage très bas. Au débouché nous trouvons Na Luong, bifurcation de deux routes, l'une au Nord sur P'ha Tang et le Pou Eun, l'autre à l'Ouest par M. Fuong sur M. Met. Na Luong est au pied de roches calcaires abruptes, anciens récifs noyés dans la plaine alluvionnaire, qu'ils percent de ci de là, comme un

coup de fourche percerait un tambour, sans relation apparente d'une dent à l'autre.

23km. — Le 7, même temps. Le sol argileux est intenable. Porteurs et porté, nous tombons les uns sur les autres. Le chemin contourne les roches calcaires pour regagner le bassin du N. Lik et sa plaine parsemée d'autres roches énormes. Elles pointent d'abord de tous côtés, comme au hasard, puis se soudent à l'horizon Ouest, pour former une chaîne parallèle à celle du Kao Phanang et au cours du Nam Kong supérieur. Arrivé à M. Fuong, impossible de déterminer le Tiao à me faire conduire à M. Met. Il prétend que : 1° Nous n'avons pas prévenu de notre intention ; 2° que le sentier est des plus difficile, trouvant entre les rochers un passage plus qu'étroit et presque impraticable : « Un homme corpulent ou un porteur chargé n'y trouvent pas, dit-il, la place nécessaire. » Est-ce vrai ? Est-ce consigne de l'hostilité siamoise ? Impotent comme je suis, je ne peux m'en assurer.

Le Nam Lik a un cours difficile, peu navigable en amont de M. Fuong et interrompu, en aval, jusqu'à Kòn-Lé par la traversée de Kao Phanang.

27km. — Nous passons la rivière en radeau.

Le 8, départ pour le Sud, sous l'averse incessante. Le chemin est entièrement défoncé, dans les alluvions, fertiles mais peu consistantes, de la vallée du N. Thong : gros ruisseau lent et profond, venu du Sud et navigable aux pirogues presque jusqu'à sa source. Dans la plaine, se trouve B. Dôn, célèbre par le voisinage du P'ha Thô, la roche au sommet d'or défendue par les « Pi ». Le rocher, comme tant d'autres de la région, fait saillie aiguë à 150 mètres au-dessus de la plaine, relié à un autre, moins âpre et plus bas, qui l'appuie au S.-E. Le sommet n'en paraît pas absolument inaccessible.

Or, le roi de Vien Tian en fit tenter deux fois l'escalade.

Il fit construire une échelle énorme que, d'abord 10 000, puis 20 000 sujets durent dresser contre la paroi de la citadelle habitée par les génies. Mais la première fois, malgré toutes les mesures prises, l'échelle fut trop courte. La seconde, elle se brisa par le milieu et les assaillants trop audacieux furent précipités dans le vide.

Bref, les Pi restent maîtres de leur trésor et continuent à le faire briller aux yeux des humains impuissants.

Je n'en puis témoigner. Il faut être présent au couchant du soleil pour voir le bloc d'or étinceler au faîte de la roche sacrée. Or les Pi m'ont privé de soleil à mon premier passage à B. Dôn. Au second, ils m'ont procuré assez d'inquiétude pour m'ôter l'envie d'y attendre la nuit. Les Pi ont donc eu le dernier mot avec le blanc, comme avec ces bons Lao.

11^{km}. — Le 9, le chemin court sous bois, ce qui le rend un peu meilleur. Et encore! Il vient d'être suivi et défoncé par des buffles que l'on élève en grand nombre sur le Nam Lik. De là, les Phou Thuong les exportent et vont à M. Ky les vendre aux Birmans.

19^{km}. — Le 10, le sol devient ferrugineux et plus solide. Le chemin, très bon, court sous bois avec des échappées sur une série de dents rocheuses à l'Ouest. Nous trouvons notre gîte à Na Kham, au centre d'un cirque ouvert du côté du Sud. Ici, deux routes nous sont indiquées: celle du Sud par B. Vang sur Nong Khaï et Xieng Khan. C'est la grande route du moyen Laos au Pou-Eun. L'autre, à l'Ouest, sur M. Ky, ne sert guère qu'à l'exportation du bétail; c'est la nôtre.

27^{km}. — Le 11, le sentier contourne des roches calcaires, puis remonte un ruisseau, le Houé Pac-Nao. Il en suit tous les détours au milieu d'une forêt épaisse où nous campons.

29^{km}. — Le 12, on franchit le Pou Nieui, frontière Est du royaume de Luang-Prabang.

Le col, élevé de 670 mètres, n'est pas difficile d'accès. Le terrain est très rocailleux sur le versant Ouest, où le sentier suit encore pas à pas un autre ruisseau, tributaire du Nam Met. Il faut franchir encore un chaînon peu élevé mais presque à pic, avant de tomber dans le bassin du Nam Ky.

Le trajet se fait entièrement sous bois, à travers une série de plissements argileux, jusqu'à Na Khouang où l'on retrouve, avec la plaine, des Na en bon terrain.

10^{km}. — M. Ky est un hameau et son Tiao est un personnage peu sympathique aux Français. Impossible de lui acheter des vivres ni de tirer aucun renseignement de ce vieux à face d'abruti. Il n'a pas même

fait débroussailler le sentier que nous suivons, le 13, à travers des rai anciens où mon équipage peine à se frayer un chemin jusqu'au Mé-Khong. Nous embarquons sur le Grand Fleuve et reprenons la route du Sud, souvent parcourue.

La crue est à mi-hauteur, couvrant les bancs de sable et formant, dans les chenaux rocheux, des tourbillons où nos énormes pirogues valsent comme des coquilles de noix. Mais dès cette époque et si peu marin que je sois, mon impression fut que la navigation ne devait pas être impossible aux vapeurs autrement armés que les pirogues. Pour celles-ci, le danger réside entièrement dans leur manque de vitesse et le peu de hauteur des bordages. Elles rachètent, il est vrai, ces défauts, par leur stabilité parfaite et leur solidité à l'épreuve de tous les chocs.

Fig. 10. — Une pagode de Luang Prabang.

De là, descente à B. Nang où nous arrivons et débarquons le 15 au soir. Je ne veux noter que le peu d'empressement des autorités à nous seconder et à nous faire vendre le strict nécessaire, même dans des villes comme Xieng Khan.

Nous nous heurtons à chaque pas contre l'influence et les consignes siamoises.

28^{km}. — Le 16 mai, un sentier sous bois en terrain légèrement accidenté rejoint la grande route de Nong Khaï à M. Fuong. Elle est bien battue, bien tracée dans une forêt où dominent les bambous. Les éléphants pullulent; ils ont même laissé un squelette dans le lit d'un ruisseau. A la cote 470, on atteint le bord du bassin du Nam Sang où, dit-on, se trouvent des sables aurifères. Les pentes sont à peine sensibles vers le Nord et le sol est d'une profondeur et d'une fertilité que j'ai rarement vues ailleurs.

17km. — Le 17, la route file en plaine de rizières aussi riches, alternant avec la forêt. Elle est si défoncée que nous n'avançons guère. A B. Na Hat, je rencontre M. Counillon venu par terre de Tourakom. La fièvre l'a pris, il a hâte de rejoindre le fleuve. Nous partageons notre pharmacie et je le quitte pour gagner un peu de terrain sur l'étape de demain. A B. Na-Lê est la bifurcation sur Tourakom.

19km. — Le 18, chemin semblable à celui d'hier jusqu'à Na Kham, notre gîte du 10. Puis nous battons en retraite sur Na Khôp, par l'orage.

18km. — Le 19, pas de porteurs et toujours la pluie. Pour comble, la fièvre s'en mêle.

30km. — Le 20, retraite sur M. Fuong. A B. Dôn, je reçois un courrier du capitaine Cupet. Le ton découragé qui ne lui est pas habituel, et certains indices éveillent chez moi de vives inquiétudes. Je crois qu'il est temps de le rejoindre, sans attendre l'heure où le Pha Tô brillera au soleil couchant.

31km. — Le 21, retour à P'ha Bong. Pluie diluvienne. L'hivernage va-t-il s'établir avant l'heure et nous couper la retraite sur Luang-Prabang ?

27km,500. — Le 22, route au Nord depuis Na-Luong. Elle circule comme elle peut, sous bois, entre des plis de terrain argileux, un moment séparés et aplanis aux rizières de Na An. Le Ta Seng, ou maire, déclare que malgré les ordres envoyés, il n'a pu rassembler les 12 porteurs nécessaires.

La fièvre et les retards ont usé ma patience et, ma foi ! un geste violent m'échappe. On dirait un coup de baguette magique. Comme si ce signal eût été attendu, une nuée de coulies surgit de toutes parts. C'est à qui s'emparera de ma personne et de mes biens. Nous sommes enlevés du coup et emportés au trot : du moins au départ. Mais bientôt le chemin glisse, savonné par les pluies ; il monte, descend, tombe dans une série de ruisseaux. Il n'en sort qu'au pied d'un col assez élevé, par lequel nous passons entre les dents de notre vieille connaissance le Khao Pha Nang. Ses pointes rocheuses surplombent et enserrent à pic le cirque de Na Tao. Sauf à l'Est, la vallée est entièrement fermée par de hautes falaises

DE M. TOURAKHOM, À M. KY, ET
DE B. VANG À B. SEN-LAT
par le Capitaine DE MALGLAIVE
Échelle $\frac{1}{500.000}$
5 0 5 10 15 K.
Plateau du Pou-Eun
Haut plateau calcaire
Hautes terres
Roches calcaires
KHAS
MÈOS
PA LAO
PA TAO
POU PONG
POU NHIA TAO
NANG
PHA KAO
PA NA MOM
PA KOI
PA POUN
PA LE TONG
PA KIAO
DENT
PIC
FA LAM
PA TUNG
PA POU
PA SANG
PA VAT
PA THÔ
M. Kassy
Sam Mun
M. Fuong
B. Sen Lat
B. Hin Kan Mac
B. Houé Nam
Mé Nam Ko
N. Met
N. Song
N. Lik
19°
19° 30'
99° 30'
100°

E. GIFFAULT, DEL

calcaires noires. Celles du Nord font corps avec le haut plateau du Tran-Ninh. Le soir vient, la tempête menace, et m'empêchent de stationner au haut du col, dont l'altitude et l'isolement donnent de bonnes vues dans toutes les directions. Nous nous réfugions à Na Tao, sous l'orage déchaîné dans la nuit noire.

18km,500. — 23 mai. Je perds 3 heures à fermer mon levé interrompu hier. Nous descendons à l'Est la vallée bien cultivée et très peuplée menant à Nong Keô.

Mais la crue des moindres ruisseaux rend la marche très difficile, dans la plaine envahie par les eaux. Pour comble, j'apprends à B. Lao qu'un des Français est gravement malade. Je ne doute pas que ce soit Cupet.

Il faut continuellement traverser le Nam Khoung par des gués de plus en plus impraticables. En amont de B. Na Khong impossible de passer. Le premier qui l'essaie est entraîné à 150 mètres. Il faut rentrer dans la brousse et chercher péniblement un passage. En amont de B. Na Kèn, même difficulté. Sur l'autre rive, s'agite désespéré Rio, l'interprète de Cupet. Du plus loin qu'il m'aperçoit il s'écrie : « Mon capitaine est fou ; il va mourir. Il ne veut plus rien entendre. » — « Où est-il donc ? Pourquoi l'avez-vous abandonné ? — Il a voulu me battre, me tuer, parce que je ne voulais pas le laisser conduire à Hanoï. Il est parti hier de Nong Keô pour le Pou Eun. J'ai bien dit aux coolies de le ramener à son point de départ ; mais il est capable d'ordonner quand même la marche vers le Nord et son boy, ainsi que les coolies, sont aussi capables d'obéir ! » La situation devenait grave. Un jour d'avance était difficile à regagner. Mais laisser fuir le capitaine au hasard de son hallucination, c'était la mort. L'obéissance aveugle de son boy laotien risquait de le jeter sur le parcours des 700 kilomètres en montagne qui nous séparaient du Tonkin, sans soins, sans repos, sans médicaments, sans argent, épave inconsciente, au milieu des dangers de la vie en dehors de toute civilisation. Il fallait aviser d'urgence.

Je renvoie Rio avec ordre de tout faire préparer à Nong Keô pour recevoir le malade et d'envoyer courriers sur courriers pour le

ramener bon gré mal gré. Pour moi, risquant la partie, je me livre aux porteurs. Ils confectionnent un brancard en bambou et, à dix, ils me font franchir à bout de bras le torrent où eux-mêmes ne peuvent passer à charge.

Seul, sans attendre bagages et convoi, je me lance à la poursuite du capitaine. Il n'est pas rentré à Nong Keô : ses hommes lui ont aveuglément obéi, en vrais Lao qu'ils sont.

Je pousse jusqu'à Hin Kan-Mak. Personne. Le convoi est parti le matin même. Impossible d'aller plus loin sans vivres, sans argent. Il faut revenir à Nong-Keô. Mais avant de faire demi-tour je fais envoyer au convoi, par le Paya, l'ordre écrit de ramener le malade, qu'il le veuille ou non : s'il a encore la force de vouloir !

Fig. 16. — Ma case à Luang Prabang

18bis. Le 24, descente à Hin Kan Mak par eau. La pirogue vole sur la rivière devenue torrent furieux. Le Paya ignore si ses messagers ont pu rejoindre et ramener le capitaine. Je prends équipe double : nous le gagnerons de vitesse. A un kilomètre nous rencontrons un des « tahan » envoyés à sa poursuite. On a réussi à lui faire faire demi-tour, c'est-à-dire qu'il n'est plus capable de lire sa boussole. A deux kilomètres plus loin, au milieu des déboisements dont les habitants du Pou Eun ravagent ses dernières pentes, un convoi circulant péniblement nous ramène notre chef et ami. On le transporte dans son hamac, sous une misérable paillotte en bambou tressé, laissant passer par tous ses trous le soleil de feu qui a succédé aux torrents des jours derniers. Sous cet abri illusoire, le capitaine est étendu, inerte, en proie à une fièvre intense, ne pouvant depuis 4 jours prendre aucune nourriture. Il délire et dans sa détresse n'aspire qu'à une chose : arriver à Hanoï, où divague-t-il, le chef de la mission lui a donné rendez-vous.

Il me reconnaît pourtant, me tend sa main brûlante. « Oh! que je suis content de vous retrouver, mon pauvre Malglaive. Il y a si longtemps que je voyage : arrivons-nous bientôt à Hanoï ? Sommes-nous encore en pays thaï ? » Inutile de lui dessiller les yeux et mieux vaut l'illusion qui berce son hallucination, auprès de la réalité misérable. Nous sommes à plus de 15 jours de marche de tout secours, séparés de Luang-Prabang par toutes les montagnes du Pou Eun, menacés dans notre retraite par la crue toujours montante, qui peut nous couper toute communication directe. Il n'y a pas de temps à perdre, il faut gagner la montagne avant que la plaine soit impraticable. Le retour est terriblement difficile.

Le moindre ruisseau est devenu un torrent dangereux à traverser en pirogue. Il faut y installer le hamac du malade, parant comme on peut à l'instabilité de la barque, à son peu de profondeur. On y étend le patient, à même le fond, qu'au premier coup d'aviron vont remplir les embarquées inévitables. Sur ces flots démontés l'angoisse est grande, au premier accident, de voir tout couler net. Enfin nous pouvons gagner Nong Keô, dont la pagode va nous servir d'ambulance. Ambulance rudimentaire, où, tant bien que mal, il faut donner seul au malade les soins que je sais. Il faut couper la fièvre et calmer son délire incessant. Depuis son séjour à P'ha Tang, un vide complet s'est fait dans sa mémoire ; la fièvre a peuplé cette lacune d'une illusion fixe. Cupet s'imagine avoir rencontré le chef de la mission et le gouverneur général ; ils lui ont donné un contre-ordre qui a bouleversé tous ses plans, ceux de la mission, et Hanoï lui a été indiqué pour objectif.

L'inaction à laquelle nous sommes réduits l'inquiète. La même question se répète toujours : « Arriverons-nous bientôt ? » Il me faut prendre pour prétexte le temps épouvantable qui nous poursuit les 25, 26 et 27. La fièvre cède enfin à la quinine, le délire cesse. Dieu soit loué ! nous ne serons pas obligés de l'enterrer en face du P'ha Tao, au pied des roches noires servant de base au haut Laos qu'il a si souvent parcouru, aux limites des plaines inférieures du Mé-Khong, que nous avions, ensemble, rêvé d'ajouter à la couronne indo-chinoise de notre cher pays. La raison

est revenue, mais non la mémoire. Les mirages de la fièvre ont si profondément pénétré l'esprit de Cupet, qu'il se croit toujours aux environs d'Hanoï et s'étonne de n'avoir reçu ni médecin ni courriers. Ce n'est pas chose facile de lui ôter cette conviction qu'il a rencontré à Pha Tang M. Pavie, alors arrivé depuis longtemps à Luang-Prabang.

C'est là maintenant le but de notre course. Il est temps pour tous d'y aller chercher un toit, des médicaments et le repos nécessaire pour remettre sur pieds les débris du groupe qui rejoignent péniblement. Rivière est hors de service.

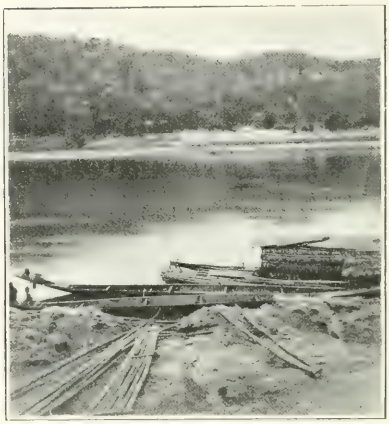


Fig. 17. — Bords du Mé-Khong.

Le 28, arrivée de M. Lugan. Il est seul debout, toujours en vertu de ses doubles muscles. Les randonnées à travers le Pou Eun n'ont pu entièrement les entamer.

21^{km}. — Le 29, nous remontons la vallée du N. Lik surplombée à l'Ouest par les falaises calcaires du P'ha Tao, limitée à l'Est par les pentes boisées qui s'élèvent, en talus énorme, jusqu'à la crête du Tran Ninh. Les déboisements des Kha et leurs villages haut perchés commencent à donner à la montagne l'aspect particulier au Pou Eun et au Luang-Prabang. Tous les villages, dans la vallée, sont peuplés de Laos qui ont multiplié leurs établissements dans les cuvettes fertiles et largement arrosées. Hélas combien ! pour le moment ! Le Nam Song, débordé, force à sortir du chemin habituel. Il faut traverser trois fois la rivière démontée et louvoyer dans les terres détrempées, hors de portée des atteintes du fleuve. A P'ha Tang, nous pénétrons dans un cirque presque entièrement fermé, même du côté du Nam Song. Deux roches

barrent la vallée au point de laisser tout juste place au cours d'eau et au sentier qui la côtoie. P'ha Tang est un gros village riche en buffles mais non en bonne volonté. Il nous sera difficile d'y trouver à vivre, en attendant Rivière attardé par la maladie, et forcé, lui troisième, de se faire porter. La ruine des organes digestifs et la surexcitation fébrile, qui devaient l'emporter plus tard, le mettaient dès lors hors d'état de continuer l'exploration et il devait déjà s'estimer heureux d'avoir pu rejoindre, sans laisser ses os à la forêt et à la montagne laotienne, qui devaient les dévorer.

Toutes deux nous réservaient pour notre dernière étape les épreuves les plus rudes, aggravées par l'état misérable où chacun de nous se trouvait réduit.

Pour ma part, le résultat de la deuxième étape se chiffrait par 700 kilomètres levés.

CHAPITRE IV

DE PA TANG A LUANG PRABANG

17^{km}. — Le 1er juin commence notre retraite sur Luang-Prabang. La crue rend impraticable le chemin direct remontant le Nam Song par Tam P'ha Khan. Il faut tracer, à l'Ouest, un crochet d'une journée qui nous fait gagner la vallée de N. Lik. La vallée est de plus en plus étroitement et profondément resserrée entre de hautes parois calcaires. Par le fond, le chemin remonte jusqu'au sommet de la falaise rocheuse appelée Keng Kien et servant de limite au Luang-Prabang. La descente à l'Ouest sur le Nam Lik, est des plus ardue et débouche dans un cirque presque fermé comme tous les vallons secondaires de cette région. Campement en forêt.

18^{km},500. — Le 2, nous atteignons le Nam Lik à B. Kien, et reprenons au Nord la route de M. Khassi, levée autrefois par Cupet. Elle suit de très près la rivière, en remontant un couloir entaillé du Nord au Sud dans l'épaisseur de l'assise calcaire.

Des dents énormes dominent au levant et au couchant les courtines du plateau. A M. Khassi, convergent 3 rivières, le N. Kaï venant de l'Ouest, le N. Pat du Nord, et le N. Hin du N.-E. Leur confluent forme le Nam Lik, au milieu d'une cuvette élargie où la rizière est défoncée en raison même de sa fertilité. On y patauge à fond, jusqu'au-dessus des houseaux, comme dit M. Lugan : ce qui donne la mesure du bourbier.

Les villages sont nombreux ; on y trouve, à côté des Lao, les premiers Kha à chignon. Ils ont conservé le type pur de leur race et sa résistance infatigable en pays de montagne. Grâce à eux, nous pourrons franchir les obstacles du plateau du Pou Eun.

19[km]. – Le 3, ils vont nous prendre en charge, aussi facilement qu'ils colportent, dans des hottes immenses, les bagages des marchands laotiens allant leur vendre à domicile les étoffes, les verroteries, les outils

Fig. 18. — Jeunes Kha.

qu'ils troqueront contre le cardamone, le si-siet (écorce tannique remplaçant pour les chiqueurs de bétel laotiens la noix d'arec annamite)[1], le benjoin, la cannelle et même l'or. Nos Kha vont nous faire gravir, à 1 050 mètres de hauteur, les pentes étagées servant de lèvres à la fissure

1. Le si-siet laotien n'est autre que le cachou, matière première du khaki anglais.

où coule le Nam Hin, profondément encaissé dans l'épaisseur du massif. Il faudra encore une fois coucher en forêt sous l'orage.

10km. — Le 4, nous passons de 740 à 1620 mètres d'altitude.

C'est merveille et pitié de voir ces braves gens attelés par 12 à nos palanquins peu confortables, se cramponnant aux pentes abruptes de l'arête servant de rampe d'accès. Rampe à paliers étroits, que forment des pitons étagés, aux flancs inaccessibles à première vue. Qui tirant, qui poussant, de piton en piton, les porteurs réussissent à nous hisser au faîte entre deux gorges profondes, avec des vues au Sud et à l'Ouest sur toutes les dents calcaires jalonnant la vallée du Nam Lik. Des déboisements signalent partout la présence des Kha.

Leurs villages surmontent, en grand nombre, les têtes d'éperon, exactement comme font ceux de leurs congénères, dans la montagne de Hué. Les gens d'ici sont les mêmes, mais un peu plus habillés. Leurs femmes surtout portent un vêtement moins rudimentaire que dans le Sud. La jupe est plus longue, le veston moins primitif que le sac à trois trous des sauvages de la basse Indo-Chine ; mais l'étoffe et la forme sont les mêmes. Kha du Nord et Kha du Sud se vêtissent uniformément de cotonnades grossières teintes à l'indigo du cru et striées de fils de couleur.

Le goût de la parure est le même. Il se caractérise ici, comme en Annam, par une quantité de bracelets de cuivre et de colliers de verroterie. Leur forme et leur couleur ne sont pas différents, mais ils sont multipliés ici par les rapports fréquents des Kha avec les nations plus civilisées.

Identique aussi est l'usage de la « botoque » rondelle de bois ou d'os introduite dans le lobe de l'oreille. Hommes et femmes en augmentent progressivement le diamètre jusqu'à distension et déformation complète. Identiques sont les cultures, restreintes au riz de montagne, au manioc, aux tarots, au tabac, au coton, à l'indigo et à la ramie.

Identiques enfin, quoique, ici, bien plus serviles, les rapports des races voisines entre elles. Le Kha est la dupe naturelle pour ses voisins et fournisseurs, Annamites ou Lao.

Ici, sur l'exploitation commerciale, se greffe une suzeraineté politique

plutôt nominale qu'effective, mais suffisamment tangible par les corvées que les gens d'en bas savent imposer aux montagnards.

Aujourd'hui, la journée a été assez dure pour que nous ayons atteint à la nuit seulement le bord du plateau où nous campons en plein raï.

13km. — Le 5, le chemin court à plat entre les ondulations de la terrasse calcaire, au milieu de prairies, de roches émergeant, de cultures et de parties boisées, là où le fer des Kha n'a pas encore entamé la forêt. Nous arrivons à B. Sen Lat, point des anciens itinéraires du capitaine Cupet.

Notre tâche topographique est finie : nous avons relié le Pou Eun à l'Annam moyen, et le but de notre chef est atteint. Sa raison est maintenant entièrement revenue, mais il s'agit de réparer ses forces et les nôtres au plus tôt.

Notre vigueur à tous est près de défaillir, nos hottes sont vides, notre petite colonne et nous-mêmes offrons un aspect délabré, peu fait pour évoquer chez les populations l'idée de conquérants en train d'élargir les limites de leur pays.

Au reste, en fait de population, nous n'en trouverons plus au delà du Nam Ti, au bord duquel nous allons camper au fond d'une étroite et profonde coupure.

Le 6 et le 7 se passent à monter et à descendre, pour remonter et redescendre ensuite entre 1 700 et 600 mètres.

Enfin nous atteignons Pak La le 7 au soir.

Le 8, nous prendrons place dans des pirogues et nous descendrons le Nam Khan. Il faudra encore coucher à la belle étoile, sur la plage, au pied d'une haute berge inhabitée.

Enfin, le 9, voici les pirogues envoyées au-devant de nous par le chef de la mission. Nos épreuves vont finir.

Plus heureux que notre devancier Mouhot, nous aurons pu dérober à la forêt et à la fièvre nos existences et le résultat de nos efforts. Saluons sa tombe et laissons-nous dériver vers la capitale du haut Laos. Allons-y retremper nos forces et notre énergie à l'ombre du drapeau du consulat, flottant en face de l'Éléphant siamois. Nous trouverons les

soins de ce pauvre Massie mort depuis, comme l'on sait, dans un accès de fièvre chaude.

Nous allons oublier nos misères en comptant les kilomètres parcourus, et en préparant la poursuite de l'œuvre entreprise. Nous retrouverons dans l'abondance et le confort de la vie civilisée, les forces nécessaires pour nous rejeter dans l'autre, la vie d'exploration, aussitôt que la fin des pluies rendra praticable le pays laotien.

Dans un repos bien gagné, nous rétablirons qui sa santé, qui sa tête, qui ses nerfs. Pour moi, je retrouverai l'usage de mes moyens de locomotion naturels, suffisants, mais nécessaires pour battre encore l'estrade sur une bonne distance ; sans regret des délices de la Capoue du haut Laos. Après la solitude et les misères de la vie du pionnier, c'est un repos et un réconfort précieux que de retrouver le commerce d'amis et de camarades comme ceux qui nous attendaient à Luang-Prabang.

Mais, si agréables soient-ils, les séjours ne comptent pas pour l'explorateur ; aussi je ne parlerai pas de celui-ci.

Ensemble de kilomètres levés utilement dans cette dernière étape : 80.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

HIVERNAGE A LUANG-PRABANG ET LAKHON — ROUTE DE LAKHON A DONG HEUT EN ANNAM

Au milieu de juillet, la mission quitte Luang-Prabang. Le personnel fixe restera seul au consulat. Le capitaine Cupet et M. Lagan n'y prolongeront leur séjour que juste assez pour rétablir leurs forces compromises.

A la suite de M. Pavie, les autres membres de la mission s'embarquent, faisant route sur le Sud.

Rien à citer, qu'un demi-naufrage au Keng-Louong.

On s'en tire moyennant un bain local et la perte de temps nécessaire pour sécher nos bagages. Perte de temps sans inconvénient, car il est impossible de travailler utilement, la circulation par terre étant interrompue pendant 3 mois. L'inondation est générale et si le Mé-Khong n'a pas encore atteint le haut de ses berges, toute communication est coupée dans la plaine laotienne pendant cette saison.

Nous dépassons successivement Vieng-Tian dont nous visitons les ruines, Nong-Kay, puis Outhen devant l'embouchure du Nam Hinboun et nous nous arrêtons pour l'hivernage à Lakhôn, où Rivière nous quittera pour couper au plus court sur le Tonkin. Il lui faudra

traverser la chaîne de partage en profitant d'une accalmie dans la saison des pluies.

Bientôt, elles reprennent pour ne plus cesser et font monter le fleuve au pied même de nos cases. Nous y serons bloqués jusqu'en octobre. Séjour monotone, éclairé par la jeunesse, la gaieté du charmant compagnon qu'était ce pauvre Dugast, tué à Dienné (Soudan). Il y est mort

Fig. 19. — Ruines d'un Temple à Vieng-Tian.

entre les bras de notre troisième commensal et chef de groupe, le capitaine Cogniard. C'est à celui-ci de narrer les rares épisodes ayant rompu l'uniformité de ces deux mois d'attente.

Personnellement, j'en profite pour me remettre complètement d'aplomb sur mes jambes et pour styler mon nouvel interprète. Le Cambodgien Crouicht, issu d'ancêtres portugais, a toutes les qualités de sa race : probité, dévouement complet. Mais, pour la vie que nous allons mener, il est physiquement, et intellectuellement assez mal outillé. Sa

santé est médiocre et l'avenir nous réserve assez d'épreuves pour éteindre chez lui toute velléité d'énergie. Dieu sait s'il en faut pour surmonter la fatigue de la route et, arrivé au gîte, pour compléter les résultats matériels du levé par les renseignements topographiques, ethnographiques et administratifs dont j'aurais voulu grossir mon bagage.

Pour marcher vite et sans trop de difficultés, j'ai dû réduire autant que possible mon train de maison. Mon cuisinier Mouï a été liquidé : avec lui, les nerfs de l'exploration, café et argent, fondaient trop vite.

Je me suis cru obligé de faire don à mes camarades Cogniard et Dugast de ce que j'avais de meilleur : mon brave Sao. Leur cuisinier a déserté, ils sont deux et ont plus besoin que moi-même d'un cordon bleu. Je me contente d'un Annamite quelconque. Haï, pris dans la colonie fondée ici par ses congénères.

Dieu sait quelles mésaventures ou quels méfaits l'ont poussé de Vinh, sa patrie, à Lakhôn. Mais, pirate ou non, il est fort comme un Turc et sait faire un carry. C'est tout ce qu'il faut pour courir et pour vivre.

Ouck, mon borgne porte-fusil, complète ma bande personnelle, grossie de deux serviteurs appartenant à Crouicht.

Nous quitterons Lakhôn aussitôt la plaine à peu près dégagée, le 10 octobre. J'accompagnerai mes deux camarades à M. Sakhôn où nous arriverons le 13 en suivant un itinéraire du capitaine Cupet. Nous avons reçu le jour même, à B. Nong-Kong, l'hospitalité la plus accueillante des missionnaires français qui y ont établi une chrétienté.

24^{km},500. — Le 14, au petit jour, a lieu la séparation définitive : nos routes vont diverger et ne se rejoindre qu'à Saïgon. Rendez-vous nous y est imposé pour le 10 avril 1891. Mes camarades vont au Sud, moi je vais courir droit à l'Est pour gagner M. That Thouc P'ha Nom, puis M. Vang Kham et l'Annam à hauteur de Dong-Hoi. Ma route serpente d'abord entre de séculaires palmiers à sucre, aux troncs écailleux, hérissés des pédoncules, encore adhérents, de leurs couronnes tombées.

On peut compter par elles l'âge vénérable de ces géants, contemporains du « that ». C'est le mausolée élevé à la mémoire du fondateur du Muong. Les familles qui donnent à Sakhôn ses Tiao sont originaires de

l'autre rive du Nam Kong. Ce sont des Lao-Nio, venus de Pou Houa. Le Siam les a préposés au gouvernement des biens et même des personnes d'une foule de Kha et de Pou Thaï, arrachés aux territoires de la rive gauche. Ces gens ont été importés ici autour des « Nong Han » ou lacs intérieurs, à la suite des razzias incessantes que les bandes siamoises ont exercées dans les muongs vassaux de l'Annam, à la barbe et à la honte de leur suzerain.

Sur la route, nous trouverons échelonnés les établissements que les déportés ont dû fonder par force, tantôt en pleine forêt, tantôt au bord des innombrables ruisseaux ou lagons qui arrosent les moindres dépressions de la cuvette des deux Nong : Nong Han Noï et Nong Han Xieng-Soum.

Cette cuvette immense s'étend à plat depuis la boucle du Mé-Kong jusqu'à une longue ligne de hauteurs venues du S.-E., où les grès du sous-sol affleurent. Ils forment dos d'âne entre le bassin du Grand Fleuve et celui de ses deux principaux affluents droits, le Si et le Moun, réunis en amont de Ou Bôn. Quant aux Nio, ils se sont attribué, dans cette plaine, les meilleures terres, aux environs immédiats du Nong Han. Tout le long de ses bords, leurs rizières profondes, alternent avec de riches villages cachés sous les palmiers à sucre, les cocotiers, les manguiers, les mandarimiers, les jacquiers. Sur les autres terres, abandonnées aux Inscrits, c'est-à-dire aux races vassales astreintes aux corvées et aux impôts, les autorités prélèveront tribut, chacune selon son importance. Cette importance, on peut la mesurer au nombre de villages exclusivement affectés à l'entretien de chaque fonctionnaire. Brochant sur le tout, le Ratchakan augmentera encore le poids des charges ; à moins que le sort n'ait affecté les tributaires au service des That, c'est-à-dire des Bonzeries. Chercher ici des limites de circonscription autres que celles des grands Muong serait se perdre dans un écheveau inextricable. D'autant plus que, comme dans le Nord, les Siamois ont tout récemment encore augmenté leurs ressources par la création de nouvelles charges et de nouveaux titres : exemple le tiao de Tourakom et l'aspirant-tiao muong, que nous allons trouver à That Thouc Pa Nom.

Laissons pour le moment ces malheureux à leur joug écrasant. Qu'ils attendent l'heure de la délivrance. Qu'ils puissent entrevoir seulement le moment où la protection de la France leur rendra la liberté de rentrer dans leur pays d'origine et d'y retrouver, avec leurs champs plus riches, leur légitime indépendance.

Fig. 10. — Pirogue sur le Me Khong devant le confluent du Nam Hin Boun

Pour nous, continuons à tracer les mailles de notre réseau. Nous suivons un chemin, défoncé parfois au passage des rivières, mais ordinairement excellent. Il est tracé sous bois, comme une allée de parc sablonneuse, par les charrettes à bœuf, véhicule habituel du pays. Les essences les plus variées rompent la monotonie du parcours, les bambous et les taillis alternent, dominés par les fûts énormes des arbres à huile.

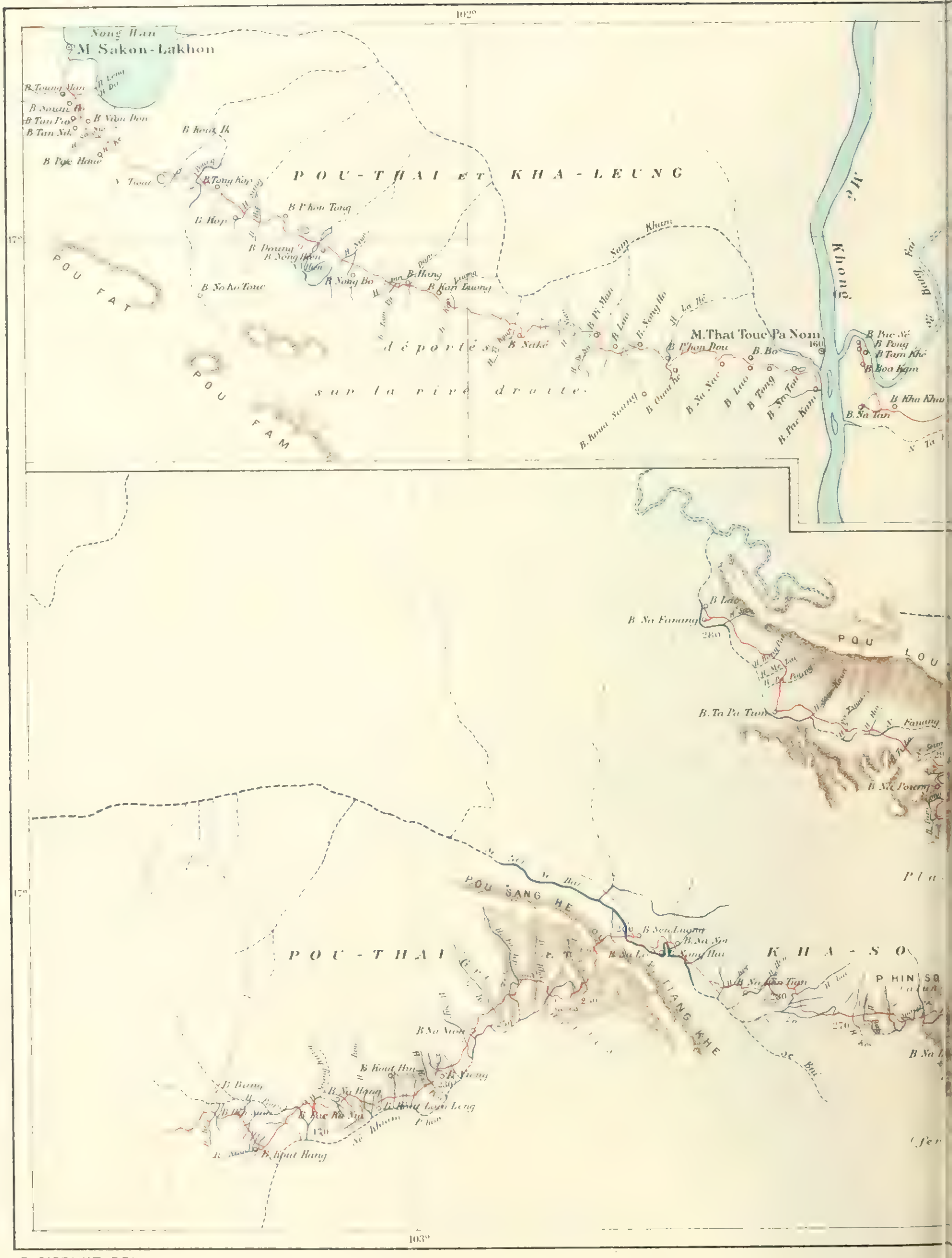
Ces géants de la forêt laotienne, plus gros que les cotonniers du Tonkin, portent tous au pied, à un mètre du sol, une profonde entaille creusée en godet. Les indigènes y récoltent la résine, dont ils activent la sécrétion en brûlant périodiquement celle qui découle du bord de la plaie. Plaie béante qui n'empêche pas le colosse de vivre et de croître, élevant son parasol régulier à plus de 40 mètres au faîte d'une colonne droite et dégagée. La forêt offre rarement les aspects connus de la rive gauche, régions desséchées où le Maï Hang, arbre des forêts clairières, ombrage un gazon court, en apparence peu nutritif. La réalité est probablement toute autre. Nous rencontrons une bande de Birmans armés, ou « Koula » qui, aidés par une vingtaine d'indigènes, gardent un énorme troupeau de bétail, 500 têtes au moins.

C'est le fruit de leur campagne d'hivernage. Ils ont fait leurs achats et aussitôt la plaine abordable, ils conduisent leur troupeau à petites journées vers les marchés du Sud, Korat et Bangkok. Colporteurs infatigables, ils rapporteront aussitôt, en charrette ou à dos d'homme, étoffes de prix, bijoux, bimbeloterie, parfumerie dont les Laotiennes sont si avides. Ils fourniront aux maris, armes, outils, médicaments, philtres et amulettes contre le mauvais sort.

Charlatans et prophètes écoutés, même dans leur pays, ces gens circulent dans tout le Laos en sécurité absolue.

Ils y font presque la loi, redoutés des indigènes qui leur supposent un pouvoir magique conféré par leur commerce avec les morts et les esprits. Belliqueux du reste, ils n'hésiteront pas à prendre, pour l'amour de l'art, parti dans les querelles des habitants. Nous les avons vus pendant la révolte de Si Vôtha faire tuer autour d'eux jusqu'au dernier des Cambodgiens rebelles, convaincus que leurs sortilèges confèrent l'invulnérabilité ! Nous les avons vus s'y faire tuer aussi, donnant tort à la confiance de leurs dupes : dupes eux-mêmes de leur présomptueux mépris pour des adversaires tout différents des bons Lao, ou des Kha domestiqués, auxquels ils avaient eu affaire, jusqu'alors.

Les habitants de P'hon Thong sont de cette espèce. Ils sont de race Kha Leung, c'est-à-dire qu'ils ont pour patrie d'origine les bords du



E. GIFFAULT, DEL

DE SAKON À B. BUNG
ET DE
B. BUNG À DONG-HOI
par le Capitaine DE MALGLAIVE
Échelle 1/500 000
Itinéraires de M. de Malglaive
DONG-HOI
NUI KAP
POU-THAU ET SO
Ta Hua ou Cua Truong
M. Chanh ou Oun Kham
M. Vang
P. LEU POUN
P. KA BAN
P. NGO
P. HEN
P. SANG RONG
P. TIA TIOC
P. KLOUA
P. DA MAI
P. KEU TEU
P. TIONG
P. TEM
P. PLOUA
P. MEO
P. BRIK
P. SO
B. Poun Louong
B. Tialet
B. Loung Nhi
B. La Boi
B. Phon Sawan
B. Pa Nam
B. Na Fo
B. Na Keng
B. Koun Deua
B. Na Kob
B. Na Fan
B. Bung
Bai Nga
Bai Buon
102° 30'
104°
17° 30'
17°

haut Tchepôn, aux portes de la province annamite de Quang Tri. Ils ont pris ici les mœurs, le costume et même la religion des Lao ; car ils ont une Pagode, où trois Bonzes nous offrent l'hospitalité.

31km,500. — Le 15, la route est la même. Quelques passages de bas-fonds sont facilités aux piétons par des passerelles faites d'une seule poutre surélevée. On y accède en s'élevant sur des pieux verticaux grandissant par rang de taille. C'est la première fois, depuis l'Annam, que je vois les indigènes se donner, par le moindre travail, la peine d'éviter une baignade plus ou moins complète, mais toujours forcée, au passage des cours d'eau. Ceux d'ici pourtant sont faciles entre tous, et les habitants n'ont pas dû être poussés par leurs mœurs d'origine à ce luxe peu habituel. Les villages sont nombreux et les races s'y enchevêtrent, comme les couleurs dans la jupe laotienne. On trouve des échantillons de toutes les populations du Laos, Kha encore presque sauvages ; Sô ou Soué, c'est-à-dire Kha laocisés ; Pou Thaï variété de Thaï en contact direct et en affinité avec l'Annam. Les établissements de ces gens n'ont qu'une seule origine commune : la déportation siamoise qui les a déplantés de la rive gauche, ici. Tous ont plus ou moins adopté les coutumes laotiennes et jusqu'aux Kha, ont acquis les menus talents de la race plus civilisée.

Leurs bonzes ont appris à lire et font office de charrons avec une certaine adresse. On trouve remisées sous les cases quantité de charrettes tout en bois. Elles attendent la belle saison pour rouler en tous sens au service du commerce, assez développé dans la région. Les attelages attendent aussi et le bétail innombrable, paissant au hasard, ferait la richesse du pays si les débouchés étaient plus accessibles et la mainmise des Koula moins complète sur le trafic local.

Ces gens-là, non contents de drainer l'argent du Laos, tendent à y créer des colonies. A B. Nong Ho, une dizaine d'entre eux se sont établis, et ont pris femme sur place, moyennant 12 ticaux. Comme leur qualité d'étrangers les exempte d'impôts, ils doivent faire de bonnes affaires. Ils se mêlent aux délibérations des notables indigènes et bientôt leur supériorité, très sentie, faisant taire les plus qualifiés, ils prennent la haute main sur les affaires des villages.

Les indigènes ont à gagner au contact de plus intelligents et plus actifs qu'eux-mêmes. Mais ces étrangers prennent tous à Bangkok un passeport délivré par le consulat anglais : c'est comme sujets anglais qu'ils échappent aux vexations, comme aux exactions, que ne manqueraient pas d'exercer sur eux ou sur leur commerce les petits hobereaux laotiens ou siamois. Ceux-ci ont bien tenté de les exploiter : mais, chaque

Fig. 21. — Le Gouverneur d'Houlen, sa femme et sa fille

fois, le plumé a poussé à Bangkok des cris de gypaëte. Plaintes et démarches ont été immédiatement faites par le consul anglais, et les torts ont été largement réparés.

26 m. — Le 16, nous passons du territoire de Sakòn sur celui de Bang Mouk, au gué de la Houe SaE. Puis, nous atteignons le Mé-Kong à Pak Kam. Le terrain est le même. Les villages et les rizières sont encore plus nombreux et l'amalgame des populations et des redevances reste aussi

incohérent. Nous remontons en pirogue jusqu'à That Thouc Panom, situé rive droite en face du confluent Sé[1] Bang-Faï. J'ai ici la grosse déception de passer un jour après le capitaine Cupet. That Thouc n'est pas un muong ; c'était un des centres religieux les plus importants de l'ancien royaume de Vien Tian. Son That est magnifique.

Il s'élève au centre d'une vaste enceinte, bien au-dessus de cocotiers et de palmiers à sucre aussi vieux que le monde Thaï. Un mur doublé d'un fossé profond l'entoure. On accède du fleuve à cette enceinte par une chaussée en bon état, dallée de briques énormes.

A l'intérieur, une demi-douzaine de Bonzeries sont encore debout, bien trop larges pour la trentaine de moinillons qui les habitent. Mais la ruine du Vien Tian a atteint les choses comme les institutions d'une époque disparue. Les Wat ou pagodes tombent décrépites : toits effondrés, colonnades branlantes, herbes folles poussant partout, assignent une fin prochaine aux sanctuaires qu'ornaient jadis une foule de prêtres. Plus de 3300 inscrits étaient exclusivement affectés à leur entretien. Autrefois, les territoires chargés de subvenir au temporel des Bonzes s'étendaient au Sud jusqu'au Pou Phat, c'est-à-dire jusqu'à la limite du bassin du Nam Si. Aujourd'hui, la charge retombe sur 300, répartis au hasard par villages, mi-partie sur le Muong Lakhôn, mi-partie sur celui de Bang-Mouk. Ces pauvres serviteurs du That sont donc astreints à payer deux fois, une fois au gouverneur séculier, une fois aux Bonzes. Ils estiment que c'est trop cher acheter les biens de la vie future et voudraient qu'on revînt à l'ancien système. Ils voudraient former un territoire défini, dont le Tiao serait tout trouvé, en la personne du seigneur Tiao Mün-Mòn-Tieu P'hi-Pat. Cette longue suite de vocables désigne un seul personnage : un maigre et filiforme fumeur d'opium, de Luang-Prabang. Attiré ici par la séduction d'un titre de Tiao, il s'est imaginé que le vice-roi d'Oubôn, ferait en sa faveur renaître de ses cendres le Muong That Thouc Pa Nom. Ce haut fonctionnaire a lancé, paraît-il, une circulaire d'après

1. Sé. Terme employé depuis Lakhôn jusqu'au Cambodge, dans le même sens que « nam » ou rivière.

laquelle les amateurs n'avaient qu'à verser entre ses mains 25 cattis, pour être bombardés Tiao, un peu moins pour le titre d'Oppahat.

Mais, l'argent empoché, il en demande autant maintenant pour faire agréer ses propositions par le Gouverneur. Voilà 4 ans que cela traîne. Messire Pra P'hi Pat se tâte, et balance le sacrifice immédiat de belles barres sonnantes avec les sourires d'un avenir brillant, mais indéterminé. Sa perplexité est comique. Mais, après tout, voyons-nous en France un procès se gagner plus vite qu'une charge au Laos? Quand la chance vous gratifie d'un dénouement (si tardif soit-il) les résultats sont-ils meilleurs en somme?

Le plus clair, chez nous comme ici, ne passe-t-il pas au fisc, à la chicane et à ses suppôts? La patience nous est aussi nécessaire qu'au pacifique Opiacé. Encore, lui, trouve-t-il son rêve réalisé, pour un moment du moins, dans la fumée dont il endort son attente. Sa pipe et sa philosophie aident son stoïcisme et lui procurent des jouissances imaginaires en attendant celle du pouvoir réel.

Car ce n'est certes pas une dignité purement honorifique que celle de Tiao. A chacune des charges de tout Muong qui se respecte est affecté un certain nombre d'inscrits dont la redevance est personnelle au titre. Tant à l'Oppahat ou doublure du Tiao, tant au Ratsawong trésorier, tant au Ratsabout secrétaire ou greffier. Quant au Muong Sen, il est chargé de rendre justice exécutive et, par suite, de régler la condition des administrés.

Les Kromakan, ou notables, sont exempts d'impôts et de prestations. Viennent ensuite les inscrits ou plébéiens payant les uns et faisant les autres. Une part est affectée aux autorités, l'autre au Ratchakam ou service du Roi. Enfin, à l'étage inférieur, se trouvent les esclaves.

Ici encore, deux ou trois catégories : les esclaves personnels des grandes familles sont généralement groupés par villages ; leur installation sur les terres nobles remonte à l'organisation primitive des Muongs. Leur condition est à peu près celle de la clientèle des patriciens romains.

Ils sont pour la plupart Kha ou Pou Thaï et organisés parfois en sous-Muong comme M. Wé et M. Kout-Souman.

Plus bas encore, viennent les esclaves pour dettes, de toute race. La coutume laotienne admet que la servitude du père entraîne celle de

Fig. 22. — Le monument de Pa-Nom

toute sa lignée. La libération n'est possible pour lui ou l'un des siens, que si chacun d'eux réussit à payer la somme même pour laquelle le premier a été vendu ou réduit en esclavage. Abus monstrueux et féroce qui maintient indéfiniment sous le joug, quoi qu'ils fassent, les descendants tombés en servitude par la faute d'un seul.

A cette dernière catégorie d'esclaves se rattache, en apparence, le dernier échelon, les esclaves de prise, Kha, Thaï, Annamites même. Pourtant, on se défend ici d'avoir autre chose que des esclaves pour dettes. La loi siamoise a même voulu récemment interdire le commerce de chair humaine. Mais elle est si aisément tournée! Il suffit au conseil du Muong d'apposer son cachet au reçu par lequel le vendeur reconnaît avoir cédé ses droits sur le prisonnier de guerre. Du coup, celui-ci devient esclave pour dettes : sa dette étant égale au montant de la somme dont son maître actuel a payé son acquisition.

Et voilà comment, au Laos, il n'y a que des esclaves pour dettes! Rechercher comment, pourquoi, et par quelles mains l'étranger a été vendu, cela regarde-t-il les juges Lao? Ils soutiennent que non : c'est, disent-ils, uniquement affaire à celui sur le territoire de qui la dette a été contractée, c'est-à-dire l'homme pris.

En effet, le Tiao, secondé par ses assesseurs, est responsable de la police sur son territoire. L'organisation du Muong est parfaite sur ce point. Nul n'y peut, en principe, circuler sans une autorisation écrite du chef de province, mentionnant les territoires et localités pour lesquelles l'autorisation a été donnée. Le vagabondage, avec tous les inconvénients qu'il entraîne en pays souvent troublé, est donc à peu près impossible. Tout délinquant doit être mis aux ceps de par le Ta Seng ou maire du village sur le terrain duquel il est pris. Comme l'autorité a tout intérêt à faire du délinquant un inscrit ou un esclave (toujours pour dettes), le mal serait vite coupé dans sa racine.

Aussi trouverons-nous dans ces deux principes, passeport et esclavage pour dettes, deux moyens puissants de gouvernement, quand il s'agira d'organiser les provinces à la conquête, pacifique desquelles nous travaillons aujourd'hui.

J'écrivais en janvier 1893 dans un Essai sur la rive gauche du Mé-Khong, p. 11.

« La légalisation des créances pouvant entraîner l'aliénation de la liberté devra être exclusivement réservée à l'autorité française éclairée par la coutume.

« C'est, avec les causes capitales et celles dépassant un chiffre que l'expérience démontrera, le seul cas où le pouvoir protecteur doive intervenir dans l'administration indigène, autrement que par ordre et par contrôle.

« Le moyen de contrôle le plus simple qui me paraisse devoir être proposé est la délivrance, au Tiaos, de carnets-souches comprenant un nombre de quittances proportionné à celui des inscrits déclarés. Ces quittances, délivrées par le Ratsawong, au reçu de la capitation, porteraient au verso autant de cases qu'il sera décrété de jours de corvée gratuite. Elles tiendraient lieu du permis de circulation dans le muong, sans lequel, aujourd'hui, nul indigène ne peut voyager. Elles permettraient, par l'apposition des cachets ou signatures des autorités les ayant commandées, de constater la fourniture des corvées et d'établir en fin d'exercice la majoration des impositions à réclamer pour les corvées non remplies. Celles-ci seraient remplacées par une contribution proportionnelle.

« Quant à la circulation de muong en muong, un carnet à souches analogue permettrait aux Tiaos d'en accorder l'autorisation au tarif voulu et d'exercer sur les étrangers la surveillance incombant actuellement à leur charge.

« Les patentes, enfin, classées suivant l'importance et la nature du commerce qu'elles autoriseront, et les passeports ne devraient être délivrés que par l'autorité française.

« Il importe, en effet, surtout au début de notre occupation, que la tranquillité soit parfaite ; c'est-à-dire rigoureuse la surveillance sur les étrangers, particulièrement sur les Siamois et les Birmans. Il est probable que les territoires rétrocédés, de gré ou de force, par le Siam, seront le théâtre de quelques tentatives isolées ou groupées de la part des agents

qu'il y a si longtemps entretenus. Sous couleur de maraude, bien des vengeances particulières et des essais de troubles seront tentés. Et ce, avec d'autant plus de facilité que l'existence du brigandage sur le territoire siamois nous enlèvera tout prétexte à prendre les soi-disant malfaiteurs pour des agents siamois nos ennemis.

« Aussi, tout en resserrant le réseau indigène de surveillance admis par la coutume, faudra-t-il le renforcer dès le début par la création de forces ou d'une troupe entièrement en notre main. »

Avec de la prudence, de la justice et de la fermeté, notre autorité doit être la bienvenue dans tout le Laos.

Sous notre protectorat, le dicton ancien « Oc Soué Keô, eô soué Lao » doit recouvrer toute sa valeur. « On paie le tribut à l'Annam de bon cœur et au Laos par la force. »

Voilà comment les gens de Pa-Nom m'ont défini leurs regrets pour le temps, encore tout proche, où la suzeraineté débonnaire de l'Annam s'étendait jusqu'au Pou P'han et jusqu'à Vien Tian même, cœur du Laos. D'instinct tous espèrent voir renaître, sous notre drapeau, l'indépendance et l'unité de leur race, déchirée par les querelles entre leurs voisins de l'Est et du Sud.

Ceux-ci avaient eu le dessus jusqu'ici, ils en ont abusé. Nous, au contraire, nous affirmons notre respect pour l'autonomie légitime de chaque race. C'en est assez pour nous conquérir la sympathie de toutes.

6ᵐ. — Le 19, malgré la bonne volonté du chef du village, impossible de passer le fleuve avant 2 heures.

Les pirogues, avec le vent violent qui s'est élevé, risqueraient de couler en embarquant les lames, hors de proportion avec leurs plats bords. Nous coucherons à trois pas d'ici à Kha-Kham, village de Pou Thaï revenus tout récemment d'exil. Emmenés par les Siamois et déportés sur la rive droite, il y a 25 ans, ils viennent d'obtenir de repasser sur la rive gauche. La population a diminué de moitié dans ses pérégrinations. Les uns sont morts de misère, les autres à la suite des cruautés subies. Les survivants ont vu leurs frères récalcitrants ligotés par les tahan qui leur passaient un rotin à travers les muscles du bras ; ils ont vu massacrer

les vieillards et n'ont pu ramener de femmes que celles ayant cessé de plaire à leurs maîtres.

La terreur est partout la même. Partout couve la rancune, étouffée par la crainte des excès qu'une organisation supérieure permet aux conquérants d'exercer impunément, au milieu de populations désarmées et désagrégées comme le sont celles du centre indo-chinois.

30km. — Le 20 nous parcourons 30 kilomètres en forêt clairière déserte. Le sol plan, à peine ondulé, formé de grès et de sables ferrugineux, est couvert de gazon sous une haute futaie de maï hang bien venus. Un peu à l'Est du gué d'un ruisseau appelé Houé Ting Kong, nous avons quitté l'excellente route qui descend au Sud sur Nam Nao, le plus gros centre de la région. On peut y accéder en charrette à bœufs. Pour nous, nous allons camper aux bords du Nam Ta Hao à l'écart des villages.

Règle générale, ceux-ci évitent de s'établir sur la grande route.

Les Kha de la plaine sont ici des So. C'est-à-dire qu'ils ont pris le costume et les couleurs laotiennes, tout en gardant leur langue ; seul point qui les différencie des Soué. Du moment qu'on est Soué, on peut se dire Lao, et on n'y manque pas. Il est frappant de voir ces malheureux sauvages déguiser d'abord, puis répudier leur origine Kha aussitôt qu'ils le peuvent. Celle-ci en effet équivaut pour eux à l'ostracisme par rapport au Muong laotien.

N'appartenant à aucune circonscription, le village Kha peut devenir la proie du premier venu assez fort pour lui mettre la main dessus. Le manque de cohésion, de solidarité, qui a facilement asservi la race aborigène aux Thaï, puis au Siam, fait encore entrer les individus avec une extrême aisance dans le moule laotien. Ils préfèrent s'agréger par villages au Muong voisin, plutôt que de passer individuellement au service de maîtres quelconques, au hasard des mésaventures inhérentes à la vie des sauvages.

La liberté abusive, que le droit du plus fort permet sans l'assurer dans les montagnes du Sud, n'est guère appréciée que là où le contact avec la demi-civilisation des voisins n'est pas immédiat. Partout ailleurs c'est à qui passera au So, ou mieux au Soué, pour devenir immédiatement

chasseur d'esclave ou recéleur commandité et appuyé par le Muong dont on peut relever. C'est ainsi que dans tous les territoires facilement accessibles de la plaine, le Kha s'intitule Sô, Soué, Sôi, Kôi, Koui. Ces noms sont synonymes et désignent seulement des nuances ou des dialectes différents. Le fond est le même, c'est le Kha laocisant, et il s'applique à lui-même le terme qui le caractérise : Soué, c'est-à-dire celui qui paie l'impôt. Le Lao pur, ou se prétendant tel, se dénomme Thaï Lao.

32^{km}.500. — Le 21 nous continuons notre route à l'Est sans rencontrer un village. 5 kilomètres avant la couchée, nous coupons, près de B. Büng, un gros sentier reliant Pou Houa et Nam Nao, route jadis suivie par le Dr Harmand. C'est bien encore la forêt clairière dont il me souvient qu'il se plaignait tant. Mais elle est charmante, à cette saison. Le sol gazonné est élastique et verdoyant. On marche sans fatigue à l'ombre de la futaie juste assez espacée pour abriter du soleil printanier. Plus de pluies, plus de coups de chaleur, plus d'orages et des relais de porteurs échelonnés exactement! La plupart sont des Pou Thaï, gais, bons enfants, actifs et alertes, avec lesquels c'est plaisir de dauber sur les Siamois, leurs ennemis nés et leurs maîtres du moment. Leurs plaintes sont unanimes. Il leur faut entretenir les miliciens pris parmi eux. Le système siamois est bien simple. Chaque Muong doit fournir un certain nombre de gardes civils qui vont à tour de rôle tenir garnison dans les postes fournis par la région. Un ou deux gradés siamois leur donnent des rudiments d'instruction militaire, suffisants pour en faire des gendarmes parfaits dans un pays qu'ils connaissent mieux que leurs poches, d'ailleurs absentes. Les uniformes sont en magasin et n'en sortent que dans les grandes circonstances. Faction terminée, les miliciens rentrent chez eux et sont remplacés par une autre équipe ; leur entretien est resté aux frais de leur famille. Les Réguliers « Tahan » liés au service militaire à vie et marqués au fer rouge comme chair à canon, sont pris dans les Muong éloignés, ordinairement parmi les fils des populations transportées aux environs de Bangkok et au Siam même. Les conquérants savent très bien qu'une fois armés et dépaysés, les Thaï du Nord et les Pou Thaï feront leurs meilleurs soldats. Ils en forment le noyau de leurs postes lointains et de leurs

cadres inférieurs, se réservant à eux-mêmes hauts commandements et soldes importantes. Petits et grands dans la hiérarchie siamoise vivent sur le pays dont ils ont la garde et ce n'est pas la moindre cause de mécontentement dans les provinces frontières, déjà épuisées par leurs razzias antérieures.

A ces imperfections près, leur système n'est pas mauvais. Pour preuve, la facilité avec laquelle ils tenaient à cette époque presque toute la vallée du Mé-Khong à l'aide d'un personnel et de postes invraisemblablement faibles en nombre. Sauf à en rectifier l'application, je crois leur méthode excellente. En effet, la première condition pour maintenir l'ordre dans une colonie est d'avoir en main une arme supérieure à celles que les indigènes peuvent tourner contre vous. Or en prenant, dans les races à utiliser, ce qu'il y a de mieux doué sous le rapport militaire, en donnant aux gens ainsi choisis une instruction spéciale et continue, sans leur laisser loisir ni possibilité de changer de profession, on acquiert sur les autres la supériorité morale et matérielle indispensable.

En assurant à ces soldats des avantages marqués sur leurs frères de race, on se les attache, on sépare leurs intérêts de ceux de leur milieu d'origine. Enfin pour avoir droit à leur dévouement complet, il reste, après les avoir usés au service actif, à leur procurer une retraite enviable dans des postes où ils puissent être encore utiles.

La seconde condition est que les forces entretenues sur les points nécessaires soient complètement au courant de la situation des esprits, des amitiés et des hostilités, des ressources matérielles, de la topographie.

Il faut surtout que le pays soit connu sur le bout du doigt, seul moyen d'agir à temps, où il faut, et avec peu de monde. C'est faire l'économie d'un personnel nombreux, et celle des impairs trop souvent commis par les nouveaux débarqués, ignorant tout. On ne peut connaître une région qu'en y séjournant, on ne peut prendre le vent qu'après avoir déjà pris le contact avec la population. Or, il faut pour cela parler la langue et avoir comme auxiliaires des gens du pays même, ou l'ayant pratiqué longtemps.

Logiquement donc, qui veut assurer le bon ordre dans ses colonies

doit, avant tout, se créer des soldats de carrière pris en petit nombre dans la population même environnant les postes, et pour la plus grande part, dans les races voisines ou similaires. Les garnisons de ces postes doivent, en plus, être permanentes pour utiliser complètement la supériorité qu'on s'est donnée.

Avec bien d'autres, je crois donc vicieuse la constitution actuelle des troupes indigènes. Le service à terme limité sert simplement à fournir à la rébellion, ou à la piraterie, des éléments meilleurs que les recrues toujours renouvelées qu'on devra leur opposer. Faire un soldat pour le licencier ensuite, c'est mettre aux mains de l'indigène un instrument commode, lucratif et supérieur, qu'il emploiera contre ses voisins, ou contre nous-mêmes, puisque nous lui en laissons la liberté. Certain que nous le rendrons à sa charrue et à son milieu, l'indigène, pour combattre ses proches, et surtout pour se compromettre vis-à-vis de ses chefs naturels, qui vont le reprendre demain sous leur coupe, n'aura jamais l'ardeur, l'élan et le dévouement nécessaires. Le seul moyen de l'intéresser à notre cause est de l'y attacher à jamais, en lui assurant une vieillesse indépendante, à l'abri du besoin et des représailles, d'autant plus âpres qu'il nous aura mieux servi. Employons donc à notre service nos contingents indigènes, jusqu'à usure complète, et même après, si nous pouvons. Le mieux à mon sens est de réserver tous les emplois de gendarmerie et de police aux gradés vieillis, et, pour les autres, de leur donner des concessions à proximité des postes à établir. On créerait ainsi des centres ou « marches » militaires, faciles à surveiller d'une part et de l'autre très capables de donner à la garnison une base, un appui autrement sûrs que les malingres et éclopés, laissés d'ordinaire à la garde du blockhauss, en cas d'opérations.

Quant aux gradés français, il y aurait, à mon avis, tout avantage à adopter pour eux la spécialisation à telle arme, à tel contingent, et même à telle région et à tel poste : resterait à en assurer le recrutement et l'instruction d'une façon rationnelle.

Pourquoi serait-il impossible de faire alterner pour eux les séjours coloniaux de 2 ou 3 ans, avec des congés de trois à six mois, suivis

d'une période d'instruction entière complétant à un an leur séjour en France ?

Cette instruction se ferait dans un corps de leur arme de l'armée de terre. Il est bon que l'indépendance et l'initiative développées sous l'influence de la vie coloniale soient canalisées et rectifiées grâce à un retour périodique à la règle et à son observance minutieuse. Les gradés coloniaux ne seraient pas du reste seuls à profiter de leur passage dans les cadres métropolitains. Ceux-ci gagneraient, au contact de camarades ayant été appelés à agir par eux-mêmes. Certains acquerraient des idées plus générales et plus exactes sur les conditions d'existence humaine en dehors du cercle étroit où l'on vit trop souvent en France. Le levain colonial, infusé à petite dose dans la classe moyenne, y développerait des germes d'énergie et de puissance de travail, appliqués jusqu'ici à la seule conquête des places et prébendes administratives. Ces forces se tourneraient vers l'action extérieure, l'expansion coloniale et la décentralisation, si nécessaires à notre époque. Beaucoup de bons esprits sentent d'instinct l'importance de cette évolution, que d'autres peuples plus au courant des conditions générales de la vie, ont déjà presque achevée. Mais beaucoup chez nous hésitent sur les voies et moyens. Les moyens exposés plus haut, je crois, seraient facilement pratiques et féconds. Surtout si au bout de leur carrière, localisée autant que possible dans une région ou une province, les gradés européens ont droit à une concession dans le pays même où ils ont vécu. Acclimatés, rompus aux exigences de la vie coloniale, au courant des mœurs indigènes et des ressources du sol, ils formeraient un noyau de colons d'élite, immédiatement capables de mettre en valeur la terre à eux confiée. Le poste, le village militaire et le groupe de concessions, formeraient un noyau compact, solidaire d'intérêts et d'efforts convergents. Ils donneraient à la population indigène l'exemple de l'utilisation intelligente et du développement des ressources locales.

Pour les officiers, les mêmes règles seraient applicables, du moins quant à la spécialisation et aux périodes d'instruction.

Que d'efforts et de colonnes inutiles, que de pertes de temps et d'argent épargnées, si l'on s'était décidé à laisser sur place les chefs ayant su

acquérir connaissance suffisante de la topographie et des habitants de leur région ! Que d'écoles évitées, si de nouveaux venus n'étaient pas souvent partis en guerre contre un ennemi qu'ils ne savaient où trouver ; confondant parfois les travailleurs inoffensifs avec les rebelles, et fréquemment, instruments irresponsables entre les mains et au service des vengeances, des intérêts personnels des mandarins ou des espions. Que de dévastations commises, sous prétexte de punir les méfaits de quelques rôdeurs, généralement étrangers au pays et moins nuisibles à sa prospérité que le passage de nos lourdes expéditions.

Car il ne faut pas se faire illusion. Nécessaire pour pénétrer dans une région franchement hostile, le système des colonnes devient vite le moins fécond et le plus onéreux, avec le moins de résultats, aussitôt qu'elles ont rempli leur but : dégager la ligne d'opérations.

Ce système est celui des amateurs d'affaires. Mais si cette méthode peut convenir à des chefs temporaires pressés d'entasser des lauriers, elle a le grand inconvénient de coûter beaucoup d'hommes, d'argent, et de laisser après soi le pays à l'adversaire. Il peut facilement effacer derrière vous, aux ruines près, toute trace de votre passage, et faire payer cher à ceux qui se sont compromis à votre service, l'aide momentanée, donnée souvent bien malgré eux. Impossible de compter sur les sympathies de gens qu'on doit abandonner par la suite.

La seule tactique rationnelle est celle des postes établis pied à pied, reliés par de bonnes voies de communications, appuyées, de temps en temps, aux centres nerveux, c'est-à-dire aux points stratégiques, sur des garnisons renforcées prêtes à porter leur effort sur les points menacés. Mais pour tendre ainsi un réseau de postes de surveillance, faut-il beaucoup de monde ? Oui si l'on n'a sous la main que des gens étrangers au pays, n'y servant que comme ils serviraient ailleurs, à tant l'heure. Oui, si l'on a des garnisons et des officiers déchargés de la responsabilité du bon ordre dans leur rayon, appelés d'un moment à l'autre à passer d'un théâtre d'opérations à l'autre. Dans ces conditions, qui donc se donnerait la peine d'étudier son terrain, de lier partie avec la population ?

Mais la thèse est toute autre, si le commandant du cercle devient

responsable, s'il est jugé d'après la sécurité et la prospérité dont il réussit à doter son territoire. Il faut lui en donner le goût et le moyen, en le maintenant sur place assez de temps pour qu'il recueille le fruit de ses efforts : il faut qu'il ait intérêt à voir clair autour de lui.

Topographie, ressources, races et influences locales doivent être l'objet de ses études constantes. Sans parler de la nécessité impérieuse pour tout chef de troupes indigènes de prendre un contact immédiat et personnel avec ses hommes.

Donc il faut à l'officier, autant qu'à la troupe, la permanence et la spécialisation. Or la loi actuelle est précisément le contraire. Il faut cependant, si nous voulons la fin, recourir aux moyens et revenir à d'autres principes.

Imitons les Siamois et nous n'aurons guère besoin, au Laos, de plus d'hommes qu'ils n'en avaient à l'époque.

Sachons, comme eux, suppléer au nombre par l'exactitude et la célérité des renseignements. Installons dans chaque localité importante un ou deux vétérans, agents d'information chargés de nous avertir de tous les faits bons à connaître, autrement que par les rapports des intéressés. Dans chaque Muong, des gens de cette sorte rendaient compte aux Siamois de toutes nos allées et venues. Parmi mes porteurs, j'ai toujours un amateur qui se prélasse. C'est le milicien chargé de m'espionner, sous prétexte de surveiller l'exécution de la corvée qu'impose le transport de mon bagage.

15^{km}. — Le 22 nous tombons, au delà de Kout Hang, sur la grande route de Bang-Mouk à Pou-Houa, levée par le D^{r} Harmand.

A B. Pak Kha Nia, un pauvre diable vient réclamer la justice française. Il est originaire du Hua Panh Hatang-Hoc. Sa mauvaise étoile l'a fait tomber, il y a six ans, aux mains de malandrins qui l'ont vendu ici pour 2 barres (30^{p}). Ses maîtres actuels l'ont suivi et ne contestent pas le fait. Mais, forts de la coutume, ils se déclarent prêts à libérer leur esclave à la condition qu'il se rachète. Comment le ferait-il le malheureux ! Tout le travail de l'esclave, et jusqu'à celui des enfants qui peuvent lui naître, est acquis à son propriétaire. Je n'ai pas qualité pour trancher

pareille question et je suis navré de n'avoir à donner au misérable d'autre espoir que celui de l'établissement du protectorat français.

Et encore ! Quelle solution trouver pour ne pas léser, d'une part, les droits de la liberté et de l'autre ceux de la propriété, telle que la reconnaît la loi lao? Il serait possible, il me semble, de sauvegarder l'une et l'autre, en obligeant le créancier à payer à son esclave, ou à déduire de sa dette, une somme fixe attribuée à la journée de travail. Ou mieux, ne pourrait-on pas, dans le régime futur à appliquer aux populations laotiennes, exiger un certain nombre de journées de prestations à faire exécuter par les esclaves pour dettes, au compte des travaux publics. On les libérerait ainsi, au prix de leur travail, utilisé pour l'intérêt général. En tout cas il serait, je crois, dangereux de heurter de front les droits plus ou moins légitimes des détenteurs actuels d'esclaves. Nous risquerions de nous aliéner profondément toute la population libre, jusqu'ici des plus sympathique à notre intervention. Nous ne trouverions pas d'appui équivalent dans la tourbe de serfs, déshabitués de la liberté et du travail volontaire. Au reste, dans le Laos central, les esclaves personnels et proprement dits, ne sont pas en majorité. A Kout Hin, on en accuse 12 seulement.

D'après les renseignements pris là par Crouicht, les sables de la rivière d'An Kham seraient aurifères. Les indigènes exploiteraient du fer à B. Nong près de M. Vang, et du sel à un jour de M. Nam Nao.

24^{km}. — Vendredi 23, la route longe à distance le cours du Sé Khiam-P'hon. Le sol de la vallée est un mélange d'argile et de sable arrosé par une foule de ruisselets donnant à la végétation une richesse extrême. A B. Na-Niou, les Siamois, au début de leurs difficultés avec nous, avaient fondé un poste en pleine rizière. Ils n'ont pu résister à la fièvre et leur chef est allé en mourir à Bangkok. Ils ont, du coup, renoncé à la frontière qu'ils avaient marquée, ici près, à l'aide d'un portique en bois, et l'ont reportée plus à l'Est.

Passons outre et allons camper à l'Houé Kha. C'est le troisième des quatre ruisseaux rapides dont la réunion forme le Sé Khiam-P'hon. Ils sont issus d'un mouvement de terrain dont les pentes vont en s'élevant

doucement vers le N.-E. L'assise est formée de grès sombres, durs et arides constituant le Pou Sang-Hé ou Tiang-Hé. Cette ride du sous-sol commun à tout le bas Laos est coupée, du N.-O. au S.-E., par une faille dont la tranche forme la limite Sud des bassins opposés du Sé Baï et du Nam Kok.

Nous montons le 24 sur les pentes dénudées de cette assise. Près du gué d'aval du dernier ruisseau, appelé Houé Faï, nous trouvons deux stèles marquant l'ancienne limite entre l'Annam proprement dit, et son tributaire, le Muong Lakhôn ou Lak Bien Phu. Les bornes sont en grès, hautes de $1^{m},50$ environ et taillées en forme de cigarre. L'une d'elles gît à terre.

De là, nous nous élevons par une pente douce jusqu'au sommet du Pou Sang-Hé. Une végétation maigre revêt très incomplètement la roche aride, crevassée, ridée, noire comme la peau d'un vieil éléphant. De place en place, dans les creux, du sable blanc figure comme des taches de neige.

Avec la bise aigre qui souffle sans entrave sur ce plateau, l'illusion serait presque possible. Mais en se retournant, on a sous les yeux, à ses pieds, toutes les gammes des verts, nuancées par les mouvements du terrain fuyant en ondulations molles jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon. Là, elles tournent en bleu pâle, puis se fondent dans l'azur d'un ciel limpide et froid comme un ciel d'occident. Au faîte de la rive rocheuse, atteint par 450 mètres d'altitude, le sol manque brusquement et l'on retombe à pic, à travers les éboulis de grès, dans la plaine du Sé Baï.

Ici le terrain change. Ce sont des alluvions argilo-calcaires très profondes, très riches, jadis partout cultivées et habitées par les Pou-Thaï. Les anciens habitants ont formé le plus clair et le meilleur des emprunts faits par le Siam à la rive gauche du Mé Khong, pour peupler ses propres territoires. Aujourd'hui quelques rares et misérables villages n'ont pas assez de bras pour lutter contre la forêt envahissant la terre de leurs ancêtres. Elle a jeté son épais manteau sur toutes les blessures faites par les conquérants.

A B. Na Noi, point où bifurque la route sur Pou-Houa, les Siamois

ont encore marqué une nouvelle étape d'empiètements par l'élévation d'un autre portique. Aujourd'hui distancé, il n'indique plus que la limite des territoires récemment attribués à Lakhôn, au détriment de Pou Houa.

5 kilomètres plus loin, nous quittons la grande route de ce muong à Tchepôn, pour aller coucher au hameau de Na Coun-Tianh. Là gîtent une dizaine de miliciens peu enthousiasmés, semble-t-il, de monter la garde dans ce fond vaseux.

26^{km},500. — Le 25 nous marchons droit à l'Est, à plat, en forêt coupée de nombreux ruisseaux arrosant des Na abandonnés. Nous atteignons sans nous en apercevoir la cote 270, puis nous traversons un ruisseau, aussi quelconque que les précédents. Ici comme partout, le chapelet des questions habituelles se déroule, pour le principe : « Nam hui toc nam Nhang ? Où se jette ce ruisseau ? » Réponse : « Toc Nam Kok. » Tiens ! Qu'est-ce à dire ? Serait-ce l'affluent droit du Sé Bang Hien, confluant bouche à bouche avec le Tchépôn ?

« Nam Kok toc Nam Nhiang ? » Réponse : « Toc Sé Bang Hien. » Nous y sommes. On peut donc passer du bassin du Tchépôn, aux portes d'Annam, de plain-pied dans celui du Sé Baï et, par le Sé Bang Faï, dans le bref supérieur du Mé-Khong. C'est pour moi un problème important enfin résolu. Si la navigation du fleuve est reconnue impossible ou trop onéreuse, entre Kemmarat et Kong, la nature nous a tracé ici un chemin, détourné en apparence, mais direct et surtout facile, entre la côte et le Grand Fleuve. Dernière et frappante vérification du principe en vertu duquel les plissements orientés S.-E., N.-O. permettent de remonter, sans obstacles, de vallée en vallée, au loin vers l'intérieur.

Sur le versant du Nam Kok, le terrain se mouvemente légèrement mais comme sur place, à la limite des deux grandes assises indo-chinoises. Au Sud, court la crête de grès du Pou Tiang Hé, suivi du Pou Ka Sac. Au Nord, s'étagent les plus basses assises du plateau calcaire carbonifère. Nous allons bientôt, à travers les échappées de la forêt exubérante, entrevoir les silhouettes bien connues des roches abruptes qui hérissent, comme les dents d'une étrille, la surface des plateaux du Kam-Môn et du

Pou-Houa. Nous les retrouvons ici, comme dans le Nord, régulièrement orientées parallèlement à la ligne de partage. L'une d'elles, le Pou Hin-Som, ou montagne d'alun, s'élève sur la rive droite du Nam Kok. Nous atteindrons celle-ci par 230 mètres, après avoir pataugé dans des rizières profondément encaissées et les cultures magnifiques de B. Na Leuk. Le passage des éléphants de charge, employés dans la région, transforme en cloaques infects les terrains détrempés. Il en pétrit, triture, aère et fait fermenter la masse, en des bourbiers empuantis. Même dans les parties fermes du terrain, les énormes pieds des pachydermes ont tracé, dans les marnes argilo-calcaires, des tranchées profondes, au profil géométrique, où le chemin circule encaissé entre des ondulations peu mouvementées.

Une sala nous attend immédiatement au bord de la rivière et nous y trouvons le Ratsawong, petit vieux à la mine délurée, à la tunique de soie bleu de ciel, constellée de rosaces brodées d'argent. C'est un costume bien annamite pour un fonctionnaire laotien. Et pourtant son propriétaire commence par ignorer tout, de la vassalité récente dont il porte encore la livrée. La consigne a été donnée par le Khaluong installé depuis peu à Am Kham. Mais comme le Ratsawong a dû contribuer au bien-être des envahisseurs en mettant à sac son étable et son trésor, comme il a dû céder sans remboursement son ivoire et trois éléphants, il ne tarde pas à se départir de sa prudence.

Le premier souci des envahisseurs a été de fermer toute communication commerciale avec la côte. Ils ont installé partout des postes de douane qui confisquent les marchandises destinées à Kham-Lo. L'article principal du pays est le cardamome bâtard ou « mak neng » qui se vend au Chinois à raison de 4 ticaux le picul.

Autrefois on lavait l'or dans le cours de la Houé Sa Mi, près d'An Kham. Mais l'arrivée des Siamois a interrompu tout travail. On ne tire plus du sol que le fer, exploité à B. Nong sur le terrain de M. Vang.

10^{km},500. — Le 26, nous gagnons ce dernier point, par une traverse au milieu de raï étendus. M. Vang n'est plus qu'un hameau, à côté des ruines d'un fortin annamite. Le Tiao, qui porte le titre de Huyen, délivré

par le roi rebelle Ham-Mhi, avait fui au moment de l'invasion siamoise. Il était payé pour savoir ce qu'il risquait à l'attendre. De tous temps, depuis la chute du Vien-Tian, son muong a été ravagé par les incursions siamoises, ses sujets ont été emmenés en esclavage, leurs terres et leurs familles désolées par des cruautés inouïes. Son père est mort en servitude,

Fig. 53. — Porteurs Sô de Ang Kham

son frère, ayant embrassé la cause de l'envahisseur, a été chassé une première fois par les Annamites. Pourvu par le Siam d'un titre de Tiao Muong infime à M. Vé, il est chargé aujourd'hui d'exploiter un mélange d'anciens sujets de M. Vang : Pou Thaï et Kha.

En effet, la majeure partie de la population du Muong est composée de Kha Su-Su, c'est-à-dire pacifiques et tributaires de la féodalité Thaï. Vasselage bien doux, car on ne leur imposait que des redevances très

faibles, en nature toujours. Les Thaï, seuls, payaient à Kham-Lo 4 ticaux de tribut annuel ; mais les temps sont bien changés. L'impôt, il est vrai, a été provisoirement supprimé, mais largement compensé par des charges, des corvées, des contributions en nature imposées par les Siamois, pour eux et leurs miliciens. En outre l'arrivée des envahisseurs a entravé tout commerce et toute industrie dans le pays. Les marchands annamites ne peuvent plus franchir les postes de douane qui ont été établis sur toutes les routes principales. On a même dû interrompre le lavage de l'or, qui se pratiquait dans l'houé Sa-Li. Actuellement, il n'en est plus produit nulle part, dans le Laos Pou Thaï, même à Ban Tong-Ac, point réputé, sur le haut Nam Teun.

Notre hôte, jeune homme à figure grave et intelligente a cherché à échapper à l'oppression, il a fui chez les Khas, mais le commissaire siamois l'y a fait reprendre. Ce dernier tente de me persuader que le chemin de M. Khaloc est impraticable et que la voie archi-connue de Tchépôn est préférable. Cela ne fait pas mon affaire, aussi je ne lui raconte pas comment je compte effectuer mon voyage.

Le 31, je prends ostensiblement la route du Kam-Môn, par Tialet, Ta P'ha Tion et Pou Houa. En venant de M. Vang, pour atteindre An-Kham, nous avions suivi la brèche pratiquée, par la houé Sa Nhi, dans une strie calcaire. Aujourd'hui, nous en franchissons deux. La première est très étroite et sépare An-Kham d'une cuvette fertile, arrosée par le haut Nam Kok. La deuxième offre à son sommet, élevé de 300 mètres en moyenne, un plateau allongé, couvert de prairies et de forêts maigrement arrosées. Vers le milieu, se détache, au Nord, un chemin bien battu. Personne, dans mon équipe, n'en connaît la direction ni le point d'aboutissement ! Patience ! Si la consigne du Khaluong est très observée, j'arriverai pourtant bien à exécuter la mienne. Il faut absolument que je trouve le passage signalé au capitaine Cupet, par le Pou Da-Mai, sur Dong Hoï.

16^{km},500. — Le 1er novembre nous descendons, de notre terrasse, dans la vallée fertile du Nam Pha-Nang. Là se cache, dans un enfoncement, Na-Poung, un hameau Thaï, de cinq cases seulement. Il n'y a pas

de riz et mes porteurs de M. An-Kham déclarent qu'ils n'iront pas plus loin. Pour comble de malheur, Crouicht est malade.

17 juin. — Le 9, je déclare aux porteurs que je vais aller plus loin en chercher d'autres et des vivres. En attendant, je les rends responsables, eux et leur chef, de mes bagages et de mon interprète, jusqu'à mon retour. Je

Fig. 24. — Village Pou thaï de Na Poung.

prends, avec mon boy Ouck et un seul guide, un gamin, le chemin de l'Ouest. Nous sortons du cirque de Na Poung et nous tombons dans une large vallée, orientée suivant la direction générale des crêtes calcaires. L'une d'entre elles, haute muraille verticale de plus de 400 mètres, borde sans interruption le versant droit du Nam Phanang. Mais, à l'Est, dans la direction de l'origine de la vallée, la grande chaîne apparaît, à l'horizon, avec une large dépression. « Ce doit être la route du Damaï.

N'est-ce pas, gamin ? » — « Mèn Khanoi. Parfaitement, monseigneur. » — « Nous y sommes ! C'est en vain que le Siamois aura voulu nous barrer la porte. Nous tenons la clef et la tenons bien. »

Nous descendons le Nam Phanang, tantôt en prairies, tantôt sous forêt, où les sangsues nous font encore passer de mauvais quarts d'heures. Couchée à Ta pa Tion.

10km. — Le 3, je pousse jusqu'à Na Phanang, en bon terrain de forêt, coupée de rizières et de villages, puis je rentre à Ta Pa Tion, où je puis racoler une douzaine de porteurs et quelques vivres.

10km. — Le 4, retour à B. Na Poung. J'y retrouve Crouicht et les bagages intacts ; je déclare au chef des coolies qu'il lui faut absolument transporter mon bagage et mon interprète à An-Kham, puisque je ne peux trouver d'autres porteurs.

27km,500. — Le 5, j'obtiens un demi-succès sur la vieille mauvaise tête qu'on m'a donnée pour arrêter, plus que pour conduire mon convoi. Il remportera à An Kham mon interprète et mes bagages. Je remets à Crouicht de quoi m'attendre patiemment, et une lettre par laquelle j'informe le Kha-luong que j'ai trouvé un passage menant en Annam et que puisqu'il ne me l'a pas indiqué, je vais m'en aller par là. Je le charge de faire transporter, par la route qu'il voulait me faire suivre, mon interprète et mes bagages. Si, le 15 courant, je ne trouve pas le tout arrivé à bon port à Quang Tri, je reviendrai les chercher chez lui avec l'escorte nécessaire.

Sur ce, voilà mes impédimenta en route. Aussitôt les talons tournés du dernier porteur, je charge mes coolies de Ta Pa-Tion de mon léger bagage personnel, je prends mes jambes à mon cou, et la direction du Pou Da-Maï.

Nous remontrons bientôt le N. Phanang, puis nous passons, entre deux dents calcaires, dans la cuvette du N. Tiala. De là, nous allons grimper, à travers des éboulis de gros blocs calcaires, un éperon enserrant de près le cours du Sé Bang-Faï supérieur. Nous atteignons cette rivière à la nuit, au village Kha de B. La-Boi.

17km,500. — Le 6, au réveil, pas de porteurs. Ceux d'hier ont décampé

me laissant aux Sô de céans. Ce sont des Kha pur sang, au verbe haut, à la langue gutturale et rude, roulant les R comme les rivières d'ici font de leurs lourds galets. Leur costume, très simplifié, se rapproche de celui des Kha du Sud, mais en moins primitif. Ils ajoutent un petit veston au simple cache-nez que leurs congénères de là-bas s'enroulent à la taille, en guise de caleçon. Leurs ornements de cou et d'oreilles sont d'aussi bon goût : cuivre et verroteries en font les frais. Après tout, pas mauvais diables, les Kha. Ils chargent mes trois ballots et nous font traverser sans encombre, sur quelques bambous, le cours rapide et profond du Sé. La rivière court, sans vallée, au fond d'une étroite crevasse fissurant le plateau calcaire. Sur la rive droite, nous nous élevons immédiatement, empruntant en partie le lit d'un ruisselet marqué par un dépôt très particulier. Les eaux, fortement chargées de carbonate de chaux, l'ont abandonné à l'air sur une saillie rocheuse affectant la forme d'un énorme bénitier de 3 mètres de rayon. Ses bords vont sans cesse s'étendant et épaississant par le dépôt des nappes qui en découlent, comme d'une vasque.

Au sommet de la rampe, assez dure, qui y accède, le terrain du plateau s'étend à plat, percé et dominé seulement, de temps en temps, par des pointes ou des chaînons rocheux, émergeant brusquement du sous-sol, au-dessus des prairies et des grandes herbes. Il nous faut coucher à B. Loung-Nhi, raï abandonné ; car, pour continuer notre route, il faut attendre le bon plaisir du personnage important de la région, le Pra-Pou-Tôn.

Ce seigneur est préposé au gouvernement des Kha Sô. Il a été récemment décoré, par les Siamois, du titre ronflant que l'on vient de lire. Il vient, dans la soirée, prendre le vent, et méfiant, hésite longtemps à me procurer les moyens de transport nécessaires. Ce qui complique l'affaire, c'est l'état de mon boy Ouck, mis hors de service par la marche d'hier. Il faudra le faire charrier et recourir à l'un des éléphants du Pra. Or, si l'éléphant porte passablement, de 3 à 500 kilogrammes, s'il passe par tous les mauvais chemins de montagne, c'est le plus lent des véhicules, en dehors de la plaine. Il prend tant de précautions, il

choisit si prudemment ses passages, que cela n'en finit plus. Puis, quand on doit lui faire faire plusieurs journées de service de suite, il demande un temps énorme pour absorber sa nourriture ; car il faut bien l'entraver le soir, sous peine de perdre la journée du lendemain à le rattraper. Enfin, son propriétaire n'aime guère à l'éloigner de chez lui. Les chemins sont peu sûrs, une proie de ce prix est bien tentante pour les malandrins. Le Pra Pou-Ton le sait et ses hésitations se lisent facilement sur sa grosse figure d'ours velu, prudent, méfiant et dur à la persuasion.

Enfin, j'obtiens gain de cause, grâce surtout à l'appui d'un marchand annamite, rencontré à La Boi. Il va profiter de notre escorte, trouvant avantageux de compléter, par notre voisinage, ses moyens de défense habituels : une lance affilée et un coupe-coupe passé dans le dos. Il est aussi pressé que nous et veut mettre en lieu sûr le fruit de sa dernière expédition. Il obtient pour lui et pour nous, de son client le Pra Pou-Ton, les gens et l'animal nécessaires.

10^{km}. Le 7, nous reprenons la marche, à 10 heures seulement, par suite de la lenteur des Sô à se mobiliser. Pourtant, ils devraient avoir le même intérêt que moi à abréger la corvée. La saison des pluies bat son plein en Annam. En cette saison, les queues de gros temps, venus du Nord-Est, passent par-dessus la ligne de partage et viennent arroser, sans discontinuer, les premières pentes du versant laotien. En été, c'est l'inverse qui se produit, avec les pluies du Sud-Ouest, qui noient les plaines du Mé-Khong. Quand l'hivernage cesse d'un côté, il recommence de l'autre. Dans la montagne annamite, on a donc presque toujours le mauvais temps, avec ses inconvénients multiples : sangsues et fièvres, brochant sur le peu de confortable des bivouacs en pleine forêt. Ce sera le cas aujourd'hui, après une étape aussi ridicule que pénible.

Nous avons grimpé, puis descendu un contrefort de la chaîne centrale, pour atteindre le N. R'Neum. Au pied du col, encore un poteau frontière siamois, tout récemment planté. La montagne n'est pas un séjour agréable, aussi les jalonneurs de frontières ne se sont pas attardés à construire les portiques habituels. Un simple piquet, entaillé en forme

de poteau bouddhique, c'est-à-dire terminé par un lotus, suffira bien pour marquer qu'ici finit la terre d'Annam. D'ailleurs, pour ce qu'elle vaut, pensent les Siamois aborneurs, on peut bien abandonner, aux Français, la dernière pente à escalader, avant la ligne de partage véritable, que leurs instructions leur enjoignaient de piqueter avant les opérations de délimitation. Pour accéder là-haut, il faut faire l'assaut d'un contrefort ardu, après avoir pataugé dans le lit du N. R'Neum : nom manquant d'euphonie, comme en fourmille la langue des Kha. Appellations, ruisseaux, chemins sont bien dignes des sauvages qui les ont baptisés et en font usage. Ces gaillards-là ne sont pas embarrassés pour choquer les consonnes, pas plus que pour tracer les pistes de montagne. Le plus souvent, le premier torrent en tient lieu. Les rivières sont les routes qui marchent, a-t-on dit ; mais on n'a pas parlé des ruisseaux. Pour le Kha seul, le lit d'une Houé peut être l'idéal de la voie d'accès. On le suit, tant qu'on peut, et puis, quand on est arrivé au bout, on grimpe tout droit le dernier contrefort, pour atteindre une arête qui vous mène, par sa tranche, au passage cherché. Tel est ici le cas, et quoique la cote du col soit peu élevée, les Kha ont su le rendre médiocrement abordable.

Nous n'y arriverons pas aujourd'hui. Il faut attendre l'éléphant, qui a fait des façons pour gravir les marches calcaires. Et puis, dans le ruisseau d'en bas, il veut, avant d'avancer, savoir où il va poser les pieds. Nos Kha utilisent la soirée en se mettant en règle avec les esprits de la montagne. Il faut conjurer la fièvre, le tigre, la guerre et, réunis autour de la marmite qu'ils vont entamer, ils roulent des litanies d'R, répondant en chœur à la psalmodie du chef. Puis, prenant une pincée du riz du souper, chacun la jette par-dessus l'épaule gauche. Les esprits auront ainsi leur part, et, du moins, la reconnaissance du ventre devra les décider à laisser en paix les vivants.

10^{km}. — Le 8, continuation de la montée, sous l'averse ininterrompue et l'attaque incessante des sangsues. Celles-ci sont énormes, longues comme le doigt et marbrées de vert, tant qu'elles sont à jeun. Ce qui ne dure guère, aussitôt qu'elles ont pris sur un coin de peau mal gardé.

Mais que sont ces misères au prix du succès ! Tel est du moins mon humble avis. C'est aussi celui de nos guides. Car, arrivé au faîte, leur chef, frère du Pra-Pou-Ton, s'arrête en face de l'effigie du dieu de la montagne : une pierre carrée, debout, surmontée d'une autre, simulant évidemment la tête. Deux acolytes de même matière, plus modestes et sans tête, l'encadrent, à droite et à gauche. Notre Kha s'agenouille, se relève, génuflexionne, récite ses oraisons et couronne de feuillage le dieu qui s'est montré propice. Finalement, un caillou, pris au pied de la rampe, vient grossir le tas des ex-voto analogues, que chaque passant a déposés auprès du dieu, au sommet du col. Pour être moins expansive, ma reconnaissance personnelle n'est pas moindre envers Celui qui bientôt nous tirera de l'impasse montagneuse au bout de laquelle nous sommes. A 9 heures, nous atteignons le faîte de partage et descendons bon train le versant annamite. La tranche Est de la montagne est composée des granites et des grès durs, formant la dorsale indo-chinoise. Aussi, les passages, trop nombreux, de l'Houé R'Maï, où nous tombons, nous réservent-ils encore quelques mauvais pas, sur les galets glissants, gros comme la tête. Les eaux violentes des torrents, grossis, recouvrent le tout et n'aident pas à y trouver équilibre. Bientôt, nous quittons le ruisseau, devenu rivière, pour regrimper encore. Si le Kha n'hésite jamais à utiliser les torrents comme chemins, pour s'épargner les frais de quelques coups de hachette sur leurs bords, par contre, aussitôt que la profondeur des gués devient trop gênante, il n'hésite pas davantage à quitter les flancs de la vallée, souvent inondée ou sujette aux éboulements. Il profite de la première arête, un peu accessible, pour gagner directement le faîte du chaînon le plus proche. Sans souci des lacets ou des changements de plan, il y fait courir à son aise un sentier bien à sec, où la végétation le gêne moins et où il n'est pas obligé de couper la montagne à flanc de coteau. Tel est le programme de notre journée, semblable à celle d'hier, au terrain près : car ici les pentes argileuses ont remplacé la rocaille du versant laotien. Il faut encore faire halte, bien avant la nuit, pour laisser paître notre lent pachyderme. Impossible, du reste, de décider les Kha à faire un pas de plus.

Au cours de la route, à leur gauche, ont éclaté les sifflements stridents de l'oiseau que l'Annamite appelle Xé-Xau et que les sauvages estiment de mauvais présage. Nos gens ont riposté par des injures et des pierres, à l'adresse de l'innocent volatile et marmotté ensuite force exorcismes. Mais ils ne seront tranquilles qu'une fois la nuit passée ; du reste, sans incident.

10^{km}. — Le 9, route dans les mêmes conditions. Mais le chemin, battu par les bûcherons et les commerçants annamites, poli par les grosses pièces de bois que traînent les buffles, est devenu très bon. Il descend brusquement de son perchoir et tombe, à plat, entre les deux bras de la rivière de Dong Hoï. C'est Ta Rua ou Cua Truong, une simple plage inhabitée, où le passage de l'homme se traduit seulement par des débris et des traces de campements. Mais, pour en sortir, ce n'est pas chose facile. Le chemin cesse ici, encore brusquement, comme le plus souvent à la lisière de la forêt annamite. Les gens de la côte évitent tant qu'ils peuvent la brousse des étages inférieurs de la chaîne montagneuse, qu'ils ont dévastée. Ils n'y ont plus rien à gagner et tout à craindre du tigre et de la fièvre, qui en font leur habitat de prédilection. Ils préfèrent donc remonter par eau, quand ils peuvent, jusqu'au pied des rampes encore couvertes par la forêt exploitable. Là aussi, ont été établis le plus souvent les marchés affermés auxquels viennent s'approvisionner les montagnards. En principe, il est interdit aux sauvages de dépasser ces « fermes des Moï ». Moï est l'appellation générique et méprisante, sous laquelle l'Annamite englobe tous les gens de l'intérieur, qu'ils soient Thaï ou Kha.

Cua Truong est une ferme de ce genre, mais sans fermier ; il s'y tient seulement des marchés périodiques. On y accède uniquement par eau ; or il n'y a pas actuellement de sampan en chargement. Notre grandeur risque donc de nous attacher au rivage ; et les fonds baissent, les vivres aussi ! Heureusement, notre chef Kha ne s'embarrasse pas pour si peu. Le voilà vite dépouillé du presque rien lui pesant sur le corps : le voilà nageant vers la rive opposée et disparaissant bientôt au milieu des palétuviers de la berge à demi noyée.

10km. — Le 10, au petit jour, il nous ramène deux sampans de bûcherons, où trouveront facilement place notre personne et notre fortune. Et vogue la galère ! Après que la bonne volonté de nos braves Kha a reçu sa récompense.

Nous descendons sans encombre quatre rapides, mais, au cinquième, il faut décharger les sampans. Ces bateaux sont mal établis pour supporter, comme les pirogues, des chocs violents sur les fonds de cailloux.

Au delà, nous voguons sur un cours d'eau profond et calme. Une falaise complètement à pic forme toute la rive droite. Ce sont les rochers de Lèn-Bac, où, dit-on, l'argent a été jadis exploité. Sur la rive gauche, au contraire, des ondulations amples et arrondies montent vers le Nui Kap, sommet voisin de Dong Hoï.

La rivière s'élargit, décrit des méandres prononcés, ses rives se découvrent. Les rizières apparaissent et, avec elles, les grands horizons de la côte annamite, coupés de bouquets de bambous, surmontés d'aréquiers. Autant de bouquets, autant de villages. Au premier, Bai-Buoi, nous demandons à changer de sampans. Mais, nous dit le mandarineau du cru, c'est risquer gros que de nous rendre ce service, le pays est en pleine rébellion. Il y a deux jours, les pirates ont mis à sac un village voisin. Nous aurons bien du mal à leur échapper. Aussi, nous propose-t-on un grand sampan de mer, couvert et très confortable, mais il faut y mettre le prix. A d'autres, mon bonhomme, je te soupçonne de vouloir presser un tantinet sur ma bourse en passant par mon imagination. Si, réellement, il y a du danger, on voit de plus loin dans un bateau découvert et on tire plus à l'aise. Ma déjà vieille expérience m'a appris du reste que l'on risque fort peu en passant vite et une première fois, en pays même franchement hostile. L'indigène soupçonne difficilement ce que nous appelons « le toupet ». Il aime à frapper à coup sûr et se demande toujours ce qu'il y a derrière l'isolé, pour qu'il ose braver ainsi le danger. En avant donc et ne traînons pas en route. Tout, d'ailleurs, se passe pour le mieux. Pas le plus petit indice de piraterie, sinon la présence anormale, au loin, sur la berge, d'un petit groupe armé traînant un

buffle. Nous approchons et lorsque, passant à portée, on constate que, sous mon accoutrement plutôt bizarre, c'est un Blanc qui observe, la main et le fusil prêts, tous détalent en jetant lances et coupes-coupes. La bête même, comme à l'habitude, après nous avoir contemplés de ses gros yeux ronds, le mufle au vent, les cornes en arrière, met à profit sa liberté inespérée et prend, dans la rizière, un galop déhanché, faisant jaillir en tous sens la boue noire du marais et scandant sa fuite de coups de cornet vagissants. On nous laisse la place nette. Du reste, la nuit tombe vite ; nous en profitons pour gagner Dong Hoi. Là m'attendait ma nomination de Capitaine et l'accueil le plus charmant du personnel de la résidence. Le chef de la milice était ce pauvre M. Grosgurin, auquel je me fis un plaisir de communiquer mes renseignements et mes itinéraires. Actif et intelligent, il devait les compléter, suivant un programme que nous arrêtâmes de concert. Plus tard, il devait trouver la mort de la main du Khaluong de Kham-Mon, dans les circonstances que l'on sait.

Je me donnai deux jours pour jouir de cette hospitalité.

Le 13, M. Grosgurin avait une opération à faire du côté de Luat-Son. Je l'accompagnai, pensant pouvoir, peut-être, regagner Pha-Bang, par un chemin qui m'était indiqué.

Mais, le 14, l'opération manque et le guide me perd. Inutile de patauger sans grands résultats. Je vais rentrer à Hué où, du moins, je pense pouvoir reprendre la montagne utilement, presque à coup sûr et sans gâcher le temps.

Le 15, nous embarquons à Chô Huyen. A Quang-Tri, je recueille Crouicht et mes bagages.

L'Interprète a franchi la ligne de partage en suivant la route directe d'An-Kham à Kam-Lo, par P'ha-Bang et A-Sòc. Chemin faisant, il s'est informé et a découvert que les Indigènes utilisaient le charbon de terre pour cuire leur chaux.

Point très important qui permet de prévoir l'exploitation du précieux combustible sur le versant Ouest du Pou-Louong, comme dans les terrains analogues de la baie d'A-Long et des marbres de Tourane.

Le Khaluong n'avait eu garde, comme on pense, de mettre obstacle au retour de mes gens ; de peur de voir s'exécuter la menace que je lui avais envoyée par écrit. Tant il est vrai qu'il suffit parfois de parler ferme et de convaincre les Indigènes qu'on tiendra parole, pour amener à la soumission les plus hostiles et les plus arrogants d'entre eux.

Le 18 novembre 1890, nous arrivons à Hué.

Fig. 5. — Bords de la rivière de Hue.

Le Résident supérieur d'alors, M. Hector, me fit l'accueil le plus bienveillant, mais, quant à des indications ou reconnaissances nouvelles, inutile d'en demander. On n'avait pas fait un pas ici depuis les travaux de Vigy et les miens.

J'allais devoir m'embarquer sur les anciens renseignements recueillis au cours de mes randonnées d'antan. Heureux encore d'avoir pu, trois ans auparavant, entrer en contact avec les Moï et les Laï Buon, c'est-à-dire les colporteurs au service des fermiers des Moï. Je leur avais laissé,

j'ose le dire, assez bonne opinion de moi et de mes procédés, pour avoir droit, de leur part, à un accueil, une confiance et une aide qui m'ont été des plus utiles.

L'organisation d'une nouvelle étape, la réfection de mon matériel, de mon personnel et de moi-même devaient prendre un certain temps. J'usai de ce répit pour revoir la ville où j'avais fait mes premières armes. J'étais logé chez le meilleur et le plus hospitalier des camarades, le capitaine Gasse, à la Légation. A deux pas, était l'emplacement occupé jadis par la case où, le 5 juillet 1885, à une heure du matin, la canonnade du guet-apens d'Hué nous avait réveillés en sursaut, où nous avions failli griller. Les changements survenus autour de la résidence n'étaient pas tels qu'il ne me fût facile de retrouver les haies où nous avions fait le coup de feu, l'arbre auprès duquel nous avions, 12 hommes et moi, tué sur leurs pièces, sans leur laisser le temps d'en tirer le refouloir, les artilleurs de la marine annamite. A deux pas de là, je retrouvais les rizières d'où leurs obusiers nous lançaient, par-dessus la tête, une mitraille affolée ; affolés qu'ils étaient eux-mêmes d'avoir manqué un coup si bien préparé. Je revoyais encore le caporal Richard, tournant contre la citadelle une des pièces enlevées par nous et envoyant en plein mirador royal le seul boulet utile qu'elle ait peut-être tiré. Je revoyais, acculée par la progression de nos troupes, la foule des lettrés et des soldats opérant leur fuite périlleuse, à l'aide de cordes, tout le long des parapets. Et l'incendie immense dévorait la capitale. Hué brûlait et croulait. Une énorme colonne de fumée, noire, épaisse, démesurément allongée, de la citadelle à la montagne du roi, emportait par-dessus nos têtes tout le passé, toutes les espérances, tout l'avenir des descendants de Gia-Long.

Souvenirs d'autrefois, souvenirs du temps où les armes employées au service du Pays étaient plus brillantes. Celles d'aujourd'hui, c'étaient la Patience et la Ténacité seules.

De toutes, l'usage le plus magnifique avait été fait, à tous l'exemple le plus noble du courage hardi, comme de la fermeté inébranlable, avait été donné par celui qui commandait alors la brigade d'Annam : le héros de Tuyen Quam, le général Dominé. C'était une intelligence et une volonté,

un preux et un chef bienveillant, dont l'accueil plein de bonté est venu s'ajouter aux souvenirs heureux qui s'attachent, pour moi, au sol de la vieille cité annamite.

Mais si les souvenirs donnent parfois à l'énergie un précieux réconfort, la vie n'est pas faite pour le passé. Si agréable que me fut le séjour de Hué, j'avais hâte d'y mettre fin. J'aspirais à reprendre ma tâche et ma course vers un nouvel objectif. Je me proposais de relier la capitale annamite au Mé-Khong, par Saravan, et de compléter le levé du Sé Bang-Hien.

La destinée et les Kha devaient apporter à l'exécution de ce plan des modifications et des tribulations difficiles à prévoir.

L'ensemble des itinéraires nouveaux, levés pendant cette étape, montait à 500 kilomètres.

CHAPITRE II

DE HUE AU TCHEPON ET A DINH AI-LAO

Le 26 novembre 1890, nous reprenons la campagne dans la direction de Ba-Truc et de Tria. De là, partaient, suivant mes renseignements anciens, deux chemins vers l'intérieur. De plus, par mon ancien guide, Dinh et ses coreligionnaires les chrétiens de Ba-Truc, j'avais chance d'entrer en relations sans trop de peine avec les premiers Kha ou Moï ; sans me heurter à leurs « Kah-tiom » obstinés. « Je ne sais pas » est toujours leur première réponse. C'est le diable pour les en faire sortir, lorsqu'on ne peut, en citant un nom propre, leur prouver que l'on a déjà une connaissance, au moins approximative, du chemin à suivre.

Mais, pour aller au Laos, les Kha et leur mutisme ne sont pas encore l'obstacle le plus énervant. Il faut aussi compter avec la répugnance des Annamites pour les corvées de ce genre et leur terreur à s'aventurer, aux portes mêmes de chez eux, vers la forêt montagneuse, domaine des Moï. Dans l'Annam central, on ne trouve d'Annamites que dans les vallées inondables et le long des lagunes. Souvent, à 15 kilomètres dans l'intérieur, parfois à moins, il n'y a plus que des Kha ou Moï. La brousse et la montagne ont restreint le domaine réel de la race envahissante à une mince bande de pays côtier. Le laboureur des rizières inondées éprouve une répugnance invincible à pénétrer en montagne, à coucher en forêt, à boire l'eau, pourtant si limpide, des torrents où il croit puiser la fièvre. Pendant mon précédent séjour et lors de mes randonnées entre Hué et Tourane, l'autorité militaire, seule, avait eu assez de poids sur les mandarins pour me faire attribuer le peu de porteurs nécessaires. Aujour-

d'hui, rentrées en possession de leur pouvoir et libres de donner cours à leur mauvaise volonté, les autorités annamites m'opposent la force d'inertie. J'ai tous les maux du monde à constituer mon convoi, tant bien que mal, et à me procurer des vivres.

Le 27, mêmes déboires et difficultés de toute nature à pousser ma petite colonne en forêt. Nous arrivons en débandade au premier hameau Moï : Ké-Trê. Le chef, une vieille connaissance, me déclare que notre route actuelle est la moins bonne. Tant pis, nous sommes engagés. Si nous reculons, tous ces clampins d'Annamites lâcheront pied et Dieu sait combien il faudra perdre de temps pour les ramener.

Le 28, nous franchissons, par 670 mètres, un chaînon rocailleux, parallèle à la mer, pour aboutir à Tam-Yân. C'est un hameau d'une seule case, où perchent trois familles séparées par une mince cloison, suivant un des trois types d'habitations sauvages.

Les guides, le chef des coolies ont déguerpi à mi-chemin. J'écris au Résident supérieur qu'il est impossible d'avancer de cette façon. Il me faut absolument un petit mandarin responsable, pour commander mes porteurs. Je ne puis les surveiller en même temps, eux et ma planchette. Un chrétien de Ba-Truc doit porter mon placet et le remettre à la Résidence même.

Le 29, tous les coolies ont levé le pied. Je suis forcé de laisser les bagages à la garde du lieutenant Dudouis[1] et d'aller attendre à Ba-Truc les porteurs de remplacement. Entre temps, je cherche une route moins dure. A Tam-Yân, les Kha nous ont montré du doigt le sommet du Double Pic, coté 1 800 mètres. Le passage est là-haut, disent-ils. Si c'est vrai, jamais nous n'y arriverons chargés : il faut trouver ailleurs.

Le 30, à Ba-Truc, un chrétien, Bac-Pho, me dit qu'il se charge de me conduire par ici sur un cours d'eau coulant au Laos. De plus, les

1. M. Dudouis avait voulu profiter de mon passage à Huê pour prendre un aperçu de la montagne et de la vie d'exploration, alors interdites, l'une et l'autre, aux officiers du corps d'occupation, en Annam. Il avait obtenu une permission de 15 jours, que les vicissitudes du début ne lui permirent d'utiliser que jusqu'à la chaîne de partage entre Annam et pays Kha.

sampans peuvent remonter la rivière annamite de Cu-Bi pendant un jour. Nous allons essayer. Les porteurs, régulièrement enrôlés cette fois par la Résidence, arrivent dans la soirée avec un petit mandarin pour chef. Je les expédie à M. Dudouis, avec ordre de rallier aussitôt.

Le 1er et le 2 décembre, attente sans fin. Le 3, rentrée du convoi. Nous nous concertons avec mon camarade. Il devra conduire, par eau, les bagages et les porteurs à Ba-Nga, terminus de la navigation. Je l'y précéderai, par terre, pour prendre langue, et des guides.

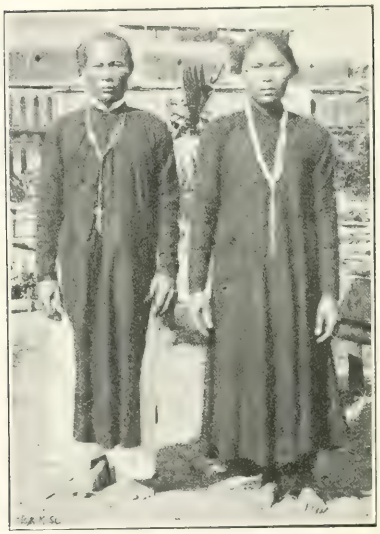


Fig. 46. — Annamites chrétiens. Homme et femme.

16km,500. — Le 4 décembre, avec quatre chrétiens de Ba-Truc, nous faisons route sur You, un hameau Kha, sur la rivière de Cu-Bi. Le chemin, somme toute, n'est pas mauvais jusqu'à A-La. Mais ici, les pluies, qui n'ont cessé de nous poursuivre depuis notre départ d'Hué, ont rendu impossible le passage du torrent. On doit quitter le chemin direct et aller faire, à travers raï et forêt, un détour comme savent les pratiquer les Kha. Il faut les avoir suivis, en coupant au court de par la montagne indo-chinoise, pour imaginer pareil casse-cou.

11km,500. — Le 5, plus de chemin du tout. Les Annamites ne viennent ici, naturellement, qu'en sampan. Quant aux Kha, ils ne s'embarrassent pas pour si peu : le vêtement ni l'embonpoint ne les gênent. Il faut longer à leur suite la rivière encaissée, se frayer un chemin à travers la

E. GIFFAULT, DEL.

DE HUÉ A TCHÉPÔN
ET LA-TIANG
par le Capitaine DE MALGLAIVE
Échelle 1/500.000
Itinéraires de M. de Malglaive
104°30'
105°
HUÉ
DÔNG NGAI
N. HAT LAO
HON DUN
N. NIOUN
N. TCHINH
N. PNGAL
N. KOUTIAH
MASSIF DE L'ATOUAT
POU TATRIENG
POU ROUANG
POU TIA-RAI
POU LEUNG
P. KLANG
KHA KON
KHA RLAK

brousse empoisonnée de sangsues, passer d'une grève à l'autre, au prix de bains jusqu'aux aisselles et prodiguer les escalades à fleur de roche, avec des touffes de lauriers ou des saillies glissantes, pour tout point d'appui.

Ce ne sont pas des conditions de marche rapide et 10 kilomètres parcourus de cette façon comptent dans les membres pour plus d'une trentaine. Nous n'atteindrons pas Ba-Nga avant la nuit. Nous avons longé la rivière, dans les conditions que l'on sait, et nous n'en sommes sortis qu'un peu avant d'arriver au gîte. Il nous a fallu alors franchir un éperon, à l'aide d'un sentier de Schlittes tracé par les bûcherons annamites. Les gens de la plaine vont ici chercher, bien haut dans la montagne, les beaux troncs droits de « Caï Trac » ou de « Go », dont ils feront les piliers et les pièces maîtresses de leurs pagodes ou de leurs palais. Comme dans les Vosges, ils les font descendre jusqu'à la rivière en les traînant sur une rampe de madriers, abattus en travers du chemin, de distance à distance, et servant de glissières. En bas, on construit un radeau, moitié bois moitié bambou, qui descendra doucement, au fil de l'eau, vers la plaine annamite.

A Ba Ngna, le Moï, chef du village, s'orne du titre de Tri-Huyen et d'énormes anneaux de cuivre aux oreilles. Sous le charbon qu'il rapporte du raï voisin, où il était en train d'incendier la forêt, je retrouve, ce me semble, une figure de connaissance. En effet, il y a trois ans, il habitait Tra-Vé tout près d'ici. Il m'a servi de guide pour gagner, par l'intérieur, la ferme de Huong-Binh. J'ai eu l'honneur de lui agréer, paraît-il. « Je connais bien le Quan-Hai, dit-il : il paie toujours et ne donne pas de coups de bâton aux Kha. » Double preuve que je n'ai rien de commun avec les traitants annamites. Aussi, me conduira-t-il volontiers à son « Tri Phu. » Celui-ci habite à quatre jours de marche et boit l'eau du Laos. C'est un brave homme, facile à vivre, avec lequel nous pourrons nous entendre. Mais, plus loin, nous aurons affaire à de mauvais garçons, les Tôi, contre lesquels j'ai bien peu de fusils, me dit mon hôte. Nous verrons bien sur place : on juge mal d'aussi loin.

4^{km}. — Le 6, je vais au-devant de M. Dudouis et du convoi, par un chemin aboutissant à Lang-Ngoi. Là cesse la navigation. En effet, à deux

heures, je rencontre mon camarade, qui vient de perdre un sampan, en essayant de franchir le rapide d'amont. Nous prenons terre et les coolies se mettent à cahoter nos charges et à les tremper à chaque gué. Celui du Rao Mo-Hong est des plus mauvais, profond et violent actuellement, impraticable à la crue complète.

23^{km},500. — Les 7 et 8, le Huyen et le guide chrétien Bac Pho nous précèdent en messagers de paix. Le fils du chef nous conduit, en remontant le ruisseau de Ba-Nga. Les gués sont faciles, sauf le troisième en amont du village. Il faut passer là, entre une paroi verticale et le torrent, sur une corniche peu commode et plonger ensuite jusqu'au cou. Les éléphants ne s'inquiètent guère de pareilles difficultés, au-dessus desquelles les met leur haute taille ; leurs traces nombreuses prouvent que le commerce avec l'intérieur est assez actif par ici.

Bientôt, on escalade un premier contrefort, puis l'on passe et repasse dans le lit de la Khê Rieng, où les roches glissantes, servant de chemin, réservent de dures épreuves à nos grêles porteurs annamites.

Enfin, une longue montée en terrain quartzeux nous amène à 580 mètres d'altitude. C'est la ligne de partage des eaux entre l'Annam et le Mé-Khong, que nous trouvons aux portes mêmes d'Hué. Au faîte, après une courte descente, s'étend une plaine large, sans limites apparentes au Nord-Ouest et au Sud-Est. De hautes herbes la couvrent en général et la forêt ne commence guère que sur les premières pentes des montagnes qui bordent les deux autres côtés. Vers l'Annam et au Sud, la ligne de partage court sous forme de hauteurs peu élevées. Vers le Nord, toute une série de sommets font suite au double pic et dépassent la terrasse où nous sommes, de plus de 1 300 mètres. Drôle de chemin que voulaient nous faire suivre les Kha de Tam-Yan ! Ne prétendaient-ils pas nous faire passer par là-haut pour aboutir ici ? Au Sud-Ouest, de l'autre côté de la plaine, un énorme massif, le Pou A-Touat ou Tawat, élève sa masse épaisse à plus de 3 000 mètres. Il cache son sommet dans les brouillards, qui traînent lourdement à quelques centaines de mètres au-dessus de nos têtes. L'air est chargé d'humidité. Les condensations, presque constantes dans ces régions, alimentent une foule de ruisselets.

Tous convergent dans un collecteur appelé Dac Mout, ou Nam Mouc ou Deu A-Tiap. Est-ce le Tchépon ? Est-ce le Sé Kong ? J'avais peine à admettre cette dernière hypothèse.

Comment croire qu'une rivière aussi importante prendrait ses sources à une altitude aussi peu élevée ? Comment croire qu'elle se fraierait, vers le Sud, un passage à travers l'épaisseur de l'A Touat et de ses prolongements, tandis qu'au Nord-Ouest une vaste coupure, dans la masse montagneuse, semblait un débouché tout naturel vers Aï Lao et le Sé Bang Hien ?

Quant à tirer rien du guide, inutile d'y songer. « Kah tiom » est sa réponse invariable. Où mène la route que nous coupons ? Quel est le hameau dont on entend les chiens ? « Kah tiom ». Il ignore toutes choses hors le chemin menant chez le Tri Phu. Il nous y conduira et nulle part ailleurs : dussions-nous coucher en pleines sangsues. De nombreux raï et des sentiers, greffés sur le nôtre, indiquent pourtant le voisinage d'un village : c'est Con-Tom. Mais notre guide se ferait hacher, ou déserterait, plutôt que de nous y conduire. Le local est « Keu » ! Encore une invention de ces braves Kha pour compliquer, un peu plus, la circulation, déjà peu facile chez eux. Au fond, c'est bien là leur idée de derrière la tête. Est « Keu » toute personne, tout animal, tout objet, tout territoire dont la coutume permet d'interdire l'approche, l'usage ou l'accès aux étrangers. Ici, la foudre est tombée récemment : elle a grillé le village et un brin les gens. Du coup, ils se sont déclarés Keu, pour pouvoir vaquer en paix, d'une part aux exorcismes, propres à conjurer la colère des esprits et, de l'autre, à la reconstruction de leur village. Une ramille, jetée en travers du sentier, signifie à tout venant : défense de passer, sous peine des conséquences graves qu'entraîne la violation du « Tabou » des Kha. Passer outre, c'est entrer en guerre avec ceux auxquels il a plu d'interdire leur territoire. C'est risquer de recevoir, au premier tournant, une flèche empoisonnée lancée par le piège dont votre pied a poussé le ressort. C'est s'aventurer dans un sentier dont chaque caillou, chaque feuille morte, soigneusement agencés, peuvent recouvrir une lancette de bambou acérée et barbellée, qui vous percera le pied. C'est courir la

chance de tomber dans une fosse, recouverte d'un léger clayonnage, qui, s'effondrant, vous laissera choir et vous empaler sur des pieux affilés. Ou bien, si l'on sort du sentier, on se jette au milieu d'autres lancettes, plus longues, dissimulées dans les herbes et inclinées vers l'extérieur à 45 degrés, de manière à présenter à l'œil une section invisible. Elles vous atteindront aux tibias et au ventre. Or, toute blessure faite par les armes de guerre des sauvages est mortelle. Ils en enduisent les pointes d'un poison rouge brun ayant l'aspect de poix séchée. Ce poison inspire aux Annamites une terreur justifiée. Plusieurs de nos camarades ont fait l'expérience mortelle de ses effets. Je n'en citerai, comme exemple, que notre ancien professeur à Saint-Cyr et mon compagnon de route en 1885, le capitaine Hugot : atteint d'une flèche Kha, il est mort dans des souffrances intolérables. Que si la crainte de représailles immédiates empêche les sauvages de punir immédiatement l'insulte faite à leurs superstitions, les Annamites sont persuadés qu'ils trouvent toujours moyen d'introduire dans vos aliments des drogues dont ils ont le secret et qui les vengent tôt ou tard.

La crainte des « Moï » est si réelle que l'Annamite se gardera bien d'employer cette dénomination injurieuse pour désigner le montagnard, tant qu'il sera sur son territoire. En attendant qu'il soit hors de portée, le colporteur ou le bûcheron de la race conquérante donnera du « Khat », c'est-à-dire le nom d' « étranger » au sauvage son voisin. Tant il le craint au fond, au moins autant qu'il le méprise. Cette crainte des sauvages vient s'ajouter à toutes les répugnances des gens de la plaine pour la montagne, où il faut leur amour du lucre pour les faire pénétrer, mais toujours avec prudence. Le montagnard n'hésite pas, en effet, à surprendre le bûcheron ou le marchand contempteur du « Keu » et à s'en saisir, pour le vendre ensuite, comme un simple Kha, aux traitants laotiens. Les exemples fourmillent et le Laos est plein d'Annamites, enlevés ainsi, à la côte même, par les sauvages.

Donc, notre guide ne tient nullement à partager nos risques, au cas où nous franchirions les baguettes du Keu et, de peur de le voir fuir, nous sommes contraints de coucher en forêt.

8 décembre. Inutile de traîner à ma suite mon troupeau d'Annamites annihilés par toutes ces terreurs. Je les confie à M. Dudouis. Sa permission expire. Il est temps, du reste, qu'il rentre en pays civilisé. Son excursion lui aura été funeste et la fièvre, paraît-il, lui rappellera longtemps qu'il faut pour affronter la brousse, pour y vivre, y marcher, y peiner, y giter sans danger, un long et parfois bien pénible acclimatement. Du moins, il y aura conquis des droits à ma reconnaissance. Il a

Fig. 17. — Groupe de coolies annamites.

su assumer, de la meilleure grâce, la corvée, de toutes la plus ingrate : celle de conduire nos coolies annamites. La liberté d'esprit qui en est résultée pour moi m'a seule permis de recueillir les quelques renseignements, grâce auxquels nous avons pu arriver jusqu'ici.

Aujourd'hui, le chemin est excellent, très battu. Parallèle à la mer, il trace, en arrière des montagnes du Quang-Nam et de Quang-Duc, une route que la rébellion a dû vraisemblablement utiliser pour communiquer avec Cam-Lo et le Haut Annam.

Nous gagnons sans difficulté Pi-Ei, Pou-Ei ou Pê-Dai, résidence du chef des Khat Trèn

Le Tri Phu, un bon vieux à figure ronde, enturbannée de rouge, est vêtu d'un « Kai-Ao » de soie, jadis bleue : luxe incomplet, qui jure avec l'absence de pantalon. Les Kha professent pour ce vêtement un mépris, d'ailleurs justifié par ses inconvénients dans un pays comme le leur. Les sangsues, les rotins épineux, la vase et les gués auraient vite fait passer à l'état de loque toute étoffe moins résistante que le cuir d'un Kha. Au Laos, le premier indice de civilisation du Soué et de l'abandon des coutumes nationales, c'est l'adoption du Sampot. Ici, nous sommes encore à l'opposite de la demi-civilisation du versant laotien ; aussi, en Kha pur sang, notre hôte nous reçoit-il sans culotte, avec méfiance et cérémonie.

Il se croit hors des atteintes des Laotiens et nos explications n'ont pas d'intérêt pour lui. « Nous allons, disons-nous, voir jusqu'où les gens du Mé-Khong poussent leurs empiétements sur ses congénères. Nous voulons empêcher l'envahissement du territoire Kha et le conserver à ses légitimes possesseurs, ses frères de l'Ouest. » C'est très bien, dit-il, mais ces voisins de l'Ouest sont des sacripants. Jamais il ne donnera ni éléphants ni porteurs pour aller de ce côté.

Les Ta Hoi ou Thôi sont de mauvaises gens, qui ne rendraient ni les uns ni les autres. N'allez pas les ennuyer chez eux ; ils sont bien assez méchants pour se garder eux-mêmes. Pour nous, il ne sait pas au juste si son intérêt est de nous refuser tout net : il soupèse évidemment notre valeur marchande et combative. Enfin, il se décide pour un moyen terme. Si nous voulons, il nous conduira au Nord-Ouest, par un chemin qui mène à Ta-Lao. La rivière, soutient-il, coule au Laos. Vraisemblablement c'est Aï Lao et le Tchépon dont le vieux veut parler. Va pour Ta-Lao. Commencer par un côté ou par l'autre m'est indifférent et c'est bien le diable si, en route, nous n'arrivons pas à tirer quelque indication des indigènes. Il est donc convenu que nous aurons demain deux éléphants et des porteurs.

Mais, d'ici demain, il faut consulter les esprits et les rendre propices.

On prépare un festin dont ils auront la fumée et les prémisses : c'est bien assez, pour des êtres aussi peu matériels.

Dans la case du chef, composée de deux parties, une salle commune et une moitié attribuée aux femmes et aux enfants, les esprits ont leur place réservée. Ils habitent une grande jarre en terre vernie, haute de plus d'un mètre. Installée dans un coin, entourée d'amulettes, elle sanctifie par sa présence un angle de la pièce, qui est « Keu ». Défense d'en approcher, encore plus d'y toucher ; sous peine d'attirer sur la maison tous les fléaux, et sur soi-même la responsabilité de tant de maux. Seul, le chef a droit d'invoquer le dieu contenu dans la cruche.

On présente à l'esprit les mets préparés pour le festin, on lui brûle sous le nez du papier doré, on lui colle sur le ventre de petites bougies de cire et avec force contorsions et supplications, répétées en chœur par tous les Kha accroupis en rond, on s'assure la bienveillance du dieu de la jarre.

Finalement, on le paie en nature, en jetant par la fenêtre et par-dessus l'épaule gauche, une pincée de chaque plat ; à la grande joie des petits porcelets noirs qui grouillent au pied de la case.

Les Kha achèvent leurs oraisons, puis s'ingurgitent le contenu des plats. Ils l'arrosent en humant de larges lampées de bière de riz, à l'aide de longs chalumeaux en bambou, qui vont la puiser au fond des pots où il a fermenté.

On doit faire comme eux, on doit goûter au pain de « nep »[1] gluant. Le brave Phu vous l'offre d'une patte noire, qu'il se passe ensuite sur le ventre, en signe des délices gastronomiques auxquelles il vous convie. Il faut bien contenter tout le monde et son hôte : il faut faire contre fortune bon visage, puisque le dieu nous est propice.

Obtus ou menteur, le dieu de la jarre ! La protection dont il nous leurre va être impuissante contre les génies contraires du village voisin.

Le 9 se passe à rattraper les éléphants de charge dans la brousse voisine, où ils errent à la recherche de leur fourrage quotidien, quelquefois

1. Variété de riz.

fort loin. Mais nul ne s'en inquiète. On mettra pour les rejoindre le temps qu'il faudra, suivant leurs caprices.

Les Kha digèrent la ripaille d'hier, leurs femmes pilent le riz nécessaire pour la journée de demain. Ne dirait-on pas que nous allons partir en guerre, alors qu'il s'agit d'une étape ridicule ! Le Kha n'est jamais pressé ; la force ou la faim, seules, le font sortir de son farniente. L'unique travail véritable du sauvage est d'abattre en forêt l'espace nécessaire à sa culture de riz. Travail long et pénible, il est vrai, car il faut débiter et traîner sur tout le pourtour du raï les troncs abattus, pour en faire une clôture contre tous les ennemis de la forêt. Le gros œuvre fait, tout le reste regarde la femme : plantation, culture, récolte. Le guerrier se contente de veiller à sa sécurité, la lance au poing, l'arbalète à l'aisselle, la flèche dans la chevelure : car à tout instant peut se produire l'incursion du tigre, ou d'un voisin avec lequel on est en délicatesse. Au sommet des gros arbres, sont installés des postes de guet, auxquels on accède par des ceintures de rotins, échelonnées sur les troncs. A la moindre alerte, deux coups de claquettes en bambou donnent le signal de la fuite ou de la mise en garde. Fuite ou menace silencieuses toujours, disparition muette : même pour les chiens, qui filent, la queue entre les jambes, sans un aboi de colère ou de crainte. Tant la vie du sauvage est faite de prudence et de méfiance, les deux seules armes réellement efficaces contre les embûches de la forêt, contre la ruse et la traîtrise de ses hôtes les plus dangereux : l'homme et la bête de proie.

Fig. 58. — Jeune couple Kha

Aussi, pour circuler en paix chez les Kha, la première condition est de leur prouver qu'on n'est pas du nombre de ces ennemis : sous peine de trouver devant soi le vide absolu, les routes barrées, inaccessibles ou remplies d'embûches et de dangers invisibles. Toute peine, toute patience,

toute longueur de temps consacrées à obtenir la confiance du sauvage sont utilement employées, si le résultat est au bout. Il est singulier de voir combien, entre gens sans communications les uns avec les autres, les nouvelles et les opinions circulent vite. Une bonne réputation, en pays Kha, vaut mieux que toute escorte. Encore faut-il cependant que celle-ci soit suffisante pour forcer les porteurs à mettre la hotte à l'épaule.

11^{km}. — Le 10, je vérifie cette autre nécessité à mes dépens. Ces messieurs ne se décident à partir qu'après s'être lestés. Ils se seraient gênés davantage si j'avais seulement eu 10 fusils.

Bref, il faut attendre que les ventres soient satisfaits et se résoudre à l'allure des éléphants. En montagne, le train de ces pachydermes est aussi lent qu'en plaine il est allongé. Dans les passages difficiles, ils ne se décident à avancer un pied que lorsque les trois autres sont solidement établis et quand ils ont sondé prudemment le terrain où ils vont s'engager. Aujourd'hui, leur pas de procession est encore ralenti par une profonde blessure qui entaille, sur plus de 0^{m},60, la cuisse de l'un d'eux. Il a rencontré, paraît-il, dans la brousse avoisinant le village, un rhinocéros atrabilaire. Il lui a fallu en découdre, au prix de sa propre étoffe.

Nous suivons au Nord-Ouest une cuvette légèrement accidentée, où coulent les affluents droits du Dac-Mout. Celui-ci longe le pied du Pou Atouat et son volume considérable me fait douter que ce soit le Tchépon. Ce serait plutôt le Sé Kong. Mais par où peut-il descendre du plateau où nous circulons? Des ressauts calcaires, très ardus, nous masquent à l'Ouest la brèche étroite et profonde par où la rivière coupe les derniers contreforts de l'A-Touat.

Au village d'A-Lè, un gros sentier se détache du nôtre, vers l'Ouest et, de toute évidence, rejoint le cours d'eau, pour descendre avec lui au Laos. Mais il est impossible de déterminer les Kha à prendre cette direction. Ils nous laisseraient en plan, nos bagages et nous, plutôt que de nous conduire chez les Tôi. « On n'a pas, disent-ils, de relations avec des gens si insociables. Vous pouvez essayer si vous voulez, mais personne ne vous y aidera. » Jamais je ne pourrai, seul, briser leur résis-

tance. Que leur volonté se fasse donc ! Si seulement je puis atteindre Aï-Lao, du diable si je ne reviens pas ici, autrement outillé, et si je ne tire pas au clair la question du Dac-Mouc.

En attendant, couchons à A-Tria, le dernier village des Khat Trèn : nom que porte la tribu commandée par le vieux tri-phu de Pou-Ei. Demain, ce seront des Viêng, avec lesquels les gens d'ici sont en froid, mais non en guerre.

9km. — Le 11 décembre, pendant la nuit, les éléphants de charge, mal entravés, peut-être intentionnellement, brisent leurs liens et décampent, avec des tonitruements retentissants. Tant pis, les gens d'ici n'auront qu'à mettre sur leurs dos les bagages que leurs bêtes ont laissés par terre. Je laisse Crouicht à les faire ramasser et file sur Dout avec Bac Pho, mon guide chrétien de Ba-Truc. Mais Dout est « Keu ». Il faut parlementer un quart d'heure avec le chef, qui nous refuse l'hospitalité. Je brusque la situation, en m'installant dans sa maison même. Il est violemment interpellé par ses congénères, qui lui reprochent de m'avoir laissé entrer. Bac Pho est menacé pour avoir amené cet étranger ; il lui en cuira, lui promet-on. Le pauvre diable, peu rassuré, ne brille guère devant ses interlocuteurs et prend la posture déférente, affaissée sur les deux talons, le dos arrondi, mains étendues et jointes, usitée au Laos pour exprimer l'infériorité très soumise. Il s'excuse en disant que leurs voisins n'ont pas voulu nous conduire chez le Tôi et qu'il nous a bien fallu venir ici. On maugrée en répondant qu'en effet, nous avons dépassé, à A-Lè, la route des Tôi, laquelle descend le Dac ou Deu A Sap, nom que prend ici le Nam Mouc. Quant à nous conduire de ce côté ou bien vers Ta-Lao, c'est affaire à ceux qui nous ont amenés. Le village ne répond de rien, puisque nous y sommes entrés, malgré le « Keu ».

J'espère encore que tout s'arrangera à l'arrivée de l'interprète et je rôde un peu pour juger du terrain à parcourir demain et voir où nous en sommes. Au Nord-Ouest, s'ouvre une large dépression qui, si elle conduit bien à Aï-Lao, comme on nous l'a dit, doit être le Tchépon. Avant d'aller plus loin, il faut en être sûr. Mais, en rentrant, je rencontre quelques femmes revenant des raï. Elles se jettent dans la brousse ;

mauvais signe. Au village, je trouve tout en rumeur. Les habitants se sont portés en armes au-devant du convoi, qu'amène Crouicht. Ils interdisent aux porteurs de décharger, à l'intérieur du village, les éléphants, qui détalent incontinent, à la suite des Kha d'A Tria.

Je suis obligé de faire rentrer mon bagage, comme je peux, par mes gens ; sans qu'un seul des sauvages assemblés daigne y prêter la main. Je commence à me fâcher et prenant à partie celui qui semble avoir plus d'autorité, je lui déclare qu'il me faudra demain porteurs et éléphants pour continuer ma route. « Des éléphants, ricane-t-il, nous ne savons pas nous en servir. » Or, quatre arbres morts, aux troncs dénudés, usés et entaillés en cercle par les entraves, prouvent que ces gens-là mentent au moins quatre fois. « Alors vous me donnerez des porteurs. — Des « porteurs ? Tous les habitants sont au raï et puis, ils ne voudront pas « prendre vos charges. Personne ne peut les y contraindre ; il n'y a pas « de chef au village. Nul ne peut leur imposer ici une corvée qui déplai- « rait. »

Or, il y a autour de nous assez de grands gaillards à tête rasée, comme lorsqu'ils partent en guerre, pour porter dix fois plus de colis que je n'en ai. Si je veux partir, je suis libre, mais par mes propres moyens. Je vois qu'il n'y a rien à faire et, ne pouvant forcer l'obéissance des Kha, je me décide à regagner Hué pour chercher les moyens de les y contraindre.

A tout hasard, je fais répondre au chef apparent : « C'est bien. « Puisque vous me refusez aide, je partirai demain pour Ta-Lao et vous « laisserai mes bagages. La troupe qui doit me suivre les trouvera entre « vos mains et vous devrez lui en rendre compte. » C'est mon dernier argument, imaginaire il est vrai, et qui du reste ne prend pas plus que les autres. Ostensiblement, je fais faire les ballots que nous devons emporter demain dans notre marche ; en réalité dans notre retraite.

A la nuit, Crouicht rentre, très émotionné. En cherchant une plage propice à ses ablutions, il est tombé au milieu des Kha, armés en guerre, en train d'offrir un sacrifice à l'esprit de la guerre. Celui d'ici est logé dans une case minuscule, perchée au sommet d'un poteau, auquel doivent être ligottés les prisonniers futurs.

En attendant, les braves gens égorgeaient des poulets, suivant le rituel d'usage, pour attirer sur leurs armes la bienveillance du dieu. Surpris par Crouicht, ils protestent de leurs intentions innocentes et prétendent se préparer simplement à une chasse au rhinocéros. Mon Cambodgien fait semblant de prendre pour argent comptant ces dénégations, qu'il ne leur avait pas demandées. Mais il rentre aussitôt et me dit que nous allons certainement être attaqués cette nuit. J'en suis moins convaincu que lui-même.

Les Kha peuvent croire qu'ils auront de meilleures occasions de nous surprendre, quand nous serons échelonnés demain, sur la route que je leur ai dit devoir suivre. A tout hasard, je fais charger ostensiblement les armes, placer les ballots à notre portée et disposer la lampe de façon à éclairer la case, tout en nous laissant, nous-mêmes, dans l'ombre. Ces dispositions n'échappent pas aux sauvages, dont le nombre va sans cesse diminuant autour de nous. Les femmes et les enfants ont disparu, abandonnant mortiers et pilons, qui fonctionnent d'habitude très tard dans la soirée. Les animaux domestiques même se sont évanouis. Nous restons presque seuls avec le soi-disant chef, qui nous demande pourquoi nous ne prenons pas nos dispositions habituelles. « Parce que le rhinocéros pourrait venir inquiéter le village et aussi « parce que l'accueil reçu ici diffère complètement de celui auquel nous « ont habitués les Kha voisins. Ne leur ayant jamais fait de mal, nous « avons toujours été traités par eux en amis. Au lieu qu'ici on ne nous « cache pas des sentiments hostiles ; incompréhensibles. — C'est que « vous avez mécontenté le diable du village. Il n'aime pas vos allées et « venues. Si vous continuez à rôder dans la forêt, il vous arrivera certai- « nement malheur ; car le diable des Kha est très dangereux. » — « C'est « bon, mon brave, si le diable de Kha veut faire le méchant, nous avons, « dans nos fusils, le diable du tonnerre, qui aura tôt fait de mettre à la « raison tous les diables locaux et tous leurs suppôts. »

Pour plus de sûreté, nous nous partageons, Crouicht et moi, la nuit de garde. Je prends la première veille et la pousse, sans incident, jusqu'à une heure du matin. Vers deux heures, je réveille l'interprète, après

avoir été faire, au dehors, une ronde qui m'a confirmé l'abandon complet du village. Pas même de feu, dans les cases voisines, où jamais, d'ordinaire, ne s'éteint le foyer en terre battue. Je rentre, convaincu que nous ne serons pas attaqués avant les mauvais pas de demain. Je m'endors et, brusquement, nous sommes réveillés par un choc qui ébranle la case : comme si un éléphant vagabond l'eût heurtée.

Crouicht a bondi et je le vois épaulant, comme s'il allait faire feu à travers la cloison. Inutile de tirer ; au risque de faire éclater l'orage amoncelé hier. Je relève son arme, et, haletant, il m'explique que le clayonnage du plancher et sa couche viennent d'être percés d'un coup de lance, porté par en dessous. Il a senti le fer, qui l'a manqué de bien peu. En effet, pendant sa faction, il s'était accroupi sur le pied de sa natte.

L'agresseur, trompé par l'obscurité voulue que nous nous étions ménagée, n'a pu juger si l'interprète était réellement étendu. Le coup qu'il lui destinait devait porter entre les deux épaules, le Kha y comptait bien. Mais le fer a seulement frôlé l'échine de Crouicht, sans percer autre chose que les bambous écrasés du plancher et la natte de l'interprète.

Bref, il l'a échappée belle et la situation se gâte décidément.

Il n'y a plus à hésiter : il faut déguerpir et filer avant que les sauvages, voulant recommencer leur coup manqué, nous coupent la retraite. Profitons du répit que nous laisse leur déception, et sac au dos ! Nous chargeons nos papiers, la caisse, les instruments et quatre jours de riz. Au départ, je m'assure, par une ronde, que nos agresseurs se sont esquivés hors de la portée de nos balles, perdant ainsi l'occasion de nous envoyer la bordée de flèches à laquelle je m'attendais un peu. Puis, en route dans la nuit profonde. Quoique bien invisible pour le moment, notre étoile nous guide à travers la brousse, les bas-fonds, les lits de ruisseaux, où nous risquons vingt fois de nous embourber et de nous perdre. Sans compter qu'en venant, nous avions relevé et suivi, pas à pas, les empreintes toutes fraîches du seigneur tigre, un ennemi plus dangereux encore que ceux laissés derrière nous. Bref, à deux pattes ou à quatre, nos voisins malfaisants ont manqué l'occasion, et, au petit jour, nous étions loin.

Le 19, nous trouvons A-Tria, occupé à déguerpir dans la brousse. Chacun met en lieu sûr sa femme, ses enfants et ses biens. La nouvelle de nos difficultés d'hier a suffi pour que tous préjugent de ce qui allait arriver. On s'attend, ici, à une attaque des Viêng, voulant tirer vengeance de l'appui et des guides que nous avons trouvés au village. Les hommes sont en armes, bouclier au bras, deux couvertures roulées, croisées sur la poitrine, carquois à l'épaule, sabre sous l'aisselle et lance au poing. Après tout, nous sommes saufs et ce qui presse le plus c'est d'empêcher la guerre de s'allumer. Son résultat le plus clair, pour nous, serait de nous fermer le chemin de la montagne et de faire passer aux profits et pertes le matériel laissé entre les mains des Kha, nécessaire pourtant à la suite de nos opérations. Cherchons donc à éteindre l'incendie.

Je charge les gens d'ici de porter à leurs voisins ce message.

« Je vais à Huć au-devant de l'escorte qui doit me suivre. Je revien-« drai dans douze jours et mettrai tout à feu et à sang chez les Viêng, si « l'on touche à mes bagages et à un seul cheveu de ceux qui m'ont « secouru. » Ceux-ci reprennent un peu courage, mais refusent de me conduire à Huć par le chemin le plus court, qui aboutit d'ici à Tam-Yan. Les gens de là-bas sont affiliés aux Viêng et nous barreraient la route.

En avant donc, sur Pi-Ey. Le pauvre Phu, nous voyant rentrer, et en quel équipage, faillit tomber en pâmoison. Il gémit, à fendre l'âme et d'avance, sur la perte de ses femmes, de ses enfants, de ses biens, que les Tôi vont venir enlever. Car ce sont des Tôi, les gens de Dout ! Il n'a pas voulu me le dire, pour se débarrasser de moi, je suppose. Sot calcul et sotte aventure, dont il va chercher à se tirer, comme ceux d'A Tria, en faisant maison nette. Pour lui, il se déshabille en guerre, se harnache de colliers et d'amulettes, s'arme et fait armer tous ses gens. Je lui remets un peu de cœur au ventre en lui disant que nous ferons le coup de feu à ses côtés, s'il est attaqué cette nuit, comme il le pense. S'il nous aide à gagner Huć, je serai de retour avant dix jours, avec assez de fusils pour écraser tous les Tôi. Tout cela est très bien, dit-il, mais il n'est pas sûr que nous ne soyons attaqués au petit jour et enlevés avant même

d'avoir pu avertir à Hué. Il envoie des postes de surveillance sur toutes les routes menant à l'ennemi. La nuit se passe sans alerte. Au matin,

Fig. 19. — Khas Tri-Hois

les patrouilles rentrent, déridées ; les gens d'A-Tria se sont vu rendre les ôtages que ceux de Dout avaient gardés et que l'on voyait déjà, ici,

vendus au Laos. On nous envoie même dire de là-bas qu'il y a eu malentendu. Ce ne sont pas eux, les Kha de Dout, qui nous ont attaqués : mais bien des étrangers de passage, voulant jouer un mauvais tour au village. Nous pouvons revenir ; on nous livrera passage et coolies.

Très bien ; mais les Viêng me paraissent avoir des relations par trop mêlées. Les malentendus de ce genre ne sont pas faits pour encourager des rapports, que j'aime mieux renouer plus tard, avec une escorte suffisante pour dormir en paix.

Mais puisqu'il y a eu simple malentendu, que les Viêng gardent mon bagage, puisqu'ils n'ont pas voulu le porter, et tout sera oublié. Je vais revenir le prendre dans douze jours. Il ne leur sera fait aucun mal, s'ils le respectent, mieux qu'ils n'ont su faire respecter mon sommeil. De plus, même lorsque je serai loin, toute attaque ou tout méfait commis par eux ou leurs amis contre les Kha de Pou-Ey, leur attirerait la foudre de nos armes. Car je laisse au Tri-Phu une lettre adressée à la Résidence. Il n'aura qu'à l'envoyer, pour obtenir des Français l'aide et l'appui qu'il nous a donnés à nous-mêmes, au détriment de sa propre sécurité.

Tel est le message que je fais tenir à Dout le 13.

Notre rentrée et nos derrières ainsi assurés, nous filons sur Ba-Nga en une seule et forte étape, un peu dure pour mon personnel : Crouicht, ses deux gamins, Bac-Pho et mes deux bons Annamites.

Ma petite troupe a été fortement ébranlée, physiquement et moralement, par les à-coups des derniers jours. Il est curieux de voir combien peu, même sur son propre terrain, l'indigène offre de ressort, dans les circonstances où il faut produire un effort de vigueur ou de volonté, en dehors de sa moyenne habituelle.

Le 14, nous descendons, d'un trait, à Cu-Bi, sur le bras gauche de la rivière de Hué. Nous avons eu la bonne fortune de trouver un sampan à Lang-Ngoi.

Le 15, dans la nuit, je rentre à Hué, par la route mandarine. Je rends compte de mon échec au chef de la mission, M. Pavie, par un télégramme ainsi conçu : « Ai dû fuir de nuit devant attaque éventée des « Viêng, source Tchépon. Crouicht faillit être blessé. Rapporte papiers,

« instruments, caisse. Reste bagages aux mains Viêng. Crois pouvoir « les recouvrer et passerai à coup sûr avec vingt hommes. Sauf contre-« ordre, demanderai escorte résident supérieur et agirai. »

L'autorisation et les moyens d'action nécessaires me sont accordés. Je reprendrai le 21 décembre mon exploration interrompue.

Si minces qu'en aient été les premiers résultats, ils avaient néanmoins permis d'acquérir la certitude sur les amorces de deux chemins, l'un sur Saravan, l'autre sur Ai-Lao. De plus, ils mettaient en lumière les conditions matérielles, auparavant très obscures, nécessaires pour opérer dans la zone habitée par les sauvages indépendants. Le voisinage et la marche menaçante des Siamois n'avaient pas encore rendu ces gens-là traitables, en leur démontrant la nécessité de faire cause commune avec nous, Français. Pour eux, nous n'étions encore que des maîtres nouveaux, venant brocher par-dessus les Annamites. Or, ils avaient depuis longtemps secoué le joug imposé jadis à leurs pères par Gia-Long. Depuis la chute d'Ham-Nhi, toute trace de vassalité et les dernières redevances avaient disparu, envers la race jadis conquérante. De la suzeraineté annamite, il ne restait plus que les relations d'échanges nécessaires et les exactions ou plutôt les exploitations, plus que prudentes, en général, des fermiers des Moï. Les sauvages de l'intérieur prétendaient repousser toute vassalité nouvelle et refuser le passage aux étrangers. Pour l'obtenir, il fallait être en état de le leur imposer.

Du 16 au 20 décembre, la petite colonne, destinée à inculquer aux Kha le respect nécessaire, fut organisée de la façon suivante. M. l'Inspecteur de milice Odend'hall était mis à ma disposition pour la commander. Il devait me débarrasser de toute la préoccupation morale, si gênante, d'assurer au convoi une marche régulière et sa sécurité en route et en station. Il avait sous ses ordres un Doï ou sergent indigène des plus intelligents et des plus vigoureux. Lê-Ba sut faire marcher et servir ses vingt hommes, malgré privations et fatigues. Les miliciens étaient doublés d'autant de « linh-lê » ou soldats du roi, armés de lances seulement. Leur principal rôle était de porter le riz nécessaire pour assurer l'existence de la colonne pendant huit jours, en plus des quatre portés sur

lui-même par chaque indigène. Un linh lê devait en outre doubler les sentinelles de nuit et diviser ainsi par deux le nombre des chances de surprise. Quatre coolies suffisaient à transporter nos vivres et bagages personnels.

22km,500. — Ainsi organisés, nous reprenons la montagne, le 22, et allons coucher à Tam-Yan. De là, nous pourrons, allégés comme nous sommes, gravir le Double Pic, si réellement le chemin direct, sur Dout, passe aussi haut qu'on le dit. Au village, nous faisons fuir, se jetant dans la brousse, des coureurs Ta-Hoï. Ils sont venus jusqu'ici pour voir si nous

Fig. 50. — Linh Lê, Mandarins royaux de Hue.

tiendrions parole, juger de nos forces et préjuger de nos intentions. Qu'ils se rassurent, les braves gens. Nous n'avons qu'une parole et le leur faisons répéter encore, par leurs cousins d'ici. Pas de pillage, pas de horions. Mais gare à eux, s'il manque une seule hotte.

Notre appareil est assez imposant pour leur inspirer un respect salutaire et leur donner la preuve qu'un Français n'est jamais insulté impunément. Il est bon qu'eux et leurs congénères l'apprennent : derrière le voyageur isolé il y a l'appui certain et redoutable de la force supérieure de sa race.

Repoussé ou brutalisé, le Blanc doit revenir en nombre et exiger la satisfaction qu'on n'aura pas voulu donner, de bon gré, à ses demandes légitimes. Ne jamais lâcher prise avant d'avoir eu gain de cause, là est assurément le secret du succès, chez les sauvages et ailleurs encore. C'est aussi le premier devoir du pionnier et de l'explorateur. Tous deux doivent avoir la conscience très nette que de leurs faits et gestes dépendent, le plus souvent, les difficultés ou les facilités que trouvera la conquête. Ils doivent avoir au cœur ce sentiment dominant, qu'ils sont un simple chaînon dans la série des ouvriers de la grandeur et de l'expansion du pays. Que par faiblesse ou pusillanimité ils se gardent de laisser pénétrer dans l'esprit indigène le dédain de la race qu'ils représentent ! Par abus d'autorité et de force, appliquées sans raison nécessaire, qu'ils ne sèment jamais la haine et le ressentiment, germant si vite dans les milieux barbares ! Bien des résistances, des impossibilités, des dangers et des échecs sont réservés aux suivants, quand les ouvriers de la première heure n'ont pas eu toujours présents la justice, le respect des coutumes, la bienveillance sans faiblesse, si vivement ressentis par les races inférieures. La tâche est facile, au contraire, si l'on a pu convaincre l'indigène qu'on lui laissera sa liberté, son champ, ses chefs, ses mœurs et ses dieux, n'exigeant de lui que le respect et l'assistance légitimes, dût-on, par exemple, les obtenir par la force.

La force, hélas ! Telle est l'ultima ratio, en pays Kha comme en bien d'autres. Dès qu'elle est employée pour la défense personnelle et la police du pays sans immixtion d'étrangers prétendant à une suprématie directe et immédiate, l'indigène s'incline facilement devant elle. Il accepte volontiers la supériorité de l'Européen et reçoit de lui, sans résistance, des lois pourvu qu'elles lui laissent sa liberté personnelle, et son indépendance de race sur le sol où il est né.

Les Kha de Tam-Yân, rassurés par nos procédés antérieurs et mis en confiance par notre appareil militaire, vont nous guider volontairement et nous servir de garants jusqu'aux portes du Laos. Il y va pour eux, suivant les mœurs sauvages, de la tête ou de la liberté, si nous commettons, chez les hôtes auprès desquels ils vont nous introduire, des

actes répréhensibles aux yeux de la coutume. Aussi, éviterons-nous à ces pauvres gens, autant qu'il est en nous, tout conflit avec leurs congénères indépendants. Car, en fait, depuis longtemps et surtout depuis la chute d'Hué entre nos mains, les Kha se sont affranchis de tout tribut envers l'Annam. Les seules relations entre les deux races sont celles des échanges et du commerce, monopolisés par les fermiers des Moï et sous-loués aux « laï-buon » ou colporteurs affiliés à chaque ferme. Les Annamites s'aventurent peu à l'intérieur. Ils se contentent, le plus souvent, d'apporter, au premier village Kha, leur petite pacotille de verroteries, d'instruments en fer, de fil de laiton et de poteries. On y échange l'indigo, le musc, la ramie, les teintures, les parfums et les médecines, les porcelets et parfois un peu d'or.

Là, se rendent les habitants de l'intérieur, qui ne vont faire, à la ferme même, que les gros échanges, et les lourdes livraisons de rotin ou de bois précieux. De là, l'influence, à défaut d'autorité, qu'ont les Moï voisins immédiats des fermes, sur leurs congénères de l'intérieur. Ceux-ci préfèrent, en général, s'approcher le moins possible (sinon pour leurs razzias) du territoire annamite, que souvent leur interdisent leurs méfaits. Il est d'ailleurs peu commode, et souvent dangereux, pour les isolés, de circuler, en pays Kha, hors du territoire des villages amis. On n'est jamais certain, ici, de ne pas rencontrer, au détour du sentier, quelque voisin d'une localité ennemie, mieux armé, ou prévenu le premier. A chaque rencontre, chacun se jette dans la brousse et n'en sort qu'une fois édifié sur la qualité du survenant.

L'anarchie la plus complète règne, en effet, chez les populations sauvages. Souvent, aucun chef n'est reconnu dans le village. Le ou les « P'ho-Tong », notables influents par le nombre de leurs esclaves ou de leurs éléphants, ont bien voix prépondérante, mais jamais d'autorité admise et obéie. Chacun vit à sa guise, va où il lui plaît, dans les limites étroites que lui impose le cercle restreint où sa sécurité est assurée.

On se demande comment, dans de telles conditions, l'esclavage peut subsister, libres comme paraissent l'être tous les montagnards et même les esclaves des gros bonnets Kha. Mais à quoi bon fuir? Au village voi-

sin, n'ayant personne de qui se réclamer, les malheureux trouveraient immédiatement preneur et une condition équivalente, sinon pire. Le premier soin de qui pourra leur mettre la main dessus sera d'expédier sa prise au Laos. Il n'aurait garde de laisser échapper l'aubaine mais fera disparaître le corps du délit, évitant ainsi les reproches du voisin et le risque de se mettre avec lui, en état de « Keu ». Le « Keu », somme toute, fait seul la loi et la police chez les sauvages. C'est leur garantie, très relative, contre les abus de la force et les dangers de l'isolement où les maintient leur état d'anarchie profonde. La crainte seule de violer le « Keu » empêche un groupe armé du surprendre au raï les femmes, insuffisamment gardées, de mettre la main sur un voisin dont on tirerait un bon prix au marché laotien, de pénétrer dans un village où deux vieux gardent seuls le bien liquide des habitants, partis au raï voisin ou à la ferme prochaine.

C'est encore, de par le « Keu », que l'on peut poursuivre les maraudeurs ayant trouvé votre champ de manioc ou de patates mieux fourni que le leur. Bref, on conçoit, sans l'envier, cette forme de législation primitive, pour des gens réduits en poussière de peuples. La crainte des représailles atténue seule les dangers de l'anarchie, qui les laisse individuellement en butte aux risques de la forêt, aux violences de leurs semblables, sans l'appui salutaire d'une société plus forte, basée sur des servitudes et des concessions communes, acceptées pour la défense d'intérêts communs.

Notre intervention, seule, pourra donner, par compression, la consistance nécessaire à cette masse humaine, aujourd'hui émiettée. Pour en faire un peuple, il faudrait lui donner le premier des biens de la civilisation : La sécurité, dans l'observance de la loi. En attendant, usons des bonnes volontés individuelles pour reconnaître le terrain, sans plus. Utilisons nos guides Kha, simplement, pour pénéter au milieu de leurs congénères et surmonter leurs préventions, sans les rebuter et les compromettre par des exigences prématurées. Elles seraient dangereuses pour le succès de notre mission, et aussi pour nous, autant que pour ceux employés par nous. Évitons surtout le « Keu » et les peines qu'il

comporterait pour ces pauvres gens, à défaut de prise sur nous-mêmes.

13ᵏᵐ. — Le 23, à leur suite, nous longeons un moment le Dac Trang et nous le traversons, par un mauvais gué, rocheux et profond. Sur la rive droite, nous escaladons les premières pentes d'une arête menant directement au Double Pic. Nous allons monter, avec elle, jusqu'au faîte de l'aiguille Nord du massif. Pour aujourd'hui, nous aurons assez fait d'en gravir les deux tiers. Le sentier, très bien marqué, suit exactement la tranche de l'arête, avec, de distance en distance, des emplacements de guet, choisis sur les pitons secondaires. La forêt éternelle s'éclaircit sur les saillies des pointes rocheuses. De ces points, et par-dessus la cime des arbres voisins, poussés en contre-bas, la vue peut s'étendre sur toutes les pentes boisées que l'on vient de gravir ou qu'il reste à escalader.

Puis, au loin, la vue s'élargit sur les pentes inférieures ; elle peut suivre les méandres du torrent étouffé de verdure[1], descendre avec lui jusqu'à la plaine annamite et s'étendre là-bas, à l'horizon, jusqu'à la dune et à la mer. Miradors naturels, d'où l'œil perçant du Kha peut contempler tout le pays cédé par ses ancêtres à la race conquérante, surveiller tous mouvements et guetter toute approche. De ces points admirablement choisis toujours, on se rend compte comment la rébellion devenait insaisissable, aussitôt que, d'accord avec les montagnards, elle pouvait trouver dans leurs repaires l'abri et le secret de retraites jamais éventées.

7ᵏᵐ,500. — Le 24, nous continuons l'ascension, pour aller passer entre les deux sommets du Pic, par 1780 mètres d'altitude, à 30 mètres seulement au-dessous du plus élevé. Nous n'arriverons pas encore aujourd'hui à A Tria, que nous dominons de notre gîte haut perché.

6ᵏᵐ,500. — Le 25, nous retrouvons, dans ce village, mon bagage au complet. La fermeté a porté ses fruits. Les gens de Dout n'ont pas voulu garder chez eux le corps du délit. Ils ont préféré le rapporter, à leurs frais, chez leurs voisins. Ils espèrent, peut-être aussi, que je vais prendre la route du Sud et les tenir quittes, pour la peur, des représailles au sujet desquelles ils ne sont pas encore très rassurés. Le vieux Phu de Pou-Ei

1 Qui vous a servi de guide.

est venu nous saluer et nous dire combien il est heureux de notre retour ; les Viêng n'oseront plus le tourmenter.

14km. — Le 26, nous passons à côté de Dout. Leur mauvaise conscience a fait déguerpir les gens. Ils laissent libre la route, en plaine, qui file sur Ka-Kou ; hameau où nous trouvons un gîte.

11km,500. — Le 27, nous dépassons Ker et, brusquement, nous tombons, du faîte du plateau laotien coté 760 mètres, dans une vallée encaissée, cotée 340 mètres seulement. Au fond, coule le Rao Krong lequel, disent les gens, arrose Ta-Lao. Mais le Krong est-il le Tchépon? Ta-Lao

Le ... Village de Khas Ta-Hoi

est-il Aï-Lao ? L'altitude est bien basse et je soupçonne fort mes guides de me ramener en Annam !

28km. — Le 28, le 29, nous longeons la rivière, aux berges enfoncées sous une végétation exubérante. Quoique profondément encaissée, la vallée n'offre pas de difficultés à la marche, jusqu'à trois kilomètres en aval de Ban-Krong. Ainsi que les autres villages, bien plus considérables que ceux des Khat Trèn, celui-ci est habité par des Viêng, en réalité par des Tôi. Cette dernière appellation semble compromettante aux yeux des sauvages : ils la déguisent comme ils peuvent, en s'attribuant le nom du ruisseau voisin, arrosant leurs cultures. Sans exception, ils se défendent d'appartenir à la tribu et à la langue Ta-Hoi, maîtresses réelles du ter-

rain, entre le Tchépon et Saravan. Sans exception aussi, tous s'efforcent de nous cacher les routes pénétrant dans leur pays et refusent de nous conduire à l'Ouest, vers le Tchépon, ou Tapôn, comme ils disent.

En effet, plus moyen de douter. Le Nam Krong, suivi jusqu'ici, ne peut appartenir au versant laotien. A hauteur de Krong, nous bivouaquons à 270 mètres d'altitude seulement, dans le lit du torrent.

10km,500.— Le 30, nous le laissons s'engager dans des gorges étroites, où il tombera de 100 mètres sur 7 kilomètres de parcours, trop difficile pour être longé, même par des Kha. Nous allons chercher un chemin à l'Ouest à 740 mètres d'altitude, sur le sommet d'une corniche attenant au plateau laotien. Ce n'est qu'un éboulis des épaisses assises de grès rouge dont la section forme, à notre gauche, le talus de la vallée. A l'Est, un chaînon granitique se rattache à la ligne des sommets issus du Double Pic et écrase le cours du Krong contre les assises au sommet desquelles nous circulons.

Au faîte de l'arête que nous suivons, le sentier court, comme d'habitude, de ressaut en ressaut, puis retombe à pic dans le Rao Krong, en face de Lè-Tong, le dernier village Ta-Hoi. Là encore, au nom du « Keu », on prétend nous faire coucher dehors, quand l'orage gronde et menace. A force de parlementer, nous obtenons l'entrée libre, pour nous et nos Annamites. Mais les porteurs Kha devront se soumettre aux exigences de la coutume. En effet, quoiqu'assez nombreux pour forcer la consigne (il n'y a ici qu'une dizaine d'habitants) nos convoyeurs s'installent, stoïques, sous l'averse. Ils vont passer la nuit de l'autre côté de l'eau, dans des conditions à faire claquer la fièvre, jusqu'à épuisement, à tout autre qu'un Kha indo-chinois. Ils planteront simplement, en demi-cercle, quelques branches ou quelques roseaux. Sous ce couvert primitif et autour d'un feu juste suffisant, ils attendront, drappés dans leur maigre couverture de coton, le menton sur les genoux, que la pluie et la nuit prennent fin.

8km,500.— Le 31, le mauvais temps s'acharne à notre poursuite. Les gués deviennent très difficiles : la longée du fleuve est des plus pénibles, jusqu'au bienheureux Ta-Lao. Nous ne trouvons ici qu'un misérable hameau

Fig. [illegible] — Poste [illegible] du [illegible]

de sauvages Kha Leung, et la rivière que nous allons lever est tout bonnement le cours supérieur du fleuve de Quang-Tri ! Nous sommes encore loin de compte, au pied de la terrasse laotienne et à plus de trois jours de marche d'Aï-Lao, connu dans le pays sous le seul nom de Lao-Bao ! Pour comble de malchance, le torrent est devenu infranchissable. Il faut traverser un de ses affluents droits, en faisant la chaîne, pour résister au courant furieux. Il faut ensuite remonter sur la berge et la longer, tant bien que mal, par des sentiers de fauves, enlisés parfois dans la vase jusqu'aux genoux, et dans l'eau jusqu'au menton. Il faut, enfin, retraverser le fleuve, un à un, dans une pirogue que le moindre mouvement ferait chavirer : les doigts de la main, cramponnés au plat-bord, baignent par l'extrémité, tant la ligne de flottaison est basse.

Misères de la marche à l'aventure, aggravées par la menace de la famine. Les Linhs se sont consolés de leurs malheurs en gaspillant les vivres et nous nous trouvons en face du dernier jour de riz. Du moins, pouvons-nous vivre d'espérance. On nous assure à Lang-Tang où nous gîtons, à la nuit, que nous trouverons ici près, à Lang-Ho, des vivres et un bon chemin menant au Tchépon. Que faut-il de plus pour faire oublier les inquiétudes présentes et les tribulations passées ?

19^{km},500. — Le 1er janvier, nous continuons à descendre le Rao, par un chemin aussi mauvais que celui d'hier. A Lang-Ho, pas de riz ! Allons-nous mourir de faim au port ? Nous trouverons des vivres à Ta Riep, dit-on, au sommet du col menant au Laos. Allons à Ta Riep. Dussions-nous faire acte de pirates, il faut sortir de l'impasse où nous sommes.

Dure alternative, pour un chef de troupe : Voir lui échapper le but auquel il touche, et battre en retraite sans avoir tenté l'impossible, ou risquer tant de vies confiées à sa responsabilité. Bah ! nous sommes assez forts pour nous faire livrer le nécessaire, et assez riches pour indemniser nos victimes. Donnons un tour de plus à la ceinture et en avant, à l'assaut de la terrasse laotienne. Assaut facile entre tous, passage anodin, ménagé par la nature même, dans le terrain le plus accessible de toute la chaîne indo-chinoise. Nous sommes partis de la cote 90, à Lang Ho. Nous nous sommes élevés, sans un seul raidillon, sur des pentes de

granites fortement désagrégés, au milieu d'ondulations douces, couvertes de hautes herbes et de brousses basses, jusqu'au bord de la terrasse laotienne. A 330 mètres, seulement, c'est-à-dire à 240 mètres au-dessus du fond de la vallée annamite, nous sommes passés dans le bassin du Tchépon ! On y accède par un seuil profondément entaillé dans les roches du sous-sol par le passage des Éléphants et du bétail, que les Kha du plateau vont vendre à Kam-Lo. L'élevage est la principale industrie des Kha-Leung, tribu de sauvages relativement pacifiques, habitant la vallée du Tchépon et le bassin supérieur du Sé Bang-Hièn.

Les Annamites avaient groupé ces populations vassales en neuf « Song » « Tong » ou cantons, dépendant du Phu de Cam Lo. Ce qui a valu aux indigènes, au moment des grandes guerres entre Hué et Bangkok, les razzias à l'aide desquelles les Siamois ont peuplé une partie de la rive droite du Mé-Khong aux dépens des populations de la rive gauche.

A Ta Riep, nous sommes sauvés, il y a du riz ! Une double ration dédommage l'escorte des privations et des fatigues des derniers jours. Ce gros village, entouré de parcs à bestiaux, est assis au large dans une vaste plaine déboisée, herbeuse. La terrasse laotienne forme ici un plateau bas, aux horizons à peine accidentés, vers l'Annam. Quelques pointes Rocheuses émergent seules, au loin, au-dessus des ondulations douces, où coule lentement le Tchépon.

19^{km}. — Nous atteindrons cette rivière le 2, à hauteur de Ta-Tcha, village aussi riche et aussi important que Ta-Riep. Les cases énormes, bâties régulièrement, sont enfermées dans une enceinte défensive témoignant que le pays, s'il est plus riche, n'est pas plus sûr que les coins, perdus dans la montagne annamite, d'où nous venons. Nous passons outre, et longeons un moment le cours paisible du Tchépon, que nous laissons décrire, au Sud, un lacet de grande envergure. Sur les rives du fleuve, nous défilons sous l'œil inquisiteur des Kha-Leung, accourus de toute part pour soupeser la valeur de cette troupe étrangère.

Venir de chez les Toi est peut-être un titre à leur respect. Ils se tiennent à distance, accroupis sur les roches rouges, la lance ou l'arc à portée,

enveloppés de leurs manteaux sombres, la tête enturbanée de blanc, semblables à des aigles pêcheurs, se demandant si la proie qui passe est chair ou poison,

Fig. [illegible] — Pou-Thau du Teh-pôu

Laissons-les à leurs impressions et continuons, à travers un plateau à peine ondulé, couvert de bambous nains ou de cultures, droit à l'Est, sur M. Song-Lèng. C'est le dernier des chefs-lieux de canton Kha, sur le

Tchépon, où les émissaires siamois n'aient pas encore osé s'aventurer, quoiqu'on y accède en pirogue. Les gens d'ici n'ont aucun goût pour la domination siamoise et, pour peu qu'on les y pousse, ils sont prêts à défendre leur indépendance, les armes à la main. On trouverait chez eux et chez leurs frères de même race, sur Sé Bang-Hièn, les éléments d'une milice locale, propre à faire la police en territoire Kha. Nous y reviendrons.

Le 3, nous bifurquons. M. l'Inspecteur Odend'hall s'embarque en pirogue pour Aï-Lao. Moi, je suis la route de terre, longeant le Tchépon. Les villages se multiplient, sur les berges archi-riches et prennent de plus en plus l'air civilisé, avec leurs cultures permanentes, leurs jardins et leurs vergers, au feuillage sombre, surmonté d'aréquiers. Partout, l'accueil est excellent ; on se passe les charges de dos à dos, pour hâter la marche du Français qui va faire rebrousser chemin aux Siamois de Houé San. Nous n'en sommes pas encore là, mais patience. Nous finirons bien par rendre aux Kha leur liberté de race, et par limiter, d'une part l'Annamite, le Laotien de l'autre, aux terres qu'ils cultivent réellement. Cette politique sommaire emporte toutes les adhésions et nous sommes sûrs du concours de tous, si les faits répondent à nos intentions. En attendant, courons la plaine et gagnons, à 10 kilomètres environ d'Aï-Lao, la route qui relie ce point à Maï-Lanh et Kam-Lo. Tel est l'ancien itinéraire du Dr Harmand. Le chemin, par là, est plus direct entre le Tchépon et la rivière de Quang-Tri, mais plus difficile aussi que celui de Lang-Ho.

Suivons le guide et le Pho-Bao, ou petit mandarin, commandant en second le poste annamite, qui est venu à ma rencontre. Il nous conduit d'abord à Dinh, Aï-Lao, ou Lao-Bao, trois noms pour désigner une ruine. Il ne reste rien du fortin annamite, occupé il y a trois ans par un poste français, avant que l'Annam ne fût retourné entièrement à ses maîtres indigènes. Quelques poteaux, rongés aux termites, au milieu d'un quadrilatère envahi par la brousse : voilà ce qui reste de l'occupation annamite. Débris typiques, caractérisant la déchéance d'une race repliée sur elle-même, infatuée de sa prétendue supériorité, fermant

obstinément les yeux aux choses du dehors et concentrant toute son énergie à la conquête des places et des emplois réservés aux concours littéraires et à l'érudition factice du mandarinat.

Conséquence : il reste à Dinh, Aï-Lao, sept inscrits en tout. Encore, à peine peuvent-ils vivre, depuis que les Siamois, installés au premier village, leur interdisent de lever les impôts qu'ils étaient chargés de percevoir pour le Phu de Cam-Lo. La situation est intenable pour le pauvre Pho Bao, qui demande périodiquement, mais en vain, son rappel ou du secours. Et nous sommes à deux jours de Quang-Tri ! N'y a-t-il pas là de quoi désespérer tous ceux qui, à défaut du vieil empire vermoulu, leur ancien suzerain, comptaient sur nous pour défendre leur indépendance de race ?

Fuyons ce spectacle peu réconfortant et allons demander l'hospitalité à B. Phuong, premier village des Pou Thaï du Tchépon. Braves gens, qui nous ont gardé le riz envoyé par la Résidence et qui nous reçoivent avec une sympathie réelle, mais discrète. Ils ne sont pas bien sûrs que nous pourrons leur donner une protection véritable et un secours effectif contre la marée montante des empiètements siamois.

Le premier des postes de l'envahisseur est à 5 kilomètres d'ici, tenu par une douzaine de miliciens Pou thaï, avec un fourrier siamois. Ces gens sont renseignés et appuyés par le fils du Tiao de M. P'hin ; suivant la tactique sage et pratique, consistant à tenir un pays mal disposé à l'aide de ses voisins. Ceux-ci sont suffisamment intéressés au maintien du bon ordre, par l'avantage qu'ils croient avoir à supplanter l'autorité des petits chefs locaux, ou à la diminuer au profit de la leur. Demain, les Pou Thaï d'ici joueront un rôle identique chez les Kha Leung, qui sont « su su », c'est-à-dire doux et assimilables. Puis, à leur tour ceux-ci serviront, plus tard, à pénétrer chez les Kha « kammang » ou indépendants. Nous allons bientôt trouver ces derniers fortement entamés déjà, et menacés dans leur liberté abusive, par la marche des Siamois. De proche en proche, l'influence et l'autorité de Bangkok gagneront du terrain, constamment, sans à-coup, sans efforts, sans révolte contre l'insuffisance apparente des moyens employés. Avec len-

teur et sûreté, le boa engloutira sa proie : emblème symbolique de la manière siamoise, bien plus exact que celui du pacifique éléphant.

Ici, la proie est encore assez vivace pour qu'un seul point d'appui, fourni à temps, la fasse échapper à l'étreinte. Malgré l'assurance qu'affectent leurs maîtres, les indigènes sont prêts à résister, et ceux mêmes qui se sont ralliés au Siam, ses propres instruments d'absorp-

Fig. 54. — Laotiennes d'Ar Lao.

tion, vacillent et hésitent, partagés entre leur intérêt immédiat subordonné à ceux du parti qu'ils servent et la crainte, que nos protégés ont trop longtemps été seuls à éprouver, de se voir compromis, puis lâchés par le pouvoir protecteur.

Exemple : Le jeune fils du Tiao de P'hin, que le chef siamois envoie ici dès le 5, pour prendre le vent. Il y vient voir si nous approchons du poste adverse, en ennemis prêts au coup de feu, ou en diplomates. Qu'il se rassure ; nous garderons les formes, tout en refusant à son man-

dant le droit de s'installer ainsi, en territoire contesté. Puisqu'il a des soldats, nous aussi, nous irons le trouver en armes. Comme ses congénères, nous allons exécuter chez les Kha indépendants du plateau Ta-Hoï, une randonnée aux allures militaires. Il est vrai qu'elle sera de pur renseignement, au lieu de la mainmise qu'en pareil cas se permettent les colonnes siamoises. Nous sommes en paix, et nous ne nous reconnaissons, pas plus qu'aux Siamois, le droit de promener par le pays un nombre de fusils supérieur à celui que notre sécurité nécessite. Du moins, jusqu'au moment où les deux gouvernements auront tranché le litige.

Tel est le petit discours que je fais tenir au jeune Pou Thaï, député par le chef de Houé-San. Émissaire bien peu convaincu, du reste, de la valeur des pouvoirs qu'on lui a imposés! M. P'hin, avant de servir d'instrument de conquête aux Siamois, a eu pas mal à souffrir de leurs incursions. Il a perdu la moitié de ses inscrits, dans les luttes séculaires entre les deux races, annamite et siamoise. Les frontières du M. Kemmarat, son voisin, ont empiété chaque année sur lui, depuis quarante ans, au profit des conquérants de l'Ouest. Des villages entiers, comme Pac Sé Tamouoc, ont été déportés jusque sur les bords du Mé-Nam, aux portes mêmes de Bangkok. Les compensations qu'on leur promet aujourd'hui, au détriment de leurs frères et des Kha, ne feront pas oublier aux Pou Thaï les exactions et les cruautés d'antan. P'hin, avec les quatre autres muongs de même race, Vang, Pha-Bang, Nong et Tchépon, est antisiamois de cœur. On ne demande ici qu'à secouer le joug. On est d'autant plus pressé, qu'il faudra, on le sait, aller tenir bientôt garnison chez les Kha, aux frais de son propre Muong. On serait payé, encore passe; mais, dans les conditions imposées, c'est-à-dire avec des charges et des corvées doublées pour ses propres inscrits, c'est un peu beaucoup à la fois. Le service chez les Kha n'est pas déjà si agréable. Encore, va pour les Kha Leung, ils sont « su su ». Les gens de cette tribu non compris dans les neuf cantons indépendants, sont subordonnés à l'autorité des Tiao Pou Thaï, mais sans servitude personnelle. Les rapports sont cordiaux, de suzerain débonnaire à vassal peu gêné ni pressé. Mais, chez les Ta-Hoï du plateau c'est une autre affaire. Ces voisins-là sont

peu commodes, turbulents et parfois gênants. Ils n'hésitent pas à incursionner sur les territoires des Thaï et des Kha Leung. Ils viennent enlever les buffles et même les gens, et commettre pas mal de méfaits, qui ont achevé la dépopulation des rives du Sé Bang-Hien, commencée par les ravages des razzias siamoises.

Depuis deux ans qu'ils sont établis à P'hin et à Nong, les Siamois délèguent des kromakan, ou notables Pou Thaï, chez les Kha Leung, pour y prendre langue, dresser des rôles d'impôts, voir le fort et le faible à exploiter, quand ils se sentiront en force. En attendant, ils font travailler et peiner les populations déjà soumises, pour leur constituer, à l'aide des approvisionnements rassemblés dans leurs postes, des bases d'opérations secondaires. De là, pourront partir leurs colonnes, le jour on sonnera l'heure du dernier effort, qui doit les porter jusqu'à la chaîne de partage : but avéré et ostensiblement affiché de leurs prétentions.

Aujourd'hui à Houé-San, ils seront demain au Double-Pic, d'où nous venons. Ils seront aux portes de Hué, maîtres des populations turbulentes que nous allons avoir à traverser. En groupant celles-ci, en régularisant et coordonnant leurs qualités guerrières et leur penchant à la maraude, sans que nous puissions parer le coup avec les éléments annamites, hostiles et réfractaires à notre action, nos adversaires en Indo-Chine peuvent nous opposer, dans la montagne, l'arme indigène, la plus redoutable pour notre domination.

A nous de parer la menace.

En attendant le levé vient de s'allonger de 250 kilomètres.

CHAPITRE III

D'AI LAO AU SÈ KONG

Le 6 janvier 1891, je vais installer mon escorte en face du poste siamois, à Houé-San.

Le 7, nous allons coucher à B. Sonong, un gros village de Kha Leung, entouré de palissades, disposées comme je les ai vues une seule fois, en pays Kha. L'enceinte forme, à l'intérieur du carré, comme une série de cases, arrangées en échiquier et chevauchant les unes sur les autres. En sorte que le défenseur peut se retirer de réduit en réduit, qu'il faudra enlever successivement, sous le flanquement des deux enclos voisins. C'est bien imaginé pour des Kha.

Si l'on est inventif ici, c'est bien par nécessité : les incursions des Ta-Hoi sont fréquentes. Nous avons la malechance de suivre le même chemin que des voleurs de buffles, ayant opéré hier à B. Phuong. Ils n'ont rien trouvé de mieux, pour couvrir leur retraite du côté de Saravan, que de semer la route de « pak kouak ». Les fiches de bambou acérées sont dissimulées sous les feuilles sèches, ou enterrées au trois quarts, sous une couche de poussière. Un des porteurs a le pied traversé de part en part et il faut arracher la lancette par le cou de pied. Le pauvre diable s'en tirera-t-il sans les complications graves, souvent produites par de pareilles blessures? Malgré les précautions prises, un « Kaï » ou caporal, a encore une atteinte, heureusement insignifiante.

Le 8, même route, excellente et peu accidentée, au faîte d'un plateau de grès, pauvre en eaux, pauvre en forêts comme en cultures, sauf aux environs de M. Nong. Ici, ce sont des Pou Thaï, seuls de leur race au milieu d'un cercle de Kha Leung vassaux, étroitement restreints aux

bords de la rivière : à une demi-journée, en tous sens, on ne rencontre plus que des Kha-Kamang. Là encore, les Siamois ont installé depuis peu un poste de vingt miliciens, commandé par un sous-lieutenant. Les Pou Thaï d'ici ne craignent pas d'affirmer hautement leur répugnance pour une protection étrangère, qui va, pensent-ils, leur attirer nombre de difficultiés avec leurs voisins : les Ta-Hoï, toujours turbulents, le deviennent de jour en jour davantage, devant la perspective du rattachement aux Muongs siamois, dont on les menace. Rattachement purement fictif, pour le moment : car le tribut ne sera pas facile à leur faire payer, dans leurs repaires.

Fig. 35. — Laotienne d'At Lao

Nous allons trouver désormais tous leurs villages abrités derrière des abatis épais, entassés autour de l'enceinte en palanques. On n'accède à l'intérieur que par une sorte de coffrage étroit, couvert, débouchant obliquement. Il est assez resserré pour empêcher l'assaillant de faire usage de ses armes, tandis que, du redan intérieur, qui l'enserre comme une tenaille, les défenseurs peuvent larder à loisir l'imprudent pris au piège. Au bout du coffrage, deux portes, l'une directe, à claire-voie toujours, est barricadée en temps ordinaire. On ne l'ouvre que pour rentrer les récoltes. L'autre, latérale, sert à la circulation journalière. Faite, le plus souvent, d'un tronc d'arbre évidé, roulant sur des gonds verticaux, elle peut être condamnée instantanément à l'aide d'un arc-boutant, aisé à faire choir. Système excellent contre les ennemis habituels, armés de lances et de flèches,

mais, comme toute fortification, dangereux pour le défenseur qui risque d'être bloqué et pris dans son propre piège. L'adversaire assez nombreux pour lui couper la retraite, toujours ménagée dans la brousse à l'opposite de l'entrée, peut l'investir et réduire la défense par la famine. Contre les armes à feu, le repaire du Khà est encore moins sûr.

Mais les Kha se croient armés pour empêcher l'intrusion étrangère, chez eux. Aussi ne manqueront-ils pas d'en tirer prétexte pour multiplier les déprédations et les rapts qu'ils sont trop enclins à commettre sur les vassaux, plus pacifiques, des Pou Thaï, et sur les Pou Thaï eux-mêmes, de chez qui partiront les colonnes siamoises. Aussi, l'enthousiasme est médiocre, chez les guides que nous désigne le chef de poste de M. Nong, tout heureux de charger d'autres que lui-même de nous mener voir un peu chez les sauvages ce qu'ils pensent et veulent. Toutefois, le voyage ne sera pas aussi dangereux qu'il le croit. Déjà notre réputation est arrivée ici, par le haut Tchépôn. Les Kha savent que notre force ne nous servira ni à les brusquer ni à les exploiter. Ils savent que nous paierons nos achats, non pas, il est vrai en verroterie ou en fil de cuivre (suivant la coutume) mais en piécettes, dont ils font immédiatement des ornements pour leurs enfants. Ils savent que nous venons simplement pour voir où commence et où finit la terre des Kha, et que nous proclamons hautement l'intention de la leur laisser, pourvu qu'ils observent la paix.

Dans ces conditions et appuyés sur un renom tout différent de celui de nos adversaires, nous allons, une fois notre identité reconnue, recevoir partout un accueil empressé et force propositions d'alliance contre l'envahisseur ennemi héréditaire du sauvage.

Le 9, un sentier détourné, sous bois, nous fait rejoindre la grande route reliant Cam-Lo à Saravan, par M. Song-Lèng. Elle coupe le Sé La-Nong à Ma-Loi où nous avons failli coucher à la porte. Le chef du village, nous prenant pour des Siamois, nous a carrément fermé l'entrée. Il ne veut plus avoir affaire avec eux qui lui ont bien permis de faire entrer à Saravan une paire de buffles, mais lui ont interdit d'en exporter le prix. Nous parlementons, tout s'explique et la porte est débarricadée. On nous logera, on nous portera nos bagages, on nous indiquera même des chemins

pour rentrer en Annam. D'ici, nous aurions le choix : mais Saravan est notre objectif. On nous y conduira aussi, si nous voulons. Nos guides Pou Thaï, jugeant par cet accueil que leur retour pourra se faire sans encombre, proposent de nous conduire eux-mêmes jusqu'au premier poste siamois. Mais il n'en va pas de même pour le Kromakan laotien, d'Oubôn, que le sous-lieutenant de M. Nong avait adjoint à nos guides, Il estime que la situation est moins sûre pour lui-même, prétexte la fièvre et décampe. Notre satisfaction est égale à celle qu'il peut éprouver à se tirer lui-même des pattes Ta Hoï. De fait, cette tribu est maîtresse chez elle, jusqu'aux portes de Saravan.

Le 10, nous remontons sur son plateau et passons par une large dépression, cotée 620 mètres, entre deux chaînons abrupts. Ils dominent de 4 à 500 mètres le plateau de grès, aux horizons mollement allongés en rides parallèles. Les pentes douces des collines se succèdent, égales, comme les vagues d'une mer silicifiée. D'ailleurs, le travail des eaux est encore évident sur la surface de cette assise, qu'elles ont abandonnée longtemps après le soulèvement des calcaires du Mé-Khong moyen. Ses grès, encore à peine délités, présentent souvent les accidents signalés par le Docteur Harmand. Même sur les lignes de plus grande pente actuelles, on trouve de ces « Marmites du diable », pertuis circulaires, à l'intérieur plus évasé que l'orifice, et au fond desquels un caillou dur ou un peu de sable ont servi aux eaux de forêt, pour entamer et éroder la roche, plus friable à l'intérieur qu'à la surface.

Les bambous ou la forêt maigre, mais sans « Maï-hang », revêtent tous ces mouvements. Ce dernier arbre semble affectionner les basses plaines laotiennes, émergées, plus tard encore que l'assise qui nous occupe, des eaux maritimes. Avant leur soulèvement, le passage d'Aï-Lao formait évidemment détroit entre les calcaires du Kham-Mon et les massifs des grès, peuplés aujourd'hui par les Kha du Sud. Dans les cuvettes ou sur les pentes des attols argileux, seulement, la végétation prend tout son essor. Tel est le cas de Tia-Ravieng, gros village où nous couchons.

Les choses ont bien failli se gâter ici. Un des linh a eu la maladresse de casser une marmite, que lui avaient prêtée les indigènes. Rumeur ! C'est

un délit très sensible aux esprits et qui vaut l'esclavage, pour l'étranger coupable d'un pareil méfait. Mais, comme nous sommes des amis et des

Fig. 30. — Elephant en maçonnerie à l'entrée d'une pagode.

gens respectables, à bien des points de vue, l'esprit se contentera d'une amende. Il suffira de payer dix fois le prix de l'objet détérioré pour l'apaiser et calmer les sauvages. Nous nous en tirons, paraît-il, à bon compte.

Au-delà de Tia-Ravièng, les Ta-Hoi multiplient leurs cultures dans une plaine riche. Leurs villages sont placés en dehors du chemin. Parfois même, comme aux environs de B. Tung, la route disparaît sous les abatis, destinés à arrêter les Siamois. Mais nous sommes devancés par notre réputation, et des émissaires nous annoncent de village en village. Alors même que l'accès est interdit, nous trouvons, devant l'obstacle, des guides et des porteurs empressés. C'est merveille de les voir surgir de la brousse, impénétrable à première vue. Les nouveaux venus apparaissent subitement, sans bruit, traînant loin derrière eux le fer de leur lance qu'ils tiennent près du bout, le talon en avant. Ils se faufilent ainsi, avec des armes longues de plus de quatre mètres, à travers les halliers où il serait dangereux de pénétrer autrement que sur leurs traces. Ils échangent quelques brèves paroles avec les gens qui nous ont amenés, puis, prennent silencieusement la tête de la colonne. Elle serpente, allongée dans les méandres d'un sentier dérobé, tournant l'obstacle à l'aide de quelques coups de sabre d'abatis. Mais çà et là, ont été laissés des brins entaillés en biseaux dangereux. Le guide vous les désigne, car ils sont tout prêts à empaler quiconque oserait s'aventurer ici, sans la permission des maîtres de céans : et même, à hauteur de B. Kôn, nous trouvons le lit de la Houé Tamouon farci de pak-kouak, complétant les défenses accessoires d'un village. On s'attend ici, paraît-il, à des représailles de la part du Khaluong de Saravane, qu'on a refusé de loger.

Nous couchons à B. Pa-Douh, point de bifurcation de plusieurs gros chemins sur le haut Tchépôn, le haut Sé Kong, M. P'hin et Saravan. Le village est fortifié, mais inhabité; du moins sa population est réduite à un vieux et une vieille. Le mouvement des Siamois de Saravan est, dit-on, imminent et les Kha ont pris leurs mesures. Tout leur avoir a été mis en lieu sûr et dispersé aux quatre coins du territoire. On n'a laissé à la maison que deux vieux invendables, pour voir comment tourneraient les choses, tâcher d'éviter l'incendie et, en cas de représailles, offrir leur vieille peau en holocauste à la sécurité de tous. En général, le péril n'est pas grand. Le Kha en vient rarement à l'usage de ses armes, à moins de résistance violente. Il cherche surtout à faire des prisonniers

pour en tirer argent ou rançon. Les travailleurs hors service n'ont de valeur à aucun de ces points de vue et l'assaillant les laisse ordinairement en paix. Cette tactique serait peut-être en défaut avec les Siamois, Nous, nous sommes réellement des amis, on s'en aperçoit bien vite ici. Nous aurons donc guides et porteurs, autant qu'on pourra nous en donner, pourvu que nous respections les deux gros arbres servant de portique à l'entrée du village et attribués comme domicile aux esprits.

Le 12, nous atteignons le bord sud du plateau, entre deux pointes rocheuses calcaires, et nous en descendons le talus méridional par un éboulis à sources pétrifiantes. Nous sommes sur les talons des voleurs de buffles de Ban Phuong, qui ont laissé allumé le feu de leur campement nocturne. Ils sont descendus devant nous dans la plaine laotienne, où nous allons retrouver la forêt clairière à « maï hang », les pâturages et les « Na » exploités par les premiers Kha dépendants de Saravan. Leur village, La-Tiang, est composé d'une quarantaine de cases rangées circulairement. Il possède, au centre, une maison commune avec parois à jour, aux ornements polychromes et au toit haut encorné. Elle est réservée, comme la « Sala » des laotiens, aux Étrangers de passage. C'est ici, à l'instar des Moï voisins des fermes annamites, que viennent faire leurs échanges les sauvages de l'intérieur. Ils passent par l'intermédiaire de leurs frères et amis les Kha soumis à l'autorité laotienne. Telle est la situation de La-Tiang, qui, depuis longtemps, fait partie du Muong Saravan. Tout marchait bien entre les Lao et leurs sujets Kha, mais les Siamois sont venus s'en mêler. Les Khaluong prétendent exiger maintenant qu'on leur ouvre toutes les portes de l'intérieur, qu'on nourrisse et convoie gratis eux et leurs colonnes, qu'on les guide chez les indépendants; au risque, pour les pauvres gens d'ici, d'être pris comme responsables, s'il y a des difficultés; au risque d'être pris eux-mêmes un jour au l'autre, et vendus à ceux-là qu'ils auront servis, bien malgré eux. Car, Siamois et Laotiens n'hésitent jamais à enfreindre la loi, de pure forme, interdisant la vente et le colportage des esclaves de prise.

Pour le moment, les Khaluong sont encore à Saravan et n'ont pas dépassé le Sé Kong. A tout hasard, il s'agit d'acquérir, au moins ici, le

droit de premier occupant. Nous n'irons donc pas reprendre contact avec les Siamois, au poste de Na Ban-Yong, qu'ils occupent à une forte journée de marche. Laissons-les nous attendre et prenons le chemin détourné qui doit nous mener à B. Siou, sur le Sé Kong. Allons nous établir sur la route même qu'ils doivent suivre. La perspective de trouver en nous un appui enthousiasme les Kha. Nous aurons tous les guides et tout le riz que nous voudrons. Ils ne demandent même pas mieux, disent-ils, que d'accepter des chefs, pris parmi eux et de vivre en paix les uns avec les autres, si toutefois l'on peut empêcher les turbulents, de l'intérieur, de venir les pirater. La crainte d'être razziés les empêche seule de quitter leurs villages et de commercer chez leurs voisins de la montagne, qui sont riches et puissants. Il existe même chez ces derniers, les Kon-Tou, une sorte de suprématie ou plutôt d'influence superstitieuse, reconnue à un Chef habitant A-Roc. C'est un gros village qui peut mettre sur pied plus de deux cents hommes. A-Roc est l'objectif actuel des Siamois. Allons donc, avant eux, voir ce Chef, duquel on nous promet bon accueil.

Le 13, convoyés par toute la population, masculine et féminine, de La-Tiang, qui tient à se relayer pour aller plus vite, nous atteignons Tu-Un, au bord du plateau Ta-Hoï. Nous avons remonté, en plaine et forêt clairière, la vallée du Nam A-Na, ou rivière de La-Tiang, jusqu'au pied du Pou Kòy. C'est ainsi qu'on appelle ici le talus même de la terrasse Ta-Hoï. Nous allons y courir facilement, par des routes excellentes, coupées à tout instant de nombreuses amorces indiquant une circulation active et une population très dense. En effet, les vallées supérieures des affluents du Sé La-Nong et du Sé Kong s'enchevêtrent, en se tenant entre les altitudes de 7 à 900 mètres, dans des plissements de terrain argileux très fertiles. Les raï ont déboisé presque toutes les pentes : leur succession trop rapide ne laisse pas, ici comme ailleurs, le temps à la forêt de reprendre possession du sol. Seuls, quelques îlots de grands arbres et de futaies magnifiques où paraissent parfois les pins, sur les terrains secs, restent comme témoins de la richesse naturelle du sol. Elle est mise à profit par une population peu soucieuse de se voir déposséder.

Le 14, nous faisons étape à Ka-Dap. Nous avons été précédés, de

village en village, par des courriers colportant nos assurances pacifiques et le témoignage de notre conduite, partout correcte. Aussi, la méfiance naturelle des Kha s'humanise. Avant chaque localité, les notables font la haie sous les arbres sacrés, à portée de flèche de leur repaire. Invariablement, nous sommes arrêtés pour parlementer à l'ombre des énormes banians sacrés, qui jalonnent l'entrée, à hauteur des tombeaux. La dernière demeure des Ta-Hoï précède généralement de 100 mètres le village. Le cercueil du Khâ repose sur une sorte de bûcher formé de rangées de rondins superposés. Il est fait d'un tronc d'arbre, taillé aux deux extrémités, en forme de mufle de buffle. Deux paires de cornes véritables et des yeux peints complètent le symbole. Un couvercle fortement ligoté emprisonne le défunt, qu'abrite un petit hangar. Le toit, aigu, est porté par quatre pilotis ornementés : son faîte et ses montants sont dentés et peinturlurés, décorés, aux deux bouts, de cornes encore. Les cornes jouent un rôle important dans l'ornementation sauvage. Dans cet appareil, les morts semblent inspirer les décisions des vivants et présider à leurs conseils, pendant la réception que nous font les notables.

Assis sur leurs talons, ceux-ci commentent, avec l'émissaire ou le guide, l'événement qui leur amène des amis armés, au lieu des ennemis qu'ils attendent. Une fois sûrs de leur fait, ils font ouvrir les portes et déposer les armes à la garde, dissimulée derrière les palanques du fortin. Chacun reprend ses occupations, ou fait cercle autour des étrangers. Les femmes vont à l'eau, empilant dans leurs hottes les bambous percés d'un bout, qui leur servent de jarres. Ou bien, elles reprennent le pilon, qu'elles manient à trois, en cadence, faisant sonner et cliqueter les lourds bracelets de cuivre, en spirale, qui leur garnissent l'avant-bras et les tibias. Elles vaquent aux soins du ménage, préparent la pâtée des porcelets, qu'un carcan de bambou empêche de franchir la palissade, protectrice nécessaire contre les maraudeurs bipèdes ou quadrupèdes. Elles rentrent la volaille, qui ne saurait passer la nuit dehors, exposée aux attaques du chat-tigre, même dans les paniers où on l'a couchée. Les hommes sont moins occupés, tant que l'approche des pluies ne leur impose pas la confection des raï. Ils se bichonnent, fabriquent, pour se

les piquer dans les cheveux, des ornements bizarres, dents de sanglier et graines de couleur. Ils aiguisent le fer de leurs lances ou de leurs flèches et, même, les fabriquent à l'aide de petites forges catalanes, attisées par une double tuyère, où une peau liée sur un bâton envoie l'air et tient lieu de soufflet alternant. Ou bien, ils charment leurs loisirs en soufflant dans la flûte de pan à quatorze roseaux, instrument natio-

Fig. 37. — Femmes Khas Leung.

nal du Kha. Entre temps, ils escortent les femmes au raï ou à la fontaine, quand l'eau n'est pas amenée jusqu'au village par des canalisations en bambous fendus en long, ajoutés bout à bout et suspendus en l'air à l'aide de rangées de pieux, en bordure du chemin. Ils vont encore tendre, dans le raï voisin, des pièges où le gibier pris doit varier leur ordinaire. Lacets, raquettes, traquenards, n'ont pour eux pas de secrets. Inventifs, ils utilisent même, pour le gros gibier, la tentation de ravager

leurs récoltes, qu'ils défendent d'ordinaire par des barricades. De place en place, ils abaissent celles-ci jusqu'à la hauteur où chevreuils et cerfs peuvent les franchir. A l'intérieur du raï, est disposée une rangée de lancettes de bambous acérés, sur lesquels l'animal s'empalera en sautant, comme un simple voisin, s'il s'aventurait en maraude dans la brousse entourant le village. Elle est farcie d'ornements semblables.

Précaution nécessaire, paraît-il, entre Kha; précaution inutile, ils le sentent vaguement, contre les fusils et les moyens d'action des Siamois. Leurs ordres ont suffi partout pour faire dégager les chemins. C'est vrai, mais on les a détournés. Les étrangers auront le passage, puisqu'on ne peut le leur refuser sans ennuis, mais on les fera promener le plus loin possible. Souvent, nous rencontrons et suivons des sentiers de traverse, élargis pour la circonstance, mais évidemment en dehors de la circulation habituelle, surtout près des bifurcations. Parfois aussi, la piste est restée dans son état d'abandon naturel; le guide se refuse à vous faire traverser le territoire d'un village avec lequel le sien est en délicatesse. Bon gré mal gré, il faut suivre le sauvage dans de vraies coulées de fauves, bien suffisantes aux gens de sa race pour circuler à l'aise, en dehors des voies frayées.

Tel est le cas du chemin que nous suivrons le 15, à partir de Ka-Dap Neua. En ce point, nous quittons la grande route de Tchépôn à Attopeu, par M. Nong, Ka-Dap et B. Sé-Koï, sur le Sé Kong. Nous allons gravir, par 1 150 mètres d'altitude, à travers les raï, un chaînon détaché du Pou Schôl, sorte de bastion avancé du plateau Ta-Hoï. Nous dominons, d'ici, la brèche profonde par où le Sé Kong débouche du massif central. Nous suivons de l'œil, au sud, toute la trouée que la rivière s'est percée, entre ce massif bouleversé et les hautes terres, au faîte régulier, des Boloven. Plateau et massif sont coupés, de part et d'autre, à pic, sur la vallée menant à Attopeu. A l'Ouest, la vue porte, jusqu'au bout de l'horizon, sur les cimes isolées du Pou Kong, aux bords mêmes du Nam Kong, au delà de la dépression étendue, où le Sé Dôn arrose Saravan. De notre belvédère, nous dominons toute l'Indo-Chine centrale entre Mer et Mé-Khong.

Tout naturellement, la pensée se reporte vers nos devanciers. A nos

pieds, court la route suivie jadis par de Lagrée. A notre hauteur, au delà de la brèche entre Sé Kong et Sé Dôn, au faîte des Boloven, monte celle levée par Harmand. Droit au sud, débouche la route du Sé Kéman où il a été arrêté par les Kha. Devant nous, à l'Est, les hautes terres, domaine des sauvages, où, coûte que coûte, il nous faudra trouver passage sur Hué. Là, nous attendent les obstacles du terrain, ceux, peut-être, des races sauvages que personne encore n'a pu traverser, de Saïgon jusqu'ici. Que l'exemple de nos grands devanciers nous conduise! Que la hauteur de notre tâche et le dévouement à la Patrie nous soutiennent! Puissions-nous, à la possession de cette terre indo-chinoise, joindre un titre nouveau à tant d'autres titres, déjà payés par nos devanciers au prix de leur sang et de leur vie.

Du reste, l'alternative n'existe pas pour nous. Il faut passer; bon gré mal gré, il faut passer. Pas de ligne de retraite, puisque les Siamois vont bientôt nous gagner. Pas de temps à perdre, puisque nos moyens d'existence sont limités : nous avons encore huit jours de vivres. C'est assez pour piquer à travers le massif Kha, dussions-nous trouver des résistances, au lieu de la sympathie qui nous y attendait.

Nous descendons de notre observatoire par un éboulis à pic, laissant, à notre gauche, le plateau Ta-Hoï continuer à monter, de ballons en ballons dénudés, jusqu'au plus élevé, le Pou Leung ou Dent rouge. De hautes chaumes roussies, aux gazons actuellement brûlés et rongés du soleil, leur donnent un aspect inattendu, en Indochine centrale, où la forêt et la brousse font la règle. Les pitons découverts s'échelonnent, tout le long du Sé Kong, sur la rive droite. Ils dominent à pic la fissure où coule la rivière, profondément étranglée entre leurs masses et celles, plus élevées encore, des massifs de la rive gauche, au manteau de sombre verdure. Au pied de notre muraille, nous retrouvons la forêt très serrée et un gîte à B. La-Tching.

Le 16, nous descendons les dernières pentes, en passant près d'une source thermale à dépôts salins. Puis, nous tombons, à 200 mètres d'altitude, dans le Sé Kong : un cours d'eau profond, puissant, assombri par les masses montagneuses voisines. Elles ne lui laissent un peu de place

que plus bas, en aval de Sé Koi. Ici, nous sommes à B. Siou, hameau de forgerons, dépendant nominalement de Saravan, mais, en réalité, affilié seulement à M. A-Rôc. Pour y accéder, il faut traverser le fleuve, non sans peine, car les pirogues Kha sont encore plus étroites, plus instables, que celles du haut Laos. Enfin, le dernier linh a traversé. Il était temps, car on nous annonce, pour ce soir, l'arrivée des Siamois, à

Fig. 38. — Maison de Mandarin annamite à Hue.

B. Bouan à une demi-journée d'ici. Le vieux chef de B. Siou, comme l'âne de Buridan, hésite. Doit-il se compromettre en nous servant, doit-il nous arrêter, au risque de se brouiller avec nous ? Il prend un moyen terme : on nous fournira un guide, mais peu ou point de porteurs. Mettons les charges doubles et en avant !

Nous couvrirons bien le reste du parcours, au bout des 190 kilomètres nouveaux, qui viennent d'être levés.

CHAPITRE IV

DU SE KONG A HUE

Sur la rive gauche du Sé Kong, nous escaladons un premier chaînon, au faîte duquel nous trouvons la grande route, très battue, sur laquelle nos rivaux n'ont pas encore paru. Nous pouvons donc aller coucher tranquilles à Vill Touang, village habité par les Kon-Tou. Nous arrivons bons premiers et les Khaluong, du moins, ne pourront prétendre qu'ils ont mis ici le pied avant nous. Bien mieux, aucun des Kromakans Soué, qui leur servent de fourriers, n'a encore dépassé B. Siou. A peine si, l'an dernier, ils ont osé venir, aux premiers villages Kha Khamang, demander de reconnaître un chef, de race inféodée au Muong Saravan. En fait, comme nous l'avons dit pour B. Siou, tous les Kha de la région ne subissent qu'une influence, celle d'A-Roc. Aussi, comme nous ne sommes pas attendus, les pourparlers d'usage traînent. On nous donne accès dans les villages seulement à l'arrivée de la colonne. On tient, avant de nous accueillir, à s'assurer que nous ne sommes pas Siamois. Une inquiétude, pourtant, se manifeste, lorsque nous demandons à être conduits près du Chef influent de la région. Qu'allons-nous faire à A-Rôc ? Y resterons-nous longtemps ? Pourquoi, voulant rentrer en Annam, ne prenons-nous pas une route directe et bien meilleure, menant chez les Kha R'lac ? Ici, les Kon-Tou croient avoir fait tout ce qu'ils doivent, et tout ce que la prudence leur permet, en nous menant au village voisin. A lui, de se débrouiller et de savoir s'il veut prendre la responsabilité de nous mettre en rapport avec le chef redouté que nous voulons visiter, ou bien, se débarrasser de nous de la même façon.

Le 17, on nous passe de mains en mains, nous et nos bagages, avec des crochets biscornus, ayant pour but unique de déplacer les responsabilités. Enfin, à Ka-Doc, on nous achemine sournoisement sur la route du Quang-Nam, au lieu de celle de Hué, et l'on nous remet aux mains des gens de Ka-Wak. Il est bon, en pays Ka, d'avoir l'œil attentif à sa boussole !

Je me fâche : on se résigne à nous ramener sur la bonne route, ou à peu près. A la nuit, le guide nous jette dans les gorges à peine praticables et rarement pratiquées d'un torrent étroitement encaissé. Nous en sortons tant bien que mal et allons gîter à Vill Ta-Nong, un hameau de deux cases, accrochées à une paroi de précipice et abritées sous des pins séculaires.

Le 18, les gens de Ta-Nong nous ramènent à Ka-Doc, où, peut-être, est arrivée, pour nous, la libre pratique donnée par le « Po-Tong » d'A-Rôc. On veut bien, cette fois, nous conduire directement auprès de ce puissant personnage. Nous allons, par des sentiers peu frayés, gagner le faîte d'un chaînon parallèle au Sé Kong et cheminer, sous des pins et au milieu des sycas, entre 13 et 1600 mètres d'altitude. Nous ne retrouverons la route véritable qu'au fond d'une cuvette cultivée, où M. A-Roc occupe un éperon formant avancée. Tout le pays est sillonné de gros chemins, comme celui que nous suivons maintenant. Bien tracés, entaillés à flanc de coteau, le plus souvent à pentes très accessibles, ils strient, de leurs lacets rouges, la verdure sombre ou les teintes brûlées de raï étendus.

Muong A-Roc est situé à la bifurcation des routes de Hué à Saravan et du Tchépôn au Quang-Nam, à proximité des mines de plomb de Tom-Pong sur le Sé Kong. Les habitants savent en tirer des fils que leurs femmes entremêlent et tissent, à même, dans les étoffes de coton, qu'elles confectionnent sur place.

Nous n'arrivons pas au chef-lieu des Kon-Tou avant la nuit faite et je précède de beaucoup ma colonne. Elle est encore en train de glisser et de chuter, loin en arrière, sur les aiguilles de pins qui tapissent les pentes ardues que nous avons eues à gravir, puis à descendre. A l'entrée

du village, toute la population, en armes, nous attend, prévenue par des émissaires que nous avons rencontrés dans la journée. Impossible de distinguer, dans la foule, le personnage important dont on a eu si peur de nous faire voir la face. Avant l'arrivée de Crouicht, attardé comme d'habitude, je ne peux entrer en conversation, même collective, et, pour me faire livrer passage, sans quiproquo, il faut attendre toute ma bande.

Après les questions d'usage, un petit vieux chétif donne le signal du départ ; c'est le Po-Tong. Il nous guide à la maison commune, aux solives en saillies, ornées de sculptures grossières, silhouettes sinistres ou obscènes, peintes comme peuvent le faire des sauvages, en tons plus brutaux que nature. Les corniches intérieures ont pour décoration des alignements de massacres innombrables, restes des buffles sacrifiés. Ailleurs aussi, on retrouve cette ornementation, chère à tous les Kha. Plus modestes, les gens du commun se contentent d'aligner les trophées de leurs chasses et de leurs festins. Les crânes des chevreuils, des cerfs, des sangliers, des rongeurs et des singes sont rangés par catégories, le long des solives, agrémentées des chapelets en vertèbres de serpents. Rarement paraît dans la série des bonnes fortunes gastronomiques du Kha le buffle, animal de prix qui tient, commercialement, le troisième rang, après l'esclave et l'éléphant. Mais les gens d'ici sont assez riches pour s'octroyer, sans compter, des mets coûteux. Le buffle et même le bœuf forment la base des agapes de cannibales, par lesquelles la tribu célèbre les expéditions fructueuses, et les bonnes affaires, conclues avec la liberté humaine comme matière première. Car M. A-Roc a la réputation d'être un des plus grands faiseurs et vendeurs d'esclaves de la région. Dans la masse même de la population, les serfs sont en nombre appréciable. Rien que pour fumer, le Po-Tong, qui s'installe en face de moi, en utilise deux. L'un a bourré et lui tient à la bouche une pipe énorme, au tuyau fait d'un bambou où le poing entrerait. Le Po-Tong, les bras croisés sous son manteau noir, incline légèrement la tête, introduit dans l'orifice toute la partie inférieure de ses maxillaires, jusqu'au nez. Il hume ainsi la fumée, qu'à chaque bouffée lui procure le second esclave, en approchant un tison du fourneau, chargé de tabac et de coton mélangés.

Entre deux aspirations, le Tiao m'explique que les Siamois lui ont fait tenir l'ordre de leur ouvrir les chemins de son territoire. On a bien pensé à recevoir de la belle façon les donneurs d'avis. On a même préparé la résistance, en deux ou trois points, où nous avons, en effet, vu des restes de barricades et quelques champs de « pak kouak. » Mais, réflexion faite, on s'est dit que probablement ces gens s'en iraient comme ils seraient venus. A quoi bon risquer l'incendie des quatre-vingts cases, ou plus, qui s'alignent en formant une large rue dont le « Sala » tient le milieu? A quoi bon faire éventer une partie des cachettes où l'on a dispersé l'avoir des habitants? Car toutes les richesses, tout le mobilier et toutes les provisions sont en lieu sûr. On a même complètement vidé les greniers à riz. Ces greniers sont, comme d'habitude, bâtis et groupés à l'entrée du village. Ils affectent la forme de cases, à dimensions réduites, supportées par quatre pilotis, et défendues contre les rongeurs à l'aide de touffes de roseaux glissants, ou de disques de bois horizontaux, assez larges pour arrêter tous les assauts. Le village est entièrement vide : il le sera même de femmes et d'enfants, à l'approche de l'ennemi.

Fig. 59. — Eléphants royaux

Pour nous, on ne s'est pas dérangé, on a entendu parler de nous, et nous trouverons les porteurs nécessaires. On ira chercher les vivres dans leurs cachettes et tuer en notre honneur, non le veau, mais le porc gras.

Ce sera une occasion de réjouissance barbare et prétexte à verser le sang, comme l'aiment les sauvages. A peine l'ordre est-il donné, que chacun s'arme, qui d'un sabre, qui d'une lance, qui d'une arbalète et voilà toute la meute en chasse. Le condamné, comme s'il pressentait son sort, a déguerpi à la première alerte. Mais la bande le poursuit, le rejoint, le harcèle, et le larde à qui mieux mieux, avec des hurlements et des gambades de forcenés. La proie nous est offerte toute pantelante et horriblement mutilée, pour le plus grand bonheur de tous, et des bambins les premiers. Incapables de manier encore l'arc ou la lance, ils s'acharnent à coups de pierre et de bâton sur ce qui reste de l'animal, tout à l'heure gémissant et hurlant.

Image du sort réservé à l'ennemi invendable que sa mauvaise étoile ferait tomber aux mains des Khâ, si la vendetta légitimait son meurtre.

Les Siamois le savent et ils seront assez prudents, au début, pour ne pas provoquer de représailles, tant qu'ils ne seront pas fortement installés. Ils borneront, d'abord, leurs exigences au strict nécessaire, et, s'ils prennent pied ici, vivront sur leurs magasins de seconde ligne, plutôt que de fouler la population. Ils chercheront, avant tout, à ramener les sauvages à leurs pénates. Car, si peu exigeant que soit un Kha, la vie en pleine brousse ne peut avoir qu'une durée limitée et l'urgence des cultures doit les faire rentrer, tôt ou tard, au village. Aussi, la tactique du Po Tong risque fort de se trouver en défaut, en cas d'installation définitive d'un poste. Il le sent plus qu'il ne le dit et ne serait pas fâché que nous, simples hôtes de passage, nous l'aidions à repousser ceux à visées permanentes.

Je ne résiste pas à l'envie de faire montre de notre force, aux yeux des sauvages.

Le 19, nos linh et miliciens astiquent et fourbissent, qui sa lance, qui sa baïonnette, et une revue en belle tenue, une manœuvre en bon ordre prouvent que nous savons encore nous tenir, après avoir bien marché. « Les Français ou Farang, nous disait hier le guide, marchent donc comme les Kha ! » Ma foi, c'est un point de ressemblance, de contact aussi, et l'on en trouverait volontiers davantage, n'était cette mauvaise

habitude que l'on a ici de se pirater les uns les autres. Après tout, ces pauvres gens, qui n'ont aucune sanction morale, trafiquent du produit de leur pays offrant la plus haute valeur et le plus de facilités d'écoulement.

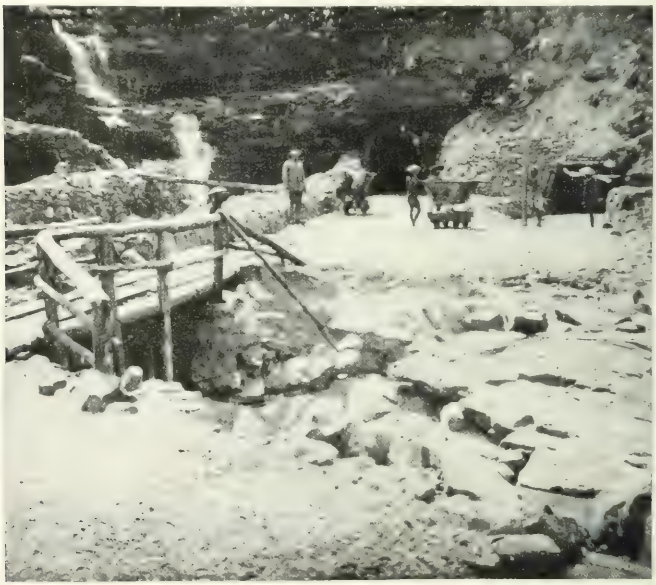


Fig. 40. — Charbonnages de Bong-Son, près de Tourane

L'esclave a, en effet, sur d'autres marchandises, l'avantage de fournir lui-même ses moyens de déplacement. Comment se procurer les objets de première nécessité, que les Kha sont encore incapables de produire, lorsque les frais de transport, avec les intermédiaires, en surfont le prix outre mesure? Du côté de l'Annam, on ne vend pas d'esclaves et tout commerce est arrêté par les Fermes de Moï. Le fermier et ses « laï-

E. GIFFAULT, DEL.

buon » prélèvent des commissions telles que les affaires doivent se réduire aux articles d'une certaine valeur facilement transportables. On ne leur livre que le tabac, des porcelets, du musc, de l'indigo, de la ramie, des produits médicinaux, de la cannelle dans le sud. On leur achète des verroteries, des instruments, de la vaisselle, quelques étoffes. Au contraire, du côté du Laos, se font les gros échanges. On importe le bétail et le riz, qui passent bientôt en festins : on achète aussi des armes et des étoffes à bon marché. On exporte cardamone, benjoin, éléphants et prisonniers. Le jour où les échanges pourraient se faire en sécurité, avec une honnêteté relative, inconnue jusqu'ici en Extrême-Orient, un coup mortel serait porté au commerce humain et à l'insécurité qu'il entraîne, pour la population Kha. Avec les débouchés laotiens disparaîtraient les razzias, les représailles et l'insécurité qui en résultent. Avec elles, cesserait l'état de guerre permanente, cause principale de l'émiettement des races. Car, fait à noter, sous des apparences et avec des coutumes uniformes, les sauvages indo-chinois parlent des langues différentes, au point de ne pas s'entendre d'une tribu à l'autre. Preuve des bouleversements, des infiltrations et des alluvions humains qui se sont juxtaposés ou superposés dans les massifs indo-chinois. Les races indigènes ont cherché refuge dans la montagne, ou au fond des forêts contre les grandes invasions, Annamite à l'Est, Lao-Khmère, à l'Ouest. De ce côté seulement, le flot monte encore, sous la poussée Siamoise. Aujourd'hui, les sauvages en sentent l'approche, et contre les oppresseurs organisés et armés comme le sont les gens de Bangkok, tous les Kha éprouvent, d'instinct, le besoin de se concentrer. Ce sentiment est général, plus ou moins vif, suivant la menace plus ou moins directe. Nulle part, on ne s'est montré hostile à l'idée de la Paix et de la liberté des races, subordonnées à un groupement, avec des chefs nationaux, indépendants sous notre autorité, et maîtres, chacun dans son territoire. Reste à délimiter les provinces à créer par langues et par tribus, d'intérêts et d'appellations semblables.

Ainsi, à M. A-Roc, le Po-Tong, ne demanderait pas mieux que de prendre en main l'hégémonie, de droit comme de fait, sur les Kon-Tou,

Il voudrait, surtout, voir les commerçants annamites apporter ici les marchandises estimées de ses congénères. A plusieurs reprises, il nous déclare préférer de beaucoup notre protectorat à celui des Lao, qui, dit-il, prennent toute la terre des Kha.

Nous nous séparerons donc les meilleurs amis du monde, le 20, avec promesse de retour. D'autres, en effet, nous suivrons à M. A-Roc. Ils y auront trouvé, je pense, un terrain tout prêt et un accueil sympathique. M. Bonin, du personnel résidentiel, et le capitaine Debay, de l'Infanterie de marine, passeront ici, l'un en 1894 et l'autre tout récemment.

Pour nous, reprenons notre route au Nord vers Pi-Ey. Il nous faudra quatre jours, nous dit-on. Mais le terrain est fort difficile. Soit pour couper au court, soit pour éviter les territoires de voisins avec lesquels ils sont en froid, nos guides nous font souvent quitter la grande route. Nous suivrons et quitterons, sans raison apparente, des tronçons de chemin parfaitement tracés, très battus, bien entretenus. Mais, aussi continuellement, il faudra nous élever, en pleine brousse, sur les pentes ardues des déchirures qui font, de toute la région bordant la rive gauche du haut Sé Kong, une série d'arêtes étroites. Des gorges profondes s'ouvrent entre ces arrêtes et laissent couler, sans thalwegs, des cours d'eau torrentueux et resserrés, difficiles à traverser.

Sur notre droite, à l'Est, s'élèvent de hauts massifs : Pou Rouang, Pou A-Triêng, Pou A-Touat. Plus élevés, plus abrupts et plus tourmentés les uns que les autres, ils servent de contreforts à de hauts plateaux dont les sommets sont constamment cachés sous les nuages, en cette saison. La forêt éternelle revêt entièrement toutes ces pentes, toutes ces parois, toutes ces lames rocheuses, qui, malgré les adoucissements apportés par elle à leurs contours, ont parfois des acuités invraisemblables.

Le 20, nous cheminons, à flanc de rampe ou à dos de crête, sur la rive gauche sur le Tam B'Nièh, très haut au-dessus du torrent. Il coule du sud au nord et sert comme de fossé aux escarpes du Pou Rouang, coté plus de 3 000 mètres, à l'œil. Nous couchons à Vill Koh.

Le 21, nous allons franchir le Tam (nom donné ici à tous les cours d'eau), près de son confluent dans le Sé Kong. De là, nous avons des

vues étendues sur la rive droite, où le plateau Ta-Hoï s'étend au loin, en grands mouvements arrondis. Au contraire de ce qui se passe ici, les terres de l'autre rive sont presque entièrement dépouillées de leurs forêts. De nombreux villages, reliés par des routes très apparentes, s'étagent dans les raï, depuis le bord du fleuve jusqu'à la calvitie, couleur d'ocre rouge, des ballons dénudés, aux chaumes courts et brûlés.

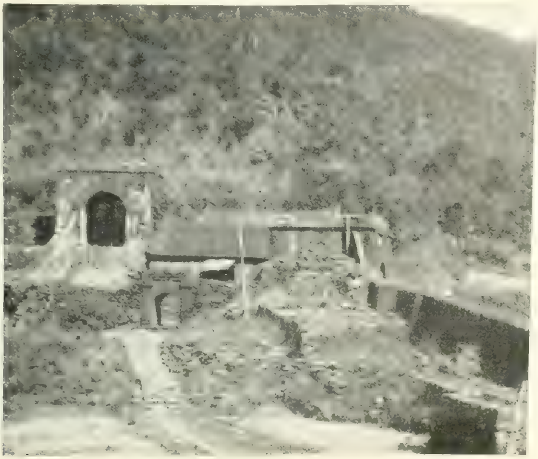


Fig. [illegible]. — Le Fort du col des Nuages entre Hué et Tourane.

La traversée du Tam R'Nièh se fait sur trois bambous, en guise de radeau, plus que primitif.

Sur la rive droite, nous franchirons, par un chemin en corniche, le dernier éperon du frère jumeau du Pou Rouang, le Pou A-Trièng. Entre celui-ci et le Pou A-Touat, notre vieille connaissance, coule le Tam-Tòl, cours d'eau aussi fort, mais moins encaissé, que le N. R'Nièh. Sa vallée, plus habitée aussi, ouvre une route au Quang-Nam vers A Boc, A Boung, deux points importants que l'on entend toujours revenir dans les réponses

de Kha d'ici, dès qu'on leur parle de communications avec l'Annam. C'est, très probablement le Chô-Buong annamite, sur un des bras du Song-Caï. Le passage n'est pas plus facile qu'au Dac R'Nièh et il faut gîter à Vill Tang-A-Roh, le premier village non fortifié, depuis La-Tiang. Il se compose d'une seule case, ayant au moins 60 mètres de long, et semblable, quant à l'aménagement, à celles de Tam-Yan. C'est-à-dire que les cinq ou six familles du lieu y voisinent, comme, dans la roulotte, les pensionnaires du montreur de fauves.

Le 22, nos hôtes, qui sont aux avant-postes des Toï, et nous ont reçus plus fraîchement que nous n'en avions l'habitude, se gardent bien de nous montrer la bonne et véritable route. Elle suit la rive droite, passe par Ka-Wak et y bifurque, d'une part sur le haut Tchépôn, de l'autre, sur Pi-Ey et Hué. Mais on nous jette dans le vallon de Vill-R'ba, au pied même de l'A-Touat, au fond d'une impasse. Il n'y a, pour en sortir, qu'un sentier impossible, escaladant, à 1 700 mètres, un contre-fort où le cannelier fait son apparition. Les sagoutiers ont émergé de tous côtés au-dessus de la forêt, aux altitudes moyennes. Il faut se hisser, comme on peut, le long des pentes, glissantes d'argile, ou s'accrocher aux anfractuosités de la muraille rocheuse. Au sommet, c'est encore pis. On se trouve suspendu, à plus de 1 100 mètres, au dessus de Sé Kong, qui mugit au fond du gouffre voisin. Le torrent s'est frayé ici un passage vers le Sud, dans une brisure en abîme, qui a refendu toute la montagne. Les faîtes des arbres voisins sont à hauteur de la corniche où nous circulons. Nous n'avons parfois d'autre appui que les touffes d'arbrisseaux accrochées à la haute paroi qui nous domine encore de très haut, à notre droite. Du panorama et du gouffre que nous surplombons, rien à voir : gênés que nous sommes par la végétation vierge de toute insulte humaine. Le vertige serait à redouter, sans elle : il serait permis à moins.

Les difficultés du passage et l'épuisement de l'escorte sont tels que nous n'arrivons pas au Sé Kong avant la nuit faite. La dernière descente est à pic, sous l'avancée d'une haute roche, qui nous servira d'abri, faute de pouvoir franchir le fleuve. C'est un spectacle féerique que de voir cheminer dans la forêt séculaire, procession renouvelée du ballet de

Robert le Diable, la longue théorie des torches que nos gens sont obligés d'allumer pour atteindre le gîte. Ils dévallent, en retraite aux flambeaux processionnelle, du sommet de la montagne jusqu'aux amoncellements d'énormes blocs, charriés par les flots du torrent. Sur ses vagues tourmentées, le feu du bivouac projette des lueurs violentes et les ombres démesurées des kha ou des linh, perdus au fond du décor grandiose de

Fig. 47. — Le Deloc de Hue, mandarin militaire

la nature, sauvage comme au jour de la création. Vision sévère, impressions profondes, aidant aux réflexions peu folâtres du moment.

La fatigue de mon personnel est très grande. J'ai dû, malgré la quinine prodiguée à haute dose, faire porter deux hommes, par les chemins épouvantables que nous venons de parcourir. Notre réserve de riz est fortement entamée. Demain, nous serons à bout, et Dieu sait combien il nous faudra de temps pour franchir le torrent sur lequel trois bambous sont encore le seul moyen de passage. Il ne faudrait pourtant pas rentrer chez les Toï avec l'allure d'un convoi battant en retraite, en

débandade d'éreintés. Il faudrait, au contraire, avoir l'attitude de gens venant de battre, j'ose le dire, un record alors sans précédent, en pays sauvage, et rapportant, avec le but atteint et les Siamois joués, leur énergie et leurs forces entières. Gardons-nous de laisser supposer aux indépendants que les épreuves de leur pays dépassent notre vigueur, qu'ils seront hors de nos atteintes, s'ils savent mettre entre eux et nous assez de montagnes pour nous user.

Mais, le 23, M. Odend'hall devra se faire porter. La montagne lui laissera des souvenirs durables. Rentré à Hué, il lui faudra deux mois de loisirs pour panser ses plaies et traiter sa fièvre. Pour comble de malheur, les guides, sous prétexte de raccourci, nous jettent dans des abattis récents. Ils nous font perdre plus de temps à franchir ce steeple d'un nouveau genre, que ne nous en aurait demandé le vrai chemin. Très battu, très large, bien tracé dans les ondulations du terrain, il suit la rive droite, à distance de Sé Kong ; nos guides finissent par nous y ramener. Enfin, les indigènes d'A-Reum, dernier village de Ta-Hoï, aux phalanstères en triple édition, mettent la plus mauvaise volonté à fournir le peu de porteurs nécessaires à notre bagage, bien allégé pourtant et à nos malades. On sent ici la proximité de Dout et, peut-être, l'influence du traitement trop doux accordé aux méfaits des voisins. Un peu de sévérité serait de saison et je m'y résous, quand le guide, au lieu de nous mener tout droit à Pi-Ey par la bonne route, nous jette encore dans un chemin de quadrumanes plongeant dans le Sé Kong ou Rao-Moue, suivant son appellation locale. Il nous faut attendre les retardataires à Pi-Ey-Coun Yôm. Nous ne retrouvons que le 25, à Pi-Ey, notre vieil ami, le Phu, et, qui mieux est, du riz envoyé par la Résidence. Nous jouissons du repos et de l'abondance, succédant à leurs contraires, avec d'autant plus de plaisir que la pluie arrive. Comme persécution, elle va remplacer le spectre de la faim, qui alourdit tellement la responsabilité du chef de colonne, voyageant chez des gens aussi peu partageux que sont les Kha en général.

Ceux de Pi-Ey ne font pas exception. Si content qu'il se déclare de nous voir revenir à bon port, le vieux Phu se plaint que nos allées et

venues distraient ses gens du travail aux raï, dont voici venir l'époque. Qu'il se rassure, deux éléphants et un guide nous suffiront désormais. Nous et nos bagages, nous pesons bien peu maintenant et nous avons reçu assez de riz de Hué pour y rentrer, même par le détour que je projette. Nous laisserons même sur place le surplus de nos vivres : nos hôtes pourront en disposer si, avant un mois, aucune colonne ne repasse par ici. Je pensais bien leur faire un cadeau, très appréciable pour des sauvages, gens peu prévoyants. Aux approches de la récolte, ils ont régulièrement épuisé la précédente. Mais j'avais compté sans un nouvel explorateur, amateur, qui allait se tailler de la besogne en plein dans notre plan de campagne. Le commandant Trumelet-Faber devait bientôt se trouver fort aise de puiser dans la réserve du pauvre Phu, pour remplir ses paniers à sec. Tant il y a loin de la coupe aux lèvres, pour le Kha comme pour le pionnier : l'un n'est pas plus sûr de remplir son estomac que l'autre son programme. Je m'en apercevrai aussitôt de retour à Hué, c'est-à dire le 31 janvier 1891.

Pour y rentrer, nous n'allons évidemment pas redescendre par la route connue de Ba-Nga. Une autre mène au Quang-Nam et bifurque, à hauteur d'A-Ta, sur Hué. Va pour la route de Quang-Nam !

Par ici, il suffirait de quatre jours pour gagner l'Annam ; mais les éléphants sont lents, le temps épouvantable, nous en mettons cinq.

Le 26, nous allons coucher à Kha-Theum, en remontant le haut Sé Kong. Le chemin est très bon, très battu et court facilement, en suivant le thalweg d'une terrasse évasée, étendue entre l'A-Touat à l'Ouest, et des mouvements de terrain, à peine marqués, à l'Est. De ce côté, au delà de l'arête faîtière, nous savons que le plateau se coupe, sur l'Annam, en talus verticaux, parallèles à la côte.

Le 27, nous continuons à remonter la rivière. Si près de ses sources, elle se réduit à un simple ruisseau. Puis, un peu en avant d'A-Ta, nous nous jetons à l'Est, pour gagner Ta-Nong, dans des raï très étendus.

Le 28, nous atteignons facilement, à 820 mètres d'altitude, la ligne de partage. Sur le versant annamite, un chaînon à rampes escarpées nous sert d'escalier pour descendre sur le Rao-Mo-Hong, ou rivière de Ba-Nga.

Pour échapper à l'averse incessante, nous nous empilons dans et sous l'unique case de Ba-Laï.

Le 27, encore un chaînon à franchir; puis, nous allons couper, dans un terrain très fertile, mais encore vierge, toute une série de ruisselets, affluents de la rivière d'Hué. Nous débouchons, à la nuit, à Trâ Vê, en pays de connaissance. C'était un des points de mes itinéraires de 87, alors que je cherchais une route menant au Quang-Nam.

Mais, à Trâ Vê, personne de mes anciens amis Kha. Il ne reste au village qu'une vieille et la petite jeunesse. On était « Keu » ! Mais, sous l'averse, nous n'avons pas vu les baguettes prohibitrices. Et puis, pour nous, il sera fait exception : on nous connaît bien et le « Keu » n'est pas fait pour nous. On nous sait incapables d'abuser de l'abandon où les hommes ont dû laisser leur foyer et leur progéniture. Tous les adultes, mâles et femelles, sont allés faire une livraison de rotin à la ferme de Ben-Vong. Nous comptons bien les y trouver, leur expliquer le cas et prendre, enfin, place dans les sampans qui, doucement, nous feront dériver en pays civilisé.

Le 30, nous parcourons, en sens inverse, une route, mauvaise du reste, déjà suivie il y a trois ans. Nous rencontrons, à mi-chemin, nos hôtes d'autrefois et d'hier. Ils nous ont reconnus bien avant que nous les ayons aperçus nous-mêmes. Ils n'ont pas la moindre velléité de prendre la brousse, mouvement instinctif du Kha faisant une rencontre inopinée en forêt. Partout ailleurs et pour tous autres, nos gens se seraient jetés de côté et n'auraient montré le bout de leur nez qu'après des « Klouh ! A Klouh ! » sans fin et la constatation de l'identité réciproque. On se salue avec sympathie et nous poursuivons notre route, avec l'accélération naturelle à qui se sent près du but.

A la nuit tombante, nous sommes tous installés dans les barques de marchands annamites, qui auront à nous convoyer vers la capitale.

Nous y rentrons le 31 janvier 1891 à une heure du matin, après avoir parcouru et levé 553 kilomètres 700 en 30 jours, somme toute, bien employés. Avec les résultats acquis, j'étais fort heureux de pouvoir ramener tout mon monde, plus ou moins éprouvé, il est vrai, par la vie

103°
103°30'
16° 30'
M. Tchépon
P. SOUNG
POU THAI
KHA
P. FADANG
roches d'A Hin Long
B. Tong A Sa
B. La Ti Na
B. Kong Tao
B. Long Man
B. Ta Vieng
B. Ta Vi
B. Houé Hoi
B. Ta-Lêo
B. Thoun
POU VENG
B. Pa Sai
B. Kam Pong
KHA TA HOI
Sé La Nong
Sé Meteh
B. Tuh
Sé Pa Hem
KHA DOUON
B. Fou Tho
Bang Hien
B. Prouk
B. Ta Pa Nh. Tan la
M. Hong
Sé
M. Song Kon
Sé Khamp hon
Sé Kien Sai
80
puits de Kham Tin Dong
B. Kam Meut
Pa Dên
Terrain
170

E. GIFFAULT, DEL.

de montagne, tellement en dehors de ses habitudes et de ses goûts. Deux des miliciens devaient mourir de la fièvre, mais quelque temps plus tard. Des linh Lè, je ne sais trop ce qu'il est advenu. Mais tous ont montré, dans les épreuves de notre exploration, une résistance, une patience et un dévouement rares chez les Annamites. Le Doï-Lè-Ba a su maintenir la discipline et la bonne volonté, si nécessaires pour entraîner

Fig. 43. — Rones élevatoires au Quang Nam

et faire serrer tout son monde. M. l'Inspecteur d'Odend'hall m'a secondé de tout son pouvoir, et, jusqu'au bout de ses forces, m'a délivré du souci de la conduite matérielle du convoi. C'est une charge si lourde, quand elle s'ajoute aux préoccupations morales de la responsabilité et de l'incertitude de la direction, jointes au travail de renseignements et d'exploration proprement dite!

Avec de pareils auxiliaires, j'eusse été heureux de pouvoir continuer nos investigations dans la montagne annamite, avec Quang-Nam pour

base, cette fois et dans la direction de Saravan. C'était ce qui était convenu avec le capitaine Cupet. Mais l'explorateur propose, d'autres et les circonstances disposent.

Toutes les voies d'accès à découvrir étaient tenues dans le Quang-Nam. Mon camarade, le capitaine Cogniard avait abordé celle de Tram-My et dû reculer devant les pluies. Il en attendait la fin pour reprendre sa route vers Attopeu. A Quang-Nam même, le commandant Trumelet-Faber s'apprêtait à marcher sur Saravan. J'aurais eu scrupule à lui enlever la gloire de relier, par là, les terrains connus au Mé-Khong. Je me contentai de mettre à son service mes renseignements et la réserve de vivres laissés à Pi-Ey.

Mes itinéraires se refermaient, à Hué, sur 200 nouveaux kilomètres de levé.

TROISIÈME PARTIE

RECONNAISSANCES SUR LA RIVE GAUCHE DU MÉ KHONG ENTRE KEMMARAT ET STUNG-TRÈNG

CHAPITRE PREMIER

DE QUANG-TRI A SONG-KON, SUR LE SE BANG-HIEN

Donc, il ne restait plus de place pour moi en Annam. Je n'avais qu'à regagner, au plus court, l'Intérieur, où nous devions encore trouver de la besogne. J'avais idée de lever le cours du Sé Bang-Hièn, où le Dr Harmand était resté arrêté par un rapide. Il y avait aussi intérêt à savoir quelles difficultés nous trouverions à doubler, par un chemin de fer, le cours du Mé-Khong moyen, en aval de Kemmarat; si les rapides devaient rester infranchissables, comme ils en avaient la réputation. Enfin, il était nécessaire de relier mes itinéraires à ceux de nos camarades ayant Attopeu comme objectif. Pour ce faire, je comptais traverser le plateau Boloven, normalement à l'Itinéraire du Docteur Harmand.

Le 15 février 1891, nous reprenons la marche sur Aï-Lao, par Quang-Tri.

Le 16, nous remontons la rivière qui arrose ce chef-lieu. Le 17, en

continuant à remonter, nous rencontrons M. Grosgurin, rentrant d'Aï-Lao, après avoir parcouru le hinterland de la province de Quang-Binh. Sa bonne volonté très grande m'encourage à lui proposer d'achever, de même, la reconnaissance du pays Ta-Hoï, entre Hué et Aï-Lao. Tâche facile, puisque, maintenant, le contact a été pris avec les sauvages, puisqu'un itinéraire, fermé autour de leur plateau, donne des points d'aboutissement certains. Ce programme conquit du premier coup son adhésion. Mais la réalisation devait lui en être interdite, d'une part, par les complications survenues avec le Siam, de l'autre, par la répugnance que le gouvernement annamite avait su faire partager à notre personnel protecteur d'alors, pour une expansion réputée inutile et dangereuse.

Aussi, que de difficultés pour sortir de l'Annam ! On semblait ignorer chez nous que ses limites se resserraient en fait, à peine à deux ou trois journées de marche de la côte et encore !

Le 18 et le 19 se passent à nous morfondre à Maï-Lanh, grosse ferme de Moïs, au terminus de la navigation sur la rivière de Quang-Tri, au pied de l'affaissement géologique dit Trouée d'Aï-Lao. Cette brèche fait communiquer la côte avec l'intérieur laotien, comme la trouée de Belfort donnerait passage du Rhin en France, si le cours du fleuve se trouvait déterminer une ligne côtière semblable à celle de l'Annam : l'Allemagne et la Suisse supposées au fond de la mer, le Jura et les Vosges formeraient pendant aux terrasses du haut et du bas Laos. En mettant les calcaires au Nord, les grès au Sud, la similitude serait frappante.

Donc, pas de difficultés matérielles ici, mais ni porteurs, ni éléphants.

Enfin, j'obtiens des ordres fermes du Phu de Quang-Tri à son subordonné de Kam-Lo, de qui dépend Maï-Lanh.

Le 23, ce personnage vient voir si ses instructions ont été exécutées. Il est posté à Kam-Lo pour maintenir l'autorité de son pays, au moins sur les 9 Tong et les 5 Chau ! Et bientôt, il ne va plus en rien rester si nous n'y mettons bon ordre !

Les ordres du Phu ont fait mettre à ma disposition trois éléphants

Kha. Comme la route est connue, je vais donc enfin pouvoir me prélasser à dos de pachyderme, jouir du paysage et faire du tourisme véritable, après tant de kilomètres levés à la force du jarret. Le bât en usage chez les Moï est, il est vrai, assez rudimentaire : un panier carré, simplement ficelé par une sangle et un poitrail en rotin, sur le dos du gros porteur indigène. Un autre rotin passé sous la queue empêche le tout de glisser en avant, dans les descentes, mais non la charge de se renverser presque sur la nuque de la bête. Aux mauvais passages, l'éléphant réunit sous lui ses deux moignons d'arrière et allonge en avant ses grands avant-bras, pour gagner le fond d'une ravine ou un saillie rocheuse, qui va lui servir de marche-pied. La cahute en rotin tressé, qui sert de couvercle à la boîte où se cramponne le patient, capote en avant et le projetterait sur la tête du cornac. Il faut s'accrocher, des mains, aux montants de la cage, pour résister au mouvement de raquette qui vous enverrait caramboler avec l'indigène à califourchon sur le cou de l'animal. Heureux encore, quand, insuffisamment dressée, la bête ne prend pas peur à tout propos, s'emballant en un trot épouvantable, à disloquer toute la machine. Ou bien, fatiguée de la corvée, la monture regimbe, creuse le rein, étend un pied en arrière et fait peu cher sa charge, à droite puis à gauche, sous des angles inquiétants. Le cornac, pour lui faire reprendre la marche, doit employer l'argument incisif du harpon à longue branche, terminée par un crochet. Persuadé, mais non convaincu « l'A triêng » reprend sa route, en vous faisant sentir, à coups de reins, toute sa mauvaise humeur.

Le 24, nos éléphants nous font remonter la rive gauche de la rivière de Quang-Tri. Le chemin est médiocre, les roches mises à nu, aux basses eaux, ne sont pas encore entièrement découvertes et coupent souvent la route. Un autre, beaucoup meilleur, paraît-il, court sur la rive droite, bien moins rongée en effet que celle-ci par le cours d'eau. Mais, en cette saison, il serait difficile de traverser ce dernier au pied du col, que l'on atteint peu après Vün-Ko, où nous couchons. Cet inconvénient n'en serait pas un, si l'on allait rejoindre, à Lang-Ho, le passage détourné, mais bien plus accessible, franchi par nous le 1er Janvier dernier.

Le 25, la grande route bien battue, mais tracée peu rationnellement, suit des strates de roches dures, et s'élève à plus de 410 mètres. C'est le chemin parcouru par Harmand et par lequel, dès lors, la pénétration de notre influence était facile à prévoir. Plus de 20 ans sont passés et, au contraire, à peine avons-nous fait un pas !

Il avait trouvé les Siamois au Mé-Khong : aujourd'hui, nous les laissons s'établir au pied même du passage.

Aujourd'hui, nous couchons, au faîte du plateau, dans un hameau Kha, au milieu d'une plaine découverte.

Le 26 février, nous descendons, sur B. Phuong, les pentes occidentales, couvertes de hautes herbes ou de forêts encore verdoyantes : les pluies du versant annamite n'ont pas eu de peine à franchir, ici, la ligne de partage.

Sur le versant laotien, c'est la saison sèche, qui finira en Mai. Bientôt, nous trouverons forêts et cultures aussi altérées que si jamais goutte d'eau n'était tombée dans la vallée de Nam Kong. Le bétail trouve, pourtant, à y vivre et largement : à en juger par l'état d'embonpoint de tous les animaux, bœufs et buffles, richesse des Pou Thaï et des Kha. Au Laos, le fourrage passe à l'état de foin sur pied, sans qu'on ait besoin de le rentrer ; jusqu'à la poussée nouvelle, que feront surgir les orages d'Avril. En attendant, on abat partout de grands pans de forêt et de bambous, qui flambent ensuite en énormes embrasements, avec crépitements et détonations qui feraient croire à des batailles en règle où claqueraient toutes les arquebuses des Pou Thaï. Du pays, ceux-ci n'occupent guère que les cuvettes bien arrosés, près des cours d'eau, et cultivent surtout des « Na », comme leurs frères Lao. Ils n'ont recours aux raï que pour compléter leurs cultures spéciales de manioc, de maïs et de ramie. Au bord des fleuves, dans la vase laissée par la baisse des eaux, ils plantent du coton, du tabac et le mûrier nain destiné aux vers à soie. Nous trouverons les bords du Tchépôn littéralement couverts de ces cultures, alternant avec les déboisements et les bûchers de Kha Leung, vassaux des Thaï. Par moment, toutes les pentes des versants montagneux flamberont, en vue des semailles prochaines.

Le 27 février, nos hôtes et amis de Ban-Phuong nous embarquent et nous conduisent au poste Siamois de Houé-San. Il a été plus que doublé ; le Ta-Houten a été déplacé. Nous trouvons ici le Tiao de M. P'hin, un gros laotien, fortement métissé de Kha, je crois. Il a, en effet, perdu tous les caractères physiques du Pou Thaï : taille moyenne, bien prise et embonpoint nul, tête énergique au nez droit, beaucoup plus long que chez le Lao et le Kha, pommettes peu saillantes, sourcils fournis, abritant des yeux bien ouverts.

Fig. 44. — Mai-Lanh.

Le Tiao de P'hin, au contraire, a, du Kha, la rondeur presque parfaite de la face, le petit nez camard, la bouche large aux lèvres épaisses, les pommettes saillantes, les yeux brillants, à demi bridés seulement et les cheveux légèrement crépus qui, chez les sauvages à tous crins, forment parfois une toison volumineuse. Il vient pour prendre femme, dit-on. En fait, il est en train de procéder au travail d'annexions et de remaniements administratifs qui doit absorber, au profit du Siam, l'autonomie des Pou Thaï et des Kha. M. Tchépôn, sur le territoire duquel nous sommes, a disparu en tant que chef-lieu, et se trouve rattaché à M. P'hin. Le gros homme vient prendre ici possession de son autorité ;

il compte même pousser une pointe du côté des Song. Je crois qu'il sera reçu fraîchement. Les Kha de là-bas, au dire des Pou Thaï, ont été déchargés de tout impôt par le Roi rebelle Ham-Nhi; sous condition d'empêcher les Français de pénétrer dans la montagne, où lui-même voulait se réserver la libre circulation, sur nos derrières. Je doute que ces bons Kha-Leung, maintenant indépendants, se voient, d'un bon œil, rattachés à un Muong, même Pou Thaï. D'autant moins que celui de M. P'hin n'avait pu, jusqu'ici, faire respecter son propre territoire par leurs congénères Ta-Hoï. Affaiblis par les anciennes incursions siamoises, les Pou Thaï du Sé Bang-Hièn ont dû laisser dépeupler ses deux rives par les indépendants, comme nous le constaterons plus tard.

Laissons le Tiao rallié à ses espérances et à ses entreprises et descendons sur M. Tchépôn. La rivière du même nom est presque à sec, en cette saison. Elle coule tranquillement, entre de hautes berges, que la crue d'été remplira jusqu'aux lèvres. De Juillet en Octobre, ce doit être un canal admirable, à en juger par la régularité du fond : sans un seul Keng, avant Tchépôn. Les méandres de la rivière, déjà levée par le Dr Harmand, serpentent lentement, au milieu des cultures et des pans de forêt qu'ont encore respectés les Kha, ses riverains. Presque tous les villages sont peuplés de Kha-Leung « Su Su », dépendants de Tchépôn : un ou deux, seulement, abritent des Pou Thaï. Les uns et les autres se tiennent de préférence sur la rive droite ; la gauche étant trop accessible aux razzias des Kha-Kamang. Du reste, le plateau Ta-Hoï s'avance constamment, de ce côté, jusqu'à la dominer de tout près. Les arrachements de ses assises de grès sont partout coupés à pic, sur la plaine de Tchépôn.

Les riverains profitent des basses eaux actuelles pour faire de grandes battues et chasser le poisson dans leurs filets. C'est plaisir de voir les sveltes et agiles fillettes Pou Thaï s'ébattre et barboter, en grandes bandes et avec de gais éclats de rire, à la poursuite de leur gibier aquatique. Les couleurs charmantes de leurs jupes, moulées sur leurs formes mignonnes, les tons rose, mauve, citron ou orange, de leurs énormes turbans, jettent des notes vives au milieu du décor splendide. Au second

plan, s'entassent des masses de verdure sombre, surmontées par les touffes dentelées de bambous et de grands arbres enguirlandés de lianes. Au fond, se profilent les silhouettes tourmentées des roches rouges qui surplombent les berges, où la nature tropicale amoncelle et marie les richesses de sa végétation. Le pays des Pou Thaï est beau et bon : leur caractère s'en ressent.

Peuple gai, franc et sûr, aux goûts artistiques, à l'accueil ouvert, sympathique à l'Européen. Il faudrait bien peu de justice et d'honnêteté pour les rallier irrévocablement à nos intérêts ! Outil puissant et accommodé aux nécessités du pays, ils pourraient nous aider à le tenir. Leurs relations sont constantes, et, somme toute, faciles, avec les sauvages.

Le 1er Mars, nous continuons la descente du Tchépôn et tombons, avec lui, dans le Sé Bang-Hiên, en face du point où avait abouti le Dr Harmand. Nous allons lever la partie restée inconnue de ce gros affluent du Nam Kong. Malgré les basses eaux, le Sé Bang-Hiên est imposant. Large lit, calme, aux biefs profonds encadrés de hautes berges, couvertes, le plus souvent, d'une végétation magnifique. Malheureusement la rivière doit bientôt traverser l'assise des grès, laissant à l'Est le plateau Ta-Hoï, et à l'Ouest les hauteurs de Pou Sang-Hé. Trop souvent, les strates qu'il a dû rompre, par la force, obstrueront son cours, du moins en cette saison. Nous trouvons sur notre chemin une série de Keng où les dalles de grès forment comme autant de radiers, sur lesquels les pirogues talonnent. Aucun, pourtant, n'offre de saillie suffisante pour entraver la navigation, pour peu que le niveau s'élève à deux mètres au-dessus de l'étiage actuel. Les seuls à noter, aujourd'hui, sont les K. Ho-Pa, en aval et tout près du confluent du Tchépôn et le Keng Ta-Mi, où les hauts fonds rocheux se prolongent sur plus de 150 mètres. Tous ces accidents doivent disparaître, sous les huit mètres d'eau que les érosions des berges et la ligne des herbes aquatiques assignent comme hauteur normale à la crue au-dessus du niveau actuel.

Nous circulons au fond d'un énorme fossé, presqu'à sec parfois, et toujours trop bas pour apercevoir les quelques villages perchés sur les rives. On y accède par des escaliers entaillés dans l'argile des berges.

Ils sont d'ailleurs peu nombreux et habités exclusivement par des Kha. Les hauteurs voisines dont les faîtes peu élevés apparaissent, à chaque détour, au-dessus de la forêt, bleuis par la brume de chaleur, ne laisseraient pas assez de place aux Pou Thaï pour créer des Na, le long des bords. Ceux-ci vont se resserrer encore et former bientôt, aux roches d'A Hin-Long, un long étranglement, ou défilé rocheux. Les blocs, amoncelés au bord d'une étroite fissure entaillant profondément l'assise de grès, laissent parfois vingt mètres de largeur au chenal actuel.

Nous coucherons au fond de ces gorges. La solitude et le silence n'y sont troublés que par les ébats des alligators.

Le 2 Mars, nous continuons la descente du fleuve, qui décrit des méandres répétés, dans une cuvette élargie. De nombreux villages ont mis à profit la richesse du sol pour s'établir, ici, aux abords de la route de M. Phin à M. Nong. Elle franchit le fleuve au Keng La-Vai, près de Keng-Koum. Là, nous attend le Khaluong, personnage aimable et avenant : seul de tous ceux rencontrés jusqu'ici, il professe quelque sympathie pour les Français. Il se déclare prêt à nous faciliter la route que nous devons suivre, de Song-Kôn à Saravan.

Ici, comme plus haut, les riverains sont des Kha barricadés et méfiants. A tout instant, il faut changer de pilotes et de pagayeurs, chacun se refusant à dépasser les limites de son territoire. De village à village, toute l'équipe doit être renouvelée, et pour cause. Nous sommes en plein cœur du territoire que les razzias siamoises et les incursions des indépendants ont ravagé et rendu désert. Le sol est très riche. Des bouquets d'énormes manguiers, des cocotiers et des mandariniers vénérables marquent à tout instant l'emplacement de gros villages, habités évidemment par des Pou Thaï : le Kha est trop insouciant et trop nomade pour planter et soigner des arbres à fruits. Mais, aujourd'hui, sous leurs ombrages, c'est la solitude. Toute la population Thaï a été emmenée en esclavage ou déportée au Laos, depuis cinquante ans, et plus, que durent les incursions siamoises. Les Kha, ont, en partie, subi le même sort : nous en avons trouvé en quantité, installés malgré eux, entre Sakhôn et Pa-Nom, on le sait. Le reste tient au sol, tant qu'il peut, car il y vit

facilement. Les rives sont magnifiques, avec des échappées superbes, à travers les raï, vers les montagnes à pentes adoucies et vers la forêt grandiose.

C'est sur elles que les sauvages comptent pour échapper aux Siamois. Aussitôt une colonne signalée, ils « pop ! ». C'est-à-dire qu'ils se dispersent et disparaissent, eux et leur avoir, abandonnant leurs palissades. Celles-ci suffisent, en temps ordinaire, à les garantir des maraudes et des méfaits que leurs voisins et congénères les Ta-Hoï sont toujours prêts à commettre. Les menaces combinées des Ta-Hoï et des Siamois contribuent à faire peser sur le pays l'insécurité et la méfiance, qui entravent toutes les relations. Les villages sont prudemment éloignés des berges, à l'abri des coups de main, que facilite la rivière. Aussi, faut-il perdre un temps énorme à joindre, puis à décider les pilotes, indispensables surtout en cette saison. La baisse considérable des eaux a découvert et mis à sec tous les rapides. Il faut connaître les passes où l'eau conserve assez de fond, le courant assez peu de violence, pour permettre aux pirogues de franchir les bancs de roches. Aujourd'hui, deux seulement à noter. Le premier, le Keng-Kong, triple série de barrages, se trouve en aval de l'Houé Ta-Moï. Le second marque le confluent même, ou Pac, du Sé La-Nong. Il est assez difficile et le fond caillouteux rend le chenal très irrégulier. Nous serons obligés d'y coucher, sous la menace d'un orage formidable, éclatant peu après.

C'est le premier avant-coureur de la saison des pluies, qui, dans deux mois, va remplir jusqu'aux bords les hautes berges. Nous cherchons, près d'elles, un abri contre la tempête bouleversant les eaux profondes du bief inférieur. A la crue, disent les piroguiers, et je le crois, on a partout la profondeur de trois hommes superposés. Comme la saison des pluies dure de mai à septembre, cela donne cinq mois à pouvoir naviguer, en toute sécurité, bien haut par dessus les rapides qui nous arrêtent aujourd'hui.

Le 3 mars, non seulement ils nous arrêtent, mais ils inquiètent nos convoyeurs. Il n'y a plus de villages, ou bien les habitants, des Douon, ont « popé ». Les méfaits des Kha ont rendu la solitude complète dans

la forêt de toute beauté qui se mire aux eaux du Sé, calmes et profondes entre les rapides. Ceux-ci, en la saison actuelle, sont autant de défilés propices aux coups de main. Ils sont encombrés de lauriers-roses, de palétuviers, où les maraudeurs s'embusquent, se dissimulent dans les roches et fondent sur les convois. Ils choisissent, d'habitude, le moment où toutes les équipes, attelées à une seule pirogue, lui font franchir un pas difficile. Nos gens ont l'œil à la brousse et la main au mousquet. Précaution inutile : on nous laisse passer en paix les deux points les plus dangereux. L'un est situé à trois kilomètres amont de la boucle où nous trouverons le suivant, nommé Keng-Sé-Métèh. Le premier est un barrage rocheux simple, mais donnant lieu, en cette saison, à une chute de plus d'un mètre. Le deuxième est celui où le docteur Harmand avait vu ses piroguiers casser volontairement tous leurs rotins, de peur des Kha. Il est double : une première passe, orientée de l'Ouest à l'Est, longe de près la rive gauche en décrivant une courbe.

Fig. 45. — Khas Lemgs.

Elle laisse sur la droite des roches tourmentées formant une sorte de presqu'île, très probablement recouverte aux hautes eaux. Un bassin élargi, mais très court, sépare cette première branche du second rapide. Celui-ci, rectiligne, court droit au Sud et ne laisse qu'au milieu un chenal étroit. Les eaux s'y précipitent violemment, mais sans empêcher les indigènes de diriger leurs pirogues avec sûreté. Nous passons sans autre aventure qu'un ou deux paquets embarqués. Nos piroguiers ne jugent même pas utile de nous mettre à terre, comme bien souvent j'ai dû le faire ailleurs. Encore,

disent-ils, c'est maintenant que la passe est la plus dangereuse, les chenaux étant réduits à leur largeur minima. Aux hautes eaux, surtout quand la crue du Mé-Khong est assez prononcée pour faire refluer celle du Sé Bang-Hièn, le Sé Métèh n'offre pas de grandes difficultés. Le plus gros danger, ce sont les Kha. Voilà le seul dont mes gens s'inquiètent : il voue à la solitude absolue les rives du fleuve. Nature et forêt prennent une teinte de sauvagerie des plus accentuées. Nulle part, je ne les ai trouvées plus frustes, plus imposantes, plus silencieuses. La faune abonde : j'ai occasion de tuer deux chevreuils prenant le frais au bord du fleuve, et je manque un animal que mes gens baptisent « sua » tigre. Je crois plutôt que c'est un chat... tigre si l'on veut. Enfin, pour la première fois, je me trouve, nez à grouin, avec des crocodiles respectables, et pourtant timides ; aussitôt découverts, ils plongent.

Fig. 46. — Khas Lemngs du Sé Bang-Hien

4 avril. Il paraît que leur timidité n'est qu'à fleur d'écailles ; on dit qu'une fois dans leur élément ils s'en débarrassent par trop. Ils abusent paraît-il, du goût de la baignade, si chère à tous les Lao, pour les happer sans scrupule. Leurs méfaits ont rendu prudents les riverains que nous allons rencontrer en aval du Sé Métèh. Sur les bords du fleuve, déjà reconnu par le Dr Harmand, ce sont des Douon, ou plutôt des Soué. On appelle ainsi tous les Kha laocisants payant redevance à un Muong Thaï ou Lao. Ils parlent, à peu près, la langue de leurs maîtres, habitent des villages permanents et cultivent des « Na ». Ceux d'ici pratiquent en grand l'élevage du bétail. Les environs de leurs villages sont semés d'ossements, preuve de l'importance de leur industrie et des ravages de l'épizootie, qui a sévi l'an dernier.

Braves gens, du reste, ces Soué, très peu enthousiastes de la domi-

nation siamoise : ils l'ont vue et sentie de trop près. Le Sé-Bang-Hièn, en aval de Sé Métèh, n'est plus qu'un canal profond, aux eaux calmes, sans courant, adopté, de tout temps, par les envahisseurs, comme voie d'accès aux provinces anciennement vassales de l'Annam.

Nous couchons à Nong-Hông, reste d'un ancien Muong-Soué, très important au temps de la suzeraineté de Hué. Les Siamois l'ont détruit, il y a vingt-sept ans, ainsi que le poste annamite de Keng-Pham, sur le Sé Kièn-Soi. Nong-Hông fut rasé et le chef-lieu transporté à Song-Kôn. Deux cents familles furent déportées à Bangkok. Il y a sept ans, la moitié d'entre elles fut rapatriée à Song-Khôn pour servir de base à la conquête et de liaison entre maîtres et vaincus. Le reste est encore maintenant déporté au Siam, et habite cinq villages dont on me cite les noms. Pareils faits sont loin d'être isolés. A Nam-Nao, les maîtres d'aujourd'hui ont opéré de même, et les Muongs de Bang-Mouk et de Sakôn ont été créés au détriment de Kemmarat et de Lakôn.

Tous ces faits nous sont confirmés le 5, à Song-Kôn même, par le lettré du Muong. Il a fait partie de la bande d'anciens habitants de Muong-Hông déportés au Siam, puis rapatriés, il y a sept ans. Comme tous ses compatriotes, il n'a rapporté, des bords du Mé-Nam, que de mauvais souvenirs et une haine très fortement teintée de crainte. Ici, on est en train de préparer aux Siamois douze pirogues, commandées hier par Luong-Yôti-Bori-Rak. Mais cet excellent Khaluong a totalement oublié de parler des porteurs qui nous sont nécessaires. Le Tiao met la plus grande bonne volonté à les rassembler, mais nous ne pourrons les avoir que demain.

Le 6 mars, nous traversons la rivière, qui n'a pas actuellement plus de $0^{m},60$ de fond. A la crue, dit-on, et j'en crois les on-dit, d'après les berges, la profondeur atteint treize brasses. On peut alors remonter, en tous sens, les cours d'eau, en éventail, qui aboutissent au Muong. Sa situation centrale, à portée du grand fleuve et au point de jonction des trois races : Lao, Thaï et Kha, en fait un centre économique et politique important. Mais, pendant la saison sèche, il est supplanté par Nam-Nao, autre gros centre, par lequel passe la route de terre, la meilleure, du

Mé-Khong moyen, en Annam, c'est-à-dire de Bang-Mouk, par P'hin, Tchépôn, Aï-Lao à Quang-Tri.

Au Sud, un bon chemin réunit également Song-Kôn au Sé-Dôn : c'est le nôtre aujourd'hui.

De Quang-Tri à Song-Khôn 250 kilomètres de levés nouveaux venaient de s'ajouter au listes précédentes.

CHAPITRE II

RECONNAISSANCES SUR LE SE DON, ENTRE SONG-KON, KHAM-THONG ET SARAVAN.

Les 6 et 7 mars, nous allons suivre, en forêt, une piste complètement déserte et complètement plane. A peine si deux ou trois ruisseaux, affluents du Sé Bang-Hièn ou du Mé-Khong, accidentent la route. En cette saison, il n'y a plus d'eau nulle part. Quelques flaques infectes, bouillon de culture intensive où pullulent des légions de têtards, croupissent seules dans le fond des cuvettes rocheuses. Ce sont des grès durs, à marmites naturelles, qui forment uniformément le fond du lit des cours d'eau. Sur notre route, pas de mouvements de terrain non plus. On pourrait jeter ici, sans l'ombre de difficulté, une voie ferrée reliant les plaines du bas Sé Bang-Hièn et du haut Mé-Khong à celles du Sé Dôn. Inutile, même, de ballaster : le sol est ferme, la roche toute proche, et les traverses végètent sur place, sous forme de maï-hang, en attendant qu'on les utilise.

Le 7, au soir, nous faisons étape à M. Lackôn-P'hèng : sous-muong infime, dépendant de M. Tièm. Les Soués qui l'habitent font de l'élevage en grand. Malgré la sécheresse de la saison, leur nombreux bétail est resté dans le meilleur état. C'est que la plaine de la Houé-Pong est très arrosée, très fertile et doit, à l'hivernage, se transformer en un marécage profond, à végétation exubérante. S'il y a beaucoup de bœufs, les porteurs manquent. Les Siamois ont emmené tous les hommes valides pour aller construire, à Toung-Pang, un poste qui leur permettra de relier Saravan à Muong-Nong, sans passer par la route des Kha, celle que nous avons suivie et qu'ils préfèrent éviter.

P. KO KEUDO
Hautes terres
K H A T A H O I
B. Tu Un
P. TAI KOI
POU SOUT
P. TAM PE
Plateaux rocheux boisés
peu élevés
POU KHA NONG THIENG
PA KÉO
Forêts clairières
déserts
S O U E
Na Ban Iong
Na La Tiang
B. Suou
B. Ka Sa
Song Kon
M. SARAVAN
B. Ta La Hin
Song Boua
B. Dan Na Lau
DON KOP
B. Lau
M. Sapat
B. Smia
M. Wapi
M. Kham Tong Noi
M. Sutabali
P. KO TIE
Nong Fo
Sé Kong
M. Kôn
KHAM TONG NHAI
B. Sim
Na Tan
Tan Soum
Co Song
POU SET
Sé Don
B. Nong Kèn
B. Don Ngoua
Da Sia
B. Sa Tén
P. PAI MAI
B O L O V E N
KHA
B. Nong Hot
Chutes
Mun Lat
B. Nong Beng
P. NTOUL
POU DAK LING
Koum Kang
M. Suvanna Kili
Som Phuei
Quang Si
Hén Lau
Ta Lat
B. Nong Tao
Dong Keuong
Sé Pian
vaste déboisements
découverte
Sé Don

E. GIFFAULT, DEL.

Le 8 mars, nous rejoignons la grande route de Kemmarat à Saravan. Les charrettes et les bœufs porteurs en ont fait la piste la plus poussiéreuse du monde. Leurs allées et venues sont continuelles, entre le Laos central et la montagne Kha, surtout aujourd'hui, où la sécheresse de l'an dernier a presque entièrement fait manquer la récolte en plaine. Nous rencontrons deux caravanes, dont l'une au service des éternels « Koula ». Leurs petits bœufs transportent de 60 à 100 kilogrammes de riz, dans des paniers installés sur un bât rudimentaire. Le chef de bande porte une clochette en bambou, à claquettes, et règle la marche. Tous suivent à la file indienne, d'autant plus sûrement sages et dociles, qu'une muselière en rotin leur ôte toute tentation de s'attarder et de s'écarter en route. Quelques bêtes jeunes et indépendantes sont contraintes à l'obéissance par une corde passée dans le nez et attachée à la queue d'un moniteur de confiance. Toutes les 20 ou 30 files, un vieux bœuf est investi des fonctions de guide et orné d'une sonnaille, plus petite que celle du chef de tête. Un surveillant, par section, suffit pour faire garder l'ordre le plus parfait dans le convoi ainsi organisé. On peut facilement lui faire parcourir, à la journée, une vingtaine de kilomètres, sans fatigue pour les porteurs, à condition de leur laisser passer au repos, près d'une mare, la plus grande chaleur du jour. Le bœuf a l'immense avantage de trouver sa nourriture sur place. De plus, il assure la propre subsistance de son employeur et la lui amène à quatre pattes par les plus mauvais chemins, là où d'autres fussent restés en route ou eussent coûté trois fois plus. De tous les animaux de bât, au Laos ou ailleurs, le bœuf est certainement le plus pratique. Son emploi est général, partout où les échanges ont quelque importance.

Fig. 4. — Bœuf porteur.

Ici, les Kha apportent aux Muongs limitrophes de leurs montagnes, principalement, du cardamone et du riz, qui leur sont échangés surtout contre du sel, du cuivre et de la verroterie.

Nous gîtons à B.-Dân, en un poste de douze miliciens, au service du Siam.

Ce sont des gens de Kham-Tong, que leur Muong relève tous les mois. Aussi, n'ont-ils guère, de soldats, que les armes, et encore ! Ils s'en débarrassent dès qu'ils peuvent, et aussi des principes militaires les plus élémentaires. L'ordre et la rapidité dans la marche leur sont inconnus, inconnue même la simple pudeur. Jamais je ne suis arrivé au gîte moins d'une heure avant mes soi-disant gardes du corps. Tout ce monde traîne et s'attarde dans tous les villages, pour cause de réquisitions. C'est là, il est vrai, leur seul moyen de subsistance, même officielle ; mais ils en abusent, et il faut encore que les habitants portent ce butin.

9 mars. Il faut les convoyer même quand les villages sont veufs de leur population masculine, comme aujourd'hui à B.-Dôn-Kap. Un gros réjoui de Ta-Sèng vient me déclarer en riant qu'il n'a pas de porteurs. Dans mon village, dit-il, les mères se sont mises à ne donner que des filles : il n'y a pas assez d'hommes pour faire la corvée, on ne pourra donc porter que partie de vos charges. Pourtant, toutes ces filles-là, doivent bien avoir eu des pères, après tout. Il faut aviser. Le Ta-Sèng a, tout près d'ici, deux beaux bœufs à l'attache ; voilà notre affaire. J'aime beaucoup mieux bâter ces animaux-là que la plus jolie et la plus forte moitié de ses administrés. Mais le bon Soué n'entend pas de cette oreille. Comme dans la chanson, il tient à ses bœufs plus qu'à ses « pou-sao ». Les premiers sont des bêtes de course, dressées à la voiture. Ils ont, paraît-il, une grande valeur : tandis que le menu peuple enjuponné n'atteint qu'exceptionnellement un prix approchant celui d'une paire de trotteurs cornus laotiens. Notre homme n'hésite pas et nous livre son sérail, comptant probablement que ses beautés lui reviendront et s'en tireront à meilleur compte que son attelage. Erreur, quant au traitement du moins : notre hôte avait compté sans les « tahan ».

Ces gaillards-là n'hésitent pas à empiler sur le dos de quelques maigres fillettes : leur butin, leurs armes, et jusqu'à la tenue dont on les avait affublés en mon honneur. Quant à eux, ils suivent de loin, se prélassant et se dandinant, la canne à la main, dans un costume léger,

en harmonie, plus que l'uniforme, avec leurs habitudes aussi peu militaires que civilisées. Guerriers en toc et théorie de femmes surchargées, menées à la baguette, c'est un des spectacles les plus grotesques, les plus navrants, les plus typiques de l'Indo-Chine d'alors.

Nous couchons à Wapi, sur les bords du Sé-Dôn. Wapi est un nouveau Muong, créé par les Siamois il y a sept ans : toujours moyennant finances. Les gens d'ici, originaires de Bassac, trouvant la place bonne, y ont installé un marché. C'est le premier que je vois, depuis Luang-Prabang : il est alimenté par les gens du bas Mé-Khong, apportant de Bassac ici, les produits du Cambodje et de la Cochinchine. Il a pour clients les populations riches de la vallée du Sé-Dôn. La plaine est très fertile, entièrement cultivée en rizières, depuis les dernières pentes du plateau des Ta-Hoï et des Douon, au Nord, jusqu'aux forêts couvrant, au Sud, les rampes de l'énorme tertre, couronné de plateaux, habité par les Boloven.

Le 10 mars, nous remontons le cours du Sé-Dôn, de Muong en Muong ; évoquant à chaque pas le souvenir de notre premier et grand prédécesseur, de Lagrée. A Tia-Pat, il vit encore dans la mémoire du Tiao : un lépreux assez peu sympathique, comme, du reste, tous les Lao ou Soué de cette région-ci. Les Muongs principaux sont habités par de riches et indolents propriétaires Lao, qui font cultiver leurs rizières par des serfs, ou les afferment à des Soué. Les esclaves de prise sont nombreux, et, à Wapi, un Annamite est venu me demander justice contre ses maîtres. Il a été enlevé à la côte, il y a sept ans, par les Moï de Tram-My, au Quang-Nam. Vendu et revendu, il est passé, de main en main, jusqu'ici. Une trentaine de malheureux sont dans son cas. Mon cœur saigne et je ne peux rien pour eux, que leur prêcher la patience ou leur offrir de me suivre. Mais la terreur des châtiments menaçant le fugitif repris est telle que pas un ne se décide à rompre sa chaîne. Dans ces régions, où la liberté humaine est l'objet du commerce et fait partie de la richesse des grands, la délivrance des esclaves de prise sera la tâche la plus urgente et la plus noble de notre protectorat.

Mais la prudence devra nous guider, dans les voies et moyens.

Gardons-nous de froisser, d'inquiéter, de léser ouvertement ceux qui détiennent ici le pouvoir, de temps immémorial. Ils ont été, jusqu'ici, trop maîtres chez eux, leur ascendant, sur ceux mêmes qu'ils exploitent, sera longtemps trop fort, pour que, de parti pris, nous venions nous les aliéner immédiatement. Il faudra d'autant plus les ménager que la facilité des communications les a depuis plus longtemps mis en rapports d'intérêts et de commerce, avec les régions siamisées. Nos adversaires au Laos trouveraient trop facilement, chez les Lao de Sé Dôn, des auxiliaires et des espions, à l'occasion même des appuis, pour que nous ne cherchions pas à ménager ces gens-là, autant que la justice immanente et nos droits nous le permettront.

Quand aux Soué, vassaux des Lao, leurs petits Muongs sont entièrement dans la dépendance de leurs suzerains et sous leur influence.

Restent les Kha, dont le travail, comme esclaves particuliers, ou bien le commerce, quand on n'a pu mettre directement la main sur eux, font vivre tout le monde. Mais, avant de s'en servir, il faudrait les souder un peu. Comme partout ailleurs, leur émiettement de race, leur manque de cohésion, en ont fait une proie facile pour leurs voisins. Leurs villages descendent, ici, jusqu'à la limite de la plaine, attirés qu'ils sont par la richesse du sol et les facilités de culture que donnent, sur la rive gauche, les eaux abondantes descendues des Boloven.

Le 10, nous nous élevons insensiblement sur les premiers talus du plateau. Le sol est archi-riche, partout où il y a de la profondeur : la roche porphyrique, rouge, affleure seulement par intervalles. Une forêt exubérante, splendide, aux troncs gigantesques, revêt avec profusion les pentes douces du terrain. On dirait un énorme cône de déjection émané du Pou Set : gros bloc de montagnes, en forme de promontoire, avançant en surplomb sur le cours moyen du Sé Dôn. Même en cette saison, les eaux courent partout, à pleins bords, dans des ruisseaux clairs, à fond rocheux. Peu encaissés, ils démontrent la régularité de leur régime et l'abondance des condensations qui, des hautes terres où ils naissent, font une région favorisée en Indo-Chine.

Aussi, les riverains sont à l'aise, et, en particulier les Soué de Muong-

Noi. Ils voudraient bien jouir en paix de leur travail et des bénéfices que

Fig. 69. — Bonzes et Bibliothèque de Saravan

leur procure leur commerce avec leurs voisins, les Boloven. Telle est la traduction du discours du Tiao, bon vieux à tête ronde. Mais le hic,

ce sont les impôt. « Combien payez-vous donc, à Muong-Noi ? » — « A vrai dire, répond naïvement mon bonhomme, cela dépend du nombre « de Khaluong passant à portée ». Le voisinage de la grande route est trop onéreux, paraît-il, et, pour restreindre un peu les relations avec les Siamois, mon brave Tiao est en train de transporter sa maison plus loin, dans la forêt.

Nous recevrons ce soir l'hospitalité de son Oppahat, résidant à Na-P'ha-Ngam. Nom suggestif, parfaitement justifié : « En face de la belle forêt ». Le village est situé sur la route de Savaran à Attopeu ou Bassac, la plus suivie par le commerce des Kha-Boloven. C'est par ici qu'on accède le plus facilement au sommet de leur plateau. Nous sommes fixés, maintenant, sur le chemin qu'il nous faudra suivre sur Attopeu : continuons donc sur Saravan.

Le 12, nous redescendons, de gradins en gradins à peine marqués, vers la plaine du Sé Dôn. A Sutabali, nous coupons son principal affluent gauche, le N. Set, et, plus loin, atteignons Na P'hon, résidence de l'Oppahat de Saravan. Le personnage est absent, et pour cause. N'ayant pu fournir aux Siamois la quantité de riz imposée, il est sous les verrous. Nous logeons ici sur l'emplacement d'un ancien entrepôt de sel, jadis créé par les Annamites. Ils ont été massacrés et une Bonzerie s'est établie à leur place. Ces excellents Bonzes observent avec scrupule la règle qui leur défend de verser le sang d'aucun animal. Ils se sont bien gardés même, de déranger les hôtes que le ciel leur a envoyés. Pour un empire terrestre, ils ne toucheraient pas aux punaises qui ont pris possession de leur sala et, instantanément, de nos personnes. Stoïques, ils se grattent ; nous, nous déguerpissons. Ces maudites bêtes, sont le fléau du Sé-Dôn.

Le 13, nous trouvons les Siamois installés à Saravan dans une salle luxueuse.

Ils ne voyagent pas, d'ailleurs, sans un confort avec lequel jurent nos accoutrements de piétons surmenés. Vraiment, j'ai conscience de paraître aux yeux des indigènes un peu bien misérable, dans ma tenue de route, quand, avant toute ablution, je suis obligé de recevoir le chef de mission

siamois, le Luang Kham-Nôn. De grande taille, ce qui est très rare chez ceux de sa race, il en a, par ailleurs, tous les caractères distinctifs : maigreur osseuse, facies en losange, mâchoire et dents proéminentes durcissant l'ensemble de la physionomie. Intelligent du reste, autant que hardi.

Tous les villages Ta-Hoï lui avaient fermé leurs portes au nez ; pour les punir, paraît-il, le Khaluong était en train d'organiser une colonne à Saravan. Il devait partir le surlendemain et je serais obligé d'attendre cette date avant de pouvoir faire route, avec lui, sur La-Tiang et fermer mon itinéraire, de Hué au Mé-Khong.

14 Mars. Qu'à cela tienne : nous avons bien droit à un jour de repos. Il ne sera pas perdu ici, car l'interprète découvre un complot de notre valetaille commune. Mon borgne Ouck regrette Lakhôn, comme autrefois les Juifs les oignons d'Egypte. Pour les retrouver, il a pris pour complices les deux gamins servant Crouicht. Tout ce monde-là, une fois revenu au Mé-Khong, doit déguerpir sans tambour ni trompette. Puisque mon Annamite est si pressé de me quitter, qu'il le fasse tout de suite et qu'il aille, lui troisième, se faire pendre ailleurs. Exemple du peu de fonds à faire sur les gens de cette race, toujours prêts à vous jouer un tour. Heureux quand les vivres, la caisse ou les armes, parfois même votre vie, ne les tente pas, à l'heure qu'ils ont fixée pour la rupture.

Sur Saravan, tout a été dit je crois, je n'en parlerai donc pas.

Le 15 Mars, le Khaluong s'ébranle sur B. La-Tiang. Nous, plus légers, nous courons devant lui, doublant l'étape. La route est facile, en plaine, à rizières étendues sur les deux rives du Sé Dôn. Nous passons la rivière à gué, à hauteur de B. Ka-Sa. Puis, nous atteignons, à B. Na Ban-Yong, son affluent droit, le Sé Pong. Par là, s'ouvre une route, d'accès facile, vers le moyen Sé Bang-Hièn et M. P'hin. Elle est tenue, ici, par un poste de douze hommes. Plus loin, le terrain devient rocailleux, à forêts clairières. On ne retrouve de « Na » qu'au-delà du Nam A-Na. C'est un ruisseau presque tari, où les Kha de La-Tiang puisent, à pleins bambous, la fièvre et la dysenterie. Notre itinéraire est refermé sur Hué et connaissance est renouée avec le brave Ta-Seng bedonnant qui nous

avait aidés de si bon cœur à précéder les Siamois sur le Sé Kong. Aujourd'hui, il nous voit revenir avec une escorte composée de leurs gens ! A

Fig. 60. — Commissaires Siamois de Saravan

défaut de latin, tout autre y perdrait son propre Kha ! On n'attend la colonne qu'après-demain. Je rends à nos hôtes le service de la leur

annoncer pour demain. Ils auront, du moins, le temps de faire leurs derniers préparatifs.

D'ailleurs, il semble que toutes leurs mesures soient prises. Plus une femme, plus un des enfants curieux qui formaient cercle. Plus même de ces beaux guerriers, au cou encerclé de cuivre, aux oreilles ornées de botoques énormes, à la chevelure soigneusement peignée et nouée en chignon, avec une mèche coupée à la chien, sur le front, au-dessus des sourcils, rasés ou amincis outre mesure. Autour de nous, plus de sourires de ces bouches bien fendues, où les dents, limées au caillou jusqu'à la gencive, font un si saisissant effet. Quelques vieux errent mélancoliquement entre les cases désertes, prêts à prendre la brousse, au cas où l'ennemi passerait des exigences à la menace.

Le 16, retour à B. Na Ban-Yong. Les Khaluong sont en train de sieste à mi-chemin, leurs Éléphants aussi. Organisés comme ils sont en fait de réquisitions et de prestations en nature, on comprend qu'ils soient plus facilement mobiles et aujourd'hui plus avancés que nous. Et puis, ils sont en contact presque direct avec les populations, même avec les Kha. Leur pénétration est facilitée, favorisée par les marchands et recéleurs d'esclaves. Cette catégorie de commerçants a tout intérêt à voir mettre les sauvages en hostilité les uns contre les autres. Les troubles de toute nature, la guerre de tribu tribu et à la dispersion de celles qui auront résisté ne peuvent qu'augmenter la production de l'article demandé et diminuer sa valeur d'achat. L'agent le plus puissant des envahisseurs, sur le Sé Dôn, est un certain demi-Kha habitant Keng Koum, investi du titre de Ratchaquit. C'est lui qui a tracé, a fait ouvrir les routes de l'intérieur, par l'influence que lui donne l'exportation des prisonniers amenés de la montagne.

Le 17, route sans intérêt, à plat, en forêt clairière, droit sur Smia. Le Tiao serait le dernier descendant du roi Vien-Tian, détrôné par les Siamois.

Le 18, route de rizières sur Sapat et descente, en bateau, sur Wapi. Pas d'eau dans le Sé Dôn, en cette saison et beaucoup de seuils rocheux, au

fond d'un grand fossé profond, où se traînent péniblement les pirogues.

Le 19, nous longeons la rive droite, où de gros villages alternent avec les rizières, crevassées par la sécheresse.

A M. Kông, nous trouvons tout le monde en liesse. On rit, on fait bombance aux dépens du « pèng-heuong ». Tout ça c'est des histoires de femmes ! Une des beautés du crû s'est laissé séduire. Or, après coup, le galant, suffisamment édifié peut-être, sur la valeur de la marchandise, a préféré encourir les rigueurs de la coutume, plutôt que de prendre livraison définitive, en loyales et justes noces. Dénoncé par sa confiante ou rusée victime, le trop heureux délinquant a dû payer l'amende ; les juges ont fixé la rançon de sa liberté. Pour ne pas convoler, il lui a fallu aligner douze barres aux parents, et faire amende honorable au génie familial, offensé par lui ; il s'est exécuté.

Il a dû immoler en holocauste trois bœufs, quelques porcs et force poulets ; moyennant quoi, le « diable » de la jeune personne, si malencontreusement provoqué, se déclarera, comme l'honneur, satisfait. Actuellement, au lieu et place du « diable » fonctionnent tous les gros bonnets de l'endroit. Ils s'emplissent de victuailles, vident les pots à la santé des amoureux. Libations et gorges chaudes empâtent les langues de ces bons Kromakan. Il est difficile d'en tirer autre chose que des lazzi et des gestes d'ivrognes, quand c'est de porteurs dont j'ai besoin. Somme toute, on prend au Laos de telles aventures assez gaiement. Elles se liquident, après tout, aux formes près, de façon assez analogue à ce qui se passe chez nos voisins d'Outre-Manche.

Laissons ces bons juges cuver leur « Lao » ou eau-de-vie de riz ; chargeons les porteurs, éméchés aussi, mais un peu moins, qu'ils nous livrent, et, cahin, caha, tâchons d'atteindre Kam-Tong Iai avant la nuit.

Pour des raisons d'ivrognes, on nous fait passer, sans motifs, sur la rive gauche. Nous y trouvons, à Na Bang-Kam, un hameau de Kha Boloven, cultivant les rizières du Muong, pour le compte de maîtres laotiens.

Kham-Tong est le centre le plus important du Sé Dôn, avec Saravan. Son territoire est très riche et sa suprématie s'étend, d'une part, jusqu'à

Tia Pat, de l'autre jusqu'à Suvanna-Kili, détenant ainsi trois des principales routes qui donnent accès au plateau Boloven. La suzeraineté du chef-lieu, appuyée sur l'autorité du précédent Tiao, gaillard à poigne et peu scrupuleux sur le choix des moyens, s'était étendue sur toutes les terres des sauvages, de ce côté, et drainait leur commerce. Je doute que le jeune Tiao actuel, son fils, un maigre fumeur, absorbé par le jeu, conserve pareille suprématie. Il n'a pas l'air homme à maintenir l'application stricte du droit du plus fort, tel que l'affirmait et le pratiquait feu son père. « Quia ego nominor Tiao », disait le bonhomme. En conséquence, et puisqu'il était le premier dans sa province, lui revenait de droit tout ce que son Muong produisait de mieux. Chevaux, éléphants, ivoire, barres d'or et d'argent affluaient à sa caisse et à ses écuries. Ses plus jolies administrées étaient conviées à l'honneur de son alliance. De gré ou de force, les pauvrettes devaient se soumettre au sort que leur réservait ce gros passionné. Inutile de songer à fuir : celles qui avaient cru se dérober en prenant, en hâte, un époux, se voyaient démariées en un tour de main, de par ses jugements, et aussi vite remariées, de par ses fantaisies.

Fig. 51. — La case du Tiao de Kham-Tong.

Les Kha, eux aussi, avaient affaire à ses appétits. Ce n'est pas quand un travailleur vaut de trois à quatre cents francs, qu'un pareil maître laisse dormir dans sa case un pareil capital. Depuis la limite de la plaine cultivée par ses esclaves personnels, jusqu'aux dernières rampes du talus Boloven, la forêt a été presque dépeuplée au profit de la caisse du défunt.

Régime odieux, déprimant pour les maîtres et les exploités ! Son influence a fait des Lao du Sé Đòn, les plus paresseux, les plus veules des jouisseurs ; tandis que les Kha, leurs ilotes, tremblent et fuient, à moins qu'ils ne végètent, produisant juste assez pour payer l'impôt, et

jamais plus, de peur d'éveiller la cupidité de leurs voisins. La preuve en est que, pour pouvoir traverser leur pays sur Attopeu, nous serons obligés d'organiser notre convoi de toutes pièces depuis Kham-Tong ; sans pouvoir compter sur l'aide des indigènes du plateau Boloven.

Laissons le Tiao raccoler les porteurs, que nous viendrons reprendre, après avoir complété la reconnaissance des deux rives du Mé-Khong, en aval de Kemmarat. Le but était d'étudier la possibilité de tracer un chemin de fer qui permettrait de tourner les obstacles de son cours moyen.

Le 20 Mars, nous courons droit à l'Ouest. Une série de pitons presque arides, dominés par le morne du Pou Kông, s'aligne sur la rive droite du Sé, entre lui et le Mé-Khong. Ces hauteurs font vis-à-vis, et avec des altitudes parfois équivalentes, aux terres du plateau Boloven, qui domine la rive gauche. Entre deux, le couloir va, diminuant de largeur, vers le sud, de manière, paraît-il, à resserrer entre deux hautes rives rocheuses le cours inférieur du Sé Dôn ; comme l'est celui même du fleuve principal, dans cette région. Entre Bassac et Kemmarat d'une part, et, de l'autre, en aval de Kham-Tong, la navigation est entravée par des rapides successifs, réputés alors infranchissables.

Outre les difficultés de navigation, la nature du sous-sol, tout de grès arides, et l'élévation des berges où il se fragmente en éboulis rocheux, a donné à cette partie du Laos un renom de stérilité, immérité du reste. Jusqu'ici, les explorateurs n'avaient jamais eu occasion de sortir du fleuve. Ils ne connaissaient, de sa vallée, que les berges, aux abords ingrats et infertiles. En Indo-Chine, pas plus qu'ailleurs, il n'est prudent de conclure du particulier au général, et d'un point à l'ensemble. De là, beaucoup d'erreurs, surtout quand l'opinion publique s'appuie sur les impressions de marins ou de voyageurs coutumiers de l'exploration facile, par eau. Voyager « par le navigable », comme disait l'interprète Ro, est un moyen de circuler, sinon de voir, plus agréable, certainement, moins pénible, et souvent plus propice aux amplifications fantaisistes, que les laborieux itinéraires du piéton.

De Kamtong à Saravane et retour à Kamtong le parcours levé s'allongeait de 300 nouveaux kilomètres.

CHAPITRE III

RECONNAISSANCE DU MÉ-KHONG MOYEN, ENTRE KHAM-TONG ET KEMMARAT

TRAVERSÉE DES BOLOVEN, SUR ATTOPEN, RETOUR AU CAMBODGE

Le 20 Mars, nous quittons Kham-Tong. Nous marchons vers le fleuve et suivons pendant douze kilomètres un chemin excellent, à plat, en rizières peuplées, ou en forêts magnifiques, jusqu'au pied des hauteurs avoisinant immédiatement le Mé-Khong. Nous en franchissons la ligne par un petit col rocheux, le Pou-Non. Il est haut de 120 mètres seulement, et taillé à pic vers l'Est. Sur le versant Ouest, le sentier court, à même la roche, jusqu'au Mé-Khong. Il aboutit au bac de Kan Ta-Kièn.

Le fleuve est presque à sec. Il n'a plus ici, qu'un chenal étroit, entre des éboulis ou des dalles énormes de grosses roches grises, que les hautes eaux recouvriront entièrement. Entre les parties rocheuses, elles laissent, aujourd'hui, à découvert, de hautes berges limoneuses desséchées, où les gens de Kham-Tong viennent cultiver le coton. Nous trouvons trois éléphants du Tiao qui en rapportent des charges au Muong. Ailleurs, ce sont des dunes de sables calciné. La chaleur est brûlante, dans ce boyau mal aéré, où les roches se renvoient les calories réflétées par le fleuve. Le thermomètre marque plus de 43° à l'ombre, et, au passage des plages sablonneuses, les porteurs suivent soigneusement le bord même de l'eau. Tout à côté, la chaleur emmagasinée est telle qu'il leur arrive de faire des sauts de chat ébouillanté, quand, par mégarde, leur pied porte sur le sable sec. Et Dieu sait si le pied du Lao semble

mis, par ses épaisses callosités, à l'épreuve des rocailles et des accidents habituels du sol.

Sur la rive droite, nous sortons de l'étuve, en gravissant, à pic, 100 mètres de berges rocheuses. Nous avons escaladé la tranche même de la brisure des grès, par où le Mé-Khong s'est frayé un passage. Au sommet, nous allons circuler sur une dalle unie, noire et plate. Quelque trois ou quatre kilomètres plus loin, la forêt recommence, de plus en plus vigoureuse, à mesure que le sol reprend profondeur, dans les cuvettes qu'arrosent des petits affluents du fleuve. L'orage nous arrêtera à Na-Po, où nous serons accueillis par une escorte de choix, envoyée à notre rencontre par le gouverneur d'Oubôn. C'est trop d'honneur qu'il nous fait là : trop de monde et trop de chevaux, pour nos modestes habitudes.

Le 21, nous continuons sur M. Tièm, piétons comme devant. Mais Crouicht met l'occasion à profit. Il se prélasse à bidet, tout fier : heureux aussi de reposer un peu ses jambes, qu'il craint d'avoir usées au métier que nous venons de faire, cinq mois durant. M. Tièm est un Muong en partie double. Un des oppahat réside ici et gouverne la moitié du territoire, située rive droite de Mé-Khong. Un autre réside et gouverne sur la rive gauche, à Lakhôn-P'hèng.

Le 22, route au Nord, en remontant la vallée de Nam-Po.

En fait de Nam, il n'y a plus qu'une série de cuvettes aux trois quarts desséchées. Dans celles qui ont gardé un peu d'eau croupissante, toujours des têtards, seuls capables de s'accommoder, à l'ordinaire, d'un pareil bouillon.

A la source du ruisseau, il faut franchir encore une banquette pierreuse de grès durs. Elle mesure 80 mètres d'altitude, à peine, et se nomme Pou Loc-Ko-Tiêo. Au Nord, la descente sur la plaine est assez raide. Aussi, la vraie route charretière, de M. Tièm à Kemmarat, va faire un détour à l'Ouest, et regagne la grande voie de ce point à Oubôn. Cette voie est une des plus suivies du Laos.

Pour nous, une fois retombé en plaine, le sentier serpente aujourd'hui à plat, indéfiniment, et en forêt clairière.

Le 23. Bientôt, nous retombons sur la grande route d'Oubôn, à 4 kilomètres 500 au Sud de Kemmarat, et là, entre les bras du Luong Yôti Bori-Rak. Depuis son retour de Sé Bang-Hièn, où j'ai eu le plaisir de faire sa connaissance, l'aimable Khaluong n'a pas bougé d'une semelle. Il se désole en apprenant que les autorités de Song-Kôn n'ont pas compris ses ordres et m'ont laissé un jour sans porteurs. Pareil accident ne

Fig. 11. — Marche dans les « Rus » ou défrichements. D'après un dessin de l'auteur.

m'arrivera plus : il en jure ses grands dieux. Mais, pour les avoir pratiqués, je n'ai guère plus foi aux dieux du Siam qu'à leurs saints. A ceux-ci, je ne demande qu'une chose : qu'ils se chargent seulement de mon gros bagage et lui fassent descendre le Mé-Khong, tandis que je vais courir ma dernière bordée au Laos.

Les 24, 25 et 26, repos forcé par suite de l'état d'épuisement de

mon personnel et des lenteurs d'organisation. Il faut trois jours pour me procurer les deux charrettes qui doivent me suffire amplement.

Le 27, elles sont enfin chargées et roulent sur Na-Tan, puis sur Pac-Sèng, au bord du Mé-Khong. La traversée se fait en bac, pour les véhicules, démontés en un tour de main ; elle se fait à la nage, pour les attelages. Le chenal actuel n'a pas cent mètres, au milieu d'un fossé large de plus de cinq cents. Au fond, les grosses roches noires, fissurées, bouleversées, s'entassent au pied des berges sablonneuses, hautes d'au moins vingt mètres. De Kemmarat ici, la navigation est très difficile, particulièrement au Kèng-Ya-Peut et les gens déclarent que jamais un vapeur ne pourra passer. Au-dessus du Pac Sé Bang-Hièn, au contraire, affirment-ils, la navigation ne doit pas rencontrer d'obstacles, à l'étiage minimum, excepté.

Aux basses eaux, c'est-à-dire aux huitième et neuvième mois laotiens, entre Kemmarat et Bang-Mouk, et encore plus jusqu'à Pa-Nom, le fleuve s'étale et n'a plus que très peu de profondeur. Des gens d'ici se disent sûrs de leur fait : ils sont allés à Bangkok et savent ce que c'est qu'une chaloupe à vapeur. Comme à Kemmarat, ils ne font aucune difficulté de reconnaître que l'impôt était autrefois payé à l'Annam. Ils regrettent le temps où le Sé Bang-Hièn était une artère commerciale entre le moyen Laos et la côte ; artère aujourd'hui coupée par les postes Siamois, au détriment de la région. Kemmarat et ses environs sont admirablement placés pour profiter de ce débouché.

28 Mars. Route directe à l'Est, en pays parfaitement plan, jusqu'à Lakhôn P'hèng ; pays fertile aussi. Mais le manque d'eau empêche les indigènes d'exploiter, autant qu'ils le pourraient, les alluvions de l'Houé Lam Pong. Actuellement, tous les ruisseaux ne sont plus que de gros fossés à sec, seuls obstacles que rencontrent les charrettes.

Le 29, la route étant comme, je lâche un moment la planchette et tâte un peu de ce moyen de transport, universellement en usage dans la plaine laotienne. Comme instrument de torture, l'ustensile est assez trouvé. Impossible de s'y tenir assis ou couché ; pour y prendre place, il faut, bon gré mal gré, se peletonner sur soi-même comme les indigènes,

à la façon de ce bon cardinal de la Balue dans sa cage légendaire. Comme l'objet, où l'on roule ainsi, manque totalement de ressorts et comme la route abonde en cailloux, le contenu est sans cesse projeté, tantôt contre le fond, tantôt contre les côtés, ou bien lancé la tête la première contre la carapace en rotin tressé qui sert de toit. Quant aux passages difficiles, il est sage de les éviter en s'extrayant du panier, surtout aux gués des ruisseaux. La prudence la plus élémentaire commande de laisser attelage et véhicule dévaler tout seuls, à fond de train, la pente descendante; quitte à voir l'un bondir par dessus les autres et le tout aller culbuter

Fig. 53. — Charrettes laotiennes.

au fond, de conserve, entraînant les charretiers attelés à l'arrière en guise de frein. Quitte à voir ensuite, à la montée, les bouvillons rétifs résister de la nuque, en frétillant de la queue, aux arguments les plus frappants des criards laotiens qui se cramponnent en vain à la ficelle persuasive passée aux naseaux de l'attelage. En fin de compte, chacun s'en tire, se relève, se hisse sur l'autre bord, l'un poussant l'autre. Deux coups de hachette, trois chevilles de bois à la machine et le tout est remis sur pattes ou sur roues. On repart, sans que rien soit jamais cassé.... que les bagages! Au demeurant, en pays de plaine, le plus léger, le plus solide, le plus pratique des véhicules pour les chargements peu fragiles; ressource précieuse pour les convois qui suivront nos

colonnes, le jour où elles auraient à parcourir les plaines de la rive droite du Mé-Khong.

Le 30, notre personnel a décampé sans tambour ni trompette. Les deux gamins, serviteurs du Crouicht, ont tenté de mettre à exécution le plan tramé avec mon ex porte-sac l'annamite Ouck. Bien m'en a pris de liquider à temps ce traître. Seuls, nos deux jeunes drôles ne pourront aller loin ; on nous les ramènera demain. Ils en seront quittes pour une verte semonce et nous pour la perspective de suivre le cours de nos périgrinations en nous servant nous-mêmes. Peu séduisante perspective de fatigues nouvelles, à joindre à celles, plus que suffisantes, de la tâche quotidienne. Bah ! il nous reste encore un marmiton annamite, à moitié aveugle. Depuis Hué, il fait lamentablement cliqueter à notre suite une batterie de cuisine aussi sommaire que ses talents. Avec un reste d'estomac de fer, et un peu de cœur au ventre, en s'en tirera encore, moyennant un ou deux crans de plus au ceinturon.

Donc continuons à rouler vers le Sud, en longeant les dernières pentes du massif entre Sé Dôn et Mé-Khong. A partir de Ban-Dan, il n'y a plus de route à charrettes. Mais les nôtres passent, comme elles veulent, sous la futaie claire ou dans les Na desséchés, tant le terrain est facile.

31 Mars. Si facile, que l'Oppahat de M. Tièm venu aujourd'hui à notre rencontre, se fait fort de tracer, quand on voudra, une route carrossable entre Kemmarat et Kham-Tong. Nous l'en croyons sans peine et l'on peut affirmer qu'une voie ferrée tournerait par ici, sans plus de difficultés, les obstacles du moyen Mé-Khong, si la navigation restait trop imparfaite pour satisfaire aux relations nécessaires à établir entre le haut et le bas Laos. En la réunissant, à Kemmarat ou à Bang-Mouk, à la ligne venue d'Annam, par Aï-Lao, nous nous rendrions maîtres, incontestablement, des régions arrosées par le Sé Dôn, le Sé Bang Hièn et toute la boucle du Mé-Khong.

Nous regagnons le Sé Dôn à M. Kong. Les autorités s'y montrent, cette fois, aussi aimables qu'elles étaient grises, la première. Aussi, évitons-nous les zig-zags imposés alors à notre itinéraire par ceux de

leur imagination. Nous regagnons, par la rive droite, directement Kham-Tong-Nhiai.

Le Tiao a tenu parole. Le 1er Avril, mon convoi est prêt. Bien mieux : je reçois un courrier de Bassac. Les Khaluong m'avaient affirmé, à qui mieux mieux, qu'en ce point aucun membre de la mission n'avait été laissé à la garde de nos intérêts. Or, une lettre et des renseignements de

Fig. 74. — Lieu de halte

notre excellent camarade, ami et compagnon de route et d'épreuves, M. Lugan, viennent me prouver le contraire. Ils ont empêché entre nous la jonction qui m'eût été si utile et si réconfortante.

Il est trop tard maintenant, le temps presse. Il nous en reste bien peu pour tenter de remplir notre programme jusqu'à la fin.

Donc, sans s'attarder aux regrets, remettons la hotte à l'épaule et prenons la route des Boloven.

Le 2 Avril 1891, nous quittons définitivement Kham-Tong; notre route sort bientôt des rizières pour entrer en forêt, de plus en plus épaisse, de plus en plus élevée, à mesure que grandissent les cotes. L'ascension du plateau Boloven commence. Le sol rouge, très fertile, recouvre une roche porphyrique, couleur de sang desséché, dure, vitrifiée parfois, percée comme de milliers de coups de vrille. Les pentes sont insensibles et uniformes. Sur cette rive du Sé Dôn, les ruisseaux ont de l'eau, les rizières de l'herbe en toute saison. Aussi la voie est-elle très suivie par les bœufs porteurs venus de Saravan et des marchés que fréquentent les Kha Boloven. Un des principaux est Da Sia; nous l'atteindrons demain. Mais un préjugé local empêche le bétail de pénétrer plus avant dans les terres des sauvages. Faire des transports chez eux à dos de bœuf ou de cheval, c'est s'exposer inévitablement, dit-on, aux coups de la foudre ou aux attaques du tigre. Il faut avoir recours aux éléphants ou aux porteurs. Celà quintuple la mise de fonds ou les frais de transport. Nous couchons à B. Niam.

Le 3, route sur Da-Sia. La montée continue, aussi régulière, aussi peu sensible. La végétation devient encore plus magnifique. Nulle part, en Indo-Chine, même dans la grande montagne annamite, je n'ai trouvé de futaie plus imposante, plus grandiose. Les troncs énormes s'élancent, d'un seul jet, à grandes hauteurs. Les sous-bois serrés, touffus, ont une vigueur étonnante et leur verdure sombre repose l'œil fatigué des roux et des ors brûlés de la plaine laotienne. Parfois, un arbre renversé par l'orage barre le chemin et me cache toute la colonne de porteurs courant devant moi. Courir est exact, car la route est excellente.

Elle devient parfaite, entre Ho-Kong et Da-Sia. C'est la plus directe, la plus facile et la plus suivie entre Saravan et Bassac, par Suvanna Kili. Pour y atteindre, elle descend, de ce côté, une coulée analogue à celle que nous avons remontée jusqu'ici, et que jalonne le Nam Set. Da-Sia, situé au bas d'une rampe d'accès facile, est habité par les derniers Soué du Sé Dôn.

Ici encore, nous trouvons des Kha presque entièrement laocisés,

inféodés à Kham-Tong et drainant, pour lui, tout le commerce de leurs congénères moins avancés dans l'échelle de la civilisation laotienne.

A Da Sia, il y a bien encore une bonzerie. Mais l'origine des habitants se trahit par la forme générale du bâtiment et par ses ornements. Nous retrouvons ici, taillées à plein bois dans les colonnes supportant la toiture, les figurines grossières dont les Kha savent agrémenter leurs maisons communes. La plus fréquente représente un homme accroupi, les deux coudes sur les genoux et soutenant la tête.

Le 4. Nous ne rencontrons plus désormais que des Kha. Ceux d'ici sont des Boloven. Si l'écorce a été sensiblement modifiée, ils ont néanmoins gardé toutes les mœurs de leur race. Plus de Na, mais des Raï en quantité, Plus d'installations définitives, mais des campements, plus ou moins provisoires, avec des cases bâties sans grands frais. Comme parfois, dans les Na du Sé Dôn et d'ailleurs généralement dans tout le bas Laos, au Cambodge et au Siam, les parois au lieu d'être entièrement en bambou ou en planches ajustées, sont faites en assemblages de feuilles. Imbriquées comme les ardoises sur nos toits, ces feuilles sont maintenues par un double canevas en baguettes de bambous. Contrairement aux maisons laotiennes, on y entre par le petit côté, en passant par une plate forme, accessible au moyen d'un simple tronc entaillé. Autour d'elles, pas de jardins, pas d'arbres à fruits, mais des terrains vagues ou pelés, livrés aux ravages des porcs.

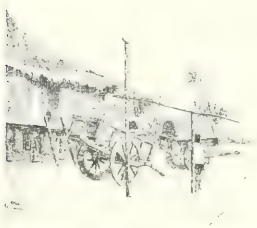


Fig. 55. — Maison de repos pour les voyageurs

Quant aux gens, ils parlent leur dialecte Kha en dépit du costume laotien adopté par les hommes et les femmes. Les uns ont bien coupé leurs cheveux et adopté le toupet, mais leurs oreilles sont percées et ornées de botoques; les autres portent bien la jupe longue, mais aussi les colliers de verroterie et les bracelets de cuivre, si chers aux beautés sauvages. En vrais sauvages aussi, ils se gardent bien d'utiliser les avan-

tages qu'offrirait leur sol pour l'élevage en grand. Ils ont ravagé leurs forêts et étendent chaque jour le cercle de leurs défrichements. Derrière eux, ils laissent les hautes pentes et le sommet du plateau déboisés, couverts de fougères et de prairies, où les pluies, qui ne cessent jamais complètement ici, conservent à la végétation herbacée une vigueur remarquable. Avec les eaux abondantes de leurs ruisseaux et leurs « nong » ou étangs innombrables, les Boloven pourraient offrir des pâturages d'été extrêmement précieux aux troupeaux qui sont en train de tirer la langue en bas, dans la plaine. Ils n'en ont cure : soit superstition, soit crainte d'être dépossédés en se laissant pénétrer, ils empêchent les conducteurs d'animaux de bât de monter jusqu'à eux.

Ils se contentent d'arracher, sans grande peine, à la forêt leur nourriture quotidienne et les produits qui leur donnent le superflu. Ils ont, dit-on, de la cannelle, de l'or, mais le principal produit d'échange est le « Mac-Nèng » ou cardamone bâtard. Cet article fait l'objet d'un commerce important avec le Cambodge et le Siam. On en trouve partout ici.

Comme tous leurs congénères, les Boloven répugnent à s'écarter de leur territoire. A Mün-Lat, sous prétexte d'aller chercher un guide au village voisin, ils nous jettent hors de la route, sur les bords du Nam Set. En ce point, le cours d'eau tombe de plus de 30 mètres de hauteur, de chute en chute, en escalier. Nous sortons de là et, sous la menace de l'orage, nous allons giter, tant bien que mal, à Non-Kèn. C'est un simple campement dans une plaine à hautes herbes.

Nous sommes presqu'au faîte du plateau, par 1.200 mètres d'altitude.

Le 5 avril, nous atteignons le point culminant à Nong Su Kèo, en franchissant, par 1.370 mètres, une ride que jalonnent des mamelonnements boisés. Sur le versant sud, toutes les eaux sont tributaires du Sé Kong et se déversent en éventril, suivant les molles ondulations de la terrasse. Là, aussi, des pans de forêts espacés, rompent seuls la monotonie des plaines herbeuses qu'ont ravagées les Kha.

A 2 kilomètres sud-est de Nong King, nous recoupons la route suivie jadis par le docteur Harmand ; elle permet de gagner d'ici, indifféremment, Bassac ou Attopeu, par des pentes faciles. Au contraire, le

chemin direct, celui que nous allons prendre, présente, paraît-il un « Keng », ou coupure, difficilement praticable, même aux éléphants. Et pourtant, bien peu d'obstacles arrêtent ces gros porteurs, lents mais adroits, quand toutefois ils ont l'estomac bien garni.

Nous couchons à Nong Keuong. Il faut payer le droit d'entrée en franchissant toute une zone de raï où les troncs, incomplètement brûlés

Fig. 56. — Prairies sur le plateau des Bolovens.

et non encore utilisés pour former les enceintes protectrices contre les fauves, nous imposent un sport des plus fatigants.

Le 6, nous rencontrons les premiers Nhia-Heun à Niong-Louong, sur les bords du Sé Pien Vang-Moun. Le cours d'eau ouvre une route directe de Saravan à Siempang. Les habitants sont de vrais Kha, sommairement vêtus, rarement tondus, et logés dans des cahutes misérables. Le sol, aussi, a changé : les grès desséchés reparaissent et, avec eux, les grands espaces où les bambous règnent en maîtres.

A Mê Peui, nous trouvons un guide avec peine. Les gens sont dispersés dans la brousse, à la recherche des racines quotidiennes, qui doivent leur faire attendre la prochaine récolte.

Le 7 avril, le terrain s'assèche encore, la plaine se découvre entièrement, en herbages immenses, aux gazons brûlés, comme les hautes chaumes des plateaux Ta-Hoï. Du sommet des ondulations, à peine mouvementées, que coupe notre route, le regard s'étend aux quatre points cardinaux jusqu'aux limites du plateau Boloven. Rien ne dépasse l'horizon parfaitement plan de cette terrasse, sauf le pic de Lagrée. Il émerge seul, au sud-ouest, en ballon à peine marqué, vu d'où nous sommes dominant la terrasse, où la cote est encore de 8 à 900 mètres.

Enfin, à partir du Sé Pien Sé Noï, nous retrouvons des pins, encore comme chez les Ta-Hoï. Vigoureux, là où il reste trace d'humidité, ils sont clairsemés et rabougris dans les sables qui bientôt couvrent à peine la carcasse rocheuse du plateau, aux approches de son bord sud. La falaise, sur le Sé Kong, est à pic, dominant tout le cours moyen de la rivière. Elle porte le nom de Pou Ta-Pac; traduction stricte: Monts de la halte-repos.

Tout d'un coup, le sol nous manque. Le rideau de pins se déchire, l'abîme se creuse à nos pieds, en muraille verticale. La chute mesure 900 mètres de hauteur, effrayante, dominant toute la basse plaine indo-chinoise, depuis les rives du Sé Kong jusqu'à l'horizon extrême, peut-être jusqu'en Cochinchine. Au Sud, rien n'arrête la vue. La rivière serpente bien bas, à vos pieds, comme un ruban d'argent encadré de velours vert. La forêt immense qui la borde fuit à l'infini, passant, par tous les tons de la gamme des verts, aux roux et aux bleus pâlissant à l'horizon; à peine si l'œil peut entrevoir, là-bas, les formes indécises de lointaines hauteurs. Au Sud-Est, trois pics jumeaux, isolés, figurent l'avant-garde des hautes terres entre Sé-Kong et Sé San. Une large dépression les sépare d'autres sommets, plus à l'Est. Ceux-ci grandissent peu à peu et vont, accentuant leurs reliefs vers le levant, rejoindre la chaîne principale indo-Chinoise. Ils montent avec elle jusqu'au faîte de la dorsale entre Mer et Mé-Khong, épaisse, plus que partout ailleurs, à hauteur du Quang-Ngaï. A droite et à gauche, les arrachements verticaux de la ter-

rasse au bord de laquelle nous sommes arrêtés nous permettent de juger d'avance la descente que nous allons avoir à opérer.

Nous n'en ferons aujourd'hui que la moitié et nous devons camper à mi-côte, à flanc de roches.

Le 8, côte est un euphémisme : c'est chute qu'il faudrait dire. Le sentier court dans les éboulis, se colle à la paroi verticale, dont il utilise les corniches et franchit les fissures, parfois à l'aide de poutrelles jetées d'un bord à l'autre. Si les éléphants passent ici, ils méritent certes les

Fig. 57. — Habitation du Laos central.

éloges que leur ont décernés d'autres voyageurs ; un cheval se romprait cent fois les os.

Les difficultés du terrain ne sont pas pour rebuter les Kha, au contraire ; nous les trouvons installés à Ta Khang, à même les rochers, accrochant leurs misérables cases et plantant leurs cocotiers dans les moindres fissures. Ils ont profité d'une cassure verticale, formant escarpe naturelle sur la plaine, pour se barricader de ce côté. On n'accède chez eux que par une rampe en galets faciles à bousculer et flanquée de palissades, dangereuses à longer. Indice prouvant que la sécurité commence ici à redevenir problématique pour les gens de leur race. Malgré cet appareil et leurs apparences hirsutes, ces Kha sont « Su Su ». Ils

acceptent la corvée de cultiver, de compte à demi avec les Lao, la rizière touchant au pied de leur montagne. Eux-mêmes répondent carrément, quand on leur demande de quel Muong ils font partie : « Notre village appartient à tel Tiao, tel oppohat, tel ratsavrong ». Inconscients qu'ils sont, les malheureux, de la force qu'ils puiseraient dans leur solidarité et dans les difficultés de leur terrain, s'ils savaient seulement se grouper! Comme Ta Khang, toute une série de villages Kha, également fortifiés, jalonne les pentes inférieures des falaises du Ta Pac, en allant vers Attopeu. Comme les gens d'ici, tous sont vassaux ou esclaves des Lao, installés au bord du fleuve. L'échelon intermédiaire du Kha laocisant a disparu. Ici, pas de Soué : on ne trouve d'ailleurs que fort peu de villages appartenant complètement à la race conquérante : Nam-Ni est du nombre.

D'ici, la route est est archi-connue, rien à dire.

Je cloturais la dernière série de mes itinéraires par terre sur 375 kilomètres nouveaux tracés de Kamtong à Kemmarat et retour à Kamtong puis traversée du plateau des Bolovens.

Dès mon arrivée à Attopeu, ou M. Mai (Muong neuf), je peux constater un manque d'empressement significatif à me loger et à venir prendre langue. Il y a ici, comme à M. Tièm, deux oppohat au lieu d'un Tiao. L'un réside à M. Kao, l'autre à M. Mai. C'est à peine si celui-ci daigne se déranger. Il se présente enfin, défiguré par une horrible balafre qui lui remonte la lèvre, d'un côté, jusqu'au milieu de la joue, en découvrant les dents. De plus, il manque de la politesse la plus élémentaire, même au Laos. Du riz, des vivres, il n'y en a plus : les Siamois ont tout pris et défendent de gaspiller ce qu'il en reste. De porteurs, encore moins. Quant à me guider et me convoyer sur B. Dôn, inutile d'en parler. D'abord, le territoire soumis au Muong ne s'étend pas à plus d'une journée, vers le sud. Et puis, il n'y a pas de chemin. Si le Khaluong l'ordonne, on me conduira jusqu'à M. Kas, mais pas plus loin. Les Lao ne peuvent pénétrer chez les R'dé, voisins peu commodes, avec lesquels on ne se fera pas d'affaires pour m'obliger. Bref, insuccès complet.

Insuccès semblable, au près du lieutenant Siamois. Lui aussi me déclare que le Muong est vide de porteurs. Il n'a pas d'ordre et ne peut

me fournir d'escorte. Mais il en a bien reçu pour me retirer celle que je traîne à ma suite depuis Saravan. Si je veux aller à B. Dôn, il s'en lave les mains et me laisse libre de me procurer des moyens de transport si je peux et comme je pourrai. Inutile d'insister. Comme Cupet, comme Lugan, comme tous les autres, je me heurte à une porte fermée, par ordre, et aussi à la consigne expresse du chef de la mission. Pour la première fois, je suis obligé d'obéir, à la lettre. Je n'ai plus le moyen de forcer, ni d'acheter les bonnes volontés. Ma bourse montre le fond. Je n'ai plus assez de temps pour patienter, louvoyer comme il faudrait. En fait, il me faudra emprunter 100 piastres à Pnom-Penh, à la Résidence, pour me permettre de regagner Saïgon. Et je n'arriverai qu'après la date fixée. Il me faut battre en retraite par la voie la plus courte, celle de Sé Kong et du grand Fleuve.

Fig. 58. — Chef laotien, enfants et serviteurs.

Va donc pour le retour direct, en levant la partie encore inexplorée de la rivière d'Attopeu. Le Siamois me promet deux pirogues, pour après demain seulement. D'ici là, impossible d'entrer en contact avec les indigènes ; la consigne est formelle, je suis en interdit. Pourtant un vieux « Ming-huong[1] » se laisse interviewer par Crouicht et nous donne la clef de l'hostilité non déguisée qu'on nous témoigne. Les Siamois et les Lao traitants du pays viennent de subir un échec sensible. Le Luang Sakhon

1. « Minh-huong » appellation désignant les métis issus de père chinois.

a été obligé de reculer devant l'attitude résolue des R'dé, à deux jours de marche du Pac Satai. Diplomatiquement, l'envoi de Kromakan, patronnés par l'oppahat de Bassac, n'a pas mieux réussi chez les Kha. L'approche et l'appui des colonnes franco-annamites, qui ont gagné les chrétientés des Bahnar, a déterminé les sauvages à refuser l'impôt et à se déclarer indépendants sous la protection de notre drapeau; sous aucun

Fig. 69. — Mes guides de Tam-Yan

prétexte, on ne me permettra de faire ma jonction avec les Français du Sé San et de passer là où le Luang Sakon a échoué. Venant de l'Est, je risque de me heurter à toutes les méfiances et à toutes les résistances des Kha, sans pouvoir compter sur l'appui et l'aide des Lao d'ici : leurs intérêts sont trop contraires aux nôtres. Attopeu est un des principaux centres du commerce des esclaves et l'on n'y voit pas d'un bon œil la probabilité de notre intervention dans les affaires du pays. Il y a quatre ans, un

missionnaire français, muni de passeports royaux, est déjà venu délivrer 40 victimes de la piraterie des Kha, prises en Annam. Néanmoins, il en reste encore ici plus de 50, sans compter celles répandues aux environs. Deux prisonniers viennent d'être amenés, il y a quelques jours seulement, par les Kha de Con-Taong. Ils sont enfermés dans des cages en énormes poutrelles, que j'ai trouvées sur la rive droite. Sans instructions, sans qualité, sans sanction à ce sujet, je suis désarmé, navré aussi. Mais c'est réellement trop de patience ou d'indifférence! Il est impossible de tolérer plus longtemps la violence faite à nos protégés. Fermer les yeux, est-ce le moyen d'acheminer vers notre domination l'esprit des populations de l'intérieur?

Il est grand temps que nous fassions ici notre office de chirurgiens et que nous assainissions la plaie mauvaise de la traite. Ce sera le premier devoir de la conquête: celle-ci s'impose au bas Laos, immédiate et complète, dans le plus bref délai.

Nous n'obtiendrons la suppression de l'esclavage qu'en prenant directement en main la surveillance des Muong esclavagistes, d'une part; d'autre part, il faudra, par des postes de pénétration, par des convois et des marchés surveillés, faire pénétrer, jusqu'au fond du territoire des Kha indépendants, les articles d'échanges et avec eux de saines mœurs commerciales. C'est le seul moyen d'arrêter la production de l'article le plus haut coté, le plus profitable, le plus facilement transportable de la région, l'Esclave de prise.

Le 11 avril, nous quittons Attopeu en pirogues et descendons le cours paisible, sans Keng, du Sé Kong. Jusqu'à B. Ouk, les villages se succèdent, assez espacés, sur la rive droite. Sur l'autre, la proximité des Lové, incomplètement soumis, empêche les indigènes de s'établir à portée des incursions possibles. Les habitants des rives du bas Sé Kong sont, en grande majorité, des Kha Souk. Le degré de leur civilisation équivaut à peu près à celui des Kha Leung du Tchépôn. Ils paient tribut et sont vassaux directs des Muongs et Sous-Muongs laotiens.

Leurs installations, leurs cultures, leurs costumes sont des plus primitifs. De loin en loin seulement, leurs raï entament la forêt, sur la rive

droite. Par échappées et à chaque coude de la rivière, on entrevoit, très haut au-dessus des cimes, les masses abruptes du Pou Ta-Pac. Cette muraille verticale ininterrompue tient lieu de versant au plateau Boloven,

Fig. 60. — Khas Nhai Heun.

du côté de Sé Kong. Elle domine à pic le cours de la rivière et la longe de tout près jusqu'au Keng auquel elle a donné son nom, le Keng Ta-Pac ; nous y couchons.

La chaleur, intense en cette saison, fait vibrer, au-dessus de toute la vallée, une brume bleuâtre si dense, qu'on peut à peine suivre les contours de la falaise rocheuse, pourtant toute proche. Les lignes s'y noient parfois complètement, la masse montagneuse s'estompe et se fond, au point de disparaître, dans l'épaisseur des brouillards aussi compacts que ceux de quelques matinées lorraines en octobre.

Le 12, la solitude se fait absolue sur les deux rives. Elle n'est interrompue qu'au passage du Keng Dôn-Niou. Deux villages de Kha Souk, B. Nam-Kong et B. Nè-Mo, servent ici de postes de halage aux pirogues.

La montée, comme la descente, sont compliquées par la violence du courant et les sinuosités du chenal. Pour franchir la passe, nous employons un attelage d'une quarantaine de grands gaillards couleur chocolat. Ils sont nus comme ver, si leur chignon est orné avec profusion de verroteries, de peignes d'écaille et de dents de babiroussa. Ils s'agrippent par moitié, à chaque bord de la pirogue et la remorquent; où plutôt ils ralentissent, à grands coups de talon, sa descente, que guide un pilote local, agenouillé à l'avant. Tous les efforts de leurs jarrets raidis sont parfois juste suffisants pour empêcher notre embarcation d'aller donner, de l'étrave, sur les roches en plein courant, qui nous forcent, deux ou trois fois, à virer brusquement.

Après ce mauvais pas, plus d'obstacles jusqu'au confluent du Sé-Pièn. Aujourd'hui, nous coucherons au Keng Pha-Tek, un Keng, de nom seulement, aussi bien que tous les précédents : Keng Ka Tom, Keng Ngao, et Keng Kèo, où sont établis deux hameaux de Kha.

Le 13, au-dessous du Keng Bai, la rivière s'élargit, laisse émerger des îles nombreuses, dont la plus grande, Dôn Faï, est habitée. En aval de cet archipel, encore un hameau de Kha, Hat-Haï. Ses maisons, aussi rudimentaires que toutes celles des Souk, ont leurs parois faites de simples clayonnages et leurs toits surbaissées, contrairement à tous les usages des Lao et des autres Kha. Quelque 4 kilomètres plus bas, le Sé Kong reçoit le Sé Pien.

Je croyais le levé de la rivière exécuté jusqu'ici par mes camarades du groupe du Sud, et j'interrompis le mien prématurément.

D'autres auront complété cette lacune, puisqu'en 1893, M. Bonin, du personnel résidentiel de Huć, suivit fidèlement le même itinéraire que moi, d'Annam par Huć au Sé Kong et descendit, par Attopeu, à Stung Tréng. Il a dû relever exactement l'emplacement d'un gros rapide, le Keng Ta-Bang, qui, deux heures après avoir dépassé le pac Sé Pien, brise le cours du Sé Kong et interrompt la navigation. Il faut décharger les pirogues, car elles doivent s'engager dans un chenal rocheux étroit

Fig. 61. — Le Fleuve du Lac près Phom-Penh.

de 30 mètres à peine parfois, et long de plus de 300 mètres. Les eaux, en cette saison, s'y engouffrent avec violence, laissant à nu, à droite et à gauche, des entassements de gros rochers où, même aux hautes eaux, je doute que le passage soit facile.

Nos canonnières pourront-elles le franchir? Seuls pourront le dire nos marins : j'avais bien cru, tout le premier, les voir toujours arrêtés par les rapides de Kemmarat. Peut-être atteindront-ils Attopeu, comme Luang-Prabang et comme certainement ils pourront atteindre Aï-Lao, le jour où un homme d'énergie abordera le Keng Sé Méteh du Sé Bang-

Hien. Il lui suffira d'attendre les hautes eaux et la bonne saison, de Juillet à Novembre.

Pour moi, l'ère des pérégrinations à travers l'inconnu était close le 16 avril 1891, à Stung Treng. L'agent consulaire, M. de Coulgeans, était absent, il nous fallut attendre trois jours que le bon plaisir du chef de poste siamois mît à notre disposition les deux pirogues nécessaires à notre rapatriement. Le 20 avril seulement nous pouvions embarquer à destination du Cambodge, où nous descendions sans temps d'arrêt. Le 24, je recevais, à Pnom-Penh, l'hospitalité bien connue du Résident supérieur, M. de Verneville. Faute d'argent, je devais attendre le 30 pour regagner Saïgon, puis Hanoï, où je retrouvais mon chef de groupe et ami le capitaine Cupet. Nous y mettions nos notes et nos itinéraires en ordre, en attendant notre chef commun, M. Pavie, puis l'heure du retour en France.

Ma tâche au Laos était remplie, la bourse et le temps avaient été épuisés en entier, sinon la bonne volonté et les forces.

Le gros œuvre était debout. Pour ceux qui nous avaient lancés à l'assaut de l'inconnu indo-chinois, il restait à éclairer l'opinion publique sur nos intérêts immédiats au Laos.

Mes idées personnelles à ce sujet ont été exposées en 1893, dans la *Revue Maritime et Coloniale*, sous le titre : Essai sur le Mé-Khong moyen, et en avril 1896, dans le *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale*.

Les gravures de ce récit ont été exécutées d'après des photographies ou des dessins de MM. de Malglaive, 2, 3, 4, 5, 13, 22, 23, 24, 31, 32, 33, 44, 46, 48, 49, 50, 52, 53, 56, 57, 59, 60, 62 : Pavie, 7, 10, 14, 15, 16, 17, 26, 47, 51, 54, 55, 58, 61 : Rivière, 8, 11, 12, 20, 21, 35, 36 : lieutenant Chaptal, 9, 25, 27, 30, 38, 39, 42 : Brière, résident supérieur, 1, 18 28, 29, 34, 37, 45 : Dr Lefèvre, 19 : lieutenant Jacquemard, 40, 41, 43 : Mme Lemire 6.

VOYAGES

AU LAOS ET EN ANNAM

PAR

LE CAPITAINE RIVIÈRE

INTRODUCTION

Lorsqu'en mars 1889 j'accomplissais le premier passage du Mé-Khong à Vinh, et qu'à Napé, au bas du versant Ouest de la chaîne annamitique, je fus rejoint par le détachement français, envoyé à ma demande pour occuper la région du Kham Môn, M. Rivière, lieutenant au 22e d'artillerie, détaché aux chasseurs annamites, qui se trouvait au nombre des officiers de la petite colonne, me fut présenté par son commandant comme pouvant m'être particulièrement utile au point de vue des études géographiques.

Depuis quelque temps déjà Rivière résidait dans la province de Vinh, et il avait à maintes reprises eu l'occasion de sillonner le versant Est de la chaîne de séparation des eaux. En me communiquant ses levés, précieux documents pour moi, il me fit connaître son désir de s'attacher davantage à ce genre d'études, et combien il serait heureux de prendre part aux travaux de la mission dans la vallée du Mé-Khong, et il me demanda instamment d'obtenir du Gouverneur général, qu'il

fût mis à ma disposition. Content de sa démarche, je lui promis de faire mon possible pour lui donner satisfaction, et à la fin de la même année, à mon retour de France où j'étais allé rendre compte de ma mission antérieure et préparer de nouvelles explorations, il fut choisi en même temps que MM. Cogniard et de Malglaive pour me seconder dans les études topographiques.

Sorti de l'École polytechnique en 1882 Rivière, Armand-Joseph, était né à Condé-sur-Noireau en 1862. Il avait, comme de Malglaive, demandé à partir pour l'Indo-Chine presqu'à son entrée au régiment et il servait en Annam depuis son arrivée dans la colonie en 1887. D'une apparence robuste, d'un tempérament énergique, d'un caractère gai et plein d'entrain, il avait au début de son séjour subi une atteinte de dysenterie, mais sa santé était maintenant excellente, et il paraissait dans les meilleures conditions pour supporter les fatigues que comportait la campagne à laquelle il allait prendre part.

Désireux de montrer par des services hors de pair, combien le choix qu'on avait fait de lui était bon, et de se rendre utile à son pays dans la colonie vers laquelle l'avaient entraîné son goût, et l'ambition de poursuivre brillamment sa carrière, Rivière aussitôt désigné, se dirigea sur Vinh d'où il rejoignit à Kham Môn, le groupe du capitaine Cupet dont allaient, avec lui, faire partie, MM. de Malglaive, Lugan et Counillon, et que j'avais chargé d'achever l'exploration commencée par Cupet et moi du Kammon et du Tranninh. Le 23 février, Rivière se sépara de ses compagnons pour étudier parallèlement à eux cette vaste région dans laquelle ils devaient deux fois se trouver réunis : à Borikan et à Patang, avant de venir en juin hiverner sur les bords du Mé-Khong.

Au cours de cette exploration de près de quatre mois pendant laquelle il leva environ 650 kilomètres d'itinéraires nouveaux, et dont les relations des capitaines Cupet et de Malglaive ont précédemment dit les fatigues et les privations qu'il y avait eu à supporter, Rivière vit sa constitution gravement atteinte par la fièvre et la réapparition de son ancienne dysenterie qui ne lui laissèrent pour ainsi dire pas de répit. Il se vit forcé d'interrompre son étude pour se trouver à la date fixée, au

dernier rendez-vous, et il arriva à Luang-Prabang dans un état de fatigue et d'épuisement tel, que je résolus de lui faire gagner Hanoï aussitôt qu'il serait reposé et un peu remis.

Les membres de la Mission devaient descendre le Mé-Khong en juillet, les uns pour achever l'hivernage aux points de base de leurs futurs itinéraires, d'autres pour gagner Saïgon, et moi, pour me rendre au Siam. Il fut décidé qu'avec Molleur, un de nos compagnons qui n'avait pu supporter le climat, Rivière nous suivrait jusqu'à Lakhône en radeau, et que de là, tous deux, conduits par le pharmacien-major Massie, parcourraient en éléphant le trajet que j'avais relevé l'année précédente, jusqu'à Vinh, d'où ils se rendraient par vapeur à Hanoï.

Mais dans les six semaines passées à Luang-Prabang ou employées à la descente du Grand-Fleuve, Rivière avait peu à peu repris des forces, et il se trouvait si bien à l'arrivée à Lakhône qu'il me demanda de l'autoriser à se séparer de Massie, et à aller, en effectuant son retour à la côte, reconnaître un chemin parallèle à celui d'Hatraï, et qui franchissait la ligne de partage à Qui-Hop.

Cette voie nous était signalée comme très fréquentée par les marchands annamites, et nous avions l'espoir qu'elle serait peut-être meilleure que celle très accidentée de Tram-Mua et Hatraï. Rivière était désireux au dernier point de la parcourir et d'ajouter, au moins, à son travail le relevé d'un des chemins unissant le Mé-Khong à la côte, à ce moment où tous les membres de la mission, rivalisant de courage et d'énergie, allaient faire leurs efforts pour reconnaître toutes celles plus au Sud et au Nord qui pouvaient rester à visiter. J'acceptai sa proposition.

Il accomplit heureusement du 26 juillet au 8 août ce voyage d'ailleurs court, puis se rendit à Hanoï pour y travailler à la carte d'ensemble de la mission.

A mon retour à la fin de l'année au Tonkin où je venais préparer, avec MM. Lefèvre-Pontalis et Vacle, l'exploration des pays du Haut-Laos et des frontières du Yunnan jusqu'au Mé-Khong, je retrouvai Rivière résolu à se remettre en campagne. Je lui confiai alors la mission d'aller installer l'agence française d'Houtène sur le Grand-Fleuve, en complé-

tant, dans la mesure que sa santé permettrait, nos études antérieures sur la région entre Vinh et ce point.

Il devait utiliser à l'aller la voie d'Hatraï, la plus rapide, et au retour, celle qui empruntant le cours du Nam Nhinong, affluent du Nam Kadinh, gagne par les ravins du Nam Tiat la ligne de partage et atteint Cho-Ro en longeant la rivière du même nom.

Les nombreux itinéraires levés par les membres de la Mission permettaient de se faire une idée générale de la région considérée, mais il manquait un canevas général assurant leur liaison et l'exactitude de l'ensemble.

Sur le versant annamite une grande coupure formée par les vallées du Ngan-Son et du Son Giang s'étend du Nord-Ouest au Sud-Est à peu près parallèlement à la mer et limite de ce côté la partie montagneuse séparant le bassin du Mé-Khong des eaux tributaires de la mer de Chine. Cette haute région est étendue à l'Est jusqu'au cours moyen du Nam Teun vers le Nord et jusqu'à la plaine des Pou Houa vers le Sud. Elle forme dans son ensemble un vaste plateau dont l'altitude paraît s'abaisser graduellement depuis Tram-Mua, on passe la route d'Hatraï, jusqu'au Pou Kong-Pout que franchit le chemin de Nga Haï. Toute voie de pénétration vers le Mé-Khong partant de la côte devant traverser ce plateau il y avait intérêt à compléter les renseignements déjà recueillis par la Mission au sujet des difficultés qu'il pouvait opposer à l'établissement d'une bonne route.

En conséquence, il fut convenu que Rivière, sa mission à Houtène terminée, reconnaîtrait l'ensemble du plateau, et exécuterait une triangulation rapide dont la base pourrait être mesurée soit vers la route mandarine, soit dans la plaine qui borde la rive gauche du Mé-Khong. Il pensait avoir mené ces opérations à bonne fin pour le courant de mars suivant.

La première partie du voyage jusqu'à Houtène s'accomplit sans inconvénients et il commença à effectuer son retour le 3 février. Alors des difficultés de toutes sortes naquirent avec les agents siamois désireux de lui faire reconnaître une frontière à leur gré. La fièvre le harcela et ce fut très péniblement qu'il revint en se contentant de relever la route de Cho-Ro prévue pour son retour.

Ses itinéraires nouveaux au cours de cette seconde partie de sa mission comportaient un développement de 270 kilomètres.

D'Hanoï, il s'embarqua en juillet pour la France avec ses compagnons de mission Cogniard, de Malglaive et Dugast. Rentré à son régiment à Versailles il ne tarda pas à être attaché au service géographique de l'armée et fit, du 15 janvier au 25 avril 1894, une campagne géodésique en Algérie.

Au cours de 1894, après les événements du Siam il apprit l'organisation d'une nouvelle mission sous ma direction qui, de concert avec une mission anglaise, devait examiner la région du Haut-Mé-Khong. Un ardent désir le reprit de revenir aux études pour lesquelles il s'était passionné et que sa santé lui avait rendues si pénibles. Il pria M. Lefèvre-Pontalis qui allait en faire partie et se préparait à me rejoindre, de le recommander au Département des Affaires Étrangères pour être attaché à la mission comme topographe. Je reçus un télégramme me demandant mon acceptation. Je la donnai, non sans inquiétude au souvenir des maladies passées, mais en comprenant combien un refus, pour ce motif, lui serait douloureux, et espérant qu'un séjour de trois ans et demi en terre natale, l'aurait mis en état de faire une campagne qui ne devait durer du reste que quelques mois.

Il me rejoignit dans le courant d'octobre 1894 à Hanoï, et pendant les deux semaines qu'il y passa il s'attacha à me faciliter l'organisation du voyage, et en particulier la mise sur pied de la petite escorte d'honneur qui devait nous suivre pendant les opérations communes avec la mission anglaise.

Il eut surtout à se préoccuper de la préparation des reconnaissances topographiques. Il avait apporté de France les instruments nécessaires aux observations astronomiques ou géodésiques confiés à la mission par le service géographique de l'armée. Grâce à l'excellent emballage étanche exécuté à ce service, ils avaient supporté le voyage sans aucune détérioration, montres et théodolithes étaient en bon état.

Nous devions d'abord nous rendre à Laï-Chau, notre poste avancé sur la Rivière Noire, pour y organiser le convoi de mules avec lequel nous allions parcourir les grandes distances qui le séparaient de Muong-

Sing le lieu de réunion avec la mission anglaise, et qui nous servirait à effectuer les reconnaissances et marches que comportaient les études à accomplir.

J'avais le premier, en 1888, reconnu la Rivière Noire et j'en avais éxecuté un levé rapide mais aucune observation astronomique ou géodésique n'y avait été faite pour la mettre en place sur la carte. Je chargeai Rivière de prendre les devants sur nous pour utiliser son voyage en déterminant les points les plus importants de son cours.

Sa santé paraissait excellente. Il était si heureux à l'idée de se remettre en route, et à la pensée des utiles services qu'il allait pouvoir rendre, que la joie et l'enthousiasme débordants qu'il ne pouvait contenir, et qui se manifestaient bruyamment, causaient mon seul souci ; et je craignais que dans l'excès du zèle qui l'entraînait, il ne dépassât la limite de ses forces.

Pour l'assister et le suppléer au besoin dans ses travaux spéciaux, je lui adjoignis le lieutenant Henri Seauve, de l'artillerie de marine qui venait d'être attaché à la mission.

Voici un intéressant extrait de ses notes de route, malheureusement arrêtées après quelques jours de marche, qui montrera à quel point Rivière avait à cœur les résultats de la mission et avec quelles précautions fut conduite sa très délicate tâche particulière.

« Mon grand théodolithe de Brüuner devait me permettre d'obtenir les latitudes avec une haute précision. La détermination des longitudes est un problème de tout autre difficulté : je ne pouvais songer à utiliser mes montres pour le « transport de l'heure ». Aucun chronomètre ne conserve en voyage, hors des bateaux d'un certain tonnage à vapeur ou à rames, une « marche » suffisamment régulière, et il est impossible d'accorder aucune confiance aux indications des montres si l'on se trouve obligé de prendre la voie de terre. Les rapides de la Rivière Noire si difficiles à remonter ne pouvaient me laisser aucun espoir à cet égard.

« Fort heureusement M. Brou, le directeur des Postes et Télégraphes venait de faire mettre en état, en vue du service de la mission, la ligne télégraphique d'Hanoï à Dien-Bien-Phu. De plus j'avais retrouvé à Hanoï

mon ami et ancien compagnon de mission, le capitaine Friquegnon, si passionné pour l'Indo-Chine et la géographie. Il accueillit avec joie la proposition de collaborer à la détermination télégraphique de la longitude des postes de la Rivière Noire. D'un autre côté, M. le colonel Mourey consentit, avec la plus grande bienveillance, à laisser au capitaine le loisir nécessaire pour ses observations et ses calculs.

« Il ne nous restait qu'à obtenir de M. Brou l'autorisation d'occuper la ligne pendant quelques quarts d'heures de siestes ou de soirées. L'amabilité proverbiale du directeur des Postes et des Télégraphes nous assurait de son concours. Il ajouta à la permission demandée, le conseil d'essayer à Hanoï même le fonctionnement des appareils et deux jours de suite nous nous exerçâmes à l'envoi et à la réception des *Tops*.

« On connaît le principe de la méthode si simple et si précise de la détermination de la longitude d'un lieu par l'emploi d'une ligne télégraphique :

« Deux opérateurs munis chacun d'un chronomètre, s'installent l'un au bureau télégraphique du lieu, l'autre au bureau d'origine dont la longitude est connue. Ils notent l'heure *locale* d'un contact envoyé de l'une des stations, et la différence des heures ainsi observées *au même instant* est précisément la différence de longitude des deux points.

« Cette méthode a donné dans certains cas des résultats de la plus haute précision par l'emploi d'appareils enregistreurs convenablement établis, mais — au cas présent nous désirions seulement obtenir la différence de longitude à une seconde de temps — qui devait placer nos points à un quart de mille près, précision déjà fort acceptable et plus que suffisante pour les travaux de la mission. Et pour arriver à ce résultat il nous suffisait de répéter l'expérience un nombre de fois assez grand pour que les petites erreurs de manipulation, d'observation, ou de marche des montres, soient compensées dans la moyenne jusqu'à la limite désirée.

« Les deux exercices préliminaires que nous avions faits à Hanoï nous avaient permis de nous entendre sur les détails de l'opération : signaux d'avertissement, intervalle et nombre de *tops* et des séries de *tops*, etc.

« Pour éviter toute confusion nous avions inscrit toutes ces conventions à la première page de notre carnet d'observations.

« Le capitaine Friquegnon possédait une excellente montre de torpilleur et le bureau topographique devait mettre à sa disposition un théodolithe et un sextant pour la mesure des hauteurs du soleil et des étoiles, nécessaires à la détermination de l' « état » de son chronomètre.

« Presque chaque jour, le capitaine et moi nous nous exerçâmes à ces mesures de hauteurs pour nous rendre très familier le maniement des instruments que nous devions employer. M. le lieutenant Seauve, qui devait me seconder dans les observations astronomiques prit toujours part à ces exercices quotidiens.

« Nous trouvant ainsi prêts, M. Pavie fixa notre embarquement au jeudi 11 octobre sur la chaloupe faisant le service hebdomadaire vers Chobo. »

Ce fragment, véritable leçon pour un voyageur, dit avec quelle scrupuleuse conscience furent faites ses observations.

Ainsi qu'on le verra à la fin de ce volume, Rivière détermina les principaux points du cours de la Rivière Noire : Chobo, Van-Yen, Van-Bu, Quinh-Nhaï et Laï-Chau.

A partir de Laï-Chau nous voyageâmes ensemble jusqu'à Muong-Sing. Notre groupe, nombreux au départ, se diminua à Muong-Nhié de M. Lefèvre-Pontalis, du Dr Lefèvre, et du lieutenant Thomassin qui allaient parcourir une route plus à l'Est, et à Muong-Lé de MM. les lieutenants Mailluchet et Oum, chargés de relever la frontière chinoise : il ne resta avec nous que MM. Seauve et Caillat. Au cours du voyage pendant lequel il détermina douze nouveaux points, Rivière avait souffert de la fatigue, mais les vingt jours que nous passâmes à Muong-Sing, où nos compagnons nous rejoignirent, et les soins du Dr Lefèvre, le remirent complètement.

Nous nous y étions réunis à la mission anglaise dirigée par M. Scott qu'accompagnait sa vaillante femme qui, en suivant son mari dans toutes nos chevauchées, allait donner un bel exemple de courage et d'énergie.

Rivière y gagna en particulier l'affection du colonel Woodthorpe, chef du service géographique des Indes, et l'amitié du lieutenant topographe Rydder. La science géographique dont il fit preuve lui valut leur entière considération, et le colonel, dans la relation de son voyage[1] rendit à mon compagnon un affectueux et sympathique hommage.

Nos pérégrinations commencèrent le 22 janvier, Rivière était déjà parti avec le topographe anglais lieutenant Rydder vers Muong-Luong-Poukha. M. Seauve alla les y retrouver, tandis qu'avec les autres membres de la commission franco-anglaise, je passais le Mé-Khong pour les opérations sur la rive droite : il les joignit le 27. Le lendemain, chargé par Rivière d'accompagner M. Rydder à Xieng-Kong. Seauve se remit en route et après deux jours passés dans ce centre auprès de M. Macey, il en repartit le 10 février revenant vers le capitaine.

Il le trouva malade de la fièvre. « La maladie n'a pu l'affaiblir, » dit M. Seauve dans son journal, « laborieux autant qu'énergique, il ne prend pas un instant de repos, et alors que, fatigués, ses camarades de voyage songent à réparer leurs forces affaiblies, lui ne dort pas. Il fait de la photographie ou accumule les observations astronomiques. Je crains que malgré sa volonté et son opiniâtreté ses forces physiques ne finissent par le trahir ! »

Tous deux se mettent en route le lendemain pour s'enfoncer dans le pays des Mou-Seu. Le but du voyage est Muong-Mugne. Là le capitaine doit faire dénuder un sommet pour servir de point géodésique.

Le 16 ils y arrivent. J'extrais du journal de M. Seauve : « Le village est dans une jolie plaine sur la rive droite du Nam Mugne. De là on aperçoit vers l'est le sommet de la montagne qui doit servir à nos opérations. Son pied est à une heure de marche du village. Mais le capitaine souffre beaucoup de plaies à une jambe et maintenant il lui est difficile de se déplacer. Il ne pourrait faire l'ascension de la montagne à travers les fourrés épais qui en garnissent les pentes. Il me donne ses ins-

1 The country of the Shans. By Colonel R. G. Woodthorpe. From the « Geographical journal » for june 1896.

tructions : je partirai demain, pendant ce temps il se reposera et dès qu'il sera mieux il se transportera sur la montagne que j'aurai préparée et il y fera ses observations géodésiques.

« 17 février. Je quitte mon chef non sans appréhension. Je prévois qu'il ne se reposera pas et que son mal ne fera qu'empirer. Il est trop actif pour rester en place. »

Le sommet était préparé lorsque Seauve reçoit une lettre du capitaine lui disant qu'il est malade et qu'il part pour Xieng-Kong. Seauve s'y rend aussitôt, il y arrive le premier ainsi qu'il le dit :

« 1er mars. Deux heures après moi arrive le capitaine Rivière, qui a descendu le Mé-Khong en bateau depuis Tang-Ho. Il est très fatigué et ce ne sont pas seulement ses plaies à la jambe qui l'ont abattu à ce point : il a la dysenterie depuis quelques jours ! »

La terrible maladie qui l'avait déjà épuisé à son premier séjour était de nouveau apparue !

Quelques jours après la commission arrivait à Xieng-Kong pour y clore ses travaux. Rivière était couché. Le docteur Lefèvre, inquiet de sa nervosité extrême dont nous étions consternés, lui prodiguait les soins les plus dévoués.

La seule voie du Mé-Khong étant commode pour le transporter, il fut décidé qu'il la prendrait jusqu'à Luang-Prabang d'où, suivant l'état de ses forces, on le conduirait au Tonkin par Dien-bien-phu et la Rivière Noire, où vers Saïgon par le Grand-Fleuve.

Le 15 mars, une amélioration marquée s'étant produite, il s'embarqua pour Luang-Prabang avec le docteur, le lieutenant Thomassin les accompagnait.

Avec Lefèvre-Pontalis je les y retrouvai vingt jours plus tard. Rivière allait bien mieux, le mal semblait conjuré ; mais il n'était pas en état de supporter la fatigue du voyage vers le Tonkin.

Le 19 avril nous le conduisîmes au bord du Fleuve, et l'installâmes sur un radeau spacieux avec le docteur et le lieutenant Jacob, de l'infanterie de marine, qui venait de nous rejoindre.

Toute la mission s'était dispersée ; MM. Seauve, Caillat et Oum ga-

gnaient le Tonkin directement de Xieng-Kong. M. Thomassin était parti vers Dien-bien-phu.

Avec MM. Lefèvre-Pontalis et Macey je quittai Luang-Prabang le même jour pour gagner le Tonkin par Laï-Chau.

Bientôt les télégrammes attristés du docteur Lefèvre nous annoncèrent que la santé du malade déclinait de plus en plus. C'étaient :

« Vieng-Chang, 28 avril. Amélioration constatée chez capitaine à Luang-Prabang ne s'est pas maintenue. Entérite reparue plus grave. Dépression nerveuse inquiétante...

« Outhène, 14 mai. Capitaine très bas...

« Savannakèk, 19 mai. Capitaine s'affaisse de plus en plus. Ne peut plus se lever. Jacob et moi partageons veilles de nuit. Je crains dénoûment fatal prochain. Obligés nous immobiliser ici... »

Et la triste nouvelle que nous prévoyions désormais tous nous parvint à Hanoï. Notre malheureux compagnon avait succombé le 21 mai à 6 heures un quart du soir.

Le docteur Lefèvre, et le lieutenant Jacob avaient fait l'impossible pour le sauver, et pour adoucir ses derniers moments. La maladie avait été la plus forte.

De concert avec le résident de Savannakèk, M. Odend'hal, ils donnèrent aux obsèques tout l'éclat que permettaient les ressources du pays.

Dans une chambre mortuaire décorée de palmes de cocotiers et toute fleurie de gerbes et de bouquets, le corps, revêtu de son uniforme avec ses décorations, fut déposé sur un lit de parade couvert de fleurs, et la foule des habitants des deux rives du Mé-Khong vint y saluer pieusement le Français mort loin de son pays.

La cérémonie funèbre se fit le soir à cinq heures. Derrière la bière portée par des miliciens et escortée par tout le détachement en grande tenue, marchaient les Européens présents à Savannakèk et le commissaire siamois de passage à Ban-Mouck qui avait tenu à assister aux funérailles. MM. Odend'hal et Jacob prononcèrent des paroles émues sur le cercueil, puis des feux de salve furent tirés, et la fosse fut comblée !

Par les soins de M. Odend'hal une tombe provisoire fut érigée au

bord du Mé-Khong, et M. Rousseau, gouverneur général, donna sur ma demande, des ordres pour son entretien en attendant le moment de transporter les restes de notre camarade avec ceux de Massie à Luang-Prabang où nous souhaitions de les voir reposer auprès de la tombe de Mouhot.

Fig. 63. — Tombe du Capitaine Rivière à Savannakek

Ainsi avait fini tristement, le courageux, distingué et savant officier qui, depuis 1889, avait appartenu à la mission et l'avait honorée par une collaboration supérieure. Sa mort était une perte très sensible aussi pour l'armée où il avait une place utile et brillante en perspective, et pour

l'Indo-Chine pour laquelle il avait travaillé avec une ferveur et une passion grandes.

Rivière était de retour en Indo-Chine depuis huit mois à peine. Il venait d'atteindre sa trente-troisième année !

La mort du capitaine Rivière nous a privés du travail d'ensemble dans lequel il comptait réunir ses différentes études. Je donne ci-après :

1° Les relations, telles qu'il les avait préparées, de ses voyages accomplis dans la mission de 1890-1891 ;

2° Les cartes qu'il avait établies pour la publication ;

3° Le tableau de ses observations astronomiques faites dans notre dernière exploration.

A la relation de son premier voyage, de Kham-Mon à Luang-Prabang, il manque le commencement (de Kham-Mon à Borikan), il l'avait expédié dans un courrier qui nous fut enlevé sur les confins du Laos et de l'Annam par les rebelles Annamites en 1890.

Rivière était excellent photographe et on trouvera dans presque tous les volumes de cette publication de nombreuses et remarquables gravures d'après ses clichés.

Auguste PAVIE.

Fig. 44. — Le Capitaine Rivière faisant une observation astronomique.

I

VOYAGE DANS LE SUD DE TRAN-NINH

SÉJOUR A MUONG-BORIKAN

14 au 24 avril. — Borikan est un village peu important, agréablement situé sur la rive droite du Nam San, au point où la rivière reprend sa direction générale Nord-Sud après un assez long crochet vers l'Ouest. Les montagnes qui séparent le Nam Muon du Nam San bornent l'horizon vers l'Est et vers le Nord, tandis qu'au Sud la vue s'arrête sur une jolie chaîne de collines, bien continue, peu élevée, mais qui s'étend, dit-on, jusqu'au puissant massif rocheux de Pak Laï qui a déterminé la grande boucle du Mé Khong. Il a été construit depuis peu, par une colonie de

Thaï-Pou-Eun fuyant devant les Hos ; M. le Dr Neiss l'a visité en 1882 ; il y est encore connu sous l'appellation « de monsieur » que les gens du pays prononcent Meu sieu heu en appuyant avec une plaisante énergie sur la dernière syllabe.

Muong-Borikan est une des provinces de second ordre entre lesquelles les Siamois ont partagé l'ancien territoire de Vieng-Chang. Fidèles à une politique déjà vieille, puisqu'elle nous est signalée dans la relation du voyage du commandant de Lagrée, ils ont placé à sa tête l'un des membres de l'ancienne famille royale de ce malheureux pays. C'est un jeune homme taciturne, doué d'une certaine distinction et qui mit à nous bien recevoir le plus cordial empressement. Ni les vivres, ni les renseignements ne nous firent défaut et le capitaine Cupet put mener à bonne fin un travail qu'il n'avait pu entreprendre à Nong-Kay, la carte par renseignement de la région que nous allions parcourir.

A Borikan, pas de fortin, pas de soldats, pas de représentant du roi de Siam, rien qui rappelle la servitude, mais le gouverneur est placé sous l'étroite dépendance de Nong-Kay où rien ne se fait sans l'assentiment du commissaire siamois. On ne peut qu'admirer la politique du gouvernement de Bangkok, quelques mandarins, quelques faibles garnisons formées presque exclusivement de miliciens locaux lui suffisent pour tenir un aussi vaste pays autrefois puissant et redouté, passionné pour son indépendance.

A l'imitation de leur chef, les membres du « Kromakam » déployaient pour nous toute leur amabilité : mais leur sollicitude à notre égard ne laissait pas d'être quelquefois gênante ; on le sait, d'ailleurs, la discrétion n'est pas la vertu dominante des Laotiens et des Thaïs de la vallée du Mé-Khong : des sentinelles avaient été placées pour veiller à la sécurité de nos personnes et de nos bagages et chaque jour un mandarin était chargé de s'assurer de leur vigilance par des rondes plus bruyantes qu'utiles : plusieurs fois nous fûmes réveillés par les remontrances véhémentes adressées aux veilleurs, et même une nuit, l'un de ces mandarins, qui poussait plus loin que ses collègues le souci de sa responsabilité, n'hésita pas à pénétrer dans la chambre que j'occupais avec M. Lugan

ITINÉRAIRE DE KHAM MON
A LUANG PRABANG
PAR MO NANG, NA KA DENG,
BORIKAN ET XIENG KHOUANG
Levé par le lieut! RIVIÈRE.
LUANG PRABANG
Me Khong
M Kassy
X.KHOUANG
M.Pang
M Tan
M Nhiam
M.Mo
M.Om
M Nhiam
M Soum
M Hom
M Hung
M Mouon
M.Borikan
M.Tourakhom
M.Patchoum
Me Khong
Kham Kheut
Kham Mon
M.Vang
M.Luang
VIEN CHANG
C.G

pour s'assurer — à très grand bruit — que rien ne venait troubler notre repos. Il faut dire que les fêtes du printemps et de la nouvelle année qu'on célébrait alors expliquaient, s'ils ne les justifiaient pas absolument l'état d'ébriété fort avancé où se trouvait ce trop zélé fonctionnaire. Durant plusieurs jours, en effet, le village fut en liesse en l'honneur du renouveau : pendant la journée, plusieurs processions se rendent à la pagode : les bonzes marchent les premiers portant des oriflammes et des insignes religieux, le peuple suit, en file indienne, avec un bruit assourdissant de gongs et de tam-tams. Au temple, cérémonie de la toilette annuelle ; l'autel est nettoyé et le Bouddha lui-même, vigoureusement goupillonné par l'un des bonzes ; les ablutions sont générales et si quelque négligent oublie les prescriptions religieuses, il est immédiatement aspergé par un voisin complaisant, aux rires de toute l'assemblée. Dans la soirée, la fête continue, mais elle m'a paru être essentiellement laïque : on semble même oublier quelque peu la chasteté et la continence, si fort recommandée par le très saint Bouddha. Est-ce un souvenir de l'ancienne fête de la Fécondité ? Quoi qu'il en soit, la jeunesse du Muong se réunissait chaque soir dans une petite pagode voisine de notre sala ; au dessous de la niche où s'étalait la figure béatement bienveillante d'un Bouddha miniscule, on avait dressé une estrade peu élevée sur laquelle trois jeunes gens et trois jeunes filles se relayaient pour chanter des dialogues interminables aux sons monotones de deux orgues en bambous, d'un tambour et des cymbales. J'ai réussi à me faire traduire l'un de ces dialogues ; on pourrait lui donner pour titre, la jeune fille abandonnée, mais on se tromperait fort, si on croyait y trouver des plaintes mélancoliques et des soupirs après l'ingrat amant : il est difficile de dire si la grossièreté l'emporte sur la platitude ou inversement. Ce spectacle peu intéressant est d'ailleurs fort peu suivi par le jeune public de la pagode : des groupes sympathiques s'y sont formés et les conversations ne languissent pas entre jeunes gens et jeunes filles : il m'a bien semblé que les spectateurs répétaient la scène chantée sur l'estrade avec cette différence que les acteurs étaient moins éloignés et leurs gestes plus actifs.

C'est au bruit de ces fêtes sacrées, que nous devons rédiger les tra-

vaux exécutés dans la première partie de notre voyage, réduction des itinéraires levés, mise au net du journal de voyage ; en outre, chacun de nous a eu une partie de la besogne commune : assemblage des cartes individuelles, comptabilité et renseignements complémentaires. C'est ainsi que j'ai été chargé de compléter autant que possible, le peu de données que nous avions recueillies sur la région comprise entre Nam

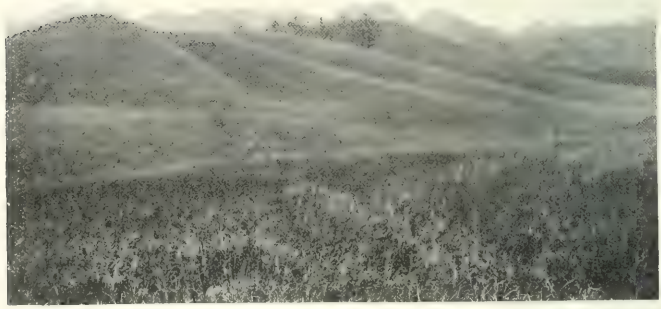


Fig. 65. — Paysage sur le plateau

San et le Nam Muon. Ce n'est jamais un travail ni aisé, ni rapide d'obtenir des renseignements topographiques, mais l'insuffisance et le peu de bone volonté de mon pseudo-interprète Hao joints à l'apathie et à l'indifférence laotienne augmentaient encore les difficultés : une cause d'erreur ou plutôt d'insuffisance particulière au pays est le mépris depuis longtemps signalé et d'ailleurs si peu justifié que les Thaïs professent à l'égard des Khas : jamais ils ne m'indiquèrent les villages quelquefois très importants que ces soi-disant sauvages construisent dans les montagnes.

Sans entrer dans une description détaillée que le peu de précision des renseignements obtenus rendrait bien incertaine, on peut diviser la région étudiée en deux parties, l'une septentrionale, formée d'une puissante ligne de montagnes, appuyée au plateau du Tran-ninh, l'autre méridionale, nivelée par les alluvions de Mé-Khong et de ses affluents. On sait que dans une région peu étendue les lignes de faîte et les thalveygs ne sont pas disposés suivant des directions arbitraires : mais disposés deux à deux suivant des lignes perpendiculaires et que deux séries différentes sont généralement inclinées à 45°. La région étudiée vérifie cette loi géographique d'une façon bien remarquable. Comme on peut s'en rendre compte facilement à l'inspection de la carte.

La plaine du Sud et les vallées du Nord sont habitées soit par des Laotiens, soit par des « Pou-Eun » ou des Pou-thaïs descendus de Sam-Neüa, les montagnes par des Khas, en petit nombre.

— Le 23 avril, nos travaux de rédaction terminés, nous allâmes faire visite à l'aimable gouverneur de Borikan qui nous souhaita un bon voyage en nous assurant que des ordres avaient été donnés pour le débroussaillement des routes et la réunion des coolies sur toute l'étendue du Muong.

DE BORIKAN A LUANG-PRABANG

14 avril au 8 juin.

24 avril. — Je quittai Muong-Borikan le 24 avril, à peu près remis d'une indisposition dont j'était atteint en y arrivant. Pourtant je dus écourter la première étape et coucher au bord du Nam Nô arrêté par la nuit après un parcours de 14^{km},500. Il est vrai que j'avais dû m'arrêter au village de Tha-Mau pour y recruter quelques coolies, le Muong-Borikan ne m'en ayant donné qu'un nombre insuffisant.

25 avril. — Le lendemain nous poussons jusqu'à Muong-Hüng en laissant à gauche le village de Ban-Kap sur la rivière du même nom

et d'où part un sentier qui conduit à Muong-Hom. J'obtiens du chef du village de Muong-Hüng quelques renseignements sur les anciennes frontières des principautés de Vien-Chang de Xieng-Khouang et de Cam-Keùt.

Il faut reconnaître que le gouverneur de Borikan ne nous a pas trompés : le chemin a été débroussaillé avec soin, sur tout le territoire de

Fig. 160. — Village sur le plateau

sa province ; nous devons bientôt nous apercevoir qu'il n'en est malheureusement pas de même sur celui de Xieng-Khouang où nous entrerons demain.

26 avril. — Pendant le séjour à Borikan, des roulements de tonnerre journaliers annonçaient l'approche de la mauvaise saison. Pourtant les deux premiers jours du voyage ont été favorisés par un beau temps ; mais à partir de Muong-Hüng des pluies fréquentes viennent entraver la marche et augmenter les difficultés provenant du terrain.

Le 26, nous dépassons le Phong-Phaï-Tia, bivouac habituel des voyageurs annamites et nous allons coucher sur le bord du Nam Ngiao.

27 avril. — Le lendemain, nous franchissons une petite montagne qui borde le Nam San et arrivons vers midi à Ban-hab-Liét.

J'avais l'intention de renvoyer mes coolies de Borikan, mais le chef du village prétend ne pas avoir été prévenu de mon arrivée et je dois continuer la route avec les mêmes porteurs. Nous arrivons à la nuit à Muong-Nhiam après une étape longue et pénible.

28 avril. — Muong-nhiam prétend ne pas avoir été avisé de notre arrivée; aussi devons-nous cheminer dans un sentier complètement envahi par la végétation ; une escouade de travailleurs nous précède et débroussaille les plus mauvais passages. Le chef du village assure qu'on n'a pas suivi cette route depuis 17 ans ; il oublie M. le Dr Néïs dont le voyage remonte à une date beaucoup moins éloignée ! Aux difficultés du chemin vient s'ajouter une forte pluie qui nous force à bivouaquer dès deux heures de l'après-midi.

29 avril. — Le temps s'améliore le lendemain, mais vers l'arête du Phou-Xakaï à une altitude de plus de 2 000 mètres un brouillard froid et pénétrant nous enveloppe continuellement. Pourtant quelques éclaircies nous permettent d'apercevoir les nombreux sommets de Pou-Louong couverts de superbes forêts où s'accrochent d'innombrables nuages aussi blancs que la neige.

Nous nous arrêtons quelques instants et je puis m'assurer que les primitifs habitants de ces montagnes sont loin d'être insensibles à leurs splendeurs, car il me faut répéter le signal du départ, malgré le manque d'eau qui nous fait jeûner jusqu'à une heure avancée de l'après-midi.

Nous arrivons trop tard à Muong-Ngan après un pénible parcours de 16 kilomètres seulement.

30 avril. — La route de Muong-Phang déjà suivie au commencement du mois nous repose des montagnes d'hier : nous circulons sur le plateau du Tran-ninh et la température a baissé quoique le soleil brille toute la journée.

1er mai. — J'avais espéré doubler l'étape laotienne et me rendre en un jour de Muong-P'hang à Xieng-Khouang par Muong-Than ; mais, quoique la distance ne dépasse pas 28 kilomètres, le mauvais état du chemin m'empêche d'arriver et je dois coucher au village de Ban-Hin-xan arrêté par la nuit complètement venue.

Mon interprète, le Cambodgien Takiate qui devait conduire mes bagages directement à Xieng-Khouang sans passer par Muong-Than ne peut quitter Muong-Phang avant trois heures du soir faute de porteurs et n'arrive pas au cantonnement avant deux heures du matin.

2 mai. — J'arrive à Xieng-Khouang vers huit heures du matin : une blessure au pied me force à rester toute la journée au « Sala » assez peu confortable et qui ne peut résister à un violent orage survenu dans l'après-midi : pourtant vers midi je me rends chez le vieux gouverneur laotien qui me reçoit avec la plus grande amabilité.

Xieng-Khouang présente un aspect fort triste et le passage des Hos a fait disparaître complètement les richesses qu'on prête à l'ancienne capitale du Tran-ninh. Quelques pagodes en ruines, d'une construction originale subsistent encore et empêchent de prendre la ville pour un simple village laotien.

Une petite garnison siamoise, d'ailleurs fort bien tenue, est installée auprès du gouverneur.

3 mai. — J'avais d'abord l'intention de prendre un jour de repos à Xieng-Khouang, mais la crainte de voir la mauvaise saison s'établir avant mon arrivée à Pa-Tang me détermine à continuer mon voyage.

Je quitte donc Xieng-Khouang de bonne heure car les coolies sont venues s'installer au Sala dès la veille au soir : ce sont des Laotiens inhabiles à porter les bagages et le nombre me paraît d'abord bien exagéré, mais qui apportent la plus complète bonne volonté à l'exécution de la corvée que mon passage leur impose.

Le ciel se montre clément et nous arrivons de bonne heure à Muong-Kom : mais rien n'est préparé pour nous recevoir ; pourtant j'avais écrit longtemps à l'avance au chef du village, mais les indigènes ne peuvent croire à l'existence du voyageur avant de l'avoir vu.

4 mai. — Une pluie torrentielle ne cesse de tomber et rend presque impraticable les pentes argileuses des nombreuses coupures qui annoncent le voisinage de la descente du plateau ; aussi faisons-nous à grand' peine les 8 kilomètres qui nous séparent de son arête où s'est installé un misérable village de méos qui nous fournit des abris bien précaires contre la fureur d'un orage interminable.

Fig. 6. — Vieille pagode abandonnée.

5 mai. — Nous descendons du plateau et arrivons au village de B. Phou-Ham où nous avons déjà passé en nous rendant de Muong-Phang à Borikan. Un peu avant d'y arriver, nous devons traverser le Nam Tié grossi par les pluies des jours précédents. Heureusement un bac y est établi, car le gué m'a paru très profond et très rapide. Les Khas de Phou Ham n'ont pas de pirogues ; mais ils ont formé un solide radeau de bambous ; de plus un énorme câble formé de deux rotins superbes tordus ensemble et dont la longueur doit dépasser 150 mètres relie les

deux rives et permet au passeur de résister à la poussée du courant.

6 mai. — Nous gagnons B. Na-Huang sur la rive droite du Nham-N'hia. Il nous faut de nouveau traverser le Nam-Tié, mais plus en aval ; et sans le moindre bateau : l'eau atteint la poitrine et le courant est si violent que par deux fois je suis entraîné et roulé sur les énormes blocs de grès tombés dans le torrent : je ne serais peut être pas sorti sans difficulté de ce mauvais pas si mon boy ne m'avait tendu une main secourable. Ce n'est pas la seule fois que j'avais eu à me féliciter d'un semblable dévouement moins rare chez les annamites qu'on ne le croit généralement.

7 mai. — Le lendemain de cet accident, je m'apercevais que mon dernier baromètre n'avait pu résister à l'immersion et dès lors, je n'ai pu recueillir que des à peu près sur les altitudes de la route suivie. C'est ainsi qu'il m'a été impossible de me faire une idée un peu précise de l'élévation du Phou-Pha-Ben que l'on franchit en allant à Muong-Ome et vers le sommet duquel se trouve un superbe village de Méos.

J'avais fait écrire de Muong-Than aux gens de Muong-Ome de me débroussailler la route qui passe à Tia-Bok, Hao-Noi, Hao-Nghiai, Houé King (quatre « muongs » abandonnés) mais le chef du Muong-Ome, me déclare à mon arrivée au village qu'il a fait préparer la route conduisant directement à Muong-Hom sans passer par Muong-Tia-Bok. Il m'affirme que le chemin qui mène à ce dernier point est abandonné depuis longtemps et qu'on ne peut espérer le débroussailler facilement. De plus, ajoute-t-il, il faudra revenir sur nos pas pour aller à Hao-Noi.

La crainte de perdre ainsi quelques jours sans grand profit pour les travaux de la Mission me détermine à suivre la voie indiquée par le mandarin indigène.

8, 9, 10 et 11 mai. — C'est par une pluie presque continuelle qu'il nous faut parcourir les quatre étapes laotiennes qui séparent Muong-Ome de Muong-Hom ; nous quittons le premier village après le rassemblement des coolies ; à notre arrivée au dernier, nous sommes reçus sans enthousiasme. Quoique j'y aie envoyé, dès la veille, un mot pour prévenir de notre venue, le chef du village affecte un air de surprise à notre vue et

dispose gravement sur la terre humide une natte enfumée pour nous servir d'appartement.

Pendant toute cette route longue et pénible, la fièvre ne m'a pas quitté : aussi je n'attends pas la fin de ses explications embrouillées pour m'installer dans sa propre maison où je trouve un établissement moins précaire.

12 mai. — Les deux misérables villages de Pou-Thaï qui forment le Muong-Hom n'ont pu nous fournir quelques hommes et je dois conserver encore ceux du Muong-Ome.

En arrivant de bonne heure à Xieng-Mi, le même désagrément nous attendait. Pas un homme n'est arrivé au village : j'envoie « Hao » dans les environs pour activer le recrutement des coolies, mais, fatigué par la marche des jours précédents, il tombe malade et s'arrête à quelques kilomètres du village.

13, 15, 14 et 16 mai. — Je me décide pourtant à partir le lendemain matin avec 4 ou 5 hommes du Muong-Hom qui porteront l'indispensable. Je donne des instructions à Takiate pour faire suivre mes bagages aussitôt qu'il aura pu rassembler des hommes ou bien pour gagner directement Pa Tang, s'il ne peut me rejoindre.

Ce n'est pas sans difficultés que je parviens à Ban-Na Luong, les rivières grossies par les premières pluies n'offrent que des gués profonds et rapides dans lesquelles je ne parviens à faire entrer mes porteurs qu'après des milliers de ces « bodai » (impossible) qui ne paraissent pas jouer en laotien un rôle moins brillant que celui qui est attribué au fameux « Goddam » par le Figaro de Beaumarchais.

C'est au Nam Tia Bok que nous trouvons les plus réelles difficultés ; aussi les « bôdai » pleuvent dru comme grêle ; pourtant les deux plus jeunes de mes porteurs se décident à enlever leurs habits et à entrer dans l'eau. Se tenant par la main, ils nagent avec une vigueur extraordinaire, parviennent sur l'autre rive, malgré un courant de foudre et ramènent à grand'peine un radeau de bambous qui y est amarré. A Na-Luong, je reçois une lettre du capitaine Cupet, modifiant l'itinéraire primitivement fixé.

17 mai. — Dans la soirée du 16. Takiate arrive à son tour : avec les bagages ; mais Hao ne l'avait pas rejoint et restait en arrière.

Je pus enfin remplacer complètement mes coolies et je me dirigeai sur Ban Xon, où j'arrivai de bonne heure après une courte étape favorisée par un beau temps.

18, 19 et 20 mai. — Le 20, vers 10 heures du matin, j'arrive sur le Nam Ngoum : le chef du village de Vien-San m'y a envoyé des bateaux et j'en profite immédiatement pour remonter la rivière jusqu'au Keng-Kien où elle cesse d'être navigable ; je la redescends ensuite jusqu'à Vien-San, sans avoir été rejoint par Takiate.

21 mai. — Je quitte Vien-San en laissant des instructions à Takiate et j'arrive dans la soirée à Muong-Tourakôm. Ce voyage par eau a été un véritable repos dont je commençais à avoir grand besoin.

22 mai. — Je reprends la voie de terre pour me rendre à B. Seûm Di sur le Nam Lik.

23 mai. — Suivant mes instructions, Takiate devait descendre le Nam Ngoum jusqu'à Tin-Keo au confluent du Nam Lik avec cette rivière, j'appris à Seûm Di qu'il était arrivé ainsi que Hao et je redescendis pour lever la partie du cours du Nam Lik en aval de ce village. Je pus remonter dans la même journée et revenir coucher à Seûm Di.

24 mai. — Je me rends à Hat-Luong pour relier mes itinéraires à ceux de M. Lugan, que j'y rencontre vers midi, malheureusement arrêté par un léger accès de fièvre.

25 mai. — Les renseignements que j'ai recueillis les jours précédents sur la navigabilité du Nam Lik, n'étaient guère favorables ; mais je n'avais pas cru devoir y ajouter foi, le « bo dai » étant comme je l'ai dit, très familier aux Laotiens.

Je remontai donc la rivière jusquà Ban Kon Ka où le chef de village me déclara que je ne pourrais dépasser le Ken-Kiang, situé à quelques heures en amont.

26 mai. — Je pus constater le lendemain que cette fois, l'impossibilité était réelle.

Nous parvînmes à franchir le Keng Non, le premier d'une longue série

de rapides, mais au delà tous nos efforts demeurent impuissants et nous dûmes nous arrêter dans un défrichement. Les pirogues déchargées tentèrent en vain de remonter le courant, il nous fallut descendre à Ban-Kon Ka.

27 mai. — J'y passai toute la journée du lendemain pour permettre au chef du village de me procurer des coolies. La diarrhée dont je n'avais

Fig. 18. — Intérieur de la bonzerie Vat-Mai à Luang Prabang.

pas eu à souffrir depuis Borikan m'y reprit et j'eus à subir un premier accès de fièvre assez violent. Je pus pourtant prendre des informations sur la route à suivre pour me rendre à Pa Tang. Je résolus de profiter de la nécessité où j'étais de modifier mon itinéraire pour me relier à celui de M. de Malglaive.

28, 29 et 30 mai. — Je lève donc les 4 à 5 kilomètres qui séparent le Nam Lik de Ban Phôn Ngeum où est passé M. Malglaive ; mais je serais incapable d'un plus long effort ; la fièvre qui m'a repris au départ

augmente en route et la marche dans un chemin inondé n'est pas faite pour me guérir de la diarrhée.

Aussi, est-ce en palanquin que je dus achever mon voyage : j'arrivai à Pa Tang le 30 mai et j'y trouvai réunis MM. Cupet, Lugan et de Malglaive, le premier alité, affaibli par plusieurs accès de fièvre très violents, le second fatigué d'un rude voyage et le dernier non encore remis des plaies aux jambes dont il souffre depuis trop longtemps.

Du 30 mai au 8 juin. — Quelques jours passés à Pa Tang nous rendirent quelque force et le 2 juin nous nous mîmes en route pour Luang-Prabang. Le 3 nous étions à Muong-Khassy. A partir de ce point je devançai mes compagnons de route dans l'espoir de faire débroussailler le chemin fort encombré par la végétation. Le 5 j'arrivai à Ban Sen Lak et le 7 à Pak Sa. Le lendemain je m'embarquai sur le Nam Kane, et j'arrivai à Luang-Prabang vers 4 heures du soir.

La beauté de la ville, le plaisir de retrouver la plupart des membres de la mission me firent oublier les jours de solitude ou de maladie que je venais de traverser.

DESCRIPTION DU TERRITOIRE EXPLORÉ

L'établissement de la carte du pays étant le but principal poursuivi par les membres de la mission, bien des routes suivies ont un intérêt purement topographique ; elles ont été parcourues seulement pour relier les différents itinéraires levés et n'ont aucune importance. Une remarque commune s'applique à toutes ces routes ; elles sont à peu près abandonnées, souvent envahies par la végétation et tracées suivant la ligne droite, sans aucun souci de diminuer les pentes ou d'éviter les obstacles.

La plupart des chemins que j'avais été chargé de lever, étant dans ce cas, je ne m'étendrai donc pas longuement sur leur description.

Le pays reconnu pendant la deuxième partie de la campagne est situé sur la rive gauche du Mé-Khong, limité vers l'Est par le Nam San et vers le Nord par la route de Xieng-Khouang à Luang-Prabang. Il comprend donc la partie méridionale du plateau du Tran-ninh et la plaine d'alluvions formée par les rivières qui en descendent. Xieng-Khouang et Muong-Ngan sont sur le plateau; M. Borikan, M. Nhiam, M. Ome, M. Hom et M. Tourakôm dans la plaine du Mé-Khong.

Toutes les eaux sont colligées vers le Mé-Khong et presque entièrement amenées vers la partie de son cours comprise entre Pône Pissay et Muong-Patchum par quatre rivières principales : le Nam San, le Nam Nhiep, le Nam Mang, et le Nam Ngoum.

La première a déjà été décrite dans un rapport antérieur.

Le Nam Nhiep prend sa source sur le plateau des Pou-Eun au nord de Xieng-Khouang arrose la plaine où cette ville est établie descend du plateau, passe à Na-Huang et se jette dans le Mé-Khong à 5 ou 6 kilomètres en amont du confluent du Nam San. D'une façon générale son cours est dirigé du Nord au Sud.

Parmi ses affluents, j'ai reconnu sur la rive gauche le Nam Tié qui reçoit le Nam Luong et sur la rive droite le Nam-Pou-Eun formé du Nam Hom et du Nam Phen. Les rivières ne sont pas navigables : leur cours est très rapide et encombré de blocs de grès descendus du plateau.

Le Nam Mang passe à M. Hom et descend du Nord au Sud vers le Mé-Khong. C'est une rivière peu importante qui prend naissance au pied du plateau du Tran-ninh.

Le plus considérable des affluents de gauche du Mé-Khong dans la région parcourue est le Nam Ngoum dont la largeur déjà de 150 mètres à Vien-San atteint 300 mètres à Tourakôm. — Sa source est voisine de celle du Nam Nhiep : il coule d'abord de l'Est à l'Ouest, puis prend une direction générale Nord-Sud et enfin après Tourakôm s'infléchit peu à peu à l'Ouest après un faible crochet vers l'Est.

Il est navigable à partir du Keng-Ken en amont de B. Vien-San et il

faut un jour pour descendre de ce point à Tourakôm. Il coule en plaine et de nombreux villages sont construits sur les deux rives ; son cours très sinueux ne présente pas de rapides difficiles ; pourtant avant d'arriver à Tin-Keo, beau village laotien, situé sur la rive gauche au confluent du Nam-Lik, il coupe le Phou-Koc : il en résulte un élargissement considérable de son cours, de nombreuses îles et quelques rapides peu importants.

Son affluent principal le Nam Lik qui arrose le Muong-Kassy est bien loin de présenter les mêmes facilités à la navigation ; son courant est rapide même près du confluent ; c'est ainsi que j'ai mis seulement 50 minutes pour descendre de Seûm Di à Tin-Keo tandis qu'il m'a fallu trois heures pour faire le trajet inverse. A mesure qu'on remonte la rivière le courant augmente encore et déjà avant les premiers rapides, on n'avance qu'à grand peine, au moins pendant la saison des pluies ; nous avons vu qu'en mai, la navigation s'arrêtait un peu en amont du village de Kon-Ka ; mais pendant les mois les plus secs, le courant diminue, les rochers des rapides ne sont plus recouverts par les eaux ; les rameurs peuvent alors débarquer et hâler sur les pirogues qui remontent ainsi jusqu'au confluent du Nam Sang. La rivière navigable en toute saison, jusqu'au village de Pa Tang où passe la grande route de Borikan à Luang-Prabang.

Le sol de tous ces territoires, aussi bien dans la plaine que sur le plateau et presque entièrement formé d'argile rouge, d'une grande fertilité ; aussi les parties qui n'ont pas été ravagées par les Hos sont-elles très prospères. Le Muong-Tourakôm formé par la basse vallée du Nam Ngoum offre l'aspect le plus riche et le plus florissant ; et il est à présumer qu'il en serait de même partout, si l'administration siamoise n'était venue succéder à l'invasion chinoise pour consommer la ruine du malheureux Tran-ninh ou pays des Pou Eun.

Pourtant, dans les montagnes où la dénudation a été le plus active, le grès fait son apparition ; les rochers madréporiques si nombreux au Cam-Mon apparaissent aussi surtout vers le pied du plateau de Xieng-Khouang.

Entre Borikan et le village de Tha-Man, les bords du Nam-San sont entièrement défrichés, mais la plupart des terrains anciennement cultivés sont maintenant abandonnés et envahis par les roseaux et les bambous. Sur la rive droite de la rivière, une grande forêt s'étend jusqu'au Muong-Hüng où quelques jolis villages sont établis et ont pratiqué de nombreux défrichements. La plaine s'étend au delà de ces villages dans la vallée

Fig. 6q. — Paysage de bambous

du Nam-Hüng jusqu'au pied du Phou-Phai-Tia et la route reste facile depuis Borikan à ce dernier point ; mais alors, elle devient très mauvaise, ne quitte presque plus le lit des petits torrents qui alimentent le Nam San. Un peu avant d'arriver à Ban-Hat-Liét, elle s'élève sur une montagne peu importante et descend sur le Nam San dont elle utilise le cours.

De Hat-Liet à Muong-nhiam, chemin exécrable que personne ne suit,

le Nam San et le Nam Nhiam étant navigables, on ne sort de l'eau que pour circuler sur des rochers glissants. Le Phou-Luong apparaît avec ses innombrables sommets couverts de forêts.

Muong-Nhiam est établi au pied du plateau des Pou-Eun au confluent du Nam Phuoc et du Nam Pheua qui forment le Nam Nhiam par leur réunion. Lorsqu'on quitte le village pour se rendre à Muong-Ngan, on circule d'abord dans la petite plaine du Nam Phuoc, puis on s'élève peu à peu sur le Pou Nom qui sert de base à une autre montagne, le Pou-Xakaï, aux pentes raides et dont l'arête n'est pas à moins de 1 800 mètres au-dessus du village de Muong-Nhiam. La descente sur Muong-Ngan se fait par deux talus très raides séparés par un petit plateau raviné appelé Thong-Pho.

Entre M. Phan et M. Than et de ce dernier point à Xieng-Khouang, il n'existe que des sentiers peu importants et assez difficiles ; dans la première partie du trajet, on circule au milieu d'une série de collines et de mamelons boisés qui enserrent d'étroites plaines marécageuses. Dans la seconde on franchit le Phou-Ka, montagne peu élevée au-dessus du plateau et qui limite vers le Sud-Est la plaine de Xieng-Khouang.

La route que j'ai suivie de Xieng-Khouang à B. Phou-Hom ne présente aucun intérêt : c'est un sentier peu fréquenté et difficile ; il reste sur le plateau du Tran-ninh jusqu'au village de Méos puis descend en pente douce vers la vallée du Nam Tié.

De B. Phou Hom à Na Luong, on reste au pied du plateau dans une plaine fertile presque entièrement défrichée. Au delà vers M. Ome, on franchit le Phou Pha Ben sorte de croupe détachée du plateau sur laquelle un village de Méos a pratiqué de nombreux défrichements.

M. Ome forme une agglomération assez florissante qui comprend plusieurs beaux villages grands et bien construits.

Lorsqu'on quitte M. Ome pour se diriger vers M. Hom, on traverse d'abord une série de collines peu élevées, placées en enfilade dans une sorte de faille des rochers où s'est déposée l'argile provenant de leur décomposition. La route dirigée vers l'Ouest pendant 5 à 6 kilomètres tourne ensuite franchement vers le Sud après avoir envoyé un embran-

chement sur Muong-Tia Bok : elle passe le Nam Hao Noi, sur lequel était autrefois installé un muong maintenant abandonné.

Elle franchit ensuite le Phou Mon Teu, montagne assez élevée et aux pentes très raides pour descendre sur le Nam Hao Nghieu, qui reçoit le Houé King et est tributaire du Nam Tia-Bok. Du Phou Mon Teu où se trouve le point de partage des eaux du Nam Nhieph et du Nam Ngoum au Phou Den Dinh qui sépare le bassin de cette dernière rivière de la vallée du Nam Mang, s'étend une vaste plaine d'alluvions argileuses entièrement couverte de hautes herbes : domaine de prédilection de nombreux éléphants sauvages, mais où on retrouve les débris de deux muongs maintenant abandonnés. La route presque constamment dans l'eau utilise les deux cours d'eau qui l'arrosent.

Sur le Phou Den Dinh, les hautes herbes sont remplacées par des bambous femelles qui envahissent tous les territoires défrichés et abandonnés des indigènes après deux ou trois ans de culture.

Quand on descend vers Muong-Hom on aperçoit au delà du village un pic rocheux très aigu et planté isolément dans la plaine. C'est un de ces nombreux rochers qu'on retrouve partout dans le voisinage du Mé-Khong et qui semblent les témoins des rivages d'une ancienne mer maintenant écoulée.

Toute cette contrée située entre les deux muongs présente l'aspect le plus attristant : pas une rizière, pas un « brûlé » ne décèle la présence de l'homme. Une immense savane remplace maintenant les champs abandonnés depuis l'invasion des pirates chinois. A Muong-Hom même et à Xieng-Mi quelques misérables villages ont été fondés par des Pou Thaïs fuyant devant les Hôs.

D'ailleurs, le même terrain se retrouve entre Xieng-Mi et le Nam Ngoum à Ban-Xon et dans la majeure vallée du fleuve jusqu'à Tin-Tek. En quittant Xieng-Mi la route utilise le cours de quelques petites rivières qui arrosent la plaine de Thong-Xan et sont tributaires du Nam Mang, dont le cours supérieur a reçu le nom de Nam Hom.

Elle franchit ensuite une autre colline argileuse vers le sommet de laquelle se trouve une mare appelée Nong-Phan ; puis c'est une succes-

sion de plaines et de collines de glaise encastrée dans les rochers entre lesquels circule la route avant de descendre dans le lit du Nam Mo, elle quitte ensuite le Nam Mo pour son affluent le Nam Hien : de là elle traverse une longue série de rizières établies depuis peu à Na-Luong par une colonie de Pou-Thaïs venus de Sam-Nüa.

A partir de Na-Luong, la route suit le Houé-Tôn qu'elle coupe souvent, arrive au Nam Ngoum, reste quelque temps sur sa rive gauche avant de le traverser au confluent du Nam Moi la rivière de Ban-Xon où elle arrive après avoir détaché un embranchement vers Muong-Leuk. Dans cette partie, il n'y a pas de dénivellation importante ; mais les nombreux gués que la route traverse sont profonds et rapides.

Nous retrouvons le même aspect entre Ban-Xon et Ban-Veûne San sur le Nam Ngoum. On quitte le Nam-Moi, pour son affluent le Nam San qu'on ne traverse pas moins de trente-neuf fois avant de franchir le Phou Pha Bon, colline rocheuse, mais peu élevée ; au delà elle dirige un embranchement vers le Sud Ouest sur M. Xoum, Hat-Luong, et gagne Vien San en serpentant au milieu des rochers calcaires qui séparent les vallées du Nam Ngoum et de son affluent le Nam Lik.

D'ailleurs, j'ajouterai, pour terminer ce qui concerne les voies de terre que la route de Tourakôm à Hat-Luong, pour Seûm Di, traverse un territoire semblable. Entre Seûm Di et Tourakôm se trouve une plaine cultivée et entièrement défrichée : de petits bouquets de bois semés de loin en loin rappellent seuls l'ancienne forêt disparue ; mais au delà du Nam Lik, elle réapparaît et se continue vers le Nord le long de la route de Tourakôme à Luang-Prabang, par Pa Tang et Muong-Khassy.

Dès les premières pluies, les rivières débordent, et un blanc d'eau couvre presque entièrement la plaine située dans l'angle sud formé par le Nam Ngoum et son affluent le Nam Lik.

POPULATION — PRODUCTIONS — COMMERCE

Toute la région parcourue depuis Borikan est presque exclusivement habitée par des Thaïs : avant Pa Tang, je n'ai rencontré qu'un seul village de Khas, Ban Phou Ham ; aussi je réserverai pour un autre rapport, les quelques renseignements que j'ai obtenus sur eux. J'ai eu l'occasion de visiter deux villages de Méos, mais la plus grande masse de ces intéressants montagnards se trouve au nord du territoire que j'ai parcouru.

Les Thaïs qui habitent le sud du plateau de Xieng-Khouang et la rive gauche du Mé-Khong de Luang-Prabang au confluent du Nam San se divisent en trois variétés différentes : les Laotiens, les Pou-Thaïs et les Pou-Eun. —

Les mœurs des premiers sont trop connus pour que j'aie à en parler : les Pou Thaïs sont venus depuis une vingtaine d'années des Hua Panh Ha Tang Hoc et ont été visités par le capitaine Cupet, lors de sa première campagne d'exploration : il est vrai que la même remarque peut s'appliquer aux Pou-Eun ; mais pourtant, je donnerai quelques détails à leur sujet, car le capitaine Cupet n'avait pas dépassé vers le Sud, la route de Xieng-Khouang à Luang-Prabang.

Partout, on trouve ces trois variétés mélangées dans les plaines, les vallées et les plateaux ; quoique les Thaïs soient sédentaires, ils se déplacent avec une grande facilité ; aussi les Houa panh Ha Tang Hoc, le Xieng-Khouang ont-ils été en grande partie abandonnés à la suite de l'invasion des Hôs. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la présence des Pou-Thaïs et des Pou-Eun dans la plaine du Mé-Khong, autrefois habités des seuls Laotiens.

Les Pou-Eun ont surtout suivi la route du Nam San et ont fondé le Muong-Borikan, ainsi que l'a déjà rapporté M. le docteur Néis.

Les Pou-Thaïs sont répartis sur une plus grande étendue. Le Muong-Ome, la plaine de Na-Luong ; la vallée du Nam-Ngoum au-dessus de

Fig. 70. — Femmes Pou Thaïs

Tin-Keo, celle de son affluent dans sa partie inférieure, sauf quelques villages leur appartiennent.

Outre la plaine, les Laotiens se rencontrent encore dans le Thong Xieng Khouang au Muong Nhiam (Thaï Ban venus du Kam-Keût) et vers Pa Tang.

Quoique les Laotiens se considèrent comme très supérieurs aux autres Thaïs, et que ceux-ci admettent assez facilement cette prétention, il se produit entre eux un métissage assez actif, dans les cantons où ils se trouvent rassemblés : aussi les caractères distinctifs des différentes variétés sont-ils le plus souvent demi-effacés et difficile à reconnaître. De plus beaucoup de coutumes sont communes à tous les Thaïs : la religion qu'ils professent est le boudhisme, mais il s'y mêle souvent beaucoup de croyances étrangères, empruntées au culte des esprits pratiqué par les Khas. Leur langue est le laotien avec quelques modifications locales insignifiantes.

Le vêtement des Pou-Eun se compose du large pantalon des Pou-Thaïs et de l'écharpe laotienne. Leurs femmes se couvrent le sein et portent la robe des Pou-Thaïs.

Leurs habitations diffèrent notablement de celles qu'on rencontre habituellement sur le Mé-Khong ; elles sont grandes et construites avec soin. Les murs sont inclinés et une véranda règne sur les quatre faces de la maison : les pignons également inclinés sont arrondis en forme de cône ; la partie inférieure, outre les pilotis est fermée par des treillages en bambous écrasés. Le froid qui règne souvent sur leur plateau a forcé les Pou-Eun à surbaisser leurs maisons et la violence des vents à réduire l'inclinaison de leurs toitures.

Ajoutons un trait de mœurs, tout à leur avantage. Ils reçoivent chez eux les étrangers à qui ils abandonnent un des deux foyers de leur case.

Les Pou-Eun ont emprunté aux Khas l'usage du « lao » alcool de riz qu'on prépare au moment de le boire.

Ils fument des pipes en terre qu'ils fabriquent eux-mêmes, au contraire des Laotiens qui préfèrent la cigarette roulée dans une feuille sèche de bananier.

Le tatouage est pratiqué au Xieng-Khouang et descend jusque sur les jambes.

Les Pou-Eun sont moins industrieux et moins commerçants que les Laotiens. C'est ainsi que le commerce du benjoin dont le centre est vers Xieng-Khouang est entièrement entre les mains de ces derniers. Quatre villages, Ban Na, Ban Khai, Ban Phône Tao, Ban Pié Vât situés dans la plaine de Xieng-Khouang sont habités par des Laotiens venus de Muong Lom dans la vallée du Mé Nam et qui s'y sont définitivement installés après l'invasion des Hos.

De plus, les Pou-Eun ne connaissent d'autre monnaie que le fil d'argent gros comme un porte-plume et qu'on coupe pour les paiements.

Quoique tous les Thaïs pratiquent la même religion, la sépulture diffère d'une variété à l'autre. Les Laotiens posent simplement les cendres de leur mort à la surface du sol pour qu'elles soient entraînées par les eaux, tandis que les Pou Eun les enterrent.

D'une façon générale, quoique les différences entre les populations thaïs soient peu importantes, les Laotiens paraissent supérieurs aux autres et savent faire reconnaître leur supériorité.

Outre les produits ordinaires qu'on trouve partout au Laos : riz, maïs, tabac, etc., la région parcourue fournit encore quelques objets qui donnent lieu à un certain mouvement commercial et principalement le benjoin, la cannelle et l'opium.

Le pavot est cultivé par les Méos sur les montagnes des Pou-Eun ; il donne un opium de qualité inférieure et est entièrement consommé sur place. J'ajouterai à ce propos que l'agriculture des Méos m'a paru tout à fait digne d'être remarquée, non tant par les procédés très primitifs communs à toutes les peuplades des montagnes que par la variété et l'abondance des produits : d'énormes défrichements bien cultivés entourent leurs villages. Les autres sauvages et même les Thaïs en parlant d'eux ajoutent avec admiration : « *Ils ne souffrent jamais de la faim* ». — Mais, comme je l'ai dit ailleurs, je ne me suis rencontré qu'en contact momentané avec les Méos.

Le centre de production du benjoin se trouve vers Xieng-Khouang. Muong-Phan et Muong-Ngan sont aussi des marchés de cette précieuse denrée, dont le commerce est entre les mains des Laotiens. Les sauvages

qui la recueillent l'apportent quelquefois de fort loin et le vendent aux habitants du bas Tran-Ninh. Ceux-ci sont des intermédiaires seulement, car la plus grande partie du benjoin est exportée par les Laotiens du Muong-Lom qui la portent à Bangkok.

Ils descendent de Xieng-Khouang, de Muong-Phan ou de Muong-Ngan à Borikan en utilisant le cours du Nam ou les routes de terres récemment reconnues. A partir de Borikan, le voyage se fait par eau, d'abord sur le Nam 'San, puis en remontant le cours du Mé-Khong. On quitte le fleuve à Ponpissay pour gagner le Me Nam par M. Leui et M. Lom. — Ce voyage long et coûteux pourrait facilement être raccourci : Muong-Ngan est aux portes de Vinh ; deux jours de route pour gagner le Nam-Mo navigable et huit jours tout au plus pour descendre cette rivière et le Song-Ca qu'il rejoint à Cua-Rao. N'y a-t-il pas là un objet d'exploitation dont on pourrait facilement retirer d'importants bénéfices? On peut espérer que la cannelle sur le Song-Ma, le benjoin sur le Song-Ca seront les causes principales de la prospérité des provinces des Hua pan ha Tang Hoc et des Pou-Eun habités par des populations thais vigoureuses malheureusement placées dans l'alternative d'une vie misérable ou d'une fuite dangereuse par les brigandages des Hos. La sécurité que nous leur apporterons, leur manque seule pour atteindre le développement auxquel leur situation les a destinées.

Fig. 71. — Une fête dans une bonzerie à Luang-Prabang

II

VOYAGE DU LAOS EN ANNAM

DE LAKHONE A VINH

26 juillet au 8 août 1890.

Un mois de séjour à Luang-Prabang avait reposé complètement des fatigues du voyage la plupart des membres de la mission ; seuls, M. Molleur et moi faisions exception à cette bonne santé générale : Dès son arrivée au consulat, M. Molleur avait eu à subir plusieurs accès d'une fièvre bilieuse contractée dans une rude campagne au Congo : j'étais moi-même incomplètement remis de la dysenterie dont j'étais atteint depuis mon excursion dans les montagnes.

M. Pavie avait résolu de nous envoyer à Hanoï, pour nous faire profiter de l'excellent climat du Tonkin, pendant l'automne et le commen-

ITINÉRAIRE DU MÉKHONG
A VINH PAR QUI HÖP
Levé par le Capitaine RIVIÈRE
Échelle de 1/500000
0
10
20 kil.
(1)
B. Ilat
B. Na Lam
B. Tong
B. Bao
B. Khoc
B. Na Ka Deng
B. Na Toul
B. Nong Phin
B. Na Mao
M. Mahasai
B. Pha Toun
B. Pha Pho
B. Song Cone
B. Ten
B. Don
B. Na Dône
POU HOUA
M. LAKHON

cement de l'hiver et nous éviter de séjourner au Laos pendant la saison des pluies ; de plus, M. Massie, dont les connaissances médicales avaient donné un si grand prix aux soins qu'il nous avait déjà prodigués, devait nous accompagner de Lakône à Hanoï.

Le voyage de Luang-Prabang à Lakône me fut si favorable, et j'arrivai dans cette dernière ville si bien débarrassé de tous les accidents dysentériques, que je pouvais sans inconvénient renoncer au voyage en Annam. Pourtant, comme la présence à Hanoï d'un des officiers topographes pouvait grandement faciliter le travail de rédaction de la carte du Haut-Laos, mon voyage fut maintenu ; de plus, je demandai à M. Pavie l'autorisation de me séparer de M. Massie, dont les soins ne m'étaient plus indispensables pour gagner Vinh par la route de Qui-Höp, qui n'avait pu être reconnue complètement au printemps dernier.

Depuis longtemps l'importance de cette route était signalée : les chefs des postes-frontière du cercle de Ha Tinh, les mandarins de cette province et les commerçants chinois établis à Vinh l'avaient indiquée comme la meilleure des voies de pénétration partant de la région.

Les deux missionnaires français de Don-Dône, ainsi que les indigènes de Lakhône nous la donnaient comme étant la plus fréquentée par les colporteurs annamites. Il est vrai que ceux-ci semblaient autrefois suivre de préférence la route de Ha Traï ; mais personne ne put nous donner la raison de leur changement d'itinéraire.

Nous verrons que si la route de Qui-Höp ne justifie pas entièrement les espérances que ces renseignements nous avaient fait concevoir, elle n'en constitue pas moins une voie de communication fort passable entre Vinh et le Mé-Khong.

26 juillet. — Je partis le 26 juillet avec une escorte de deux soldats siamois qui m'avait été fournie par le sergent chef du poste de Lakhône, le ratsebout du muong devait diriger les coolies et me servir de guide.

Pendant deux heures et demie, nous remontâmes le Mé-Khong que nous traversâmes un peu en aval de l'île Dône, pour débarquer sur la rive gauche au village de B. Na Muang. Cette petite traversée fut égayée par le Ratsebout, un type de « thaï hang tchek », toujours criant et ta-

pant sur sa pirogue pour activer les rameurs : ceux-ci, médiocrement émus de ces démonstrations bruyantes n'avançaient qu'avec cette sage lenteur dont ne se départissent jamais les Laotiens en voyage.

Je profitai de ce séjour en bateau, pour joindre quelques mots au vocabulaire de la langue des « hang-tchek », que j'avais commencé à Lakône, les jours précédents.

En quittant Na-Muang, nous pataugeâmes abominablement pendant deux heures, dans les rizières du village d'abord, puis dans une maigre forêt clairière pour employer cette expression caractéristique créée par M. le Dr Harmand. Arrivés alors au Nam Dône, nous trouvâmes des pirogues envoyées par le village de Ban-Dong ; nous remontâmes la rivière jusqu'au village de Ban-Na-Dône, où nous couchâmes ce jour-là.

27 juillet. — Le lendemain, nous continuons en pirogue jusqu'à Song-Khône où nous quittons le Nam Dône pour reprendre la route de terre non moins défoncée qu'auprès du fleuve et nous parvenons à Ban-Ten avant la nuit.

28 juillet. — Moins d'une heure après avoir quitté Ban-Ten, nous arrivons à Bân Na-Tong où la route se bifurque : nous laissons à droite la route de Phou-Houa, qui a été suivie au mois de mars dernier par le capitaine Cupet, pour prendre celle qui conduit à P'ha-Toun et à Ka-Deng. J'avais l'intention de pousser jusqu'à ce dernier village ou tout au moins jusqu'à Non-Phin entre Pha-Toun et Ka-Deng, mais j'avais compté sans l'inondation : un ruisseau, affluent du Se-Bang-Fai, la rivière de Phou-Houa que j'avais traversé 6 mois plus tôt presque à pied sec nous arrêta à deux reprises, si longtemps que nous ne pûmes gagner Pha-Toun avant 8 heures du soir.

Le premier gué fut passé sur des radeaux halés par les coolies. l'eau qui couvrait le chemin sur une longueur d'environ 500 mètres était si profonde, que les porteurs durent nager pendant la plus grande partie de la traversée. Si, en de pareilles circonstances, on déplore vivement le peu d'industrie des indigènes, on n'en doit pas moins admirer leur patience extraordinaire et leur ténacité inébranlable devant tous les obstacles qu'une sauvage nature leur oppose à chaque pas.

Le deuxième gué, beaucoup moins large que le premier, mais en revanche, si encombré d'herbes et de branchages, que la natation y eût été fort périlleuse ne pouvait être franchi par le même procédé : il fallut se résoudre à y construire un pont. Les chevalets formés de deux solides bambous croisés en X, liés à leur point de jonction par une hart de rotin, furent enfoncés à refus dans le fond vaseux de la rivière et placés à une distance de 3 ou 4 mètres : le tablier constitué par des paquets de bambous femelles, reliés avec soin aux deux branches des chevalets ; de plus, celles-ci étaient réunies vers leur partie supérieure pour empêcher l'écartement et on avait profité de cette disposition pour placer d'un chevalet à l'autre une forte gaule servant de main courante.

Malheureusement la profondeur était si grande, que le tablier était noyé à 50 centimètres environ au-dessous du niveau de la rivière. Malgré cet inconvénient, ce pont improvisé en moins de deux heures sur une longueur d'environ 70 mètres, permettait un passage rapide et assez facile à des piétons même chargés et pourrait être employé par des troupes légères ou des détachements lancés en avant-garde.

29 juillet. — Je ne quittai Pha-Toun que vers 9 heures du matin pour prendre un repos bien mérité après la marche de la veille et permettre aux hommes du village, partis dès la première heure, de nous préparer le passage d'un troisième gué, moins difficile d'ailleurs que les deux autres et que nous trouvâmes en radeau sans que les haleurs soient forcés de nager.

Le soir nous arrivons à Ka-Deng, après avoir laissé à gauche la route de Muong-Luong et à droite celle de Nong-Phin, suivies toutes deux au mois de mars dernier.

De Ka-Deng, j'écrivis au chef du poste français de Tri-Ban pour le prier de m'envoyer une escorte à Ban-Giang ; on me signalait, en effet, l'état troublé des provinces de Nghé-An et de Ha-Tinh, et on m'affirmait que je ne pourrais y voyager isolément.

Je crois devoir relater ici un incident de très médiocre importance sans doute, mais qui met en lumière un côté du caractère des « Thaïs hang tchek » dont j'aurai à parler. Pendant mes deux premiers voyages,

je n'avais jamais eu à subir le moindre larcin, quoiqu'aucune précaution ne fût prise contre les voleurs ; les Laotiens et les Kas sont en général très honnêtes : il n'en est pas de même des « Hang-tchek », c'est ainsi que l'un de ceux qui accompagnaient le ratsebout s'appropria un pantalon de soie appartenant à mon boy et un flacon de bichlorure de mercure qui aurait pu lui occasionner une forte colique, si ce n'est plus.

La faiblesse des mandarins est si grande au Laos, que le ratsebout laissa fuir le voleur, alors qu'il avait restitué le flacon, seulement, pour ne pas avoir à le punir.

30 juillet. — A peu de distance de Ka-Deng on grimpe le talus du Phou-Hac et on arrive sur le plateau du même nom, dont j'ai déjà parlé dans la relation de mon premier voyage. L'étape qui sépare Ka-Deng de Ban-Khoc est fort courte et nous arrivons à ce dernier village vers midi. Aussi je puis consacrer l'après-midi à recueillir quelques renseignements sur les Kas sos, leurs mœurs et leur religion et y prendre un croquis des objets consacrés au culte des esprits.

Je fis recueillir environ deux litres d'une terre particulière d'où les indigènes retirent un sel de mauvaise qualité.

31 juillet-1er août. — Deux jours suffisent pour aller de Ban-Khoc à Ban-Treung, quoique les colporteurs annamites mettent habituellement trois jours pour parcourir cette distance ; la route laisse à gauche les villages de Ban-Tong, Ban-Na-Lam (celui-ci a été déplacé depuis mars dernier) et Ban-Mo-Nang, où j'avais séjourné lors de mon premier voyage.

2 et 3 août. — Je m'arrêtai deux jours à Ban-Treung pour y attendre les coolies, prendre un repos dont nous avions tous besoin et recueillir quelques renseignements. J'avais écrit de Ka-Deng au maire de la commune de Ru-Kom, de faire venir au village le doï Kuc et deux sauvages Hémères.

Le lendemain de mon arrivée, ils étaient à Ban-Treung et je pus obtenir des vocabulaires des langues sos et hémères : de plus, je vérifiai le vocabulaire « hang-tchek » recueilli à Lakône.

Kuc me donna aussi quelques renseignements sur les bandes rebelles

ITINÉRAIRE DU MÉKHONG
A VINH PAR QUI HÖP
Levé par le Capitaine RIVIÈRE
Echelle de 1/500000e
0
10
20 kil.
(II)
103°
103° 30
18° 30'
18°
VINH
Ben Thuy
Than Cho Ha
Tam Son
Tam Sua
Dong Ha
Hoang Tap
Trung Lang
Yen Phuc
Van Lai
Binh Lai
Ngoac Ao
Nguet Ao
Tho Phuong
Tanh Ngai
Dong Mi
Trang Leou
Bac Dia
Trai Le
Vi Xuyen
Mi Chau
Phuong Men
Cho Truc
Ha Linh
L. Bao
Thuyen Thai
Cho Do
Huong Khe
Thuong Binh
Phu Am
Qui Höp
N. Tiem
400
500
380
Ban Giang
820
Nam Nhoi
Dong Gioi
B. Hat
B. Mo Nang
N. Tcune
B. Na Lam
E. G.

du Nghé-An : il m'assura que la route était sûre jusqu'à Qui-Höp ; mais qu'au delà une escorte serait indispensable.

Jusqu'à Ban-Treung, nous avions joui constamment d'un temps magnifique ; mais, pendant les deux jours passés dans ce village, une pluie diluvienne ne cessa de tomber et me fit redouter de ne pouvoir franchir les gués de Nam Nhaï.

Fig. 44. — Mon Convoi en marche.

4 et 5 août. Le 4 août, nous quittions Ban-Treung et nous allions bivouaquer au pied du Phou-Thîme, nom générique donné à la chaîne de partage depuis le Phou-Koûte jusqu'au Phou-Soral. Les Laotiens du bord du grand fleuve la désignent aussi d'un nom qui indique sa forme continue, sans sommets bien saillants.

Mes craintes au sujet des gués ne se réalisèrent point : la rivière est partout facile à traverser.

Le 5, nous franchissons la chaîne très peu élevée au-dessus du plateau, nous passons à Bang-Giang, dernier village thaï sur un affluent du Ngau-Sau et arrivons assez tard à Qui-Höp.

Vers 5 heures du soir, nous nous arrêtions au bord du plateau qui limite le Ngan-Tiem vers le sud. Il est difficile d'imaginer un spectacle plus vaste, plus grandiose que celui qui s'offre à nos regards. La grande chaîne de partage des eaux, largement dessinée, forme un magnifique fond de tableau d'un bleu foncé sur lequel viennent se peindre les innombrables sommets plus sombres de plusieurs lignes de hautes collines boisées. A nos pieds le Ngan-Tiem arrose une large vallée bien cultivée, dont l'aspect riche et fertile repose la vue des stériles forêts que nous venons de traverser, au delà, une suite de mamelons herbeux forme une ligne claire qui s'harmonise entre les verts plus chauds des rizières de la vallée et les tons durs des collines boisées. L'ardent soleil de l'été qui va disparaître bientôt derrière les montagnes, éclaire puissamment cet imposant tableau dont le spectacle nous fait oublier quelques instants les fatigues d'une route longue et pénible.

— Le mandarin de Qui-Höp, d'un grade inférieur de l'ordre militaire, avait reçu de Tong-Doc de Vinh, l'ordre de se mettre à la disposition des membres de la mission qui passeraient sur le territoire qu'il administrait.

Jamais ordre n'a été plus fidèlement exécuté, car tout fut mis en œuvre pour me bien recevoir, et l'on s'empressa de me donner tous les renseignements que je demandai.

Le mandarin de Qui-Höp me confirma les dires de Kuc au sujet des rebelles ; d'après lui, je ne pouvais songer à continuer mon voyage sans une bonne escorte.

6 août. — Pourtant, le lendemain matin, sachant que le poste de Tri-Ban avait été avisé de mon arrivée, je me mis en route dans l'espoir de rencontrer bientôt l'escorte que le garde principal ne pouvait manquer de m'envoyer.

En effet, nous avions fait à peine deux kilomètres que j'aperçus une petite troupe de miliciens venant à notre rencontre. Le « doi » qui la

commandait me remit une lettre du chef de poste de Tri-Ban. Celui-ci n'avait pu venir à ma rencontre, retenu à la chambre par une indisposition passagère : il me déclarait qu'il lui était impossible de me donner une escorte suffisante pour me permettre de descendre le Ngan-Sau : les pirates établis en grand nombre sur plusieurs points de son cours en interdisaient la navigation. Il avait même dû, ajoutait-il, renoncer à envoyer à Vinh son convoi mensuel de ravitaillement et il terminait en m'engageant à aller à Tri-Ban attendre une troupe suffisante qu'il avait demandée à Vinh et qui ne tarderait pas à arriver.

J'étais bien résolu à ne pas m'arrêter à ce parti qui m'aurait imposé une longue station au poste : fort heureusement, un séjour antérieur dans la région me l'avait rendue familière et je résolus de gagner le canal de Ha-Tinh par le « Truong-Bat » après m'être assuré, auprès des indigènes, que ce passage était encore libre. Le doi, chef d'escorte, ne fit d'ailleurs aucune difficulté pour m'accompagner par cette voie, tandis qu'il m'avait formellement déclaré qu'il ne pourrait me suivre si je persistais à descendre le Ngan-Sau.

Je continuai donc ma route et j'atteignis la rivière au-dessous de Huong-Khé-huyên, je la descendis jusqu'au village de Ha-Linh, après avoir, par surcroît de précaution, manifesté l'intention de me rendre au poste de Tri-ban. J'allai bivouaquer au delà du col de « Truong-Bat » en un point où le « Tuan phu » de Ha-Tinh avait antérieurement établi un poste de « Linh-lê » pour protéger contre les voleurs, les nombreux paysans de la plaine de Ha Tinh qui se rendent journellement au marché de Chó-Truc, au confluent du Song-No et du Ngan-Sau.

Je fus surpris de trouver les paillotes vides et dans le plus mauvais état, j'appris que les « linhs » y passaient la journée, mais qu'ils allaient, par crainte des rebelles, se réfugier au village voisin, un peu avant la nuit.

Je fis redresser une des cases pour m'y installer et me gardai militairement avec le plus grand soin.

7 août. — Pendant toute la journée du 9, la chaleur avait été accablante et la marche des plus pénibles.

Aussi je résolus de profiter de la lune et de quitter le bivouac vers deux heures du matin pour arriver au canal avant la grande chaleur du jour. Cette marche rapide avait encore l'avantage de me donner une grande avance sur les rebelles, pour le cas où ils auraient été prévenus de mon passage.

J'arrivai au 2e bac vers 6 heures du matin au moment où se levait un soleil ardent, dont les rayons rasants déjà durs nous menaçaient d'une journée plus chaude encore que la veille. Heureusement nous y trouvâmes quatre barques, peu confortable à la vérité, mais tout était préférable à une marche faite au soleil par une température de 38 ou 40° à l'ombre.

8 août. — J'arrivai à Binh-Thuy le lendemain vers 5 heures du matin, fort heureux d'y trouver le bateau à vapeur de Nam Dinh qui devait partir dans l'après-midi.

Je pus aller à Vinh avant le départ pour me faire délivrer une réquisition de passage et télégraphier mon arrivée à M. Pavie.

DESCRIPTION DE LA ROUTE DE QUI-HOP

Si l'on jette un coup d'œil sur une carte de la région comprise entre Vinh et le Mé-Khong, on voit que la route parcourue entre Lakhône et Qui-Höp peut se diviser naturellement en trois parties :

1° De Lakhône à Ka-Deng au pied du Phou-Hac ;

2° De Ka-Deng au pied de la chaîne de partage des eaux entre le Mé-Khong et la mer ;

3° De ce dernier point à Qui-Höp.

La première est tracée dans une vaste plaine qui borde le Mé-Khong ;

la deuxième sur le plateau du Phou-Hac, la dernière traverse un territoire montagneux de faible altitude, mais aux formes très tourmentées.

Lorsqu'on quitte le Mé-Khong pour se rendre à Ka-Deng, on se dirige d'abord sensiblement vers l'Ouest après un léger crochet vers le Sud; on continue dans cette direction jusqu'au delà du village de Ban-Na-Tong, à l'endroit où bifurque la route de Pou-Houa, on tourne alors à gauche et on marche vers le nord jusqu'au pied du Phou-Hac.

Sur tout ce parcours, elle ne présente aucune dénivellation importante et on peut la considérer comme absolument horizontale, si on excepte un léger mouvement de terrain, situé à peu de distance et avant Ban-Na-Tong et qui paraît former le point de séparation des eaux du Nam Dône et du Sé-Bang-Faï; mais de nombreux rochers madréporiques sont partout semés dans la plaine et semblent indiquer, aux temps géologiques, la présence d'une vaste mer dont on pourrait marquer les rivages aux talus des Plateaux du Phou-Haï, du Phou-Hac et au pied de la chaîne de partage.

Trois rivières, en partie navigables, le Nam Hin-Boun, le Nam Dône et le Sé Bang Fail, pour parler seulement de la partie de cette plaine reconnue par les membres de la mission y colligent toutes les eaux vers le Mé-Khong. La première a été relevée par M. Pavie, la dernière par MM. Lugan et Cupet.

Le Nam Dône coule du nord au sud jusqu'au village de Song-Khône, où il prend la direction Est-Ouest qu'il conserve jusqu'à son confluent avec le Mé-Khong vis-à-vis de l'île à laquelle il donne son nom. Je n'ai obtenu que des renseignements contradictoires au sujet de l'endroit où il prend sa source. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il provient probablement du Phou-Hac: l'un de ses affluents passe à Muong-Luong, et, comme la plupart des rivières de cette région, a une partie de son cours souterrain.

Le Nam Dône est navigable en tout temps jusqu'à Song-Khône; mais, à la saison des pluies, il peut être remonté jusqu'au village de Ban-Pha-Pho; malheureusement son cours est encombré d'arbres et les petites pirogues peuvent seules y circuler; aussi est-il délaissé par le commerce,

qui, d'ailleurs, dans cette région, utilise rarement les voies fluviales. Il

Fig. 73. — Paysage sur le Nam Ing-Boun

ne paraît pas recevoir d'affluents importants. Ses rives sont plates, et,

pendant les crues de l'été, ses eaux se répandent dans la campagne, sur une grande étendue.

D'après ce qu'on m'a dit, il en serait de même du Nam Hin-Boun et du Sé-Bang-Faï, ce qui porterait à attribuer d'abord une grande fertilité à la vaste plaine où coulent ces trois rivières. Malheureusement celles-ci semblent plutôt drainer, au profit du bassin inférieur du Mé-Khong, la terre arable de leur vallée que d'y former de fertiles alluvions : la couche de terre végétale qui recouvre le rocher est quelquefois si faible qu'il faut renoncer à la cultiver : c'est ce que j'ai déjà remarqué pour les plaines de Cam-Keût et de Phou-Houa, mais les vallées du Nam Dône et du Nam Hin-Boun paraissent être moins stériles.

Pourtant la population m'a semblé plus dense dans cette plaine du Mé-Khong que dans les autres parties du Haut Laos (si on excepte toutefois le muong Tourakôm) bien plus favorisées pourtant sous le rapport de la fertilité du sol et de la salubrité du climat. C'est ainsi qu'aux environs mêmes de la route, on ne compte pas moins de 15 villages entre La-Khône et Non-Phin : de plus dans la plaine de Ka-Deng, une importante agglomération que j'ai signalée déjà s'est formée sur les deux rives du Nam In-boun.

— Les rochers calcaires aux formes bizarres et tourmentées intéressent d'abord la vue : mais leur continuelle répétition fatigue bientôt ; la monotonie du passage est encore augmentée par le triste aspect de la forêt clairière semée de larges défrichements taillés autour des villages.

— La plaine est à peu près complètement privée d'eau potable : il faut arriver jusqu'au pied du Phou-Hac pour trouver des ruisseaux limpides : les autres roulent une eau blanchâtre et bourbeuse, très chargée de calcaire et par suite très indigeste et que la solution d'alun ne parvient pas à clarifier complètement.

— La viabilité de la route de Qui-Höp est très bonne pendant la saison sèche ; les gués sont alors peu profonds et le courant y est presque nul ; mais le moindre vent y soulève des tourbillons d'une poussière assoiffante qui fait cruellement sentir le manque d'eau limpide. Pendant les pluies le sol argileux et calcaire se détrempe et la marche y devient

très pénible; la profondeur des gués entourés d'une large inondation arrête souvent le voyageur ; aussi le commerce est-il presque nul, dans cette saison.

Telle qu'elle est actuellement, cette route peut être suivie par les chevaux et les bêtes de somme : on pourrait, à peu de frais, la rendre praticable en toute saison, aux chars à bœufs et même aux voitures ordinaires ; il suffirait, en effet, d'un remblai peu important pour la préserver de l'inondation et d'établir quelques ponceaux dont les matériaux sont déjà à pied d'œuvre.

— Tout le reste de la route est dirigé vers le Nord-Nord-Est.

L'altitude du Ban-Ka-Deng, à peu près la même que celle de Lakône, est d'environ 250 mètres. Celle de l'arête du plateau, 650.

Il faut remarquer que dans cette partie, l'expression de *talus* convient particulièrement bien à la descente du Phou-Hac ; aucune crête n'y est marquée et on y chercherait en vain le sommet le moins élevé ; l'arête du talus n'est pas même une ligne de partage des eaux : quelques ruisseaux qui prennent leur source sur le plateau sont tributaires du Sé Bang-Faï, tandis que les autres se dirigent vers le Nam Teûne.

— La route s'élève ensuite d'une façon régulière, mais presque insensible vers la chaîne de partage dont le pied est par 730 mètres d'altitude. Jusqu'au gué du Nam Noï, le terrain semble être presque absolument plat; mais au delà, de nombreux ravinements creusés par les petits torrents qui descendent du Phou-Xong-Ho perpendiculairement au chemin en diminuent notablement la viabilité. D'ailleurs on ne s'éloigne pas du Nam Noï dont la rive gauche est bordée par une autre montagne assez élevée le Phou-Toup.

A partir de Ban-Thong, les montagnes s'éloignent de la route et de la rivière et ne se rapprochent qu'au delà de Ban-Treung.

Toutes les eaux du plateau, sauf sur une bande étroite voisine de son arête, sont colligées par le Nam Teûne ; elles y sont portées par deux rivières assez importantes le Nam Hou et le Nam Noï, mais encombrées de nombreux rochers qui s'opposent à toute navigation ; leurs affluents sont nombreux, mais de peu d'importance ; enfin, elles prennent nais-

sance la dernière dans le Phou-Thîme et l'autre dans le Phou-Ko qui paraît contenir le plus haut sommet de la région.

Le sol du plateau, constamment soumis à la dénudation des eaux sauvages est assez stérile : des brouillards journaliers qui subsistent souvent jusqu'à une heure avancée retardent encore la végétation. Pourtant la plaine de Ru-Kom-Xa paraît faire une heureuse exception ; de plus, les collines qui la bordent sont formées de cette terre rouge, si redoutée des Annamites et dont la fertilité n'est pas douteuse ; aussi ne compte-t-on pas moins de dix villages sur une surface relativement peu étendue. Au contraire, entre Ka-Deng et Ban-Tong, pendant trois journées de marche, on ne trouve que le misérable village de Ban-Khoc.

La distinction que le relief du sol m'a conduit à établir entre les deux parties de la route séparées par le premier gué du Nam Noï peut aussi s'appliquer à l'aspect du terrain.

Dans la première la plaine est semée de bois de sapins magnifiques et, de place en place de fourrés d'arbustes et de broussailles.

Au contraire, dans l'autre portion de la route, la grande forêt que l'on trouve sur la chaîne de partage couvre tout le terrain qui n'est pas occupé par les cultures autour des villages.

Lorsqu'on part du pied de la Grande chaîne pour se diriger vers Qui-Höp, on franchit d'abord une première montagne, puis on suit le cours du Rau-San, un affluent de Ngan-Sau ; enfin on traverse le plateau qui sépare cette rivière du Ngan-Tiem sur lequel est établi le village de Qui-Höp.

L'altitude du Phou-Thîme ne dépasse pas 850 mètres que la route atteint bientôt en quittant le Nam Noï. Du sommet, celle-ci descend vers le Nam Sau, d'abord doucement jusqu'à l'altitude de 700 mètres où elle se maintient quelque temps, puis la pente devient de plus en plus rapide pour atteindre sa plus grande valeur près de la rivière où elle est très forte.

A partir du Phou-Thîme, la route suit le ravin du Rau-Nau, d'abord le lit même de la rivière encaissé dans une sorte de cânon schisteux et où les mauvais passages sont nombreux (c'est un chemin semblable

à celui du Rau-Man, déjà décrit) ; puis le fond de la vallée s'élargit un peu avant d'atteindre Ban-Giang et la route s'améliore sensiblement.

Le plateau qu'on franchit ensuite est traversé par le ravin du Khé-ma, affluent du Nang-Sau ; sur la rive droite, la route atteint 470 mètres d'altitude environ ; sur l'autre, elle ne dépasse pas 400 mètres.

Dans toute cette partie la route est fort passable, les pentes sont modérées et il n'y a aucun mauvais passage à signaler ; la formation géologique m'a paru y être semblable à celle du Phou-Thîme : partout une couche d'argile rouge recouvre des grès imprégnés d'oxydes de fer. Nulle part, je n'ai aperçu trace du granit ou du gneiss qu'on trouve sur la route de Ha-Traï, près de l'arête de Phou-Koûte, mais à une altitude notablement plus forte (1 200 mètres environ). Je n'ai pas remarqué, non plus, dans les sables des torrents le mica si abondant sur les petites plages du Ngan-Pho, mais, en revanche, une grande quantité de cailloux roulés de grès ou de schistes rougis par le fer, pareils à ceux des rivières du Mont Xoral. Ainsi la partie de la chaîne de partage des eaux traversée par la route de Qui-Höp semble se rapprocher géologiquement davantage de cette dernière montagne que de celles qui la limitent vers le Nord.

Il suffit de consulter le croquis d'itinéraire pour s'assurer que le tracé du chemin ne peut pas être sensiblement amélioré sans une étude plus complète du terrain ; mais on rendrait pourtant la traversée de la montagne moins pénible en remplaçant la descente en ligne droite sur le Rau-xau par quelques lacets, convenablement tracés, il serait bon aussi de débarrasser le chemin des nombreux arbres tombés qui l'encombrent et d'élaguer les branches et les lianes qui ralentissent la marche.

La route que j'ai suivie à partir de Qui-Höp n'est pas celle qu'on prend habituellement pour se rendre à Vinh. Il est, en effet, préférable de descendre le Ngan-Tiem sur des sampans, puis le Ngan-Sau accessible aux jonques de moyenne grandeur.

Lors de mon voyage, la sécheresse avait tellement réduit le débit du Ngan-Tiem que la navigation y était très difficile ; je fus donc contraint de prendre la route de terre qui rejoint le Ngan-Sau, un peu en aval de Huong-Khé Huyèn ; cette route excellente traverse d'abord une belle plaine de rizières avant de gagner les faibles ondulations de terrain qui bordent la rive gauche de la rivière.

De Ha-Linh au canal de Ha-tinh, le chemin s'élève peu à peu sur une suite de mamelons couverts d'herbes, jusqu'au Truong-Bât, col peu élevé sur une petite chaîne boisée ; de là, il descend à pentes douces, dans la magnifique plaine du Ha-Tinh où il abandonne la direction de l'Ouest pour tourner franchement vers le Nord.

L'argile mélangée d'une forte proportion de sable forme un sol pauvre dans toute la région mamelonnée, partout semée de blocs arénacés à demi enfouis et dont je n'ai pu découvrir l'origine. Sur la chaîne boisée, on rencontre une sorte de conglomérat où domine une argile noirâtre criblée de nombreuses coquilles qui font ressortir l'origine neptunienne de tous ces terrains.

La plaine de Ha-Ting, formée d'alluvions passe pour être aussi fertile que le delta du fleuve Rouge lui-même ; mais au delà du canal et de la route mandarine, le massif de Lach est presque désert et complètement stérile.

Nous avons maintenant les éléments d'un parallèle entre les deux routes principales qui font communiquer la côte et le Mé-Khong. Je n'ai pas à revenir sur la voie de Ha-Traï suivie l'année dernière par M. Pavie et cette année même par plusieurs membres de la mission ; je rappellerai seulement les durées de trajet et les moyens de transport dont on dispose :

1° De Vinh (Ben-Thuy) à Cho-Pho, 2 jours en jonque ;

2° De Cho-Pho à Ha-Traï, 1 jour en sampan ;

3° De Ha-Traï à Ben Keng Kiec, 5 jours par voie de terre (éléphants).

4° De Keng-Kiec au Mé-Khong, 2 jours.

Soit pour tout le voyage, 10 jours dont 5 en bateau. Le trajet inverse se fait d'ailleurs dans le même temps ; on met 3 jours pour remonter le

Nam Hin-Boun jusqu'à Keng-Kiec, mais 2 jours seulement pour descendre de Ha Traï à Vinh.

Or, en suivant la route de Qui-Höp, les durées de trajet se décomposent ainsi :

1° De Vinh au Ngan-Tiem, 3 jours en jonque.

2° Du confluent du N. Thiem à Qui-Höp, 1/2 journée en sampan.

Qui-Höp à Lakhône.

Qui-Höp a Ban-Treung, 3 jours ;

Ban-Treung à Ban-Khoc, 3 jours ;

Ban-Khoc à Ban na ka Deng, 1 jour ;

Ban na ka Deng à Lakhône, 4 jours ;

10 jours de route à pied, peu d'éléphants.

Il est préférable de s'arrêter à Huong-Khé Huyên et de prendre la route de terre pour gagner Qui-Höp, on évite aussi le transbordement du confluent du Ngan-Tiem.

Il y a un éléphant à Tong-Hac et deux à Phou-Houa : ce sont les seuls qui existent à proximité de la route.

Ainsi, il ne faut pas moins de 14 jours pour se rendre de Vinh à Lakhône et 13 jours pour faire le trajet inverse.

Il est vrai qu'on pourrait gagner un jour dans le voyage de la côte au Mé-Khong en s'embarquant sur le Nam Dône à Ban-Song-Khône, mais nous avons vu que la navigation sur cette rivière était assez difficile. D'ailleurs, même dans cette hypothèse, la route de Ha Traï resterait encore la plus directe.

Au point de vue de la viabilité, elle est aussi supérieure à celle qui passe par Qui-Höp ; elle ne présente qu'un passage difficile, vers l'arête Est du petit plateau de Tram-Mua où les granits ont donné naissance à une pente très raide : mais elle peut être suivie par les chevaux, tandis que toute la partie de Qui-Höp située dans le ravin du Rau-Xau est très mauvaise et presque inaccessible aux éléphants eux-mêmes.

Ainsi la supériorité de la route de Ha Traï est incontestable : c'est la voie la meilleure, la plus courte et qui présente le plus de moyens de transport, pour aller de la côte au Mé-Khong.

POPULATIONS — PRODUCTIONS — COMMERCE

Il y a une remarque qui s'impose à l'esprit du voyageur dans le bassin du Mé-Khong, c'est l'extrême variété des populations.

Depuis longtemps déjà, on les a rangés en deux grandes catégories : les Thaïs, race envahissante et, à côté d'eux, une race aborigène ou que l'on croit telle, appelée Khas par les Laotiens, Moï par les annamites et souvent désignée dans les relations de voyage du nom de sauvage. D'une manière générale les premiers habitent les plaines et les plateaux ; les autres s'établissent de préférence dans les hautes vallées, sur les croupes ou même les sommets des montagnes et principalement de la grande chaîne ; mais comme nous le verrons, cette règle souffre de très nombreuses exceptions.

Le territoire traversé par la route de Qui-Kôp n'échappe pas à cette extrême variété. On n'y rencontre pas moins de deux espèces de Thaïs, les Laotiens et les « Hang-tchek » et de deux variétés de Khas, les Sos et les Hémères. Encore ne parlons-nous ni des quelques Pou-Thaïs descendus des Opan, ni des Khas si particuliers venus du Phou-Tuong-Luong à la suite de l'Invasion des Hos, ni enfin des Annamites, tant des nombreux colporteurs, seuls agents commerciaux de la région, que de ceux qui sont établis à demeure à Lakhône ou disséminés sur la rive gauche du grand fleuve.

Les caractères qui différencient ces populations sont à demi effacés par un contact journalier et aussi par un métissage assez actif : il est vrai qu'on ne voit jamais une fille thaï épouser un Khas, mais l'inverse arrive très fréquemment.

Laotiens. — Je n'ai rien à dire des Laotiens, si ce n'est que répar-

tis en grand nombre dans le voisinage immédiat du Mé Khong, ils se rencontrent encore dans les vallées du Sé-Ban-Fai (sur la rive droite du Nam-Toum), du Nam-Dône et du Nam-Hin-Boun, mais disparaissent complètement à partir de Nong-Phin et du talus du Phou-Hac.

Fig. 74. — Jeune Laotien.

Hang-Tchek. — Les « hang-Tchek » sont répartis le long de la route de Qui-Hôp, mais forment deux groupes principaux, l'un, au bord du fleuve à Attamat et l'autre dans la vallée du Nam-Noï où il est constitué par les 7 hameaux de Ru-Kom-Xa. (On pourrait rapprocher cette remarque d'un fait rapporté par M. le docteur Harmand, dans la relation de son voyage de Lakhône à Hué : les Thais qu'il rencontra près de la frontière annamite se disaient originaires du Nam-Noï. Or, toutes ces peuplades, à l'exception des Laotiens, ont conservé seulement le souvenir des faits les plus récents de leur histoire ; jamais, je n'ai pu obtenir d'un indigène le récit d'un événement antérieur à la chute de Vien-Chàng. Les Thaïs rencontrés par M. le docteur Harmand n'auraient-ils donc pas quelque parenté avec les Tchek ?)

Les Tchek du Mé Khong ont subi profondément l'influence des Laotiens desquels, ils se distinguent surtout par un patois un peu différent ; les autres se ressentent visiblement du voisinage des Annamites. Au bord du fleuve, le costume laotien (le langouti et l'écharpe) est seul en usage, tandis que dans la vallée du Nam-Noï, on semble préférer le large pantalon et la longue lévite des Annamites : quelques différences dans le vocabulaire de leur idiome distinguent encore les Tchek de Ru-Kom de ceux qui sont installés à Attamat.

Il résulte du témoignage d'un vieillard de Ru-Kom-Xa que tous ces « Tchek » ne formaient qu'un groupe avant la conquête de Vien-Chàng et étaient réunis dans la vallée du Nam-Noï. A la suite de la victoire qu'ils remportèrent à Ka-Deng sur les Annamites venus au secours du

roi Vu-van-Thuong, les Siamois emmenèrent tous les habitants qu'ils purent faire prisonniers et les établirent sur le Mé Khong et à Bang Khok. Ceux qui échappèrent à cette razzia, se réfugièrent chez les Annamites ; ils adoptèrent quelques-unes de leurs coutumes, leurs habits entre autres, et les conservèrent après leur retour sur le territoire de leurs ancêtres.

Pourtant, outre la vigueur corporelle, ils se distinguent encore des Annamites par une grande religiosité qui les rapproche des Laotiens ; comme ces derniers, ils pratiquent le boudhisme de l'Inde et entretiennent de nombreux talpoins. Rappelons une observation déjà faite ; s'ils sont aussi religieux que les Laotiens, ils sont loin d'être aussi honnêtes, et leur réputation à cet égard, est bien établie auprès des indigènes et des Annamites.

Khas-Sos. — J'ai déjà parlé des Khas-Sos dans la relation de mon premier voyage, mais j'ai pu recueillir sur eux de nouveaux renseignements qui permettent de les séparer plus nettement des Tchek et des Hémères auprès desquels ils vivent.

Les Thais sont habituellement sédentaires : il est vrai qu'une grande émigration s'est produite parmi les Pou-Thais des Opan et les Thaïs Pou-Éun du Xieng-Khouang depuis quelque temps ; mais elle est due entièrement à l'invasion des Hos et n'est pas un effet des mœurs.

Au contraire, les Khas sont nomades, au propre sens du mot : s'ils restent dans la même région, souvent même dans la même vallée, ils laissent bien rarement, plus de deux ou trois ans de suite leur village, sur le même emplacement. C'est là un des caractères qui m'ont paru distinguer le plus facilement les Khas-Sos des Tchek et des Laotiens. Il m'a paru être moins effacé par l'influence que prennent si facilement les Thais plus civilisés sur les Khas, leurs voisins à demi-sauvages.

Pourtant un autre caractère non moins important et qui différencie encore ces deux groupes de populations doit se tirer de la religion. Les Khas pratiquent généralement le culte des ancêtres et des esprits et par là se rapprochent de la grande famille Sino-Annamite : ceux que j'ai ren-

contrés sur les pentes de la chaîne de partage dans mon voyage de Cam-Mon à Phou-Houa et qui n'ont pas subi l'influence des Laotiens [1] n'ont pas d'autre religion ; ils paraissent ignorer le boudhisme ou du moins ne le pratiquent pas. Mais ceux qui sont descendus des montagnes, soit sur le plateau du Phou-Hac soit plus au Sud, dans la plaine du Mé-Khong sont loin d'être restés fidèles aux traditions des Khas-Sos. Ils n'ont, sans doute, ni pagodes, ni talapoins, et l'on ne voit jamais, dans leurs villages, de cérémonies religieuses générales ; mais ils se réunissent par groupes de 7 ou 8 pour élever des autels à la gloire du Boudha et l'implorer en leur faveur.

Et cette distinction qu'il importe d'apporter entre les Sos de la montagne et ceux de la plaine ne s'applique pas seulement à la religion, mais aussi à la plupart des mœurs et coutumes, il tient au peu de liaison qu'ont entre elles les peuplades sauvages et à la malléabilité de leur caractère.

Les Sos des montagnes ont adopté le costume des Annamites ; comme ceux-ci, ils portent les cheveux longs et rassemblés sur le sommet de la tête. Ils ne se tatouent jamais et ne s'épilent point ; leur barbe est souvent fournie et frisée, ce qui les distingue à première vue des Annamites ; leurs maisons sont à deux foyers et leurs villages n'ont pas de « sala » ou maison des étrangers, car ils sont fort hospitaliers ; enfin, ils enterrent leurs morts.

Les autres portent le langouti et l'écharpe laotienne ; les hommes ont adopté le toupet siamois, mais les femmes ont conservé la longue chevelure des Annamites ; ils se tatouent et quelques-uns même, parmi les jeunes gens, ont pris l'habitude de s'épiler. Ils n'ont plus qu'un foyer dans leurs maisons et construisent des salas pour les étrangers. Le plus souvent, ils brûlent les morts, rassemblent les cendres dans une urne funéraire (qui n'est autre d'ailleurs qu'une marmite en terre) et enterrent celle-ci à l'emplacement du bûcher après une exposition de sept jours.

1. Les Sos de la montagne détestent les Laotiens du Phou-Houa ; ceux-ci, originaires de la rive droite du Mé Khong ont été amenés dans la région après la chute de Vien-chang.

Ces distinctions ne sont pas absolues et s'appliquent surtout à la nouvelle génération et aux villages les plus rapprochés du Mé-Khong; c'est

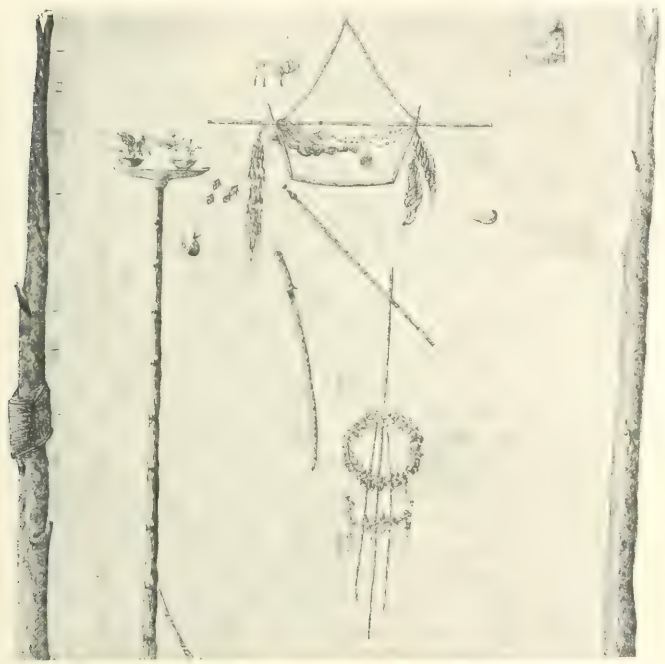


Fig. 50. — Les objets figurant dans ce croquis pris à Ban Khoc, servent à l'esprit protecteur de la maison, à son amusement, à son entretien et à sa défense.

ainsi qu'à Ban-Khoc, sur le plateau, les vieillards ont conservé les anciens usages, tandis que tous les jeunes gens s'appliquent consciencieusement à ressembler aux Laotiens.

Pourtant, qu'ils soient de la montagne ou de la plaine, les Sos se dis-

tinguent de ces derniers, par la physionomie, le langage et la constitution de la famille.

Ils émettent des sons terriblement dûrs et gutturaux et abusent des R en roulements de tonnerre, tandis que les Laotiens parlent une langue douce, d'ont l'R est absent.

Comme ceux-ci, les Sos riches pratiquent la polygamie ; mais, ils ne peuvent introduire une concubine à leur foyer qu'avec l'assentiment de leur première épouse qui joue dans la famille un rôle beaucoup plus important que la femme laotienne. Cela tient à ce que le consentement des jeunes filles est nécessaire à la consommation du mariage. On n'a même affirmé, mais je tiens le fait pour très douteux, qu'après un an de mariage, celles-ci pouvaient répudier leur mari, si elles n'avaient pas encore d'enfant.

Pourtant les mœurs des filles khas (surtout celles de la plaine) ne sont pas beaucoup meilleures que celles des Laotiennes, et le « peng-haun » ou rachat des *impertinences* de toutes natures est entré complètement dans leurs usages ; pourtant l'amende ne se paie pas en argent : le génie protecteur de la maison d'une fille khas se contente du sacrifice d'un cochon ou d'un buffle que les délinquants mangent, on pourrait presque le dire, en famille.

Les deux vocabulaires Tchek et Sos placés à la suite de ce rapport ont été recueillis le premier à Attamat, le second à Ban-Teu. De plus, ils ont été vérifiés l'un à Ban-Treung et l'autre à Ban-Khoc. J'ai déjà rapporté comment j'avais obtenu le troisième (*dialecte Hémère*). J'avais demandé au chef de Ru-Kom-Xa de faire venir à Ban Treung deux sauvages dans le but de contrôler leurs dires réciproques ; en réalité, il n'en vint qu'un amené par Kuc et son second ; mais ceux-ci possédaient parfaitement la langue hémère, et, grâce à leur aide, j'ai pu obtenir quelques mots, sur l'exactitude desquels j'ai tout lieu de compter.

Les hommes soumis à Kuc forment une catégorie particulière de Khas-Sos [1]. Ils sont fort remarquables par leur haute stature, leur

1. Ils se désignent eux-mêmes sous le nom de « Hommer du mont Sorol ».

vigueur et leur intelligence. Ils ont rendu de très grands services à Ham-Nghi et je les crois supérieurs aux Laotiens eux-mêmes.

Ils se marient avec les femmes annamites et c'est probablement à ce métissage qu'ils doivent leur supériorité intellectuelle. Kuc et son compagnon parlent couramment, outre leur dialecte particulier, celui des Tchek et des Hémères ; ils ont aussi quelque connaissance des caractères et écrivent le laotien. Kuc surtout est remarquable et a une influence considérable dans son canton.

Harèmes. — Les Harèmes sont établis sur la grande chaîne depuis le Houng-Rouk, plateau étroit à deux jours au Sud de Nga-Haï, jusqu'au Phou-Koûte exclusivement. Ils forment, vers le Nord la dernière de ces nombreuses peuplades à peu près indépendantes, réparties entre l'Annam, la Cochinchine et le grand Fleuve, et, auxquelles on peut, sans trop d'injustice, appliquer l'épithète de sauvages.

Le groupe le plus important (environ 100 familles) est installé sur le Houng-Rouk ; mais on en rencontre aussi sur le Ko Xorol, sur le Nui Con Bop à Nha-Hoi et enfin dans la haute vallée du Nam-Doppe sur la route de Phu-Quang à Vang-Vai.

Les Harèmes du Houng-Rouk sont moins sauvages que les autres : ils y ont formé un village d'une centaine de cahutes. Ils sont doux, honnêtes et craintifs : ils ne pratiquent pas la polygamie comme les Xos, mais peuvent répudier leur femme. Ils pratiquent le culte des ancêtres et des esprits et enterrent toujours leurs morts.

Leurs vêtements ressemblent à ceux des Laotiens, mais ils n'ont aucun tatouage ; en revanche, ils se percent les oreilles d'une large fente qu'ils maintiennent ouverte en y faisant entrer un petit cylindre de bois ou d'ivoire.

Avant notre arrivée en Annam, ils payaient tribut au mandarin de la « dôn » Vè, mais ils ont rompu toute relation avec les Annamites depuis la capture d'Ham-Nghi par nos troupes. Pourtant, ils sont visités de loin en loin par quelques marchands laotiens.

Les autres Harèmes vivent dans la plus grande misère : ceux du

Nord sont complètement nus et se nourrissent presqu'uniquement d'herbes, de cunao, de miel et de petits reptiles.

Celui que j'ai interrogé à Ban-Treung, venait du Mont Soral ; Kuc m'avait montré sa case, lors de mon premier voyage : c'était une sorte de niche à deux mètres du sol, si petite que le propriétaire doit rester constamment, assis sur ses talons, pour y trouver place. Ce malheureux portait sur sa figure les signes du plus grand abrutissement ; il ne pouvait ouvrir la bouche sans provoquer chez tous les assistants, une hilarité bruyante et prolongée et loin de se blesser de leurs moqueries, il riait stupidement avec eux : ses lèvres se retroussaient et découvraient ses dents et ses gencives en une sorte de rictus silencieux presqu'effrayant. Je n'ai pu le décider une seule fois à me regarder franchement et son regard fuyait toujours même celui des autres indigènes. Mais, lorsqu'il ne se croyait pas observé sa physionomie restait d'une immobilité de statue et on l'aurait cru anesthésié.

Dans la région comprise entre la montagne et le Mé-Khong, les cultures sont semblables à celles des autres parties du Laos, le riz en plaine ou sur les pentes des montagnes ; le maïs, le tabac et quelques plantes potagères. Il importe pourtant de remarquer que les rizières en terrain humide y sont nombreuses et qu'il y existe même quelques rizières inondées. L'élevage des buffles et des bœufs est assez actif dans toute la région et ces animaux sont l'objet d'un commerce assez important avec les Annamites. Il en est de même du miel qu'on trouve en abondance dans les nombreux rochers de la région.

Sur le versant annamite de la chaîne, de nombreux produits, sont recueillis et envoyés à Vinh par le Ngan-sau :

Il faut d'abord citer le rotin, le plus important. Le plus estimé est coupé dans les hautes vallées du Song-No et de ses affluents ; mais on le

rencontre aussi en grande quantité sur les ruisseaux tributaires du Ngan-Truói.

Le Cunao, tubercule qui donne lieu à un mouvement d'exportation assez considérable.

Le « lim » ou bois de fer, le vang-Tâm employé aux constructions, le « truong » dont on fait les bateaux, le « Giói » bois des cercueils, différents bois à brûler et de très beaux bambous se trouvent aussi dans les mêmes lieux. Ils sont abattus pendant la saison sèche, traînés par des buffles auprès des rivières et là formés en radeaux ; pendant la saison des pluies, ces radeaux sont descendus à Vinh ou vendus aux différents marchés du Ngan-sau. Citons encore le « Quang-tao » herbe jaune dont la décoction est employée dans le traitement de la fièvre.

— La plupart des Annamites qui travaillent dans la forêt sont des besoigneux qui ont quitté la plaine pour échapper à la faim. Le séjour des grands bois leur est très funeste : ils y contractent les fièvres rémittentes si difficiles à guérir ; la présence de nombreux fauves, et surtout du tigre ne leur laisse pas un instant de répit ; enfin, une infinité de sangsues leur couvrent les jambes de plaies supurantes dont ils souffrent quelquefois pendant plusieurs années.

Lorsqu'un Annamite poussé par la misère se décide à gagner la montagne, il s'adresse à un prêteur qui lui avance 20 ou 30 ligatures pour se procurer du riz et des outils, le débiteur s'engage à se libérer de sa dette, en abandonnant le fruit de son travail jusqu'à concurrence des sommes prêtées.

Les prix des matières ainsi cédées sont un peu inférieurs à ceux des marchés ; néamoins les bûcherons continuent à vendre leurs produits à leurs créanciers, alors même qu'ils se sont acquittés de leur dette. On comprend alors l'intérêt qu'ont ceux-ci à faire des avances, moins aventurées d'ailleurs qu'on ne serait tenté de le croire tout d'abord. Les bûcherons trouvent aussi leur avantage à cette transaction ; car ils ont la certitude de pouvoir écouler leurs produits, même pendant le chômage des marchés qui a lieu à la saison sèche.

Si l'on descend des montagnes, on trouve la noix d'arec, cultivée en

grande quantité dans la vallée du Ngan-sau, et qui donne lieu à un important mouvement d'exportation vers le delta du Tonkin : chaque pied d'aréquier rapporte en moyenne une ligature par an et il n'est pas rare d'en voir plusieurs milliers dans la même propriété.

A Lakhône même, le commerce est presqu'entièrement dans les mains des chinois venus de Bang Kok : ils importent quelques produits européens, cotonnades, poudre de chasse, fusils à pierre, etc..., des couleurs d'aniline, des faïences, des monnaies, des parapluies chinois, etc... Ils envoient à Bang Kok des médicaments, des cornes et des peaux de cerf, des buffles, des bœufs, etc...

Ces Chinois sont favorisés par les fonctionnaires siamois qui essaient de détourner vers leur capitale les produits de la région qui s'écoulaient autrefois entièrement vers l'Annam.

C'est ainsi que le mandarin siamois de Phou-Houa a défendu, il y a déjà longtemps de vendre des buffles aux marchands annamites.

Pourtant, le commerce de la rive gauche du fleuve est tout entier entre les mains de ces derniers : on les rencontre sur toutes les routes quelquefois isolés, mais le plus souvent par groupes de sept ou huit ou même beaucoup plus nombreux, soit qu'ils s'associent entre eux pour se partager l'exploitation d'une région, soit qu'ils se réunissent par crainte des brigands, surtout dans la traversée de la grande chaîne.

Le marchand annamite se distingue nettement des indigènes qui le jalousent et bien souvent le détestent. Son intelligence, son activité, son caractère rusé et trompeur le rendent redoutable pour la bourse de ces populations qu'il confond dédaigneusement dans l'appellation de « muongs ». Il leur apporte une foule de produits d'une civilisation plus élevée, mais il leur fait chèrement payer le service qu'il leur rend.

Les bénéfices réalisés sont considérables ; pourtant, il importe de

remarquer qu'en raison du peu de densité des populations, les transactions commerciales sont assez peu actives et ne seraient sans doute pas, au moins à l'heure actuelle suffisamment rémunératrices pour un négociant européen.

Relevons aussi la grande cherté du sel qui s'explique par la difficulté de transport d'une substance aussi hygrométrique et si facilement soluble dans l'eau. On s'étonne que les colporteurs annamites n'aient pas adopté un récipient étanche qui leur éviterait pourtant des pertes considérables.

Le mode de commerce habituel est le troc, quoique les marchandises soient aussi quelquefois échangées contre des monnaies siamoises ou bien le plus souvent contre un poids convenu d'argent qui se présente sous la forme d'un gros fil facile à débiter. La piastre n'a pas encore pénétré dans la région explorée, les Annamites qui auraient pu l'y introduire, étant plutôt vendeurs qu'acheteurs ; mais les comptes s'établissent en ligatures comme en Annam.

Les marchands annamites savent profiter habilement de la préférence que les indigènes montrent pour le troc ; ils obtiennent ainsi, à vil prix, des objets que les Laotiens ne consentiraient à céder qu'en échange d'une somme assez élevée. Les différences des prix suivant les localités leur sont encore occasions de profits assurés.

Ils ne négligent rien d'ailleurs, pour réaliser de gros bénéfices.

Tous les indigènes, mais les Khas principalement, sont de véritables enfants : tout ce qui brille les étonne et les captive. Le colporteur annamite ne l'ignore point et sait jouer le mieux du monde de leur naïveté : vous l'avez rencontré dans la montagne, pliant sous le faix de sa pacotille, cachant seulement l'indispensable sous une sorte de cravate étroite qui fait le tour des reins et passe entre les cuisses ; mais, à l'entrée des villages, il se transforme, il sort de ses paniers la robe et le pantalon de soie, s'entoure les cheveux soigneusement renoués d'un superbe crépon et donne à sa physionomie tout à l'heure fatiguée, cet air railleur qui le rend maître de ses simples clients.

Le mouvement commercial entre la côte et la vallée du Mé Khong, s'il n'est pas encore considérable présente pourtant une certaine impor-

tance surtout si on le compare à la faiblesse des échanges dans les pays laotiens du Nord. On peut donc espérer voir ceux-ci s'améliorer lorsque la salutaire influence d'administrateurs honnêtes aura remplacé la coûteuse tyrannie actuelle.

La prospérité relative de la région située entre Lakhône et la grande chaîne où l'autorité siamoise n'est pas encore établie montre que cet espoir est légitime ; et peut-être ne sera-t-il pas indispensable, comme l'a conseillé un illustre voyageur, d'y exiler des Annamites pour faire prospérer ces belles provinces laotiennes.

VOCABULAIRE

HANG-TCHEK, KHAS NOS, HARÈME

Recueilli par M. RIVIÈRE dans son voyage de Lakhône à Vinh.

FRANÇAIS	HANG-TCHEK	KHAS NOS	HARÈME
Dieu.	Phâ-Tiao.	Pha-Tiao.	Pha-Tiao.
Démon.	Mang	Ko Mout	ko Mout
Temple	Vouat (Wat) (laotien).	Ka-Di.	Wat
Ciel.	Bün.	Nxail.	Grrum
Soleil.	Tang-Ngien.	Ma-Long.	Mat Kèle
Lune.	Blien.	Ma-Nang.	Ta Ran
Étoile.	Trao (r[illegible] presque l)	Man-Torr.	klao
Année.	Phi (lao.).	Ko-Mang.	Na Nam
Mois	Blien.	Nxail	Ta-Rarr
Jour.	Moué Tok (demain Meùni (lao).	Ti-Ngiail	Pa Ko
Nuit	Gam (soir) Dangün.	Ni Dao	De goop
Terre.	Bal.	Koû Tok (bref)	Ha Tak
Eau.	Nam (lao.)	Do (bref).	Dak
Feu.	Vi.	Hou il (bref).	Goud
Air.	Rong.	Ni bien	Brant (bref).
Mer.	Nam-xemout (lao.).	Do-xemout.	Dak Xemout.
Montagne.	Phou (pr. plus vivement que les lao.).	Ko (bref)	Nkant.
Forêt.	Mac (arbre). Xin Toil (forêt).	Ha Luong (arbre) Tung (forêt)	Arbre = Guerant. (Bro [illegible] forêt)
Fleuve.	Nam (lao.).	Hoil ( ) Do Phoût (fleuve)	Haut (fleuve)
Vent.	Loum (lao. lom.).	Koû Tal.	Ka Tau (annamite)
Nuage.	Via.	Ra Mil.	Dou Loue.
Pluie.	Vün.	Meà.	Dieûng.
Chaud.	Roûle.	Henk (bref).	Pa hoû.
Froid.	Xing.	Xà gnet.	Khaong

FRANÇAIS	HANG-TCHEK	KHAS NOS	HARÊME
Tonnerre.	Bun P'ha	Krroûm.	Grrum Rang
Homme	Houn	La Koué	Ma-Leng.
Femme	Pha	Koum Pail	Kê
Enfant.	Luk Dek (pr. très vivement)	Kon Rè nen	Ka Dê Ma Nê.
Père	P'hò	Ka iac (mari). Bua	Beù
Mère.	Mee (mot lao pr. diff.)	Bê	Mù.
Fils.	Luk Pho vail	Kon Rang Kong	Dê-Kouil
Fille.	Luk Mé Buk	Kon Ra Pa il.	Ka da Ré Ké
Frère aîné.	Heing.	Heing	Mang
Frère cadet	Nouaong.	Chem	Em (annamite).
Sœur	Tki	Hoil	Tgê
Grand père.	Phò Thà (lao.)	Ba Tao Hant (bref) (vieillard)	Phô.
Grand'mère	Già Tà	Ngiad (grand'mère des femmes). Ha Kui (grand'mère des hommes).	Già.
Petit fils	Ban	Ko Mon.	Tio.
Mari	Hok	Ka iac	Kougne
Epouse	Hok Hoil.	Ka iac Tien	Ko Koun Léo
Corps.	Toù Tou à	Kou Ban	Pouil.
Riz cuit	Gao vouk (annamite)	Ahu a Kiém.	Tiao Tkîne.
Rizière.	Na (lao.).	Ta ling	Rang (annamite).
Coton.	Pail (lao.) (Pail).	Ka Pail.	Ka Pail.
Bétel.	Phloù (lao. Poù)	Pa toù	Ploù.
Tabac.	Heùtte.	Hoùt.	Heùt
Arec	Giang	Pa Nang.	Pa Nang.
Soie.	Proil (r = presque h)	Prê-Loué (loi).	Pè Loué (loi).
Vin	Laho (lao. plus vif).	Blant.	Geun.
Jardin	Nou heun (lao.)	Nou hon	Nou-heun.
Pierre	Di lap.	Koùl	Gail.
Fer	Mà	Tak	Klat
Cuivre.	Louang.	Tong.	Doang.
Plomb	Xïin, étain (laotien)	Nun, étain Thì Koua	Trrak.
Or.	Gam vick (Kam, lao.)	Ieng	Ieing.
Argent	Nhen	Parra	Prrak.
Sel	Cloùa (ressemble au lao.)	P(ao).	Bail.
Maison	Ràne	Loun	Ker Norr
Porte	P'hac Tou (lao.).	Ndout	Geù.
Corde	Nak	Lam Puk Laq Lat.	Ké chè.
Voiture	Kien (lao.) Mok? (h. t.).	Nxan Loa.	Là.
Couteau.	Trao	Ha Tiau.	Ka Dout
Vêtement.	Ko lop Ko toil (¹)	Niau Kié Lail.	Hoil ché Tail

FRANÇAIS	HANG TCHEK	KHAS XOS	HAREME
Chapeau.	Muok (lao.)	Doñ cun	Don.
Soulier.	Keup (lao.).	Köp.	Keup.
Barque	Roña.	Touok.	Dok.
Ville.	P'hieng.	Muaong	Muaong
Village	Ban (lao.)	Hou il	Ban
Pays, région	Za Khône (lao.),	Nè Muang (?)	Müaong
Route.	Neltang	Ràna.	Kou Rra
Peuple.	Bao Pfhrail.	Preil.	Bao Phreil.
Livre	Pak Nang Xu (lao.)	Kan vil.	Kan Ban
Prêtre.	Tia Hona	Pa, boudha en bois Tia Hona	Tio Hona
Soldat.	Ta han (lao.) Bao	Tahan (lao.) Kam Lang	Kam Lang
Juge	Tat Xin (lao.)	Ki.	Pa Mouel.
Grand	Bek	Pout.	Ghé (aspiré)
Petit	Neal (lao.)	Kou il	Didi
Long	Reil.	Kou li	Iarr.
Bon	Dì (lao.)	Maot (?) beng (lao.).	Hatk
Profond.	Lak (leuk lao.).	Troñ	Droñ
Mauvais	Bout ngon.	B'a Hème	Ke Dek chuual
Vieux.	Tao (lao.).	Tao (lao.)	Knà
Jeune.	Noum (lao.)	Noum (lao.)	Rnoum
Rouge	Dring (lao. Dang)	Kou xao.	Tao.
Blanc.	Hao (lao. Kao)	Blail.	Laok
Noir.	Ram (lao. Dam)	Hengne	Neum
Bleu.	Heou (lao. Kiou)	Nèou (lao.) Ti long	Xè ou.
Vivre	Phal houn	La Mant	Rieulong.
Manger	Kin (lao.)	Tià (hua)	A (tiao)
Boire.	Id.	Nouet (Dao)	Tiong (dat)
Dormir.	Ngoun (lao. nou)	Bet	Lam
Voir.	Nom	Lône	A Leng
Écouter.	Nin ngia	Chant.	Ngèt
Parler.	Trao (lao. vao)	Vao.	Vao.
Oublier.	Long (lao. lüm ?).	Kril	Lek
Se souvenir.	Hali.	Tieñ (lao.) ngieu	Ngieu
Aimer.	Mac (lao.).	Hì houn	Boun Tour.
Craindre.	Lào	Ha touong	Mleñ
Finir, fini.	Xin.	Nghie	Het (annamite)
Hau	Xang (lao.), bò mou (dail).	Mhuarr mè (beun)	Térébouteur
Comprendre.	Hao heñ ? (nie léo)	Txong (tieñ)	Ngit (leo).
Obéir	Leing ?	Vüo hon Tamün ?	
Ventre.	Kouail	Tak.	Pail.
Acheter.	Xü (lao.).	Tiaong.	Tiak

FRANÇAIS	HANG-TCHEK	KHAS XOS	HARÎME
Aller.	Paé (lao.).	Pū.	Hoitte.
Venir.	Mà (lao.).	Tioù peu à leup.	Vin.
Partir.	Paé dì (lao.).	Pō Ki	Hoitte veutte
Rire.	Rouao (houa, laotien).	Ti Tiang.	Hangne
Pleurer.	Tail (hail, lao.)	Niâm.	Giàme
Donner.	Heù (lao.).	Hôn	Tieûne.
Prendre.	Hao (lao.)	Het = hit ( ).	Lè.
Appeler.	Rek	Po po Nail (dire de venir)	Hà hang.
Tomber.	Tok (lao).	N Roue Xi roué.	Rouil.
Casser.	Tek (pr. comme lao).	Pla.	Xo Hak.
Frapper.	Mok	Tagne.	Pao
Montrer.	Nôm voir (Nghì).	Lône xidail voir.	Kon xédail.
Mourir.	Trail (lao. tail).	Koutiet.	Ké tiet.
Faire.	Het (Vick) (lao.).	Tà (vi Er)	Mê (Vek).
Entrer.	Hao (lao. Kao).	Mout.	Tiào.
Se battre.	Timoué (lao.) = mok moué	Niok moué.	Pào Moué
Demander.	Tâme (lao.).	Bleu (lv).	Keu Heing dì
Monter.	Hûne (lao. Kûne).	Tion.	Xao
Descendre.	Laong (lao. long).	Xchenk.	Dgi
Fumer.	Doût (lao pr).	Ngot (heut).	Do (feûte).
Vouloir.	Plandeil	Hì Boun	Baun Teun.
Maintenant.	Xûni.	Ki nong nail.	Ngieu ngieû né.
Toujours.	Xoûi mu (lao)	Hotte ni.	Hê ieur Kà
Longtemps.	Nieûa	Doun.	Iaut.
Autrefois.	Tereû.	Xrail.	Déo Hé.
Hier.	Moué Tak.	Ma Hail.	Kou dè.
Récemment.	Bo Ngieûa	Mbé donyne	Iang Teurr.
Demain.	Moué lûen.	Pa nor.	Ko Tiào Ke.
Lorsque	Tan Và (lao.).		
Rien	Xin léo	Nghiè.	Het leo.
Beaucoup.	Lail (lao.).	Kirr.	Niè hou.
Avant	Kon (lao)	Niou ang.	Krreu
Près	Tleû.	Ba ieung.	Niok.
Loin	Klaé	ieung.	iar.
Où.	Iou mâ nèu (pr. lao.).	Ho Ti mang.	Kao meung.
Ici	Ioudenî (pr. lao.).	Ho Ti na hi.	Ko te ni.
Là.	Mooun (pr. lao.).	Po ghi.	Ho na.
Oui.	Doé | men.	Doil (lao.).	Ka doil.
Non.	Bo (Bo lao.).	Ba	Dè.
Pourquoi.	Halì		
Un	Neun (lao.).	Moué.	Moitte.

FRANÇAIS	HANG TCHEK	KHAS NOS	HABÊME
Deux.	Ong (lao.)	Barr.	Harr.
Trois.	Xâme (lao.).	Paé.	Pâ
Quatre.	Xi (lao.).	Pône.	Pône
Cinq.	Hâ (lao.).	Xeung (avec un son d'ù).	Damm
Six.	Rok (hok, lao.).	Ta pat.	Prao.
Sept.	Tiet (lao.).	Ta poûle.	Paé.
Huit.	Pet (paite, lao.).	Kor	Xâme
Neuf.	Kou (lao, Kao)	Ké ngé	Gine.
Dix.	Sib (lao.).	Ngit.	Meû il.
Onze.	Sib et.	La Moué.	Moué mot.
Vingt.	Xao (lao.)	Bar ngit.	Har meuil.
Cent.	Toil (lao.)	Moué Kon Lam.	Moué troil.
Mille.	Pan (lao.).	Pan.	Pan
Moi.	Hoil (lao. Koil)	Ngho	Keu
Toi	Meung (lao.).	Bê	Tiak.
Il, lui.	Man (lao.)	Mail	Mî
Nous	Moû (lao.).	Ka Na Mô.	Ka na
Vous.	Hail (lao. Tiao)	Ka na Koua.	Ka na ma
Ils.	Koun loi	Pô na	Hou Nok.
Bois à brûler.	Vul.	Hou i.	Gouil.
Coq.	Kail	Rouê	Ka.
Canard.	Pit.	Têa.	Ho vit
Bœuf.	Baû	Nja.	Baû
Chèvre.	Bê.	Pé.	Bê.
Cheval.	Ma	Ha xé	Ben ngao.
Oiseau.	Nok	Tioum	Hao
Poisson.	Plâ	Xia	Ha Ka.
Serpent	Moua.	Xague.	Xagian.
Content	Mentiu	Mên kit	Men tant.
Œil	Mi plâ.	Mat	Mat
Radeau.	Bê.	Pé.	Bê.
Bananier.	Ben Loung.	Riet.	Ngiont.
Bateau.	Roua.	Touok.	Dot.
Fusil.	Sum	Ki nat.	Xé nat
Feuille.	Beû mail.	Xi Là	Xé La
Rite.	Ntam	Vaûl.	Vneîl
Bambou.	Mé tlâ	Xou Rang.	Ngâpe
Tête.	Bac chao	Pleû.	Gou Lok.
Cou.	Xong hao.	Ta Kon.	Ka tout.
Épaule.	Va.	Ha pâle	Tia Lang.
Bras	Mû.	Bleng.	Pa Hirr.

FRANÇAIS	HANG-TCHUK	KHAS NOS	BARÈME
Oreille.	Roi.	Kou Tourr	Chail.
Rame.	Beu phail.	Po Nail.	Bail.
Main.	Phá mũ.	Ta Lang.	Ka Pant.
Ventre.	Toung.	Poung	Râote.
Cuisse	Koua.	Lô.	Tapêle.
Jambes.	Mak ging.	Lang.	Rou Lang.
Pied.	Ging.	Ta Lang ieung.	Kapang Tging.

III

DESCRIPTION DE LA ROUTE

DE KENG LOÏ A CHO" RO

La route de Keng-Loï à Cho"-Ro traverse le territoire montagneux qui limite vers le Nord-Est le plateau montagneux du Cam-Mon ; elle présente au plus haut degré le caractère des sentiers de montagnes qui suivent en général le lit même des torrents.

Du Keng-Loï au Vang-Kham on passe de la vallée du Nam-Heung, dans celle du Nam-Thiat ; il faut une grande journée de marche pour franchir la distance qui sépare les deux villages.

Pendant les six premiers kilomètres, on se dirige vers le Nord-Est, puis on tourne perpendiculairement vers Est-Sud-Est et on conserve cette direction jusqu'au Nam-Thiat.

A partir de Keng-Loï, la route se sépare du Nam-Heung pour s'élever dans les « brûlés » de la rive droite, elle descend ensuite au confluent du Nam-Xat, suit cette rivière, passe la ligne de collines peu élevées qui sépare le Nam-Heung du Nam-Thiat, pour prendre la vallée du Nam Hou jusqu'au Vang-Kham. Ces deux rivières, le Nam Xat et le Nam Hou, sont bordées de mamelons argileux très fertiles et qui ont été entièrement déboisés. Ils sont maintenant désertés, mais un t'hat, situé vers le milieu de la vallée du Nam-Xac, montre qu'une importante agglomération s'y était formée ; de même sur le Nam Hou où un « muong », qui s'y était établi, est maintenant abandonné au confluent du Hia-Là.

Au point où le Kha-Luong Fagnot avait établi un poste de quelques

hommes, une route se dirige vers le Muong-Train par le Nom-Thoum. D'après le Quan-huyen, cette rivière roulerait beaucoup de quartz hyalin.

Il y aurait donc lieu de rechercher l'or soit dans les sables de la rivière, soit dans les montagnes où elle prend sa source.

D'autres sentiers se séparent de la route pour gagner le Nam Tân vers le Nord, ou le Nam-Thiat vers le Sud; mais, comme me le disait mon guide, ce sont des routes de Khos, comme on en trouve dans toutes les montagnes, très difficiles en toute saison et à peu près impraticables pendant les pluies.

Les deux vallées du Nam Thiat et du Nam Hou étaient habituées par des Thaïs P'hong, que j'ai retrouvés sur le Nam-Heung et le Nam-Thiat: ils ont subi profondément l'influence des Annamites, dont on parle la langue dans toute la région.

Les Khas-Xos habitent les montagnes qui limitent les deux vallées.

De Ban Vang-Kham à Cho"-Ro, il faut compter 3 jours et demi de route, 2 jours pour remonter le Nam-Thiat, 1 jour et demi pour descendre le Song-Ko.

Pendant les deux premiers jours, on monte insensiblement vers l'arête du plateau, bordée sur le versant laotien d'une chaîne peu élevée le P'hou Eo-Xien, mais aux pentes très raides.

Puis on descend sur le Song-Ko, par un talus très raide; on suit le cours de la rivière et le plus souvent le lit lui-même jusqu'aux premiers villages annamites.

Toute cette partie de la route est difficile.

Le lit des torrents est encombré de galets qui rendent la marche pénible et difficile.

Dans le haut Song-Ko, les grès sont souvent accompagnés de larges assises schisteuses très glissantes. Quoique j'aie pu faire la plus grande partie de la route à cheval, je la considère comme inférieure à celle de Hatraï, qui reste, même après cette reconnaissance, la meilleure voie de communication pour pénétrer de Vinh vers le Cam-Mon.

J'ajouterai que cette route de Cho"-Ro est actuellement très peu fréquentée (nous n'avons rencontré que deux marchands annamites) ce

ITINÉRAIRE
DE KENG LOI A CHO RO
ET VINH
Levé par le Capitaine RIVIÈRE
Echelle de 1/500000
0
10
20 kil
102°30'
103°
18° 30
VINH
S. Ca
Cho Ro
Bao Doi
Mo Vinh
Ha Thac
800
1200
Poste
B. Keng Loi
B. Fognot
B. Vang Kham
B. Klong
N. Thiat
Lamak
Hatrai
Nuoc Sot
Col de
1250
Hop Ham
Tram Mua
B. Sop Koi
B. Ngon Mo Hbng
Pou Thiat
B Houe Sang
B Pha Sen
B Nioa
Na Huong
Na Hat
Na Cha
Na Pé
Na Cha Lai
Na Tieng
Xop Pohe
Na Tia
Na Khé
Tha Venh
Ko Kenh
Kham Mon

qu'il faut attribuer en partie aux fêtes du Tèt, célébrées depuis peu ; mais aussi à la présence de nombreux rebelles.

Nous avons traversé un de leurs fortins, assez bien établi et abandonné depuis peu à une distance d'environ 15 kilomètres de Cho"-Ro.

Cette reconnaissance d'une route, dont on ignorait même l'existence, contribuera peut-être à la pacification prochaine de la province du Nghé-An, en fermant aux rebelles une de leurs lignes de retraite vers la montagne[1].

Les Laotiens n'ont pas atteint ce degré de civilisation déjà acquis par les Annamites où les arts se spécialisent : chez eux, il n'y a pas à proprement parler de corps de métiers. Les maisons dont quelques-unes sont fort belles, comme on a pu en juger par les photographies de ce rapport, sont construites en commun par les hommes du village, les vêtements, les ustensiles de pêche ou de chasse, les instruments aratoires etc., sont fabriqués dans chaque maison pour les besoins de la famille, mais les Laotiens l'emportent sur les Annamites par le goût véritablement artistique qu'ils apportent à leurs moindres productions.

Les étoffes surtout qui frappent le voyageur par la beauté des dessins et des couleurs méritent d'être signalées : elles contribuent grandement à donner aux excursions en pays thaï, l'intérêt qui manque aux voyages en Annam.

Les plus belles étoffes, telles que celles des Pou-Thai du Cam-Mon, sont faites entièrement en soie, mais le plus souvent, la chaîne seule est en soie, et la trame par une singularité digne d'être signalée est en coton ; mais soie et coton sont des produits indigènes.

Le coton est récolté dans les « brûlés » abandonnés, le mûrier croît autour des villages et les vers à soie sont conservés dans chaque maison.

1. Les gravures figurant dans ces relations ont été exécutées d'après des photographies ou des dessins de MM. Rivière, 65, 66, 69, 70, 72, 73, 75 ; Pavie, 67, 68, 71, 74 ; Dr Lefèvre, 63, 64.

OBSERVATIONS DU CAPITAINE RIVIÈRE, CALCULÉES PAR M. HASSE

LIEUX ET DATES DES OBSERVATIONS	LATITUDES	LONGITUDES EST DU MÉRIDIEN DE PARIS (en temps)	(en arcs)	
Cho-Bo, 14, 15, 16, 19, 20, 21 octobre 1894. — Grand théodolite	20°45'57"	6h51m12s	102°48'0"	Latitude : distances zénithales circomméridiennes du soleil et dist. zénith. de la polaire. Longitude : différence de longitude par le télégraphe avec Hanoï, l'on a pris pr long. de Hanoï, 6h53m59s5
Van Yen, 1er, 2 novembre — Grand théodolite	21 4 12	6 49 17 6	102 19 24	Id
Van Bu, 8, 9, 10 novembre. — Grand théodolite	21 28 45	6 46 44 3	101 41 4 5	Id
Quinh Nhai, 14 novembre — Petit théodolite	21 50 43	"	"	Distances zénithales circomméridiennes du soleil
Lai-Chau, 18, 19, 20, 21, 22 novembre — Grand théodolite	22 4 5[illegible]	6 44 4	101 15 0	Latitude : dist. zén. circomméridi. du soleil, dist. zénith. de la Polaire. Longitude : dist. zénith. de la lune
Muong-Tan, 4 décembre — Grand théodolite	21 57 55	6 40 5	100 1 15	Id
Muong Nhe, 8 décembre. — Grand théodolite	22 10 6 5	6 39 51	99 57 45	Id
Pou-Fang, 10 décembre — Petit théodolite	22 18 55	"	"	Dist. zénith. de la Polaire
Ban Noi (Pagode), 13 décembre — Grand théodolite	22 13 17	—	"	Id
Ko La Ho (sur les bords du Muong Lo Ho), 24 décembre — Petit théodolite	22 0 23	"	"	Id
Muong I Hou, 25 décembre. — Petit théodolite	21 58 36	"	"	Id
Ban Long Hou, 27 décembre — Petit théodolite	21 55 1	"	"	Id
Muong Him, 28 décembre — Petit théodolite	21 51 8	"	"	Id
Muong-Yen, 29 décembre — Petit théodolite	21 42 30	—	"	Id
Muong Pa, 30 décembre — Petit théodolite	21 32 29	"	"	Id.
Muong-Poung, 31 décembre — Grand théodolite	21 26 21 5	"	"	Id
Muong-Sing, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 janvier 1895 — Grand théodolite	21 11 8	6 34 57 4	98 44 21	Latitude : dist. zénith. du soleil et dist. zénith. de la lune. Longitude : dist. zénith. de la lune
Ban Mon Houe, 16, 17 janvier — Petit théodolite	21 16 4	"	"	Dist. zén. de la Polaire (douteuse).
Muong Luong Poukha, 18 janvier — Petit théodolite	20 56 35	"	"	Id
Ta Khai, 22 janvier — Petit théodolite	20 37 13	"	"	Dist. zén. de la Polaire et de Rigel
Pou Tiam Fang, ou Bran Khous, 30 janvier. — Petit théodolite	20 44 52	"	"	Dist. zénith. de la Polaire (très douteuse)
Loan (village) Kakou, 1er février — Petit théodolite	20 42 6	"	"	Dist. zén. de la Polaire et de Sirius
Ta Hou, 6 février — Petit théodolite	20 33 9	"	"	Id
Muong Mgam, 18 février — Petit théodolite	20 42 30	"	"	Distances zénithales de la Polaire

TABLE DES MATIÈRES

VOYAGES DE M. DE MALGLAIVE

Pages.

Introduction par Auguste Pavie . . . . . IX à XXVIII

PREMIÈRE PARTIE

De Vinh à Luang-Prabang

Chapitre I. — Préliminaires. 1

Chapitre II. — De Kam Mon à M. Borikan. 10

Chapitre III. — De M. Borikan à Pa Tang. 42

Chapitre IV. — De Pa-Tang à Luang-Prabang 58

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I. — Hivernage à Luang-Prabang et Lakhôn. Route de Lakhôn à Dong-Heui en Annam. 63

Chapitre II. — De Huć au Tchépon et à Dinh Ai-Lao 102

Chapitre III. — D'Ai-Lao au Sé-Kong. 138

TROISIÈME PARTIE

Reconnaissance sur la rive gauche du Mé-Khong.

Chapitre I. — De Quang-Tri à Song-Kon sur le Sé-Bang-Hiên 167

Chapitre II. — Reconnaissances sur le Sé-Don. 180

Chapitre III. — Reconnaissance du Mé-Khong moyen. Traversée des Boloven. 194

VOYAGES DE M. RIVIÈRE

Introduction par Auguste Pavie. 217

Chapitre I. — Voyage dans le Sud du Tran-Ninh, séjour à M. Borikan 231
De Borikan à Luang-Prabang 235
Description du territoire exploré. 244
Population. — Production. — Commerce. 251

Chapitre II. — Voyage du Laos en Annam, de Lakhône à Vinh. 256
Description de la route de Qui-Hôp 264
Population. — Productions. — Commerce. 273

Vocabulaire Hang-Tchek, Xos, Harème 285

Description de la route de Keng Lou à Cho"-Ro 291

Observations du capitaine Rivière, calculées par H. Hasse 294

TABLE DES CARTES

VOYAGE DE M. DE MALGLAIVE

		Pages.
Carte des itinéraires de M. de Malglaive.		xv
Planche I.	De Nam-Mouon à M. Tourakhom .	13
Planche II.	— De Tourakhom à M. Ky et de B. Vang à B. Sen Lat	33
Planche III.	— De Kham Mou à Cay Canh et M. Mouon	53
Planche IV.	— De Saklon à B. Bung et de B. Bung à Dong Hoi.	69
Planche V.	De Huê à Tchépon et La Tiang .	105
Planche VI.	— De Huê à Tourane.	157
Planche VII.	De Tchépon à Kemmarat et à Khamtong	164
Planche VIII	— De Khamtong à Saravane, Attopeu et au Sé Pian	181

VOYAGE DE M. RIVIÈRE

Itinéraire de Kham Mon à Luang-Prabang par Mo Nang, Na Ka Deng, Borikan et Xieng-Khouang.. . . .	233
Itinéraire du Mé-Khong à Vinh par Qui Hop I . . .	257
— II .	264
Itinéraire de Keng-Lou à Cho'-Ro et Vinh. . . .	293

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

60880.

HAs
M6787g

Author

Title Mission Pavie Indo-Chine. Géog. et voy. Vol.4.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 01 16 01 011 5